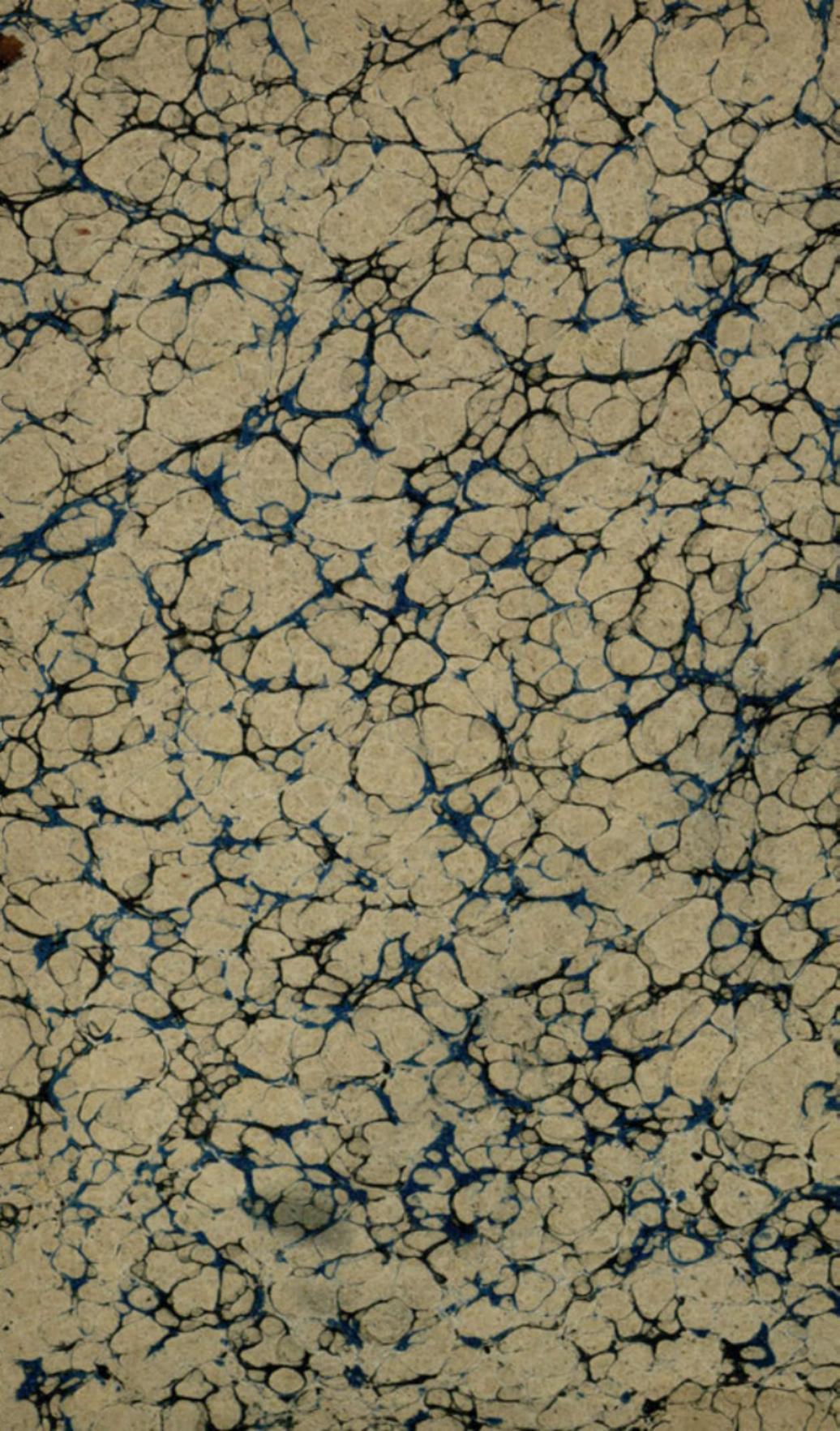
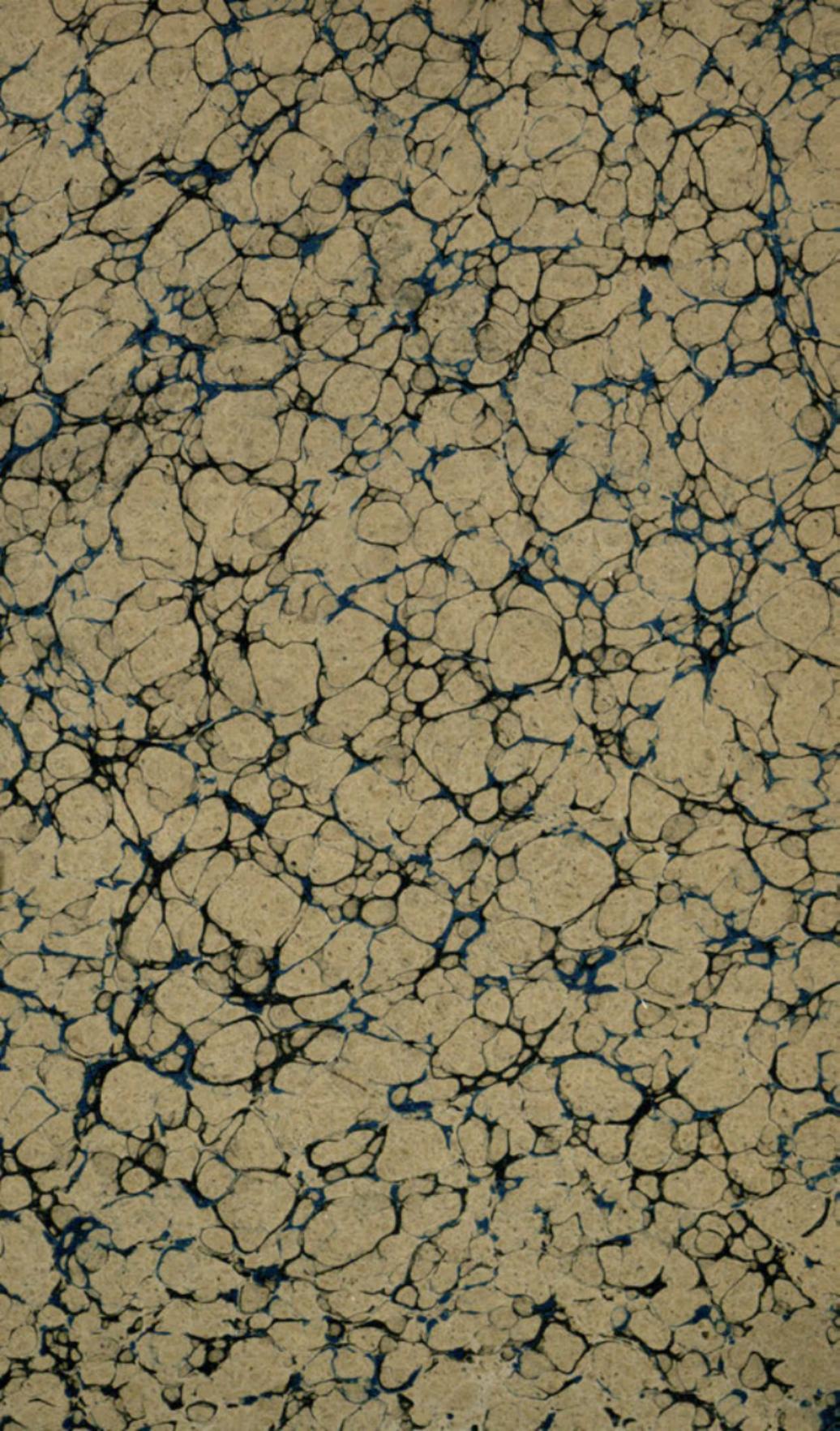


27 735





1870
- 1700000000

DU S^T GOTHARD A SYRACUSE





UN TAUREAU DE LA CAMPAGNE ROMAINE.

1882
GEOGRAPH. INSTITUT
SYRACUSE
DU ST GOTHARD

A

SYRACUSE

—❦—
VOYAGE

EN ITALIE ET EN SICILE

PAR

ÉMILE CAUDERLIER

—
AVEC VIGNETTES PAR A. HEINS

—
PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

PALAIS-ROYAL, 13-17-19, GALERIE D'ORLÉANS

CBGiOŚ, ul. Twarda 51/55

tel. 22 69-78-773



Wa5166890

*Liber. podziemi
Michy*

91(084)(4)



27.735

N-463444 NH-66674/TMK

(H) P. 111

L'OPINION DE LOUIS DEPRET.

PRÉFACE APOLOGÉTIQUE.

« Ils sont innombrables les ouvrages sur l'Italie. Depuis plus de vingt siècles on a écrit sur ce magnifique sujet, presque autant que sur l'amour. Ces deux mots, « Italie », « Amour », ont brillé de pair dans un nombre énorme de poésies lyriques, d'aventures romanesques et d'honnêtes lunes de miel. »

Voilà comment en juge Louis Depret dans son beau livre : *Le Voyage de la Vie*⁽¹⁾. Et il continue non moins sagement :

« L'un et l'autre de ces thèmes à rhétorique banale

(1) *Le Voyage de la Vie*, pensées et maximes. Paris, Charpentier. — Que n'en a-t-on écrit des « recueils de pensées » pourrais-je dire à mon tour ; presque autant que des « Voyages en

est devenu aussi la pierre de touche des inspirations véritables, des sentiments sincères et des styles originaux. — Bref on ne compte pas les volumes écrits sur l'Italie par des voyageurs enthousiastes, des artistes électrisés ou de simples bourgeois, jaloux de ne point perdre leurs notes. Le nombre en est incalculable, aussi bien en Allemagne qu'en Angleterre et en France. Par contre aussi le chiffre est très-modeste de ceux qui ont réussi à nous faire voyager avec eux, sur l'aile du souvenir ou de l'espérance. Ce chiffre est restreint, précisément comme l'est celui des poètes de la passion, qui aient su trouver le chemin de nos cœurs, avec des paroles que tous les cœurs comprennent cependant, et c'est là tout justement le danger. »

« En des thèmes aussi rebattus, il n'y a pas de refuge entre le convenu fastidieux et le charme vainqueur. Lorsqu'un de ces sujets n'a point — rajeuni par l'impression ou par l'expression —

Italie. » Mais je conviens que de tous ceux que j'ai lus, et ils sont nombreux, celui de Louis Depret est parmi les modernes, le plus attachant et le plus profond. Et ce qui ajoute au charme, il a cette langue ferme et concise qui rappelle La Bruyère.

transporté votre âme, vous voilà fixé sur le talent de l'écrivain. »

« En vérité, un bon voyage en Italie est aussi difficile et aussi rare qu'un bon poëme ou une belle comédie d'amour, parce que tout le monde à peu près connaissant le sujet, vous guette et vous juge.... et le jugement est vite prononcé. Sur ce terrain-là, on ne vous fait point crédit comme dans un ouvrage de science ou d'élucidations historiques. Il faut faire tout de suite la preuve que l'on a quelque chose à dire. Des souvenirs présents à tous, des images à jamais gravées dans nos yeux ravis par des sites inoubliables et des peintures immortelles qui sont comme les étoiles de notre ciel intérieur.... tel est le contrôle redoutable que rencontre à chaque pas l'auteur d'un voyage en Italie, pays incomparable, une des joies de ce monde.... nom qui résume toutes les visions et toutes les merveilles de l'idéal et de l'art. »

« Oh ! oui ! c'est une séduisante et dangereuse entreprise que d'écrire un voyage en Italie ! L'écueil n'est pas ici de ne rien oublier, c'est de bien choisir. Le péril est moins de répéter ce que

d'autres ont dit avant vous que de céder à la prétention d'être original et dogmatique hors de propos. »

Et voilà! ami lecteur, des verges pour me battre. Donnez-vous en à cœur joie, je vous fais la partie belle.

Déjà je vous entends vous écrier. — Comment! après avoir accordé que dans un tel sujet, il n'est point de degrés du médiocre au pire, vous avez l'audace puérile de publier à votre tour une « Relation de Voyage. » C'est donc que vous en êtes infatué au point de la croire excellente.

— Hélas! mon récit était achevé, ou peu s'en faut, quand la terrible page de Louis Depret me tomba entre les mains. Si je l'avais lue quelques mois plus tôt, il est constant que j'eusse renoncé à grossir la liste des téméraires ajoutant un volume à tous ceux qui ont été perpétrés sur l'Italie.

Oui, je dois en convenir, et il est de fait, que le nombre des livres de toutes formes et de tous ramages éclos à ce sujet est tel, qu'à les réunir à raison d'un exemplaire seulement de ceux qui ont

paru en Europe depuis que l'on imprime, on arriverait à reconstituer les trois cent mille in-folios de la bibliothèque d'Alexandrie.

Mais il est écrit qu'un de plus irait s'ajouter à l'interminable liste. Ce qui est fait, est fait! — Et même vous l'avouerais-je, je ne le regrette pas trop, quant à moi. J'eus, à narrer mon voyage, presque autant de joie qu'à l'accomplir et ce livre aura fait au moins un heureux.

C'est déjà fort honnête ! Combien n'en est-il pas qui ont coûté sang et eau à leur auteur, peines, recherches et émoi; lui causant déjà à lui-même bonne part de cet ennui que plus tard ils auront distillé sur la tête du lecteur.

Ce n'a pas été mon cas. La joie que j'eus à décrire le pays merveilleux éclate suffisamment dans ces pages pour que je puisse me dispenser d'en témoigner plus emphatiquement ici. Et parmi les conditions que réclame, à juste titre, Louis Depret, j'en puis revendiquer deux pour ma part : la sincérité et l'enthousiasme.

Si à défaut de mieux, mon accent convaincu persuade et entraîne quelqu'un de mes lecteurs et le

fait à son tour « voyager sur l'aile du souvenir et de l'espérance, » ma satisfaction sera complète, et il se trouvera sur terre un homme heureux — ayant des chemises — chose indispensable, d'ailleurs, quand on s'avise de faire imprimer, et à propos de l'Italie surtout.

5 juillet 1882.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
L'opinion de Louis Depret. — Préface apologétique . . .	V-X

I. — LA ROUTE DU S^t GOTHARD.

Le départ. — Le S ^t Gothard.	3
<i>Biasca</i> . — Un enterrement. — Le sermon du bon pasteur .	12
<i>Milan</i> . — A propos de viticulture. — Les lacs	20
<i>Gênes</i> . — Le dédale de la vieille ville. — Grandeur et décadence de ses palais. — Le pourquoi	24

II. — NAPLES ET LE VÉSUVÉ.

De Gênes à Naples. — La baie. — L'arrivée.	33
<i>Naples</i> . — La cohue des rues. — Leur tapage. — La loterie publique. — La chanson au Vésuve	37

	Pages.
La vie matérielle. — Conversation culinaire avec un Anglais.	43
Naples, la nuit. — L'animation des quartiers populaires. — Le vieux comédien	45
<i>Ascension au Vésuve.</i> — Le chemin de fer funiculaire. — Tout près du cratère.	51
<i>Naples</i> : Églises. — Théâtres. — Musées	58
Le revers de la médaille — Les quartiers impurs	67

III. — LES ENVIRONS DE NAPLES. — LA CAMORRA.

Le Pausilippe — Pouzzoles. — Baïa. — Misènes	75
La Camorra — Son terrorisme — Preuves à l'appui	86
Le « Diritto » et la moralité du peuple italien. — Examen du remède qu'il propose. — M. de Laveleye indique le seul bon	95
Amalfi. — Salerne. — La plus belle route du monde	104
<i>Pæstum.</i> — Histoire de brigands	110
<i>Pompeï.</i> — Les ruines encore vivantes. — La voie sacrée. — Le Forum. — La vie publique de l'antiquité plus intense que la nôtre	118
Les habitations privées. — Retour possible à certains usages antiques	124
Considérations assez fantaisistes à propos des migrations futures vers les rives de la Méditerranée. — Avec un corrolaire visant une rénovation du grand art	127

IV. — CAPRI.

Aspect de Capri. — Histoire d'une route	136
Les capriotes. — Leur vie précaire	144
Les Fariglioni	147

	Pages.
Une promenade. — L'arca naturelle. — Je rencontre le plus heureux des Italiens	150
La tarentelle	154
La grotte d'azur. — Une noce. — Coutumes locales. — Effet de nuit.	157

V. — LA SICILE.

En route à travers la Basilicate et la Calabre	167
<i>Taormine.</i> — Une visite d'Abd-el-Kader. — Le théâtre grec. — Un parapluie phénoménal. — Les flagellants de Manjoffl	174
Le pays de Taormine à Catane et Syracuse	181
<i>Syracuse.</i> — Les ruines de Syracuse sont des vides. — Forts remarquables datant des Grecs. — Le vandalisme d'un meunier	183
La cité des morts. — Les latomies. — Une triste page d'histoire romaine. — La Syracuse moderne et son avenir. — Deux cents modèles de coiffure grecques pour dames	187
<i>L'Etna.</i> — La route jusque Zaffaranno. — Un triste gîte. — Bons côtés du Bouddhisme. — Un immense cratère effondré. — Fatigues de l'ascension	196
De Catane à Girgenti par Caldare	210
<i>Girgenti.</i> — Vicissitudes du temple d'Hercule. — Comme quoi St Pamphile manqua le coche. — Le temple de Zeus, le plus grand du monde grec. — Un peu de darwinisme à propos des costumes locaux	224
<i>Palerme.</i> — Sa situation exceptionnelle. — L'architecture gothico-arabe. — Vandalisme d'un napolitain. — L'art du XII ^m e Siècle à Monreale	232
Le charnier du couvent des capucins. — Le supplice du jeune novice.	240

	Pages.
Les rues de Palerme. — La boutique à friture. — Le mulet empanaché. — Le « struggle for life » des bedeaux	244
Quelques considérations générales. — L'agriculture. — Le brigandage. — Les monastères	248

VI. — ROME.

Le départ de Palerme. — Un beau spectacle. — Rome. — Premières impressions	255
Le caractère spécial des rues. — Leur tohu-bohu architectural	262
Première visite à la Rome antique. — Le Colysée, livré aux touristes. — L'arc de triomphe et la Basilique de Constantin	265
Le Colysée	269
L'église St Pierre. — Elle paraît moins grande qu'elle n'est. — Comment un Napolitain réussit à la déparer. — La sarabande du pont St Ange	273
Ste Marie Majeure. — Une apparition tragique dans un temple grec. — L'église-mère des jésuites	283
<i>Promenade dans Rome.</i> — Le Capitole. — Pourquoi les bustes antiques sont plus expressifs que les modernes. — La roche tarpéienne. — Le Forum romain. — Les ruines du Palatin	288
Après plusieurs visites à St Pierre. — Le baisement de l'orteil. — Le monument de la chaire. — Canova et Michel-Ange.	299
<i>Autre promenade dans Rome.</i> — Le Ghetto. — Le théâtre de Marcellus. — Une église bizarre. — Le temple de Vesta et celui de la Fortune. — A propos d'une pièce de dix sous	309
La canonisation de St Labre	319
Le Vatican. — La Chapelle Sixtine	328

TABLE DES MATIÈRES.

XV

	Pages.
<i>Michel-Ange</i>	331
<i>Dernières promenades.</i> — Le Panthéon. — Ste Marie sopra Minerva. — La voie appienne. — St Paul hors des murs. — L'adieu	345

VII. — FLORENCE.

Son déclin actuel. — Son avenir	352
Une page d'histoire de la république florentine. — Les palais Strozzi et Pitti	365
Le baptistère. — Le dôme. — Double aspect du catholis- cisme	369
La chapelle des Médicis.	375
Le belvédère dei colli. — L'église et le cimetière de San Miniato — Le départ et l'adieu	379

I.

LA ROUTE DU ST GOTHARD.

29 septembre. — 4 octobre.

LE DÉPART.

Pour entrer en Italie, la route par Lucerne et le St Gothard est certes la plus belle et la mieux choisie. Le contraste est saisissant. Après les paysages de la Suisse, le lac des Quatre Cantons, aux rives sauvages et imposantes, les hautes Alpes mornes, désertes, tout à coup, voilà l'Italie ensoleillée, vous accueillant d'un sourire. Le matin, on est dans la neige, au milieu de nuées se traînant lourdement le long de roches énormes, dénudées, aux aspects funèbres. Le paysage semble

évoquer l'enfer de Dante et on le peuple involontairement d'ombres tragiques. — Le soir, on s'assied, en un air tiède et parfumé, au bord d'un de ces gracieux lacs italiens, dignes d'un royaume de fées. Par la Provence, l'Italie vient à vous pas à pas et par transitions imperceptibles. Au St Gothard, elle apparaît soudain comme un rêve des mille et une Nuits, réalisé. — Si les émotions les plus vives naissent des contrastes les plus brusques, on ne peut guère trouver en Europe ni peut-être dans le monde entier, une opposition aussi heureuse et qui remplisse le cœur d'une joie si pénétrante.

Ce fut donc la route que je préfèrai et je n'eus qu'à me louer de mon itinéraire.

Je m'embarquai à Lucerne, pour traverser son lac. On le dit le plus beau de la Suisse et pour ma part, j'y consens. Il a tout pour l'emporter sur ses concurrents. Des rives pittoresques et grandioses, tantôt plongeant à pic, tantôt arrivant en pentes adoucies jusqu'à ses flots d'un vert laiteux et pourtant limpides, un déploiement de beautés toujours imposantes, toujours nouvelles, enfin cette heureuse conformation allongée qui permet de voir constamment les deux rivages à la fois.

Je débarquai à la Tell's plate, voulant faire à pied la route de l'Axenstrasse jusqu'à Fluelen; elle n'a que quelques kilomètres, mais c'est l'une des œuvres les plus audacieuses et les plus surprenantes du génie humain. Elle surplombe le lac,

serpentant à mi-côte de rochers à pic dans le flanc desquels elle est creusée et où parfois elle pénètre par des galeries à jour et des tunnels. Et comme elle domine partout un magnifique panorama, on doit la proclamer un vrai chef d'œuvre de hardiesse et de pittoresque à la fois.

J'arrivai à Fluelen vers le soir et le lendemain matin je partais pour l'Italie.

LE ST GOTHARD.

30 Septembre 1881.

Je suis un des derniers voyageurs, passant en poste par dessus le St Gothard. Dans quelques mois, au plus tard en Juillet 1882, le chemin de fer sera inauguré et le service postal aura vécu. Aussi l'affluence des voyageurs est grande et faut-il ajouter deux voitures supplémentaires. Je trouvai sur l'impériale où je m'installai, deux Suisses, eux aussi désireux, de voir une dernière fois la célèbre route. — Des gens qui parcourent leur propre pays, uniquement pour jouir de ses beautés pittoresques, sont d'espèce assez rare pour que le fait

soit signalé. Leur compagnie me fut d'ailleurs très-agréable et l'entretien plein d'intérêt. Ils connaissaient le pays et me le firent connaître. Nous traversâmes d'abord le canton d'Uri, le cœur de la Suisse, le foyer de ses légendes patriotiques, mais aussi le plus pauvre, le moins peuplé de la République. — Tout le canton ne se compose que de quelques vallées étroites, encaissées dans les roches ou les glaciers. Il n'a en tout et pour tout, que 20,000 habitants et son altitude est telle qu'il ne produit plus de blés ; quelques légumes, des pommes de terre et à mesure qu'on monte vers le St Gothard, plus rien que de l'herbe. L'élevage du bétail est la grande, l'unique affaire du pays et dans Uri, quand le foin va, tout va. Aussi faut-il voir avec quels soins attentifs on le sèche, comme on l'étale sur des échaldas, comme on le va faucher sur des côtes abruptes ou sur des pentes raides au milieu de gros blocs de granit dégringolés, comme on nourrit scrupuleusement le pré de tous les résidus de l'étable. Et aux endroits inaccessibles, où la vache ni l'homme n'osent plus s'aventurer, on envoie grimper des chèvres qui par troupes s'accrochent au sol. On se demande parfois comment elles y sont arrivées, comment, sans se rompre les os, elles en descendront. C'est ici que j'ai bien senti l'expression « un vrai sentier de chèvres. »

Uri donc est pauvre quoique sa population soit clair-semée et beaucoup de ses habitants émigrent.

De ces exilés volontaires la plupart vont à Paris, puis ayant amassé quelque pécule, s'en retournent en leur agreste patrie, pour y vivre leurs dernières années et y dormir leur sommeil éternel. Et, comme je m'étonnais de cet attachement à une terre si ingrate, l'un des Suisses répondit laconiquement par le dicton :

Wo die Wiege, da, das Herz (1).

Ce mot touchant m'expliquait tout.

Notre lourde voiture de poste, à cinq chevaux, monte toujours à travers un pays d'une grandeur sauvage, côtoyant constamment la Reuss qui bondit et bruit en dessous de nous en mille cataractes. Nous voici à Waasen. — J'avais déjà pu me rendre compte, en longeant le lac de Lucerne, des étonnants travaux d'art qu'il a fallu, pour mener à travers les roches qui le bordent, cette merveille de construction et d'audace qui s'appelle le chemin de fer du St Gothard. — A Waasen l'énorme somme de labeur qu'il exige apparaît d'une façon singulièrement curieuse. C'est à partir d'ici surtout que la voie ferrée monte, pour arriver à l'altitude où elle s'engagera dans le grand tunnel. On la voit d'abord traverser, sur un viaduc, un torrent qui tombe dans la Reuss, s'enfoncer dans la montagne sous Waasen et après avoir cheminé en hélice dans le roc, surgir en sens inverse, au même endroit, mais à cent cinquante pieds plus

(1) Là où fut le berceau, là s'attache le cœur.

haut, repasser sur un pont le même torrent, s'enfoncer encore une fois dans un tunnel circulaire, pour apparaître une troisième fois à deux cents pieds plus haut encore. — Sans progresser, rien que par des circuits souterrains, la voie s'élève donc ici de trois cent cinquante pieds en décrivant une série de spirales ascendantes dans les entrailles de deux massifs montagneux rejoints par des viaducs. De la grande route, on voit échelonnés sur une même ligne verticale, les trois ponts du railway. A Pfaffensprung, à quelques kilomètres plus loin, le même travail ascensionnel recommence, travail étonnant et qui n'est, je crois, égalé par aucun chemin de fer en Europe.

Notre lourd véhicule monte toujours, toujours suivant le ravin de la Reuss, par un pays superbe en son pittoresque grandiose et bientôt nous arrivons à Göschenen, à l'entrée du grand tunnel. — Göschenen tranche disgracieusement sur les charmants villages suisses que nous venons de traverser. C'est un gros bourg aux grandes maisons sales, et occupé en majeure partie par des ouvriers italiens, travaillant au tunnel. Nous changeons de chevaux, la route devient de plus en plus raide, ici commence, à proprement parler, le massif du St Gothard ; la végétation disparaît rapidement ; quelques arbres rabougris, puis quelques arbustes, puis plus rien qu'une herbe rousse, courte et des rocs nus, pelés, dressant leurs cimes grisâtres et mornes, ou semant de débris croulants, d'une

avalanche de gros blocs, la vallée élargie. Plus un arbre, plus une chaumière, plus un oiseau, la solitude est absolue, et le silence serait funèbre, si constamment la Reuss ne tourbillonnait en bruissant à courte distance.

A un moment, le paysage redevient pittoresque et émouvant, à force même de grandeur sauvage. — C'est au fameux pont du diable ; des rocs à pic des deux côtés forment une paroi verticale et noire. La Reuss bondit entre eux et tombe de trente à quarante mètres, en cascades pressées. Les eaux sautent, tourbillonnent et fument, avec une voix infernale. — Coupée dans le roc, la route serpente, passe d'un côté à l'autre du torrent ; le pont qui les rejoint est ce pont du diable, où en 1799 les Français refoulèrent les Autrichiens. Quel décor dramatique pour un combat ! Et quelles chutes effrayantes de pauvres soldats, blessés, jetés dans le gouffre, s'accrochant avec désespoir et broyés sur les roches par l'impétuosité furieuse du torrent. Sacrifices bien inutiles d'ailleurs ; quelques mois plus tard, Souvaroff à la tête de ses grenadiers, reprenait le pont, pour le reperdre, il est vrai, peu de temps après. De tant de morts affreuses, de tant de scènes d'angoisse et de terreur, il n'est resté pour tout résultat qu'une inscription sur le roc, et déjà elle va, s'effaçant.... Souvaroff.... Victor. Ah ! que c'est beau la guerre ! Et comme Moltke a eu raison de dire qu'elle est un élément nécessaire de civilisation ! Elle l'a été, peut-être,

en faisant aux temps préhistoriques, triompher et survivre les plus courageux et les plus intelligents, et en ne laissant subsister que des races de mieux en mieux douées. De nos jours, c'est bien la pire calamité. Mais revenons à nos moutons, ou plutôt à notre coche.

Le voilà, dépassant Andermatt. Nous arrivons sur un plateau circulaire, entouré d'une muraille de hauts rocs et formant une immense cuve. Un chenal, entre leurs parois, y donne accès, un autre à l'extrémité opposée, permet d'en sortir. C'est ici, à proprement parler, le col du St Gothard, le point culminant de notre route. Là bas près de l'étroite sortie est l'hospice. Là commence la descente vers l'Italie.

C'est vraiment une vaste cuve; de tous côtés, d'énormes roches dressent leurs fronts mornes, nus, farouches; de lourdes nuées grises les coupent à mi-hauteur et se traînent lentement dans l'immense cirque. Au-dessus de leurs longs voiles funèbres, on voit étinceler la neige vierge qui couvre les sommets anguleux, déchiquetés de la vaste enceinte rocheuse. Le fond de la cuve est plat; pas d'autre végétation qu'une herbe courte, misérable; de grands étangs, déjà se couvrant de glace, s'y étalent. La route passe en remblai au travers de ces flaques et de cette plaine désolée, froide, où règne un silence de mort; tout le monde se tait, impressionné par ce paysage lugubre, digne des sorcières de Macbeth. Les postillons

eux-mêmes semblent avoir hâte d'en sortir, car c'est au grand galop que nous arrivons aux portes de l'hospice, à l'autre couloir.

Ici le versant change. Les eaux qui jusque maintenant allaient vers les mers du Nord, désormais courent aux flots bleus de la Méditerranée. Nos vœux, nos espérances, nos rêves les devancent. Bientôt nous saluerons l'Italie et son soleil.

Après un moment d'arrêt à la « locanda » près de l'hospice, nous nous remettons en route et commençons immédiatement la descente. Rien de plus curieux et de plus inattendu. Tandis que le versant suisse monte, en serpentant avec lenteur sur le dos de collines successives, le versant italien tombe brusquement. — On descend de deux mille pieds sur le revers d'une seule montagne, par une interminable série de zigzags dont le plus long n'a guère que cent mètres.

Tous les freins sont serrés, la lourde voiture glisse et grince, les chevaux s'épuisent à la retenir. — Malgré cela on roule avec une vitesse inquiétante, vertigineuse ; à chaque tournant surtout, le frisson vous prend. Et il y en a de minute en minute. — Installé sur l'impériale, cramponné aux tringles de fer, je voyais à chaque fois le précipice à pic, à mille pieds au dessous de moi. Instinctivement, j'étreignais l'étroit garde-fou, mais bien inutilement, car si nous avions culbuté,..... je ne serais pas ici, ami lecteur, en train de vous narrer mon beau voyage.

En hiver, à ce que me dit un de mes compagnons, la descente est plus « corsée » encore. Alors il n'y a plus de route. Tous ces étages successifs qu'elle trace sont rembourrés de neige, s'y amoncelant à trente ou quarante pieds d'épaisseur. La voiture, ou plutôt le traîneau, car le service d'hiver se fait en traîneau, est amenée jusqu'au bord de la crête supérieure, les chevaux s'accroupissent sur le ventre, se laissent glisser, et vogue la galère ! on descend en droite ligne, comme une avalanche, l'énorme pente. Quelle dégringolade vertigineuse ce doit être ! Une montagne russe de deux mille pieds. Il y a de quoi faire trembler le moujick ou le koupietz le plus hardi à ce genre de sport. Pour moi, qui en Russie même, ne l'ai pratiqué que parce que je voulais me rendre compte du genre d'émotion qu'il donne, je doute que j'oserais m'y risquer ici.

Notre rapide descente nous ramène bientôt aux premiers arbres. Voilà des pins, des mélèzes, des fougères, puis des bouleaux et des noisetiers. — Voilà que j'entends le tintin argentin et sec des vaches alpestres. — Enfin nous passons devant des chalets et des champs cultivés, où de jeunes paysannes joyeusement nous saluent. — Au fond de la vallée nous distinguons Airolo éparpillant ses maisons blanches dans ses vergers. Le Nord, ses solitudes mornes et désolées sont derrière nous ; nous sommes au seuil d'une terre nouvelle.

Cependant nous n'entrons pas d'emblée dans les

plaines italiennes. Les Alpes étendent encore loin leurs puissantes assises, et pendant près de trois heures, après avoir quitté Airolo, nous roulons par une route encaissée au fond de ravins surplombés de rocs chenus. A côté de nous saute et bourdonne, en cascades interminables, un torrent folâtre, mais ce n'est plus la Reuss ; c'est le Tessin, et ses eaux vont à l'Adriatique. Enfin le paysage s'ouvre et s'éclaire. — De grandiose qu'il était, il devient gracieux et charmant, la vigne en élégantes arcades, les champs de maïs, les chanvres ondulant avec lenteur en hautes et longues lignes ; l'air est doux et carressant, le ciel pur. — Et joyeusement ravi par tous ces enchantements, on arrive ainsi jusqu'à Lugano ou Locarno, au bord de ces beaux lacs d'un si merveilleux décor, où l'on trouve en pleine terre l'aloës, le magnolia, le figuier, l'oranger, cent fleurs nouvelles et une végétation d'une intarissable abondance. — Le changement est surprenant, magique, et l'on ne peut rêver à cette belle terre d'Italie, une entrée d'un effet plus noble et plus séduisant.

BIASCA.

UN ENTERREMENT. — LE SERMON DU BON PASTEUR.

Un mien ami, revenant d'Algérie, me disait récemment :

« Ce sol africain sera toujours bien difficile
« à coloniser. Il faut, pour assurer le rapide succès
« de toute colonisation, trois éléments essentiels.
« De l'eau en abondance, du bois et des hommes.
« En Algérie, il n'y a guère de bois, presque pas
« d'eau et quant aux hommes, ils nous sont hos-
« tiles ; loin de nous venir en aide, ils sont un
« obstacle de plus, et non le moindre. »

S'il est vrai que ces trois éléments font la prospérité d'un pays, Biasca et toute la contrée environnante sont une terre promise. L'eau accourt en nombreux torrents des Alpes ; du bois, il y en a partout ; partout aussi des hommes, et pour longtemps encore, à en juger par la nombreuse marmaille qui, dans tous les villages environnants, assaillait notre coche.

Mais, avant d'aller plus loin, qu'est-ce que Biasca ? C'est une petite ville, un gros village que je rencontrai avant d'arriver aux lacs, qui me plut et où je m'arrêtai ; car en voyage, je n'aime pas courir la poste et tiens à savourer mes impressions agréables.

Or, je le répète, Biasca, dès le premier moment, me sembla charmant. Le village est mollement

couché dans une vallée verdoyante de riches cultures, au bord du Tessin capricieux et tapageur et entouré de collines couvertes de gros châtaigniers et d'oliviers aux troncs noueux. Non seulement l'eau, le bois et l'homme y abondent, mais encore la pierre que toutes les collines avoisinantes fournissent et qu'on emploie partout et à tout. — En dalles grandes comme des pierres tombales, on en fait des clôtures aux champs cultivés. Les galeries aériennes de la vigne, partout disposée en arcades d'un effet charmant, sont étayées par des piliers de pierre de l'épaisseur et de l'aspect d'une poutrelle. J'en ai mesuré de ces monolithes qui avaient près de trois mètres. — Nulle part je n'ai vu la pierre employée avec telle profusion. Il faut un pont sur un torrent, vite deux longues lames de pierre qu'on abaisse d'une rive à l'autre, on dispose des dalles en travers et voilà un pont d'une solidité séculaire. On pourrait le faire en madriers, partout le bois est à la main, mais pourquoi le bois qu'il faut renouveler après quelques années, si l'on a la pierre qui durera des générations ?

A tous ces dons d'une nature généreuse, ajoutez un beau ciel, un magnifique climat, la vue des Alpes, les lois les plus libres et les plus douces, presque pas d'impôts et vous conviendrez que Biasca est vraiment l'Arcadie. Sinon, il ne la faut chercher que dans le pays des rêves.

Je dis, les lois les plus libres, les impôts les

moins lourds, car Biasca est encore Suisse, quoique la race, les mœurs, la langue soient déjà tout italiennes. — Le canton suisse du Tessin s'étend jusques et y compris les lacs de Lugano et de Lucarno. — Il est vrai que l'Italie, la mère-patrie n'a pas abandonné l'espoir de ramener un jour ces enfants perdus au giron commun ; j'eus lieu de m'en apercevoir plus tard ; mais de tous ses « filii irredenti » (1) ceux du Tessin seront peut-être les plus difficiles à persuader. Où trouveront-ils gouvernement aussi paternel, aussi attentif, aussi peu exigeant que celui qui maintenant les régit ? Cependant il est incontestable que la race est italienne. J'ai été voir le cimetière, tous les noms le prouvent à l'évidence. — Ce cimetière, puisque j'en parle, est admirablement situé sur une immense terrasse, à mi-côte des collines. Pour dégager la vue, on n'a rien planté sur le versant qui le porte et l'on découvre de ce belvédère, un panorama admirable sur toute la vallée du Tessin et les formidables Alpes qui la dominant et que l'on voit s'élevant de croupe en croupe jusqu'aux pics neigeux, brillant au soleil d'un éclat éblouissant. Comme vue, ce cimetière rivalise avec celui de Clarens, sur le Léman. Son centre est occupé par une petite église trapue de style roman. Dans sa tour carrée, grise, sonnait une cloche d'un ton lent, mélancolique et cependant, devant cette nature si belle et cette contrée si paisible, elle me parut avoir

(1) Fils encore captifs.

seulement un accent doux et touchant. C'est une mort qu'elle annonce sans doute. En effet, en descendant je croisai le funèbre cortège. Une femme probablement, car toute la suite était exclusivement composée de femmes. Les seuls hommes étaient les porteurs du corps, tous quatre vêtus et coiffés de rouge. Derrière le cercueil deux jeunes filles chantaient à intervalles, des tercets sur un rythme plaintif. Et à la fin du cortège une femme âgée, la mère, je pense, se désolait à grands cris, qu'elle poussait de minute en minute ; mais je compris bientôt qu'elle aussi chantait des strophes funèbres coupées de silences et de sanglots. Ces chants funéraires, cette douleur violente et publique se retrouvent en Corse et sont essentiellement dans les mœurs italiennes.

Tout à la fin du cortège et portant la croix, marchait un tout jeune capucin vêtu de bure brune et coiffé du capuchon. Il pouvait bien avoir vingt ans. Si jeune et déjà capucin !

Voici qui est encore bien italien : je trouve imprimé et affiché au coin d'une rue le sermon prononcé dimanche dernier, à l'église paroissiale. Or, entre la première et la seconde partie dudit sermon, le prêtre a fait aux fidèles l'avis que voici, avis également imprimé, remarquez le bien. Je le donne d'abord textuellement en Italien :

« Dopo la predica, siete pregati d'un breve
« sospiro, per una povera giovane la quale abban-
« donata dall' amante si e data in preda alla piu
« funesta desesperazione. »

Et je traduis mot à mot ; il faut le mot à mot pour rendre la délicieuse naïveté du texte.

« Après le sermon, vous êtes prié de pousser
« un bref soupir, pour une pauvre jeune fille, qui,
« abandonnée de son amant (fiancé), s'est laissée
« aller au plus funeste désespoir. »

N'est-ce pas que c'est absolument patriarcal ! Cette intervention du clergé dans les petites affaires du cœur, ce bref soupir que toute une communauté est invitée à pousser, parce que le volage Némorin a abandonné la tendre Estelle, c'est d'une naïveté tout à fait pastorale. Allez donc trouver pareils détails de mœurs chez nous, gens du Nord, habitués à fermer à clef notre vie privée, à nous isoler et à nous assombrir dans nos douleurs secrètes : nous ne comprenons même pas cette communauté adoucissante des joies et des peines. Je fais lire l'inscription à une vieille dame anglaise catholique. — « That priest must be at all events a sentimental man », me dit-elle, avec phlegme, après un moment de réflexion. — Pour moi je vous avoue que d'abord je fus aussi enclin à sourire, même à railler. Cette intervention si intime du pasteur dans les tribulations d'une brebis de son troupeau, me semblait au moins bizarre. Cela me paraissait « un comble » comme on dit de nos jours. Maintenant qu'après quatre mois, en mettant l'ordre et la forme dans ces notes rapides, je retrouve cet épisode, il m'apparaît plutôt touchant ; j'avais d'abord jugé avec ma rudesse d'homme du

Nord et le scepticisme ironique de notre temps, habitué à persifler à peu près tout. — Je reviens à résipiscence. Ces petits événements, somme toute, brisent un faisceau de bonheurs domestiques, d'espoirs modestes, et méritent bien l'expression de la sympathie publique dans une communauté restreinte. De toutes façons c'est là un trait de mœurs caractéristiques. — Et je m'applaudis d'avoir écouté l'instinct et de m'être arrêté à Biasca.

— Cela est fort bien, me dit un ami, à qui je viens de lire ces quelques pages, mais à quoi bon nous faire des récits si engageants, puisque tu declares d'abord, que tu es un des derniers voyageurs dans ces pays perdus. Maintenant que le coche est supprimé, qui jamais ira à Biasca? Les voyageurs en chemin de fer, en admettant qu'il y passe, ne s'y arrêteront pas. Ils ne verront même presque rien du paysage. En pays de montagnes, on est tout le temps dans des tunnels.

— D'accord et surtout sur la ligne du S^t Gothard; les tunnels se suivent au point de s'emboîter. Malgré cela, tu pourras refaire mon voyage et même dans de meilleures conditions.

— Par exemple. Et comment ?

— Suis bien mon raisonnement; la plus agréable façon de voyager c'est d'aller à pied; c'est là un point suffisamment débattu, jugé et maintenant hors de conteste. On se fait précéder de ses bagages et, libre comme le vent, on va, à l'aventure,

en bohémien. C'est l'école buissonnière la plus pittoresque et la plus instructive qui se puisse imaginer. Mais faire à pied les quatre-vingts kilomètres qui séparent Fluelen d'Airolo, serait une entreprise passablement rude et téméraire surtout par les solitudes du S^t Gothard, où l'on est des heures sans voir âme qui vive.

— Si l'on est par trop fatigué, on attend le coche.

— Mais, tu oublies que le coche est bondé et refuse parfois du monde au départ, à plus forte raison en route, tandis que le chemin de fer est un ami sur lequel on peut toujours compter, chose rare en fait d'amis. Et puis, il offre ses services au moins trois ou quatre fois par jour, alors que le coche ne passe qu'une fois. Tu pourras donc parcourir à pied les parties les plus intéressantes; de la Tellsplatte à Fluelen, d'Altorff à Gœschenen, d'Airolo à Biasca. Tu ne passeras pas, il est vrai, par dessus le S^t Gothard, mais sans perdre beaucoup. Ces hauts plateaux sauvages, désolés ne sont guère attrayants. Tout au plus iras-tu jusqu'au pont du Diable, à une couple de kilomètres de Gœschenen.

— Tes remarques ont du vrai, mais d'autre part, le chemin de fer ôte à ce pays sa poésie. Bientôt il lui enlèvera son originalité; que de paysages sont gâtés par ses lignes banales et monotones.

— Les plaines, oui, dont le charme est un vaste horizon; quand un remblai les coupe, leur beauté

est perdue. Mais il n'en est pas de même dans un site de montagnes. Le railway ajoute au grandiose de l'impression; ses ponts hardis, ses hauts viaducs, ses bouches de tunnel trouant le roc décorent, loin de nuire. On se sent instinctivement frappé de la puissance que l'homme de nos temps est parvenu à déployer. Cette sauvage et rebelle nature, ces rocs qui lui barraient passage, sont brisés, vaincus par lui, et doivent céder à sa volonté souveraine. Et nous sommes ainsi faits que tout déploiement de force nous étonne, nous émeut, provoque l'admiration. C'est même la seule chose que le monde ait toujours admirée.

— Et trop souvent subie. Au fait tu pourrais bien avoir raison. Ainsi d'après toi, le voyage est à refaire et plus agréablement encore.

— Sans aucun doute. Et je compte bien dès l'an prochain revoir ce beau pays. Lucerne n'est qu'à vingt heures de Paris ou de Bruxelles. En trois, quatre jours, on voit, en se promenant, son lac, Fluelen, Altorff, le S^t Gothard et Biasca et l'on revient « at home, » ayant coupé la chaîne monotone des occupations habituelles d'une diversion qui se peint longtemps dans la mémoire en tableaux grandioses ou charmants.

— Oh ! pour le coup je t'accompagne.

— Ainsi soit-il ! Le bonheur sera complet.

MILAN.

A PROPOS DE VITICULTURE. — LES LACS.

Je quittai le lendemain Biasca, le beau panorama de ses collines et de ses montagnes, et me trouvai, deux heures après mon départ, au bord du lac Lugano. J'en pourrais placer ici une description enthousiaste, en brodant sur ce que ma mémoire m'en retrace encore. Car force m'est d'avouer que je négligeai de prendre des notes ; je fus à ce point ravi par la vue de ces beaux sites, je m'y assoupis si bien dans une nonchalance délicieuse, que je n'écrivis rien du tout. D'ailleurs je n'y vois pas grand mal. Pour le moment je me sens fatigué de descriptions, et vous probablement aussi, lecteur.

Après m'être rassasié d'impressions douces à Lugano je partis pour Milan et Gènes. Le hasard voulut que je fisse route avec un officier de la marine de guerre italienne qui était en même temps propriétaire de vignobles. J'en profitai pour lui demander la raison de la disposition en arcades de beaucoup de vignes.

— La culture en arcades rapporte plus, me dit-il ; la différence entre ce procédé et la culture en échelas est considérable.

— Alors pourquoi l'arcade n'est-elle pas exclusivement adoptée. Je vois beaucoup de vignobles en échelas.

— C'est que les frais d'exploitation sont aussi beaucoup plus lourds. L'arcade exige plus de main-d'œuvre et celle-ci renchérit à tel point en Lombardie, que la question est agitée, s'il ne vaut pas mieux renoncer entièrement aux arcades.

— Ce serait grand dommage, au point de vue du pittoresque !

— Oh ! le pittoresque ! nous ne pouvons le faire entrer en compte. Aujourd'hui, nous n'obtenons plus d'ouvriers à moins de 3,50 à 4 francs par jour.

— Cela, parce que le pays est riche et la propriété très-divisée, à ce qu'on m'a dit.

— Précisément. Nos paysans sont dans l'aisance, et la population ouvrière restreinte. Et tandis que le vigneron napolitain ne paye ses ouvriers que 80 centimes par jour, les nôtres nous coûtent quatre à cinq fois plus.

— 80 centimes, mais ils sont nourris.

— Sans aucune nourriture,

— 80 centimes, en tout et pour tout ! Mais c'est inouï ! Comment n'émigrent-ils pas ? Que n'en faites-vous venir ?

— Oh ! le Napolitain est trop attaché à son pays et à son soleil. La plupart préfèrent encore la misère à l'ombre du clocher de leur village, plutôt que l'abondance qu'il leur faudrait chercher au loin. Le peu qui émigrent en France et en Amérique reviennent, dès qu'ils ont quelque petit pécule.

— Ici je me rappelai le mot du Suisse « Wo die Wiege da das Herz. »

L'officier continua. — Les employés napolitains, envoyés par le gouvernement dans le Nord, ne cessent de gémir et de se plaindre et je connais à Naples, de riches propriétaires qui jamais n'ont pu se décider à aller jusqu'à Rome. Dès qu'ils n'ont plus à l'horizon, leurs clochers et la fumée du Vésuve, ils sont dépaysés, perdus.

— A ce compte, il faut vous résoudre à payer vos ouvriers le prix qu'ils demandent, quitte à vendre vos vins plus chers.

— Ils baissent de valeur, au contraire. Tous les ans on plante de nouveaux ceps et les récoltes augmentent. Aussi, je le répète, il est sérieusement question de restreindre à la fois la production et les frais, en remplaçant partout les arcades par les échaldas. — Nous y trouverons peut-être double profit, en bénéficiant sur la main d'œuvre et sur le prix du vin qui haussera, une fois la production réduite.

— Mais ne voyez-vous pas qu'en agissant ainsi, vous diminuez la force productrice de votre pays. L'Italie n'est pas riche, et ce qu'il lui faut, c'est de l'or, des exportations abondantes. En diminuant sa puissance de production, vous portez atteinte à sa prospérité.

— L'argument qui touchait la fibre patriotique, sembla plus impressionner mon interlocuteur, que l'appel que j'avais fait à son sens artistique. Si les

arcades sont maintenues dans l'avenir, j'y aurai contribué pour ma faible part. Je ne sais toutefois si mon compagnon de route fut ébranlé, j'en doute fort; l'intérêt gouverne le monde. Nous arrivions à Milan d'ailleurs, et chacun tira de son côté.

A Milan j'allai voir la cathédrale, la seule chose qui m'attirât. A part cela, il y avait une exposition et la foule encombra tout. J'évite les foules et redoute les expositions. Je ne sais si vous êtes comme moi, ami lecteur, mais trois ou quatre heures à parcourir une exposition, me fatiguent horriblement tant d'esprit que de corps. Et puis, on les prodigue trop, c'est une manie.

Tout petit prince a des ambassadeurs.

Tout marquis veut avoir des pages.

Le moindre bourg prétendra bientôt à son exposition. Je me contentai donc de voir la Cène de Léonard de Vinci et la cathédrale.

La cathédrale n'a pas la légèreté et l'élégance de nos églises gothiques, Son corps principal est massif, assez vulgaire même. Ce qui le sauve, c'est la richesse des marbres, partout prodigués et la fantastique forêt de flèches, tourelles et tourillons qui le décorent. Bien remarquable aussi, la double crête ajourée régnant tout le long du toit. En un mot, c'est une profusion de riches ornements gothiques, sur un corps renaissance de tournure assez lourde. — Je demande pardon de la liberté grande, mais tel est mon humble avis.

L'intérieur est sévère et imposant. Un jour crépusculaire, tamisé par d'étroits et longs vitraux colorés, ajoute encore à l'impression vraiment saisissante. Presque pas d'ornements, pas une chaise; l'immense longueur de l'édifice produit tout son effet. Mais, comme architecture, c'est toujours un assez maladroit imbroglio de renaissance et de gothique. — Après cette visite, je quitte assez promptement Milan que j'ai déjà vue d'ailleurs il y a quelques années et qui ne m'intéresse pas. La ville, entièrement moderne, ressemble à toutes les villes récemment embellies. Des rues larges, tirées au cordeau, des galeries vitrées, des places publiques avec kiosque où la musique militaire vient jouer les airs à la mode, des promenades, des jardins publics et des boulevards, enfin, le programme conventionnel; c'est fort joli, mais c'est banal. Pas n'est besoin pour voir autant et mieux de quitter nos pays.

GÈNES.

LE DÉDALE DE LA VIEILLE VILLE. — GRANDEUR ET DÉCADENCE DE SES PALAIS. — LE " POURQUOI. "

A Gênes au contraire, je trouve deux villes, la nouvelle et l'ancienne, et celle-ci est vraiment curieuse et originale. Elle s'étend le long de la mer en une suite de quartiers entourant tout l'ancien port

en longue ceinture. — Imaginez sur d'épais piliers de granit, de hautes, lourdes et massives bâtisses s'élevant avec leur six, sept étages, à une hauteur de soixante à quatre-vingt pieds. Ces énormes casernes sont construites, à des intervalles tellement restreints, forment un enchevêtrement de ruelles tellement étroites, que c'est à peine si les plus larges ont trois mètres et qu'il en est où deux hommes, pour se croiser, doivent se coller au mur. — Beaucoup de ces bâtisses, déjà vénérables et vieilles de plusieurs siècles, se sont inclinées vers leur voisine d'en face. Celle-ci, en ayant fait autant, elles se soutiennent désormais d'un consentement mutuel, par des étançons maçonnés et qui m'ont tout l'air d'être définitifs. — Du rez de chaussée, l'on n'aperçoit qu'une étroite bande de ciel, et c'est à peine si en plein midi même, un jour diffus et trouble arrive jusqu'au pavé, d'autant que des enseignes multiples, des objets de ménage, des ballots, des étoffes servant d'échantillons se balancent, accrochés aux premiers étages, tandis qu'aux supérieurs, à soixante pieds du sol, s'étale sur des tringles en fer tout le linge de la famille. Car c'est ainsi qu'on sèche la lessive.

Dans le bas, ce ne sont que magasins, petits métiers, boutiques multicolores, restaurants étincelant de lumières, gargottes éclairées pauvrement à l'huile, fruiteries, fromageries, pâtisseries; presque partout le gaz allumé en plein midi, et constamment une foule dense se pressant dans ces

étroits couloirs. où tout contribue à mettre une animation étrange et un décor original.

Parfois ces ruelles débouchent sur une façon de cour ouverte, qu'on a sans plus de vergogne décorée du nom ambitieux de « place ». Les plus grandes ont dix mètres de côté ! C'est sur de pareilles places, en plein milieu de ce grouillement, que s'est installé tout le Gênes commerçant et travailleur ; la Bourse, les grandes banques, les comptoirs, les agences maritimes et la cathédrale,

Aucune voiture d'aucun genre ne pénètre dans ce labyrinthe et c'est pourquoi il est peu visité des étrangers qui ne sortent, la plupart, qu'en carrosse ou avec des guides d'hôtel, dont toute l'ambition est de montrer « la belle ville ». Bien à tort ; la belle ville est insipide, la vieille, pleine de caractère et d'imprévu. — C'est une source constante d'intérêt et de surprises pour le simple curieux, qui se promène comme moi, à l'aventure, le nez au vent, furetant, pénétrant partout, ou pour l'artiste qui y trouve une mine de sujets pittoresques et des effets de lumière surprenants. Je m'étonne que Gênes n'ait pas donné naissance à un Rembrandt. La célèbre théorie esthétique des milieux ambiants est ici en défaut. Ici, et parfois ailleurs.

Gênes n'a jamais eu de grands peintres ; par contre, elle a eu une aristocratie fière de sa puissance, de sa richesse et de sa longue gloire militaire. Et c'est encore aux vieux quartiers qu'on

retrouve ses antiques palais. Mais, en quel état, grands dieux ! Vous allez en juger.

Je rôdais, du côté de la Bourse, quand mon regard fut attiré par un coin d'architecture, d'un beau caractère. J'approche et vois s'étager devant moi, une construction en granit et en marbre, d'aspect imposant, d'une ornementation peut-être emphatique, mais ayant décidément grand air. Voyant toutes portes ouvertes, j'entre et me trouve d'emblée dans une spacieuse entrecolonnade, formant carré. Au milieu, une cour à ciel ouvert et dans le fond à l'opposite de la porte d'entrée, deux belles fontaines à larges vasques de marbre, séparées par une statue en pied dans sa niche. En un mot toute l'allure et la pompe de la grande renaissance.

Une des colonnades donne accès à un large escalier de marbre. — Je monte et arrive à un premier étage où règne la même ordonnance de colonnes de marbre, supportant quatre galeries à jour formant carré. Les voûtes sont peintes à fresque, décorées de motifs renaissance, d'un dessin soigné; partout des macarons avec bustes. Les appartements débouchent par de hautes portes, sur les colonnades du rez de chaussée et de l'étage. En tout l'appareil et le luxe d'une demeure seigneuriale.

Mais, depuis que j'étais entré, mon étonnement

avait été croissant. Sous le péristyle, j'avais trouvé une manière de portier qui s'était construit entre les colonnes, une grande loge en planches à peine équarries et y nichait avec sa famille. Une fruitière avait son étal près des vasques, y plongeait ses salades et encombrait de choux, les bottes et le haut de chausses de la statue. — Un marchand de marrons avait installé ses fourneaux dans la galerie du côté de la rue et offrait sa marchandise par les hautes fenêtres grillées.

A l'étage, le négoce et l'industrie ont envahi les appartements seigneuriaux. Je trouve, sur les portes, les firmes de la Société anonyme des Aque-duc de Ferrare; de P. Ruggieri, vins et liqueurs en gros; Giuseppe Bellini, représentant de fabriques métallurgiques anglaises. — Les salles d'apparat du palais sont entr'ouvertes et servent d'entrepôt à une maison de mercerie et de bonnetterie qui les encombre d'un fouillis de caisses, de cartons et de casiers, contenant d'innombrables collections de boutons de guêtres et de culottes. — Je monte au second; un médecin, un ingénieur, un professeur de flûte et de contrebasse, s'y sont taillé des appartements qu'ils ont coupés de cloisons, chacun à sa guise. — Dans les combles, je découvre un peintre, il Signor Professor Granio Virginio. Enfin, dans l'escalier de service, toute une famille de gueux s'est logée à la diable d'une façon insensée, y installant en contrebasse, le long des degrés, ses guenilles, sa misère, un poêle et son unique lit.

Ainsi, voilà où est tombée l'antique et noble demeure. Envahie, rongée par les trafiquants et la plèbe. Les marchands occupent le temple, en victorieux. — Et aucune ombre irritée des temps passés, ne vient troubler ces nouveaux et étranges maîtres ; et chez les Génois d'aujourd'hui, aucun souci d'entourer de quelque respect ce vieux témoin de leur ancienne gloire. Car ce palais est un monument historique ; c'est ici qu'habitait l'ambassadeur du Saint-Empire ; la façade porte encore ses armes altières, l'aigle héraldique, et jusqu'à ce jour il a conservé son nom, souvenir des splendeurs premières, « il Palazzo impériale ». — Non moins glorieux d'ailleurs est le millésime qu'il montre fièrement, 1560 ; titre de noblesse artistique, attestant qu'il fut construit en plein milieu du plus grand siècle qui fut oncques, pour les arts.

J'ai connu à St-Pétersbourg, un prince, descendant authentique d'un des boyards d'Iwan le Terrible. Il était crocheteur au coin de la place de Kazan et porta souvent mes lettres. Je pensai à lui, devant le Palazzo impériale.

Ceux de mes lecteurs, curieux de voir en passant à Gênes cette grandeur tombée, n'ont qu'à se rendre à la place nommée Campetto. Le palais porte le numéro 8.

Il n'est d'ailleurs pas le seul qui soit ainsi envahi par les choses du siècle et les hommes nouveaux ; la plupart des demeures de l'antique aristocratie ont subi le même sort. — En continuant ma course

à l'aventure, j'arrivai, après quelques zigzags dans les ruelles, à la place San Matteo, toute entière formée de demeures patriciennes, en style gothique, d'une grande allure et datant des meilleurs temps de la République. Elles entourent l'église San Matteo, cœur de l'ancien Gênes. Là sont enterrés les Doria; la façade de l'église est couverte d'inscriptions, relatant les hauts faits de la famille; et l'épée d'André, le plus grand de cette race de grands hommes est suspendue au maître-autel. Tout cet appareil et ces souvenirs imposants n'ont pas empêché que ces palais ne soient envahis par les petits métiers, découpés en échoppes, transformés en bazars, en entrepôts. L'un sert de dépôts de grains, un autre à côté est encombré, au rez de chaussée, de vieux habits, tandis qu'à l'étage est un atelier de menuiserie. — D'autres, abandonnés aux gens du port, sont tombés au rang de cités ouvrières, à en juger par la grouillante marmaille qui emplit les corridors, les escaliers, et par les guenilles qui pendent aux fenêtres.

Comme je tiens à me rendre compte de ce que je vois, j'ai cherché les motifs de cette chute profonde. A mon sens la voici : De notre temps l'aristocratie, de naissance ou d'argent, a d'autres exigences, quant à ses demeures, que celle d'il y a quatre siècles. Il lui faut plus et mieux qu'une architecture pompeuse, des colonnades et un beau décor. Elle veut aussi ses aises, du confort, de l'espace. On n'a rien de tout cela dans ces vieilles

demeures ; ni grandes cours, ni grand air, ni jardins, ni écuries. — Il faut supposer que l'ancien Génois, avant tout marin comme le Vénitien, était fort peu cavalier, car dans les vieux palais, on ne trouve trace d'écuries. D'ailleurs, les rues étroites n'eussent guère fourni passage à une cavalcade, encore moins à des carrosses. Les anciennes demeures ont donc été peu à peu délaissées, longtemps inhabitées et respectées, puis, comme tout s'use et que tout lasse, elles ont été enfin vendues et sacrifiées. — Quant aux nobles et aux puissants du jour, ils habitent la nouvelle ville ; d'aucuns ont bâti leurs palais dans le bel amphithéâtre de collines environnant Gênes.

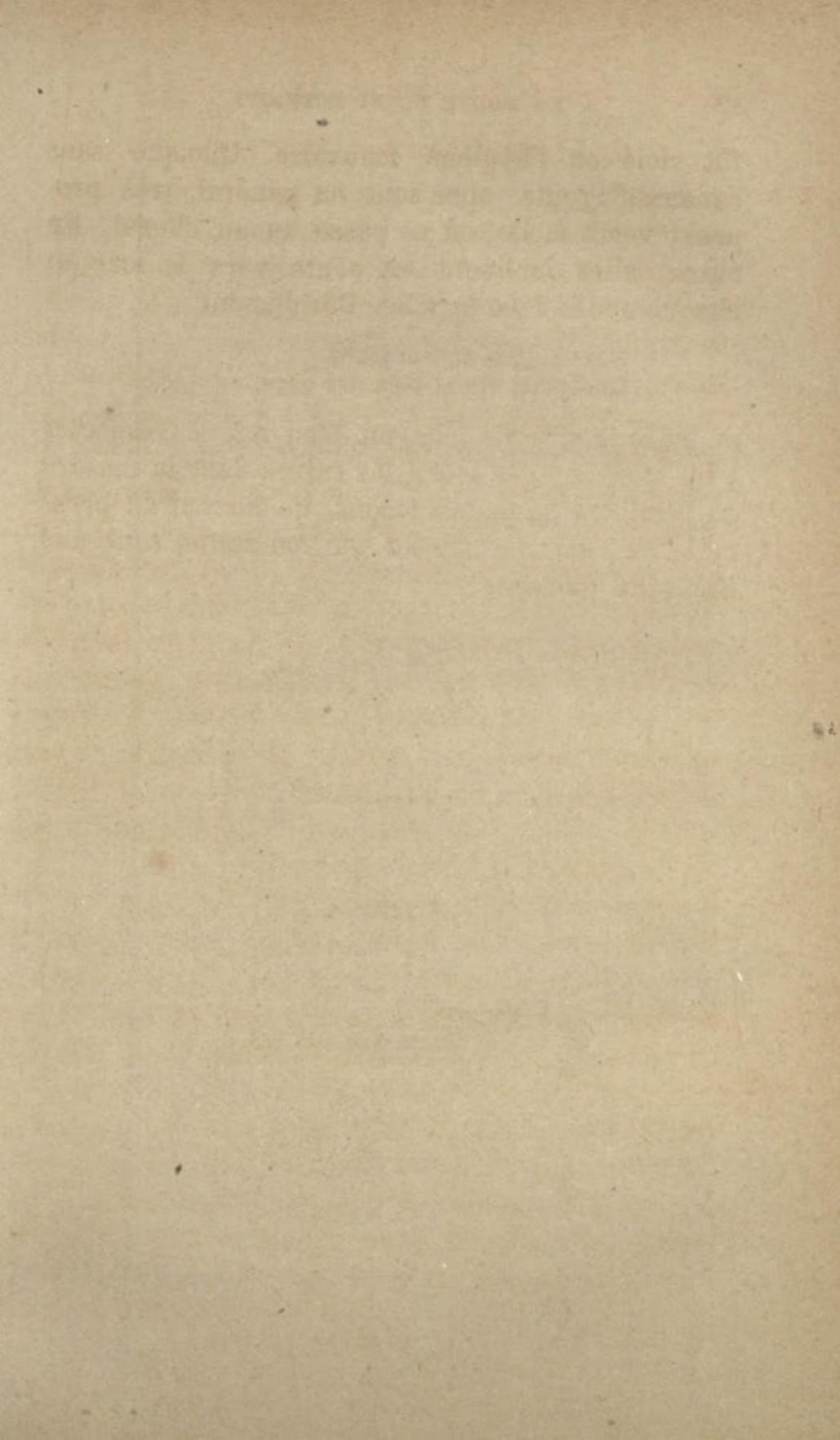
La nouvelle ville imite Milan, qui imite Paris. De larges rues bien dégagées, mais où le soleil depuis le matin, darde d'aplomb ; des galeries vitrées qui concentrent une chaleur suffoquante, d'autant que l'aérage y est pauvre. Cette manie de galeries couvertes est en Italie au rebours du bon sens. Justifiée en nos climats pluvieux et tempérés, elle n'est ici que l'absurde résultat du penchant moutonnier à l'imitation.

Les vieux Génois étaient plus sages ; car on ne peut nier que leur manière de bâtir fût de tous points pratique, et dictée par le climat. Leurs demeures hautes et épaisses, leurs ruelles étroites conservaient une fraîcheur constante. Sauf pendant quelques minutes par jour, le soleil n'y pénètre jamais. D'ailleurs je n'ai pas remarqué que l'air y

fût vicié ou l'hygiène mauvaise. Quoique sans canaux d'égouts, elles sont en général très propres ; vertu facile, où ne passe aucun cheval. En outre, elles inclinent en pente vers la mer et chaque ondée lave la ville. Décidément

Nos ancêtres étaient sages,
Quoiqu'en disent bien des gens,

et leurs petits-fils eussent bien agi à respecter « les vieux usages » et à les suivre dans la mesure du possible ; de toutes façons, ils eussent dû proscrire ces galeries vitrées qui, en Italie, sont une absurdité évidente.





UN QUAI A NAPLES.

II.

NAPLES ET LE VÉSUVÉ.

5-19 Octobre.

DE GÈNES A NAPLES. — LA BAIE. —
L'ARRIVÉE.

C'est un tort, dit-on, de voir Naples après Rome. Rome laisse dans l'âme une si grande image, que Naples désenchante ensuite. J'évitai cette déchéance d'impression en dépassant Rome et, à cet effet, je m'embarquai à Gênes directement pour Naples. — Peu de monde à bord du vapeur l'*Enna*. A part quelques Italiens du Sud s'en retournant vers leur soleil, le gros des passagers se composait de vingt-quatre gendarmes qui allaient en Calabre, et d'un troupeau de magnifiques vaches lombardes, destinées à Palerme.

Pendant toute la traversée, nous suivons la

côte. A gauche, la ligne gris-tendre des rochers du rivage, à droite, la haute mer semée d'écueils, d'îlots sombres émergeant brusquement et animant l'horizon de leurs silhouettes abruptes. Presque tous sont couronnés d'un phare qui, dans la nuit, semble un feu lointain au front noir d'un château-fort.

Ce qui m'enchanté, c'est la merveilleuse coloration de la mer ; elle est absolument bleue, d'un bleu cru, plus intense encore là où le flot écume et jaillit sous le choc du navire. Mais elle n'a pas la diversité de teintes de nos mers du Nord. Au large, elle est d'un bleu-noir uniforme, tandis que les nôtres se découpent en grandes bandes diaprées. D'autre part, celle-ci est d'une transparence cristalline. Ses eaux paraissent légères et fluides et une brise tiède les caresse. Nos mers sont grises, opaques, toujours alourdis par le sable qu'elles roulent, fouettées par des vents aigres ou tempestueux. En revanche, la Méditerranée me semble n'avoir pas leur parfum salin et leur énergie vivifiante.

Après trente heures de traversée, on annonce que nous approchons de Naples, et vers quatre heures du soir, nous entrons dans son golfe, qui apparaît d'abord comme un vaste cirque d'îles et de montagnes.

Les collines napolitaines s'arrondissent en une vaste ellipse que prolongent et ferment trois îles : Capri, à l'horizon, et plus près Ischia et Procida.

— La Méditerranée emplit de ses flots bleus l'immense arène. Assis au plus haut des gradins de ce cirque superbe, le Vésuve dresse son large cône d'un noir brillant. Sa fumée blanche s'élève lentement, en l'ombrageant d'un nuage immobile. A ses pieds s'égrène Naples, en une longue ceinture qui enserre toute la côte et s'en va continuée par les faubourgs et les petites villes voisines, jusqu'aux deux pointes de ce superbe croissant. Baïa, Pouzzolles, le Pausilippe, Naples, Portici, Resina, Torre del Greco, Torre Annonciato, Castellamare et Sorrente ne forment qu'une suite ininterrompue de bandes blanches et la vaste courbe qu'ils dessinent semble une immense faucille couchée au bord des flots bleus.

Le soleil couchant perce par intervalles les nuages et éclaire de ses feux cette scène unique. A l'horizon lointain, les collines napolitaines paraissent teintées d'opale, à travers les buées légères qui déjà les baignent. La mer miroite et brille, mouchetée d'une infinité de barques, aux blanches voilures. Naples s'étage en masses multicolores, jusqu'à mi-côte des gradins qui l'entourent. Ischia, Procida, Capri, avec leurs villages qui semblent des grappes de jasmins blancs dans un bosquet, profilent leurs masses brunâtres sur l'horizon cuivré du soir. — Un air tiède, léger, pur comme une eau limpide qui tremble dans une coupe de cristal, baigne à flots ces côtes et ces îles charmantes, glisse carressant sur la mer et enveloppe

les lointains de nuances adoucies, depuis le gris-perle jusqu'au mauve-tendre. Seul le noir Vésuve jette sa note menaçante et son contraste dans ce concert de joies et de suavités, et par là, les fait mieux valoir encore. Le tableau est magique et je crois que la nature entière n'offre en nul autre point une symphonie plus riche d'impressions variées et pénétrantes. L'œil ne peut se détacher de ce spectacle ni s'en assouvir. Où qu'il se porte, il découvre de nouveaux enchantements. On admire partout et l'on revient sans cesse à ce qu'on vient d'admirer. Le cœur et les sens veulent s'en remplir, s'en emparer à jamais. Et la nuit arrive, qu'on parcourt du regard pour la centième fois toutes les magnificences de ce panorama splendide, sans en être rassasié.

Mais quel bruit nous accueille et va croissant et s'imposant. Le navire est entré au port; avant même qu'il y soit arrêté, quantités de petites barques se sont accrochées à ses flancs. De chacune montent des cris, des appels, des objurgations. Tous les facchini du port sont là, remplissant l'air de leurs clameurs. Tous les hôtels de Naples sont criés à la fois. — C'est au milieu de ce brouhaha que je débarque, et déjà je suis au bâtiment de la douane, que j'entends encore les facchini et les ciceroni, interpellés, se disputer, s'arracher nos quelques voyageurs.

NAPLES.

LA COHUE DES RUES. — LEUR TAPAGÉ. — LA LOTERIE PUBLIQUE, — LA CHANSON AU VÉSUVÉ.

Naples, c'est du bruit, du mouvement et de la lumière. Voilà mon impression après quelques jours. — Cette ville n'attire pas par ses monuments, elle n'en a pas qui comptent. En revanche l'animation de ses rues est extraordinaire. On y trouve en plein, le tumulte, la redondance de la vie méridionale, son allure pimpante, gaie, assez railleuse, souvent débraillée. — Promenons-nous ensemble et observons :

Nous voici, dès les premiers pas, assaillis par une légion de mendiants et de marchands ambulants, l'un offrant des cannes, l'autre des coraux, celui-ci des allumettes, celui là des fleurs, puis ce sont des photographies, des journaux, des paniers d'osier et encore des cannes, des fleurs et des coraux, et de rechef des bancals, des boiteux et des aveugles. Vingt fois on repousse ces prières et ces importunités, vingt fois elles reviennent à la charge. Tout étranger est pour l'ambulant une proie désignée, taillable et corvéable. Frayons-nous passage à travers cette nuée de moustiques. — Nous voici dans la rue de Rome, l'artère principale. C'est d'abord un entrecroisement constant de voitures, de chariots, d'omnibus, attelages de tous genres, de toutes couleurs, de toutes formes,

un fourmillement et un enchevêtrement où se déploie l'adresse du cocher napolitain. — Sur les trottoirs étroits, une interminable cohue. Mais quel tapage ! Tout ce monde tient à faire du bruit et y réussit. D'abord les marchands en plein vent, criant à plein gosier ; le décrotteur frappant à coups redoublés sa boîte sonore, pour attirer l'attention ; le cocher qui, voyant des étrangers, fait claquer bruyamment son fouet, et nous interpelle à grands cris, tandis que son cheval, semé de grelots, les agite comme pour aider à son maître. — Quel est cet homme qui hurle à nos oreilles ? C'est un pêcheur portant sur la tête une vanne pleine de poissons et de mollusques. — Voici le colporteur de fruits : figues verdâtres ou d'un beau violet, raisins dorés, grenades entrouvertes, aux grains d'un sang pourpre, qui nous vante sur tous les tons sa marchandise. — *Acqua fresca, frescaaaa!* : c'est le fausset aigu de la marchande d'eau fraîche. A chaque coin de rue, brille son comptoir surmonté de tout un petit arsenal de cuivre poli, flanqué de tonnelets plein d'eau et de neige, qui balancent sur un essieu et qu'elle agite constamment. Se mariant à l'étincellement du cuivre, une rangée de verres miroite et réfléchit un bataillon de citrons jaunes, rugueux, énormes, étalés au premier plan. — Quel est ce tintement, ces clochettes grêles et argentines, qui sonnent gaiement dans le brouhaha de la rue ? C'est un troupeau de jolies chèvres rousses se faulant,

adroites, entre le fourmillement des voitures. A leur cou s'agite un grelot de bronze. Elles vont, de porte en porte, fournir du lait en nature. De cette façon, Naples est assuré de l'avoir pur de tout mélange; le procédé est à recommander. — Accompagnant, en bourdon, le clair tintement des chèvres, voici un carillon qui bruit et sonne. C'est un édifice étincelant, juché sur le dos de mulets qui traînent une charrette débordant de tomates rouge-sang. Tout l'orgueil du charretier est dans le harnachement multicolore et bruyant de ses mules. Il leur décore le front d'un panache de plumes écarlates et sur le harnais frappé de cuivres, leur plante au milieu du dos un échafaudage haut de deux pieds, de tourelles et tourillons en cuivre poli, armés de girouettes et cintrés de clochetons. L'effet est joyeux, bizarre et surtout tapageur. L'éclat et le bruit sont la joie du Napolitain; il lui en faut, c'est son bonheur et sa vie. Aussi comme tous s'en donnent, à plein gosier. Par moments, c'est à se croire à la bourse de Paris.

Le bruit est interminable, tâchons de nous y faire et continuons à cheminer. — Nous voici dans un encombrement, devant une espèce de boutique profonde et sombre, dont les portes largement ouvertes sont sillonnées de grands chiffres, placés en file. Dans l'enfoncement brûle une lampe à trois becs devant une image de la vierge sur fond d'or. Des femmes, des hommes entrent, vont droit se prosterner aux pieds de la madone, et reviennent

à un comptoir grillé, qui court dans toute la longueur de la boutique, en couloir. Devant les guichets, trois ou quatre employés. — Je m'informe ; c'est la loterie publique, les grands chiffres sont les ternes, quaternes et quines du dernier tirage. — Il y a là foule constante; le peuple est joueur et dévot. Il trouve ici ses deux émotions, la madone à qui il adresse, avec ferveur, une invocation pressante, après quoi il passe plus confiant au guichet. Que concluent cependant les déçus, et c'est naturellement le grand nombre ? Ils ne peuvent que pester contre le ciel et se damner à cœur-joie ; quitte à venir à repentance, car tous retournent au jeu et à la madone.

Non moins curieux sont certains passants. Voici deux moines en bure brune, l'un, jeune mulâtre, gras, rondelet, souriant, vêtu de neuf, un néophyte, sans doute; l'autre, vieux frocard en robe rapiécée, déchirée dans le bas, usée, salie; il la retrousse cependant et montre un pantalon gris-poussière, effiloché et tombant sur d'énormes souliers. — Sa large tête avec une barbe grisonnante, en brousaille, a quelque chose d'un Sancho-Pança madré, au courant des nécessités et des roueries de la vie. Tous deux s'avancent posément, en gens peu pressés d'arriver; le vieux boite et porte sous le bras, un épais et formidable parapluie vert.

Tandis que le moine est du peuple et s'y complait, voici deux abbés vêtus de noir avec recherche et distinction; la tête est fine, le regard



UN MARCHÉ A NAPLES.

intelligent. C'est la haute église. Ils sont de belle prestance, de haute stature, et portent leur manteau comme l'ancienne toge romaine, en le rejetant par un côté sur les épaules.

Les devançant de son pas agile, un alerte bersaglier marche prestement. Sur son chapeau de cuir bouilli, se balance un épais panache de plumes de coq, qui lui descendent en crinière jusqu'au coude.

Voilà un gamin sale, bruni, vêtu de guenilles ; vêtu est trop dire, il n'a guère qu'une culotte en lambeaux, des trous cousus ensemble, et une chemise déchirée jusqu'au nombril. Je le vois en contemplation muette devant une chaudière où bouillent dans une saucée rougeâtre, des marrons fumants. Je lui en achète pour un sou ; on lui en donne une douzaine, il les avale aussitôt. « Sont-ils bons ? » « Oh ! si signor », me répond-il avec un accent et une conviction qui ne sont pas à rendre. Ce que c'est que de n'avoir pas mangé depuis vingt quatre heures !

Le soir tombe. — Je reviens à mon hôtel, sur les quais devant le golfe. De loin des sons joyeux frappent mon oreille ; j'approche, cinq jeunes gens font de la musique et chantent en plein air. Trois guitares, une mandoline, un violon, voilà l'orchestre ; leurs airs sont vifs, gais, piquants, avec une pointe railleuse. — Une « canzone » au Vésuve

me semble surtout charmante de grâce, d'entrain et d'humour. Tous ces chanteurs sont de première jeunesse, l'ainé peut avoir vingt-deux ans, fier comme Artaban, la tête haute, le nez au vent, le rire aux lèvres. Ce sont des trouvères ambulants. Avec l'adresse napolitaine, l'œil toujours aux aguets, ils surveillent chaque porte, chaque balcon et, dès que s'ouvre une fenêtre, lui dépêchent leurs strophes les plus réjouissantes, les plus éveillées, quêtant des gros sous dont ils font d'ailleurs abondante récolte, tant est plaisant leur chant de moineaux joyeux. Ils vivent ainsi de leurs refrains, en bohémiens, libres comme l'oiseau. — L'air est doux avec un vague parfum salin. Dans les nuances tendres du ciel, le Vésuve profile sa masse sombre. On entend le bruissement sourd et régulier du flot sur les galets ; Capri à l'horizon dresse sur la mer sa croupe aux lignes brusques et hautaines; accoudé à ma fenêtre, je vois s'éloigner les chanteurs et me surprends un moment à envier le sort de ces insoucians, qui rient et chantent sous un si beau ciel.

LA VIE MATÉRIELLE. — CONVERSATION CULINAIRE
AVEC UN ANGLAIS.

La vie matérielle à Naples n'est point chère, si l'on consent à manger à l'italienne, au lieu d'accepter la cuisine des hôtels qui, à mon sens, ne vaut pas l'autre. De l'Est à l'Ouest de l'Europe, les hôtels ont le même menu fastidieux, où le bœuf braisé, ou bouilli, le rôti de veau et les poulets arrosés d'un mauvais jus roux tiennent la grande place. C'est souvent cher et en tous cas d'une monotonie accablante. Il est à la fois, moins frayeux et plus intéressant de manger à l'italienne. Quant à moi, je n'y manquai pas. Je tâche d'ailleurs de m'accommoder partout à la cuisine nationale, d'ordinaire bien faite, la tradition et l'expérience guidant le cuisinier. Et puis, ce doit être la cuisine résultant du milieu ambiant, celle qui, étant donné le climat, est la plus saine, la mieux appropriée. — Je sais qu'avec cette théorie, on en viendrait à boire en Laponie de l'huile de phoque pourri; nouvelle preuve que toute théorie absolue est sujette à caution. En tous cas, en Italie elle n'exige point pareil héroïsme.

A Naples, les principaux restaurants italiens sont situés rue de Rome. Leurs prix sont à ce point modérés, qu'il est peu de mets sur la carte dépassant un franc cinquante. Quant aux vins, les bons vont de un à trois francs — j'entends vins du pays, car je professe à l'égard de ce que je bois,

le même sentiment que pour ce que je mange. — A Naples, je me garderais des vins donnés comme provenant de la Bourgogne ou de la Gironde, d'autant que parmi les nationaux, il en est d'excellents. Ce qui me parut surtout parfait, ce fut le poisson préparé à l'italienne. Beaucoup d'espèces nous sont inconnues et jamais n'apparaissent sur nos tables. La plupart sont délicieuses, les fritures, surtout, excellentes.

Un Anglais, que je rencontrai au restaurant me fit d'emblée ses doléances :

— La viande est partout médiocre à Naples. Impossible de trouver un bon roastbeef saignant ou un gigot convenable.

— J'en demeurai d'accord : A Naples, tout au moins, la viande est d'assez pauvre qualité. Par contre, ajoutai-je, le poisson est excellent ; jusqu'à ces plats délicieux d'huitres et de coquillages aux couleurs voyantes que les Napolitains appellent « fruti di Mare » (fruits de mer).

— Mais le poisson n'est qu'accessoire. Pas de diner sans bœuf ou mouton.

— Eh bien, en Italie, je crois qu'il faut être moins exclusif. — Pourquoi la viande y est-elle de qualité inférieure ? La question mérite réflexion et va plus loin que vous ne le supposeriez d'abord.

— J'estime que c'est uniquement parce qu'ils n'ont pas de bonnes races de bétail, ou ne soignent pas rationnellement celles qu'ils ont.

— Vous déplacez la question, sans la résoudre.

On n'a ici ni bonne viande ni beau bétail de boucherie, parce que le climat ne requiert pas une nourriture azotée. Je conçois que toute votre attention s'y porte, en Angleterre. Votre ciel rigoureux, vos brouillards exigent une nourriture forte et stimulante. Ici elle serait non seulement inutile, mais encore promptement nuisible. Voyez les facchini et les pêcheurs nourris de quelques débris de poissons et d'un sou de macaroni. Quels muscles solides, quelles carrures athlétiques.

— Et vous concluez que n'en sentant pas autant le besoin, on s'attache moins à produire de beaux animaux de boucherie.

— Evidemment ! ce n'est pas ici qu'on payerait 175,000 francs un beau taureau Durham.

— Peut-être avez-vous raison ; mais, ajouta l'Anglais après une pause, je ne puis me faire à cela, il me faut le roastbeef partout.

— *Va bene !* Pour moi je dine souvent de poissons, de pâtes et de fruits, et m'en trouve bien.

Quelques jours après, je le revis. Il quittait Naples, n'y pouvant trouver « *a reasonable piece of mutton or beef.* »

NAPLES, LA NUIT. — L'ANIMATION DES QUARTIERS POPULAIRES. — LE VIEUX COMÉDIEN.

Après ses grandes rues, je voulus voir la ville, de nuit, en ses quartiers populaires. Ma bonne

étoile me dirigea vers le port. A un tournant, je suis attiré par un étincellement de lumières, j'approche et me trouve bientôt, dans la Strada del Castello, dans un fourmillement, une cohue humaines et une babel de cris.

J'ai parcouru à peu près toute l'Europe, sans voir nulle part rien d'aussi animé, d'aussi bariolé, d'aussi vivant. La rue del Castello est large de quinze à dix-huit mètres — je le note parce qu'à Naples aussi, beaucoup de rues sont d'étroits corridors entre de hautes bâtisses. — Les deux tiers de cette large voie sont occupés par des échoppes en plein vent, le haut du pavé seul reste libre pour la circulation. Chaque échoppe est vivement éclairée à « giorno » et protégée par une toile, portée sur quatre piquets. Ce qui s'y vend, c'est tout ce que consomme et emploie le peuple.

Voici d'abord la fruitière, étalant des paniers de figes piquées de fleurs, des raisins noirs ou dorés, débordant de leurs vanes en longues grappes, des pyramides de fruits : melons d'eau, pastèques à la chair blanche et aqueuse, grosses poires aux mines renfrognées.

A côté, une autre échoppe où trois chaudrons de cuivre rouge fument sur un fourneau, surmonté d'un brillant portique, de fleurs en cuivre jaune. Derrière cette arcade, une tête rougeaude, aux abondants cheveux noirs, aux yeux sombres, crie à plein gosier; c'est une marchande de moules m'offrant ses coquillages, trop bruyamment à mon gré.

Voici plus loin, tout un édifice de jarres bariolées, de porcelaines striées aux couleurs crues. — En face, des gerbes de macaroni sec empilé. Chaque tas porte son prix en grands chiffres écarlates. A côté, un bazar, où sont partout jetés et amoncelés des fromages rouges et jaunes, bizarrement étirés en forme de courges.

Voici entassés sous un encadrement de lumières, vingt paniers de petites tomates cramoisies ayant la forme d'œufs de pigeons ; c'est la pomadore, l'accompagnement classique du macaroni. Le Napolitain tenant aux bonnes traditions en a de longues grappes, en rangs d'oignons accrochées à la façade de sa demeure et la couvrant depuis le premier étage jusqu'à la corniche du toit.

Voilà des monceaux de légumes ; — gros choux verts, pommes de terre, citrouilles, fèves, moli-gnani et poparou, ces deux dernières espèces sont vert-cru, ou rouge-vif de la forme d'une grosse poire ; ce sont condiments très-pimentés qui entrent dans la confection de la polenta et du macaroni national.

Voici encore le marchand de marrons, avec son fourneau ambulant, sur une charrette à bras, ornée d'un édifice de drapeaux tricolores et de lanternes chinoises. — Et puis, l'acqua fresca avec ses grandes jarres striées de rouge. Ici, ce ne sont plus des tonnelets remplis de neige, réservés, paraît-il, aux quartiers riches, mais du grès poreux où la fraîcheur se maintient par évaporation.

Voilà une boutique avec de grands cercles de fer, partant à hauteur d'un premier étage, s'avancant à trois, quatre mètres dans la rue et supportant tout un troupeau d'agneaux écorchés. — A côté, une pauvre échoppe misérablement éclairée de deux lampes, aux formes archaïques ; devant la marchande, un fourneau et quelques assiètes de petits poissons frits, qu'elle offre avec des cris glapissants. Des passants lui répondent par des lazzi, auxquels elle riposte avec aigreur.

Plus loin, un étal où tous les poissons du golfe sont jetés en grands tas, montrant leurs chairs blanches ou rosées, leurs écailles aux reflets d'acier et leurs têtes brunies avec des yeux éteints.

Chose digne de remarque, presque pas de débits de vins. Je vis seulement, à l'entrée de la rue, une manière de café-chantant, précédé d'une terrasse garnie de beaux lauriers-roses. — Par les fenêtres ouvertes s'échappaient les éclats d'une voix qui trahissait plus d'ardeur que d'étude. Une foule dedans et dehors écoutait attentive et silencieuse. Beaucoup moins de consommateurs, d'ailleurs, que d'auditeurs. La plupart ne buvaient que des flots d'harmonie.

Peu de voitures, mais une circulation constante de charrettes à bras, décorées de drapeaux et brillantes de lumières. D'aucunes portent des fourneaux allumés où grillent des fèves bizarres, aux formes recroquevillées et que je crois des haricots. Je m'informe ; l'explication en dialecte



UN MARCHÉ A NAPLES.

napolitain est peu claire. J'en achète pour un sou ; ce sont de petites amandes. Pour mon « soldo » on prétendait en remplir toutes mes poches ; je m'empresse d'en faire la distribution aux gamins en haillons que mon enquête a aussitôt attirés.

Je marchais toujours, cherchant un industriel que je m'étonnais de ne pas rencontrer ; enfin le voici : c'est le marchand de macaroni. Il trône derrière ses fournaux, en manches de chemise, les bras et la poitrine nus, gros, gras, le teint allumé. Devant lui, fument deux grandes bassines plates en cuivre, où bouillonne la pâte, chère aux Napolitains. Il y fouille au moyen d'une baguette qu'il élève et où elle apparaît, enroulée et suspendue en longue chevelure ; il saisit le macaroni brûlant à pleines mains, le jette par poignées dans les assiettes qu'on lui tend de tous côtés, y ajoute une cuillerée de pomadore en purée, une pincée de parmesan en poudre dont il a un monticule devant lui entre ses bassines, et reçoit pour le tout un soldo de chaque acheteur. Quatre lanternes alignées devant ses fourneaux éclairent vivement la scène : les cuves de cuivre brillant, les chairs rougeaudes et grasses du marchand, les figures brunes et les haillons des affamés qui l'entourent et qui presque tous avalent tout de suite, en se renversant en arrière, le gluant mélange. C'est peut-être leur unique repas. — En haut de l'échoppe, une pancarte aux couleurs criardes, vivement éclairées par les lanternes, raconte les exploits du marchand et l'antique renommée de son macaroni.



Ce qui ne se peut décrire, mais que chacun peut imaginer facilement, c'est le va et vient, le bruit, le brouhaha, le bousculement de cette foule, le pétilllement des lumières grandes et petites, accrochées partout, les cris, les appels, les voix aigres ou grosses, le bourdonnement du café-concert, et brodant sur le tout, un grand orgue ambulant, traîné par deux hommes, manœuvré à tour de bras par un troisième et qui fait planer sur ce tumulte les notes éplorées du « *Trovatore* ».

En revenant au logis, assez tard déjà, dans la soirée, je m'assis un moment sur la terrasse du café de l'Europe. — Un vieillard vint et déclama des vers. Un beau visage d'une pâleur de cire, encadré d'une barbe et de cheveux blancs, le nez aquilin, les yeux profondément creux, en somme une tête intelligente mais visiblement ravagée par de longs malheurs. Je m'informe, c'est un ancien acteur, favori d'antan des Napolitains, aujourd'hui, se traînant à peine, brisé, misérable. Son récit terminé, il va d'un pas lent de groupe en groupe, récolte de ci, de là, une maigre offrande, et quelques quolibets surtout de la part de deux étrangers, auxquels il répond d'ailleurs, non sans hauteur. Quand il s'approche de moi, je lui demande :
— « Connaissez-vous les œuvres de Léopardi (1) ?

(1) C'est le poète du pessimisme. Il est napolitain et ses vers datent de 1825 environ. Aucun poète moderne, à l'exception, peut-être, de Byron, n'exprima avec tant d'amertume les désespérances de la vie, son côté poignant et sombre.

— « Oui, Monsieur ».

— « Pourquoi ne récitez vous pas de ses vers ?

— « Je ne les ai plus et ne puis guère me permettre de les racheter. »

Un marchand de livres ambulants était là. Il y en a toujours sur la place avec toute une hotte. J'achetai Léopardi et le lui donnai.

— Il ne me dit rien, me remercia d'un regard rapide, et partit aussitôt de son pas brisé. Je le vis s'enfoncer dans l'obscurité des rues. Et je crois qu'il ne déclama pas ailleurs ce soir là.

Mais peut être avant peu, les Napolitains entendront les stances amères et sombres de Léopardi, dites par quelqu'un bien en situation de les sentir et de les rendre.

ASCENSION AU VÉSUYE.

LE CHEMIN DE FER FUNICULAIRE. — TOUT PRÈS DU CRATÈRE.

10 Octobre.

Le plus grand désir à Naples, c'est de monter au Vésuve. — Quand on l'a vu pendant quelques jours, avec son ondolement de fumée blanche, la nuit avec les lueurs rouges qui le couronnent, on éprouve l'irrésistible envie d'aller voir le monstre en son antre. Du moins, je la ressentais vivement et enfin je pris mon parti d'y aller; nous étions au 10 Octobre.

Vous savez que, maintenant, cette ascension est devenue un jeu où l'on épargne au touriste presque toute fatigue et tout danger. La Société du chemin de fer du Vésuve, promène le curieux jusque près du sommet et le ramène à Naples. Toute l'excursion n'exige que quelques heures. On suit, d'abord en voiture, la grande route menant à Portici ; ici l'on s'engage dans l'étroit et pierreux chemin qui monte au volcan ; la contrée devient bientôt intéressante ; on passe à travers de beaux vignobles, s'épanouissant avec force, dans une terre noire d'une étonnante fertilité. C'est déjà de la lave, mais pulvérisée, mêlée de cendres, et ces ceps fameux fournissent le *Lacryma Christi*.

A mesure que nous montons, Naples, son golfe, les îles voisines, et les collines qui bornent au loin ses campagnes se découvrent en un panorama toujours grandissant. Tout à coup, l'un de nous s'écrie : La lave ; voilà des champs de lave ! En effet, une large coulée est arrivée jusqu'ici entre les vignes. C'est noir, terne, d'une apparence poreuse, boursoufflé, troué comme une éponge, et « recourbé en longs replis tortueux » comme les entrailles formidables de quelque monstre gigantesque.

Plus nous avançons, plus la lave s'étend, et s'enroule en champs immenses, stériles, désolés. Bientôt tout est lave autour et devant nous ; et la route où chemine la voiture est coupée dans la lave. Rien ne peut rendre le funèbre aspect de cette mer noire, figée en vagues tordues et bouleversées.

C'est l'image saisissante du chaos et de la stérilité. Rien ne pousse, rien ne bouge, rien ne vit plus dans la vaste étendue de ces champs de malheur et de désastre.

Nous dépassons l'observatoire de Palmieri, un grand bâtiment avec terrasses, arcades et toits plats, style italien, autour duquel s'étalent un vignoble et un petit cimetière; c'est là que dorment les victimes du volcan. Enfin après dix minutes encore, nous voici à la gare du chemin de fer. Il y a un buffet et l'on déjeune sur une terrasse, au soleil, en face du splendide panorama du golfe. Vous voyez que l'excursion ne demande guère d'héroïsme.

L'heure du départ sonne. Nous entrons dans le petit bâtiment de la gare et n'y trouvons qu'un seul wagon à six bancs où une dizaine de personnes prennent place. Il est tellement incliné sur ses rails que tandis que les deux premières banquettes sont de plein pied, il faut monter au moins de deux mètres pour arriver aux dernières. L'inclinaison sur la voie est de 45° . Elle a 820 mètres de longueur, sa hauteur ascensionnelle représente donc une perpendiculaire de 300 mètres environ. — Notre wagon n'est pas poussé par une locomotive, comme au Rigi, mais tiré au moyen d'un gros cable en fils de fer tressés. L'impression qu'on éprouve à être hissé ainsi à un angle de 45° , est des plus étranges. On se dit que si le cable cassait !... mais les employés assurent qu'il ne cassera jamais !...

D'ailleurs, ajoutent-ils, il y a des freins. Le bon billet qu'a La Châtre ! Enfin, *never mind*, et en avant !

Nous arrivons, mais il nous reste deux à trois cent mètres à faire à pied, dans des cendres molles, effritées et qui s'éboulent sous le poids de la marche. Tout en grim pant, nous entendons déjà des grondements, puis des poussées sourdes, intermittentes, comme le souffle court et puissant d'une machine à vapeur. — Enfin, nous retrouvons la lave dure, mais d'une couleur jaunâtre, mordorée, se mélangeant de soufre, puis bientôt entièrement jaune, avec des plaques d'un brun roux. Il y a là une série de nuances d'une beauté étrange et rare, une gamme chaude et variée à ravir l'œil d'un Veronèse.

Mais on ne peut s'y arrêter. — Toute cette lave fume; par une infinité de fissures s'échappe une vapeur âcre, sulfureuse qui prend à la gorge et provoque des picotements et une toux suffocante. Il faut aller sans retard, se mettre sous le vent. D'ailleurs cette fumée est tellement lourde que, par moments, elle coupe la vue et nous sommes ici sur un terrain, où il faut n'avancer qu'avec circonspection. — A peu de distance devant nous, nous voyons l'éclaircie amenée par le courant direct du vent et y arrivons en sautant, de bloc en bloc, sur la lave jaune et chaude. Car la chaleur est déjà assez forte, je brûle le bout de ma canne en l'enfonçant dans une fissure.

Grâce à l'éclaircie, nous nous enhardissons à nous approcher du cratère. Les grondements sont de plus en plus puissants et, de minute en minute, nous entendons le redoutable souffle du monstre. Enfin, nous arrivons à une crête, où la lave, d'abord descend d'une trentaine de pieds, puis se relève en cône à cent cinquante pieds de hauteur. C'est ce cône qui est à proprement parler le cratère même. Nous nous demandons si nous nous risquerons à avancer encore.

Mais tandis que nous délibérons, notre guide nous arrête, « Le volcan est aujourd'hui actif et il y aurait danger imminent à s'aventurer plus loin. » Le Vésuve se charge, d'ailleurs, de donner du poids à cet avertissement. Soudain, le grondement éclate, furieux, mugissant. C'est comme le hurlement d'un vent de tempête, entraînant et fouettant des milliers de feuilles mortes qui bruissent affolées, — puis, tout à coup, un souffle impétueux comme celui d'une énorme chaudière poussant une épaisse colonne de vapeurs, dont les derniers bouillonnements s'obscurcissent de fumée noire et lancent dans les airs une décharge de pierres et de scories à plus de cent pieds de hauteur. Et ces scories retombent très-près de nous; un bloc de plusieurs kilogrammes s'abat à moins de quinze mètres de notre petit groupe. Nous comprenons que l'avis du guide est sérieux et reculons prestement, d'autant qu'il ne cesse d'insister et de crier « Pericolosi, signori ! pericolosi ! »

Les grondements du volcan augmentent encore de violence. Sa grande voix devient tonnante, formidable. La vapeur et la fumée s'élèvent d'un effort puissant, subit, et avec des sifflements et des hurlements qui frappent d'épouvante. Instinctivement nous reculons encore ; nous voyons les scories d'un rouge ardent, au milieu de la fumée, et notre guide se tapissant d'abord la main de cendres nous en apporte une toute rouge encore. Les touristes badauds y allument un cigare. C'est la gloriole classique, paraît-il, et cela donne lieu à de jolis effets à produire, dans les salons où ils content au retour leurs prouesses. Mon compagnon et moi nous sommes trop impressionnés pour nous prêter à cette facétie de « cockney ».

De minute en minute, la terrible clameur recommence. C'est comme la pulsation des forces inconnues et redoutables qui règnent encore dans les souterrains du globe, la menace sourde et frémissante du vaste chaos intérieur. — Nous vivons, insoucians, sur une mince croûte sans nous inquiéter qu'à quelques lieues sous nos pieds, une immense mer ignée, un océan de fer, de plomb, de cuivre et, qui sait, d'or en fusion, batte de ses vagues les assises granitiques de ce monde précaire. Le Vésuve y fait songer, il est chez nous la sentinelle avancée des formidables gouffres intérieurs. — C'est en échangeant ces pensées que nous commençons à descendre, sans nous être pourtant rassasiés de ce spectacle unique de vio-

lence terrifiante et sauvage. — Mais le départ sonne et nous pressons le pas entendant toujours derrière nous les hurlements et les menaces du monstre.

Cependant le tableau que nous avons sous les yeux, vient bientôt nous distraire de ces impressions. C'est la Méditerranée qui s'étale en une nappe immense d'un bleu brillant, presque argenté, et qui s'en va au large, à l'infini. Bien loin derrière les îles du golfe s'étendent encore ses plaines, pâlisant à mesure qu'elles s'éloignent, jusqu'à ce qu'elles se fondent et disparaissent enfin dans les nuances argentées et vaporeuses de l'extrême horizon. — Dans cette vaste étendue liquide, toute vibrante et chatoyante des mille feux, des mille reflets du jour, Ischia, Capri, Procida ne sont plus que des îlots noirs, baignés d'air et de lumière, enveloppés en une mousseline azurée et transparente. Près de nous, voici les croupes vertes qui, à gauche du Vésuve, s'allongent jusqu'au cap de Sorrente, tandis qu'à droite elles décrivent derrière Naples un vaste hémicycle, et vont rejoindre la mer à Misène. Le pays apparaît comme une carte en relief. Voilà devant nous, Naples et ses étages de maisons et de rues que domine la masse noire du fort St-Elme, juché sur une roche abrupte. S'alignant en longue chaîne sur le rivage bleu du golfe, Portici, Resina, Torre del Greco, et vingt autres villes et villages tracent à gauche de Naples une interminable traînée blanche, tandis que depuis Pausilipe jusqu'à Misène, la chaîne reprend à

droite. Partout, le soleil répand à flots sa joie et ses feux ; la terre, l'air et l'Océan, tout brille, reluit et éclate de vie et d'allégresse. C'est la fête et le flamboiement de la nature, de cette puissante nature méridionale, splendide spectacle et inoubliable pour nous, à qui il fut donné de le voir par un ciel clair et un soleil étincelant remplissant toute cette étendue de ses rayons et de ses ardeurs.

ÉGLISES. — THÉÂTRES. — MUSÉES.

Naples manque de monuments. Ses églises et ses théâtres sont de grands bâtiments, sans aucun intérêt architectural. — J'allai toutefois les voir et commençai par les églises.

Quand je dis que je visitai ses églises, entendons-nous. Il y en a trois cents. Or, quelle que soit ma ferveur de voyageur consciencieux, je ne pus me résoudre d'en voir plus d'une douzaine, d'autant que toutes se ressemblent. Ce sont des bonbonnières décorées de marbres multicolores et surchargées de dorures jusqu'aux voûtes. Pour rendre la religion attrayante ou pour soutenir la concurrence, chaque chapitre s'est efforcé à l'envie d'embellir son église et n'a rien trouvé de mieux pour plaire à ce peuple, ami du tapage et du clinquant, que de prodiguer l'or jusqu'au faite.

Je commence par la cathédrale, l'église de St Janvier, bâtie en gothique rayonnant, mais où presque toute trace du style primitif a disparu sous un prétentieux revêtement renaissance. Dans les colonnes de la nef centrale, il y avait des gerbes de ces fines nervures élancées qui font un des charmes du gothique ; tout a été masqué. Mais cette ornementation première s'aperçoit encore dans les voûtes qui seules ont été épargnées, ainsi que quelques fenêtres ogivales dans le haut. Le reste du vieux corps gothique a été emmuré, plâtré et doré d'une façon exaspérante.

On célèbre la messe dans la chapelle latérale de St Janvier qui est, à elle seule, une église. Je remarque peu de recueillement. Pendant l'office, des groupes s'abordent, causent librement et à voix très-distincte. Deux femmes à côté de moi jasant, en riant par intervalles. J'ai occasion d'examiner ici à loisir les Napolitaines, peuple et bourgeoises ; peu, très peu de jolies femmes. — La plupart ont le teint jaune-bistré, les traits assez lourds, le nez souvent épaté ; cependant je remarque de beaux yeux et d'abondantes chevelures.

De la cathédrale, je m'en fus à San Domenico. On y prêche. L'assistance compte beaucoup d'hommes, plus même que de femmes. — Le prédicateur a une abondance, une volubilité familières qui me frappent tout d'abord, moi, septentrional, habitué au décorum de la parole sacrée. Sa voix grosse, bon enfant, part brusquement en strettes et s'élève

jusqu'au fausset le plus aigu, pour retomber sans transition à la basse profonde ; et cela avec une cascade de gestes de l'effet le plus bizarre ; tout le corps du petit homme se démène à la fois, s'avance, recule, puis se ramasse et se renverse encore ; la voix se fait mielleuse, prend des accents joyeux et insinuants. Enfin, il paraît lui-même très-convaincu et vise à convaincre. — Il prêchait sur l'Immaculée Conception.

Je ne sais si le divin mystère parut à l'assemblée bien évident, je l'espère pour sa foi, mais en tous cas, sa générosité n'en fut point éveillée. Deux frères quêteurs l'un en bure noire, l'autre en bure blanche, circulèrent tout le temps en agitant bruyamment leur sébile. Ils passèrent près de moi, l'air renfrogné, en gens qui avaient à se plaindre. Je fis à l'homme en noir, une modeste offrande, en témoignage de ma ferveur. Rien que la vive pantomime du prédicateur en avait décidé.

De l'église même, rien à dire, une pièce montée comme les autres. Parmi celles que j'ai vues, les seules qui méritent d'attirer l'attention sont San Filippo Nigra, strada del Tribunale, et San Guiseppe Luove, strada Trinità Maggiore, bâties toutes deux en Renaissance et décorées avec un luxe de marbres vraiment étonnant. C'est là qu'on peut le mieux admirer la remarquable variété de marbres multicolores que possède le pays. Ces églises en sont plaquées depuis le dallage jusqu'au faite. D'ailleurs, une ornementation voyante où l'or

domine, surtout aux voûtes, et des tableaux du Dominiquin et de Luca Giordano, dont la belle ordonnance et l'emphase décorative cadrent bien avec cette architecture de pompe et d'apparat.

Passons du sacré au profane, des églises aux théâtres.

Il paraît qu'il n'a jamais fallu beaucoup de dorures ni de chatoiements pour y attirer les Napolitains, car leurs théâtres sont d'une pauvreté de décoration, d'une insuffisance même qui frappe d'emblée. Je ne parle point du San Carlo qui était encore fermé. Mais presque tous les autres sont d'un primitif incroyable, dans le genre de nos loges foraines ; l'ameublement, les décors, les sièges sont à peine ce qu'est chez nous le mobilier des cafés-concerts de troisième ordre. La scène ressemble en général assez bien à ces théâtres qu'on donne aux enfants, pour y exercer leur verve dramatique naissante ; les coulisses ont à peine deux mètres de profondeur ; l'acteur qui vient de faire sa sortie s'y tient au vu de la salle entière, à côté de celui qui s'appête à entrer. Le souffleur lit tellement haut, qu'on l'entend distinctement aux derniers fauteuils. Tout théâtre, il est vrai, vit de conventions, mais ce public-ci autorise des invraisemblances qui, chez nous, choqueraient absolument. Nous autres du Nord, avec notre esprit positif, voulons davantage l'illusion de la réalité. Le Napolitain plus accommodant, dont l'esprit est resté classique et qui n'a jamais interrompu complètement

la chaîne des traditions antiques, s'arrange de détails qui rappellent le conventionnel du théâtre grec, où, au lieu de changer de décors, le héraut venait prier le public de se figurer que la scène représentait un temple, ou un marché, ou une plage au bord de la mer.

Après cela, je dois reconnaître que pour l'essentiel, le compte y est : les acteurs sont bons, leur jeu est sincère et remarquablement juste. Aucune exagération criarde de geste et d'intention. Il faut ajouter que la plupart ont leurs types constamment sous les yeux, plusieurs théâtres donnant surtout des pièces locales.

La plus célèbre de ces scènes, exclusivement napolitaines, est sans contredit le San Carlino, le théâtre de « Pulcinello. » Et quel illustre apparentage ! On ne prétend à rien moins qu'à le faire remonter au temps, où « Neapolis » était encore colonie grecque. — Pour moi, je me garderai d'y contredire ; mais en ce cas, Pulcinello même doit être certainement un type grec, car dans toutes les pièces il apparaît, toujours sous le même costume, tout de blanc habillé, coiffé du feutre blanc et avec un demi masque noir ; même caractère, impudent, madré et poltron. Il est le pivot, la cheville ouvrière de toutes les actions.

Ces pièces, ou plutôt ces impromptus, car elles sont à peine ébauchées et rarement écrites, sont l'œuvre de la troupe, du moins des principaux acteurs. Un incident comique de la vie napolitaine,

un petit scandale, un « faits divers » sont pris pour texte ; l'impresario, c'est-à-dire Pulcinello même — les deux ne font qu'un — donne un projet de scenario, chacun ajoute son idée, son mot, son trait et la pièce se bâcle ainsi, moitié concertée d'avance, moitié improvisée sur les planches mêmes. On la joue sans presque en rien savoir de mémoire, c'est pourquoi le souffleur est si énergique. Elle tient l'affiche huit jours, quinze au plus, si elle est vraiment réussie, et après, autant en emporte le vent. — Ce n'est presque pas du théâtre, mais de la chronique arrangée pour la scène par des maîtres farceurs.

Certaines de ces pièces mériteraient mieux que leur sort éphémère. Il en est, où l'esprit est prodigué à dire d'expert, un esprit alerte, prime-sautier, endiablé. La cause de leur mort rapide c'est qu'elles sont trop locales, mais surtout qu'elles se jouent en dialecte napolitain ; l'étranger s'il ne sait que le classique toscan n'y entend presque rien. Des Italiens du nord y sont même parfois embarrassés. Il est vrai, que la vive mimique aide à sortir des cas embrouillés ; le geste est à ce point juste, naturel et abondant qu'un sourd-muet même aurait plaisir, au San Carlino.

Comme tout est original dans ce bizarre petit théâtre ; rien de plus inattendu que son aspect extérieur et sa disposition. Sur la place du Municipi, est un café de fort modeste apparence, à deux portes, l'une paraissant aboutir à un couloir de

service ; cette porte basse, c'est l'entrée du San Carlino. — On s'y engage, on trouve un étroit corridor, puis un escalier de quelques marches, au pied desquelles on entre dans une série de trois petites chambres qui s'emboîtent et peuvent avoir, réunies, vingt cinq mètres de long sur dix de large. C'est là tout le rez-de-chaussée du théâtre ; la chambre la plus éloignée de la scène, figure le parterre ; les deux autres, les fauteuils d'orchestre. A l'étage, il y a de chaque côté, un rang de loges qui semblent prises dans l'épaisseur des maisons voisines. La scène a cinq, six mètres de profondeur et un rideau de fond qui ne varie jamais : le golfe de Naples et son Vésuve. Quant au décor et à l'ameublement de la salle, ils sont d'une austérité spartiate. On a même oublié de rembourrer les fauteuils d'orchestre.

Et voilà le plus ancien théâtre de l'Europe et l'un des plus célèbres de l'Italie. — Il est vrai qu'il peut dire avec orgueil : « Mon verre n'est pas grand mais je bois dans mon verre. » Seul peut-être au monde, il ne joue que ses pièces et on ne les joue que là ; sa vogue est traditionnelle et il n'est point à Naples de théâtre plus couru, plus souvent assiégé. Il tient seulement deux à trois cents personnes et souvent tout est retenu pour plusieurs jours. J'y allai trois fois, avant de pouvoir entrer. Un dernier détail ; les billets se donnent dans une petite loge encastrée à côté de l'entrée, C'est grand comme

une guérite. Il y a là dedans un contrôleur et un caissier et le public n'y pénètre qu'à la file indienne, en faisant queue sur la place. Décidément Pulcinello doit être bien sûr du succès, pour malmener ainsi le client.

LES MUSÉES.

Le Musée de Naples est une célébrité européenne ; j'y fis plusieurs visites. Mais vous n'attendez pas de moi que je vous les conte. Ceci pour bonnes raisons. Un musée ne se décrit pas. On peut énumérer les merveilles qu'il contient ; c'est affaire aux catalogues, ou aux recueils spéciaux. Quant à vanter ses chefs-d'œuvres, c'est besogne vaine : les descriptions, même les célèbres et les autorisées, celle de Winckelmann et de Taine, ne se goûtent bien, que lorsqu'on est en présence même des merveilles qui les ont inspirées. Donc, j'admيرai pour mon compte personnel et n'ai qu'un mot à ajouter : Venez y à votre tour.

La seule remarque que je consignerai est pour regretter le peu de décorum dont on entoure ces bronzes et ces marbres ; on oublie que ce sont des reliques, et des plus sacrées, des témoins chargés de dire de siècle en siècle, jusqu'aux générations les plus lointaines, la gloire immortelle de l'art grec. — Beaucoup de salles, surtout au rez de chaussée, sont négligées, au point que le plâtras tombe des murs. Des chefs-d'œuvres semblent être

dans des granges, d'autant qu'ils n'ont souvent pour piédestal qu'un bâtis de maçonnerie où la brique parait à nu sans revêtement aucun. — Je conviens que leur valeur artistique n'en est pas amoindrie, mais on souffre à voir cette incurie qui est presque une profanation. On proteste d'autant plus vivement que les musées nationaux sont tous payants. Seule en Europe, l'Italie fait argent de ses trésors artistiques. Il faut croire que ses coûteux cuirassés ont bien épuisé les coffres de l'Etat.

A l'une de mes visites je fus témoin d'un épisode assez caractéristique et que je veux conter ici.

J'étais dans la salle des bronzes. — Entre un couple d'un âge mur, lui tenant un livret jaune, Madame s'éventant de son mouchoir, car il faisait chaud et ils avaient probablement déjà « fait beaucoup de salles. » Ils parcoururent celle-ci, Monsieur lisant religieusement à chaque buste, groupe ou statue, la notice du livret jaune, sa digne épouse, l'écoutant d'un air dolent et changeant de banc à mesure que M. Prudhomme avançait dans la salle et dans sa lecture. — Voilà que le petit livre parle de Néron Drusus. On cherche Drusus; on confronte les numéros d'ordre de tous les bronzes environnants, Drusus ne se trouve pas. Le couple se remue, s'inquiète et pendant dix minutes demande Drusus à tous les échos d'alentour. Enfin, à ce tapage un gardien accourt, que l'on tâche de mettre au fait. Après tout un temps encore, où

les exclamations françaises et les étonnements italiens se croisent, on finit par s'entendre et le gardien mène nos chauds amateurs devant le buste tant cherché qu'on avait momentanément déplacé, pour le faire photographier.

« Ah ! enfin voilà Néron Drusus ! » s'écrie M. Prudhomme avec un sourire épanoui ; « oui c'est bien cela, le numéro 26. Ecoute, bobonne, voici ce que dit la notice. »

Bobonne était retombée sur un banc plus lasse que jamais après tant d'émoi. De regarder le bronze, nulle cure. Elle écouta la lecture d'une oreille distraite. Lui, après avoir lu sommairement d'une voix monotone, releva un instant ses lunettes, jeta un coup d'œil rapide sur Drusus Néron, rajusta ses bésicles et passa au numéro suivant. Leur bonheur était désormais sans nuages. Et je les vis s'engager dans l'autre salle où ils se fatiguèrent un peu plus encore. — C'est ainsi que bien des gens visitent les musées ; ils s'en font exclusivement une corvée et n'ont pas plus de sens qu'une carpe pour les chefs-d'œuvre qu'ils passent en revue.

LE REVERS DE LA MÉDAILLE. — LES QUARTIERS IMPURS.

Chaque fois que j'allais au musée, je voyais, montant vers le haut de la ville, des ruelles étroites, noires, grouillantes. La curiosité me prit

d'aller voir ce qui s'y passait. Parmi ces sombres couloirs, j'en choisis un, débouchant sur le quai Santa Lucia, et y pénétrai. J'étais dans le *Palonetto de Santa Lucia*. La ruelle monte d'emblée, par gradins, et dès les premiers pas, une odeur infecte me saisit. Je fais toutefois appel à mon courage et avance. L'étroit couloir s'étage et monte en escaliers; à droite et à gauche, de hautes bâtisses comme à Gênes. Mais ici la rue est plus large, elle a de quatre à cinq mètres. Je lève les yeux et j'aperçois, à chaque étage, des linges séchant, des vêtements, des guenilles, des lambeaux. En beaucoup d'endroits, les cordes sont tendues d'une fenêtre à celle d'en face, et les haillons pendent en travers, interceptant le peu de jour et viciant le peu d'air qui arrive dans le bas.

Mais ce bas, quelle sentine! Nulle part, trace d'égoût. — Au milieu du dallage serpente un ruisseau infect, visqueux, qui s'étale par flaques et charrie toutes espèces d'immondices et de débris. Chaque ménage jette, dans la rue, des résidus de tous genres, même les plus intimes. Au rez de chaussée chaque logement est largement ouvert, car à Naples les portes sont de la largeur de l'appartement, et toujours ouvertes à deux battants. — Dans ces casemates sombres, sans fenêtres, sans dégagement sur une cour, on aperçoit dans la pénombre tout l'encombrement et les oripeaux de ménages pauvres et désordon-

nés. Une petite lampe brûle parfois contre la paroi du fond devant une madone. Sa faible lueur ne sert qu'à rendre l'obscurité visible.

Tous les métiers s'exercent dans la rue même, sur le pas des portes. — Assis sur des escabeaux, voici un cordonnier et ses deux apprentis tirant l'alène. A côté, des blanchisseuses fouillant de leurs bras rougeauds des cuves écumantes de savon. Voilà, toujours dans la rue, un forgeron rajustant à coups redoublés sur son enclume un fourneau crevassé. A côté, un grand étal de légumes barre presque entièrement le passage de ses paniers de pomidores, de peperou et de pastèques; par terre, jetées sur les dalles gluantes, de longues citrouilles coupées en quatre dans la longueur et ressemblant à des buches d'un rouge vif.

Voici sur le pas de sa porte, un homme qui, sans plus de gêne, change de linge et passe une chemise; à ses pieds un enfant presque nu, marqué de pustules, est couché battant des jambes le ruisseau visqueux qui l'éclabousse.

Des chèvres passent. Le chevrier en trait une et emplit de son lait une bouteille garnie d'osier, qui remonte, attachée par une corde, au troisième étage. C'est la dame de là haut qui fait emplette. — Un âne circule portant comme bât, deux vastes poches en nattes, remplies de piment rouge. Sur la croupe est nonchalamment assis l'ânier, pressant à grands cris la patiente bête.

Voilà le marchand de fruits, raisins, figues fraîches, melons. Jetés à côté de son échoppe, des écorces de pastèques, des trognons de choux et des débris de cuisine que farfouillent avec un tesson des gamins affamés les disputant aux chiens. Et partout un amoncèlement d'impuretés, des odeurs empoisonnées, des suintements de misère, des grouillements d'ordures infectes. Hommes, femmes, enfants, dans ces ruelles horribles, vivent comme des cloportes dans une pourriture. Pour moi, j'arrive rapidement à un tournant encombré par un charpentier et son établi et je suis écœuré, n'en pouvant plus.

Comment est-il possible que des êtres humains puissent vivre dans ces immondices? Il faut croire que nés et élevés dans pareil milieu, ils finissent par acquérir, ou apportent en naissant, la singulière propriété de se nourrir de gaz méphitiques. Mais comment admettre qu'au beau milieu d'une ville comme Naples, on supporte pareilles horreurs? Car le Palonetto de Santa Lucia n'est pas, notez-le bien, un quartier excentrique. Il débouche sur le Quai Santa Lucia, un des plus fréquentés. Le Palais Royal, la rue de Rome, les centres élégants, ne sont qu'à une couple de cent mètres; l'aristocratie napolitaine passe à portée de ce cloaque quand ses voitures l'emmènent aux beaux ombrages de la Villa Nationale et du Pausilippe.

Je voyais hier au musée, salle Napolitaine, un

tableau, représentant une peste à Naples, au XVII^me siècle. En ce bon temps, la peste était encore un fléau de Dieu dont on rendait responsables des hérétiques, des juifs ou des sorciers. C'étaient leurs pratiques maudites qui provoquaient la colère céleste. Le tableau montre la grande place; sur les côtés, des cadavres de pestiférés tirés par de longs crocs et jetés dans des tombeaux. Et au milieu, des instruments de supplice et des potences, où une vingtaine de malheureux sont torturés, roués ou pendus en expiation du fléau.

Inutile de dire que la colère du peuple se trompait étrangement et ajoutait le crime à un malheur public. Si certains quartiers sont encore ce qu'on les voit aujourd'hui, qu'étaient-ils donc il y a deux cents ans. Pas n'est besoin de chercher ailleurs le motif du fléau. Et si les lazzaroni avaient accusé de la peste et mis à mal leurs magistrats et leurs édiles, ils eussent été, sinon plus humains, du moins plus clairvoyants.

Je ne puis que signaler à mon tour les faits aux syndics actuels. C'est une honte que sans chercher, on puisse rencontrer dans leur ville pareilles sentines. Et remarquez que je n'ai rien exagéré. J'atténue au contraire afin de ne pas provoquer l'extrême dégoût par des détails trop réalistes et malheureusement trop vrais. Notre littérature actuelle est aux peintures odieuses et aux détails rebutants, et Zola ou Huysmans seraient ici en

plein dans leur matière. Ces messieurs semblent remuer la fange avec une complaisance et une délectation dont je me défends absolument. Aussi je quitte le sujet au plus vite; mais, sous peine de ne donner point de Naples une peinture exacte, il fallait bien s'arrêter à ses quartiers pauvres; ils occupent les deux tiers de la ville. Tous ne sont pas au point où en est celui-ci; toutefois il ne s'en faut guère. Et en terminant ceci, je dois modifier quelque peu mon appréciation des premiers jours. Naples n'est pas seulement du bruit, du mouvement et de la lumière, mais encore, pour bonne part, un cloaque. — On chargerait des milliers de tombereaux avant d'avoir tout purifié.

LES LAZZARONI.

J'ai parlé des lazzaroni au courant des pages précédentes. — Un Napolitain à qui j'exprimais mon étonnement de n'en plus voir, et à qui je demandais s'ils avaient un lieu de prédilection, me répondit:

— Non, vous n'en voyez plus guère, parce que c'est une race qui s'en va. Ils pullulaient au temps des Bourbons. Protégés par leurs rois et même craints par eux, ils formaient alors une puissance. On leur faisait de fréquentes distributions gratuites et chaque couvent avait les siens. Mais

cet heureux temps où l'on nourrissait leur *far niente*, n'est plus. Le nouveau gouvernement ne s'est pas soucié du tout des traditions bourbonniennes. D'abord les lazzaroni ont beaucoup murmuré, puis la faim qui fait sortir le loup du bois, les a contraints de renoncer à l'indolence. — Beaucoup se sont mis au travail, d'autant que depuis le régime nouveau, Naples prospère, le travail partout augmente et se rémunère. La plupart sont maintenant facchini ou cochers et leurs fils envoyés à l'armée sont partis mendiants et revenus hommes.

— Si bien que la race s'éteint, et que le lazzarone tant chanté, tant poétisé disparaît comme les peaux rouges ou les autochtones de l'Australie.

— Précisément. S'il en est resté quelques-uns, ils sont enrolés dans la Camorra.

— Ah! la Camorra! Qu'est-ce donc? J'en ai déjà entendu parler. Qu'est cette association secrète, dont on chuchotte à mots couverts?

Mais ici le Napolitain me regarda sans répondre autre chose que *Chi lo sa?* Je n'en pus tirer un mot de plus et crus m'apercevoir que son œil me sondait avec quelque défiance. — Et je compris qu'insister n'aurait pu qu'augmenter son étrange réserve.

En tout cas, pensai-je en le quittant, puisque le lazzarone s'est mis au travail, le premier devoir de ceux qui le gouvernement est de lui procurer au moins l'air pur et une hygiène convenable. Mais ses rues

sont des foyers pestilentiels et je crains bien que jamais ses gouvernants ne songent à s'enquérir de l'état où elles sont, encore moins d'aller y voir de leurs yeux.

Quant à l'étranger, il ignore absolument ces bourbiers, parcourt quelques rues, les principales, quelques promenades élégantes toujours les mêmes — et s'en retourne, déclarant partout que Naples est un paradis, un lieu de délices. Si vous voulez emporter cette illusion heureuse :

Glissez mortels, n'appuyez pas

et n'ayez pas comme moi la malencontreuse manie de pénétrer derrière les décors et d'aller voir ce qui se passe à côté des rues si brillantes et si gaies.



ROUTE DE NAPLES A PORTICI.

III.

LES ENVIRONS DE NAPLES.

LA CAMORRA.

LE PAUSILIPPE. — POUZZOLES. — BAIA. — MISÈNES.

Le lendemain, sentant le besoin de respirer à pleins poumons un air pur et de reposer ma vue et mon esprit sur des images agréables, je partis de grand matin par le Pausilippe, pour Pouzzoles et Baia.

Dès qu'on dépasse les dernières maisons de ce faubourg, la route devient charmante et n'est bientôt qu'un enchantement. Elle serpente sur les rochers de la côte; on voit au loin la mer, le Vésuve et toute la chaîne de gracieuses collines qui va du volcan à la pointe de Sorrente; tandis qu'on longe sur la route même une file ininterrompue de villas et de châteaux avec leurs jardins et

leurs parcs, les retraites d'été du high-life napolitain. Entre la route et la mer, sur les pentes rapides des collines, se sont nichées pittoresquement des demeures plus modestes avec des terrasses fleuries dévalant par bonds rapides jusqu'aux eaux du golfe. — L'effet est des plus gracieux ; de tous côtés la plantureuse végétation du midi partant en jets puissants et désordonnés attire le regard ; orangers, citronniers en beaux buissons vert sombre, palmiers imposants, aloës hérissés en palissades le long des routes, pins parasols avec leur panache altier, le tout baigné d'un air tiède, parfumé de senteurs délicates et d'effluves marines. Et toujours caressant l'oreille comme une voix amie, le murmure léger du flot sur les galets de la plage.

On se laisse doucement séduire et bercer par tous ces enchantements. Couché sur une terrasse dans l'herbe odoriférante, on se dit qu'ici il doit faire bon vivre ou plutôt se laisser vivre, sans souci des passions troublantes, ambition, gloire, fortune, ardeurs politiques, n'en gardant plus qu'une, d'ailleurs inséparable de ces beaux lieux, l'amour. — C'est ici qu'on comprend à sa valeur le « dolce far niente » les longues heures passées dans un délicieux demi sommeil, un assoupissement voluptueux ; un nirvana où l'on s'abandonne, séduit par toutes les caresses de cette nature souriante, joyeuse et incomparablement belle. Aucun chant, aucune musique humaine, ne vaut

ses concerts d'insectes susurrant dans un rayon de soleil, la brise agitant doucement les longs branchages des pins, ou les buissons parfumés de l'oranger, l'oiseau lançant gaiement dans l'air ses strettes grêles et vibrantes et la mer soutenant toutes ces voix de sa grande voix plaintive et cadencée. — On se sent bercé par toutes ces harmonies en un beau rêve, ce doit être là l'image la plus voisine de l'Olympe entrevu par la poésie grecque ou de ce paradis qu'espérait la foi robuste des croisés. C'est une félicité pareille que cherche l'oriental dans le hatchich ou l'opium. On la trouve sans danger en ces lieux où la nature a de ses mains généreuses prodigué tous ses dons, toutes ses merveilles.

Aussi comme je comprends maintenant l'indifférence du Napolitain pour les agitations oiseuses, la politique surtout et son remue-ménage; je m'explique pourquoi il changea toujours facilement de maître, et comment mille Garibaldiens s'emparèrent d'un royaume de dix millions d'âmes. — Et que lui importe ses gouvernants passagers? Lui enlèveront-ils son ciel azuré, son beau climat, ce golfe ami et nourricier, ces montagnes bleuisant dans le lointain, ce fier Vésuve au panache ondoyant? Le Napolitain, couché sur le sable de ses grèves ou l'herbe de ses promontoires, toujours goûtera en dépit de ses rois, ou protégé par eux, le bonheur presque parfait, la vision du Paradis.

Et cette indifférence altière s'étend à l'étran-

ger, au boyard ou au lord jetant au passage un regard hautain sur le va-nu-pieds, nonchalamment étendu, et qui s'élançe pour l'assaillir de sollicitations. Ce dédain il le lui rend bien ! Car cet homme qui vient du Nord fouler pour un temps ses campagnes est encore à ses yeux le déshérité, dont il acceptera l'or toujours, les rebuffades souvent, mais qu'il regarde avec une secrète pitié. Il se sait, lui, l'ami, le préféré des Dieux auquel est échu en partage un paradis terrestre, hélas ! le seul réel peut-être, avec toutes les félicités qu'ont pu y accumuler les dons les plus rares de la terre et du ciel.

. j'en étais là de mon raisonnement
enfoncé jusqu'au cou dans cette rêverie,

lorsqu'en levant le nez, une affiche sur un mur attira mon regard. Elle montrait de grandes lettres déchiquetées, mais que je pouvais suffisamment reconstituer pour lire..... Consiglio comunale....

..... Elezioni.

C'était un candidat qui vantait ses mérites et tachait d'amadouer les électeurs : Prenez mon ours..... Cette affiche en ce lieu détonnait. Il me fallut un temps pour me faire à cette pensée que même dans ce pays-ci, des gens brassaient la politique. Tout l'échaffaudage de mes réflexions semblait renversé. Cependant, je n'en voulais pas si promptement démordre, et un italien à qui j'en parlai par après, homme du Piémont, au cou-

rant des choses d'ici, confirma pour bonne part mon raisonnement. Ce qui satisfait fort mon amour-propre de dialecticien inductif.

— Il est très difficile, me dit-il, de passionner ce peuple pour des questions politiques. Il n'en a cure. Tout régime qui le laisse médiocrement en paix est bienvenu. — Il suffit que l'impôt ne soit pas trop lourd, et disons en passant que l'Italie nouvelle lui fait payer assez cher sa rançon d'affranchissement; quant aux réformes sociales, elles l'émeuvent peu ou prou. Il est sceptique et ne croit guère au désintéressement des réformateurs; à cet endroit il n'est pas de ceux qu'on berne. Très intelligent lui-même, jusque dans les derniers rangs sociaux, se sachant d'ailleurs égoïste et ne s'en cachant pas, il démasque en raillant l'égoïsme des politiciens, et sait promptement toiser leur hypocrisie ambitieuse. Le moindre pêcheur, le facchino, parle des agitations politiques avec cette indifférence philosophique où l'expérience seule mène les intelligents d'entre vous, hommes du Nord.

— Il faut convenir, interrompis-je, que ce calme leur est facile. La nature leur a tout donné à pleines mains. Nous autres pour qui elle est marâtre ne voulons pas par surcroît des lois oppressives ou injustes. A défaut des dons du ciel, nous voulons les biens sociaux.

— Oh! parfaitement, j'en demeure d'accord. Ici, pour quelques sous l'homme se nourrit, quelques

loques le vêtissent et il couche en plein air dix mois de l'année. Quand on essaye de l'agiter au nom de la chimère du bien public, il a une réponse nonchalante ou satirique et lui préfère les biens immédiats, l'insouciance et le far-niente. Et somme toute, bien avisé qui décidera s'il a tort ou raison? — A ces derniers mots, je dressai l'oreille. Mon italien, quoique du Piémont, me parut fort éclectique et revenu de bien des choses.

Mais continuons notre promenade et ne nous laissons pas distraire par la politique, plus que l'indolent Napolitain. Tout en cheminant, j'avais dépassé les derniers châteaux, et je me trouvai bientôt au village, au milieu de fermes qui cultivaient surtout la vigne et le figuier. — On taille ici la vigne de façon à la pousser en hauteur; ou, ne la taille-t-on pas du tout, et est-ce là sa propension naturelle? Toujours est-il que quantité de ceps s'élèvent à dix mètres. Le vignoble paraît une houblonnière. Joignez, que ces ceps sont vieux, centenaires peut-être; j'en mesure dont le tronc a trente-cinq centimètres de circonférence à hauteur d'homme. — Souvent vignes et figuiers s'enlacent en un fouillis compliqué et charmant. Entre leurs plants, quelques orangers, dont le parfum délicieux vient partout à l'encontre du promeneur.

Les femmes sont en général beaucoup plus jolies que celles de Naples, ce qui ne m'étonnait guère, après que j'eus constaté en quelles tristes

conditions hygiéniques vivent les Napolitaines. Un foyer vicieux et corrompu doit inévitablement affaiblir et détériorer la race.

Au village, beaucoup de femmes sont debout sur le pas de leur porte, s'appuyant au mur, un long fuseau dans les mains et filant le chanvre dans ces poses classiques que tout peintre, venant ici, s'essaye à rendre. Autour d'elles grouillent des bandes d'enfants presque nus, noirs de poussière. Ces petits sauvages ne se doutent pas du bonheur qui leur est échu de naître en cet Eden. — Ils comprendront plus tard quand il faudra le quitter et alors s'épuiseront en regrets. Je me rappelai ici ce que m'avait dit à ce sujet le marin gênois.

J'arrivai ainsi, toujours flânant délicieusement jusque Pouzzoles, qui a des ruines romaines : ce temple de Sérapeus qui a provoqué à de si curieuses constatations sur les soulèvements et les dépressions de la côte, et un bel amphithéâtre, remarquable en ce qu'on y peut étudier mieux qu'en nul autre l'appareil imaginé par les Romains pour leurs Naumachies. Par malheur, il n'est encore qu'à moitié déblayé. — Quarante mille francs seraient indispensables pour achever les travaux. Et le gouvernement, qui s'est constitué propriétaire des ruines et leur fermier, puisqu'il fait payer pour les voir, ne trouve pas, paraît-il, cette maigre somme. Voilà plusieurs années qu'on en est à cette demi-exhumation. Entretemps, on consacre vingt millions au Duilio, et l'on met sur chantiers d'autres

cuirassés qu'on prévoit plus coûteux encore. — A part moi, je ne puis m'empêcher de songer que ces millions seraient peut-être mieux employés aux routes et aux ports. Croira-t-on que ni Gênes ni Naples n'ont en fait d'installations maritimes les commodités élémentaires et en sont à l'état d'il y a trois siècles; qu'aujourd'hui encore il faut que les navires jettent l'ancre au large et déchargent par allèges. Même les voyageurs arrivant par bateaux-poste ne sont pas débarqués à quai et sont réduits à aller et venir en canot. Il n'y a aucun quai en eau profonde. Si l'Italie affectait plus de son or à des travaux d'utilité publique, elle arriverait plus rapidement à faire bonne et brillante figure dans le monde, qu'en se pavanant avec des cuirassés coûteux, assez provoquants et probablement inutiles. Qui sait quelle torpille nouvelle les détrônera demain?

Mais assez de divagations. Je me surprends ici sur un terrain qui n'est pas le mien, quittons-le sans tarder et revenons à Pouzzoles. — Jolie petite ville comme situation, mais d'une malpropreté indigne. Pouah! quelle horreur! Dire que Lamartine l'a chantée en des vers d'une langueur dolente. Il n'y est, je gage, jamais entré. — Passons vite et retournons aux champs. Au moins ici les motifs pestilentiels sont plus disséminés. Que l'Italie serait belle si les Italiens avaient un peu plus souci de sa toilette! Mais ils sont à cet égard d'une incurie qui nous écœure, nous autres du Nord,

aux sens plus délicats. Ces gens-ci n'en ont que quatre ; je suis absolument convaincu que l'odorat leur manque, et j'en veux pour preuve ce que je vis à Pouzzoles ; deux commères causant longuement, tranquillement, à côté d'une mare infecte, empestée et que j'avais fui en toute hâte quoique passant à vingt mètres. — Je fus tout un temps à les observer, de loin ; et je partis, perdant patience, les laissant toutefois à la même place bavarder tout leur soûl. — Il est évident que ces femmes ne sentaient rien, n'avaient jamais rien senti.

Ici je pris une voiture et arrivai à Baïa qui a un port et une baie admirablement situés.

Colline de Baia, poétique séjour
Voluptueux vallon, qu'habita tour à tour
Tout ce qui fut grand dans ce monde !

Les Romains en tous cas en avaient fait un de leurs séjours préférés. — Partout sur le tracé de la route nouvelle, la pioche a mis à nu leurs anciennes substructions, des restes de villas, de celliers. Plusieurs temples ruinés, d'autres disent des bains, montrent encore leurs vastes rotondes et leurs voûtes hardies. D'importuns cicerones veulent à toute force m'y mener, alors que mon Baedeker me conseille de n'en rien faire. — Ils sont vingt qui assiègent ma voiture et la suivent en courant. Deux s'élancent et prennent d'assaut

le siège du cocher. Je leur dis avec conviction que je me passerai d'eux ; ils ne veulent entendre à rien et prétendent me montrer ce que je tiens à ne point voir, maintenant surtout que leur impudence m'exaspère. Je fais arrêter ; nouvelles objurgations. De ma part, nouveaux refus. Enfin, je donne ordre au cocher de me mener au syndic ou au poste de gendarmerie. Cette dernière menace a seule raison d'eux, et ils me lâchent furieux, et m'accablant sans doute en leur patois des injures les plus dédaigneuses.

Ces moustiques sont vraiment intolérables. — Ils se sont convaincus qu'ils ont un droit sur l'étranger venant ici. Il faut en passer par leurs mains, sinon on leur fait un tort patent, et quand après de longs efforts, on les persuade qu'ils ont trouvé quelqu'un décidé à se passer d'eux, ils ne l'abandonnent qu'en murmurant d'une voix irritée et en s'exclamant comme si l'on manquait à un devoir incontestable.

La vue qu'on a du haut des collines de Baïa est une des plus merveilleuses qu'on puisse rêver. Mais je ne la décris pas ; il faut sans cesse se répéter, et quelque beau que soit le sujet, il est fastidieux de reprendre toujours les mêmes admirations. Il n'est toutefois pas fastidieux de voir et revoir sans cesse ces beaux sites. La nature plus habile que nous, pauvrets, sait mettre partout une variété et des accents nouveaux.

C'est près de Baïa qu'est le célèbre lac Lucrin,

où Néron nourrissait des lamproies et qui de nos jours est transformé en huître. « N'oubliez pas de manger des huîtres du lac Lucrin! » dit-on à tout voyageur partant pour Naples. Naturellement, je n'y manquai pas. Mais je fus désappointé. — Je les trouvai insipides, et ne valant en aucune façon nos « ostende ».

C'est encore près de Baïa que sont les réservoirs souterrains établis par Auguste pour alimenter d'eau sa flotte ordinairement ancrée à Misènes. Je fus les voir. Ces immenses citernes sont admirablement conservées. — Leurs voûtes colossales, leur forêt de piliers énormes donnent l'impression de la grandeur romaine.

Au retour, le jour tombait. Je m'écartai de rechef de la grand route pour m'en aller rôder le long des rives tranquilles du lac d'Averne; un sentier bas, à fleur d'eau, longe ses bords. — C'est ici, paraît-il, que la fable antique met une des entrées de l'enfer. — De fait, le pays est sauvage et sévère d'aspect. Les eaux noires et immobiles du lac dorment dans une solitude; tout autour, un amphithéâtre de collines basses d'un vert-sombre, incultes et couvertes de taillis épais, sauf quelques rares versants plantés en vignobles. Aucune barque à sa surface, aucun bruit sur la vaste étendue que déploient ses eaux, ni sur les collines avoisinantes; pas un bourdonnement d'insecte, aucun oiseau s'envolant soudain avec un cri rapide. — Partout un air lourd et immobile, et un silence

que troublent seul mes pas et le bruissement plaintif des hautes herbes que j'écarte en marchant. J'entendis seulement, une fois, dans le lointain, l'aboïement d'un chien, triste comme la voix d'une âme en peine errant dans ce tombeau. — A l'une des extrémités, une haute ruine romaine aux murs délabrés, avec du lierre pendant tout autour comme des vêtements de deuil, ajoutait au caractère funèbre de cette solitude muette et vide, tandis que les premières ombres du soir enveloppaient toute cette scène d'une croissante mélancolie.

Quand je revis Naples de loin, la nuit était venue. Dès que j'eus tourné le cap du Pausilippe, la grande ville m'apparut étincelante, allumant tout le long de son golfe une ceinture pressée de feux, qui s'en allaient jusqu'à Portici et Resina, et s'étagaient en points brillants dans les collines enserrant la ville. C'était la gaieté et le rire de Naples qui de loin m'invitaient. Bientôt je me retrouvai en plein dans son joyeux tapage.

LA CAMORRA. — SON TERRORISME. — PREUVES
A L'APPUI.

A propos des « lazzaroni » vous vous rappelez peut-être qu'un Napolitain m'avait parlé à mots couverts de la « Camorra. » Le peu qu'il avait aventuré de me dire, sa réserve inquiète, sa défiance

soudaine excitèrent ma curiosité. — Je profitai d'occasions diverses pour mener la conversation sur ce terrain ; maintes fois je n'obtins que réponses vagues ou mots dilatoires. Mais plus on s'enveloppait, plus j'étais curieux de voir clair.

Rien ne pique tant qu'un secret,
Curiosité est naturelle aux dames
Et je sais même sur ce fait
Bon nombre d'hommes qui sont femmes.

Je fis tant et si bien que je finis par recueillir toute une gerbe de renseignements. Ce n'est guère à Naples que je les obtins, mais plus tard, au courant de mon voyage surtout en Sicile et à Rome. Je les donne ici, où ils sont à leur place. — Et voici le plus clair de ma récolte :

Il y a dans l'ancien royaume de Naples trois vastes affiliations, spéciales au pays : les Carbonari, société politique et révolutionnaire, avant tout ; la Mafia, en Sicile, dont font ou faisaient partie de grands propriétaires, quantité de gens en place et des plus hauts, et qui terrorisa l'île, à telles enseignes qu'on finit par ne trouver plus ni juges ni jurés, osant punir même les plus redoutables attentats. Le gouvernement résolut enfin de s'attaquer avec toutes ses forces à cette bande occulte ; le seul fait d'y appartenir fut sévèrement puni. Partout traquée, la Mafia plia de toutes parts dans la lutte, mais on affirme qu'elle n'est pas encore absolument terrassée.

La Camorra est spéciale à Naples et sa banlieue ;

son objet, chose curieuse, n'est pas politique mais social. Il n'est autre que de nourrir ses membres au dépens du public et surtout de l'étranger.

Il est bon de savoir que l'étranger paye constamment toutes choses à plus haut prix que l'indigène. Partout où il n'y a pas de tarif fixé et bien apparent, on lui surfait. Et même là, où tarif officiel il y a, cochers de fiacres, facchini, canotiers, ont soin d'en avoir un second, imprimé et fourni par la Camorra. C'est celui-ci qu'ils mettront avec aplomb sous le nez de l'étranger qui demande à voir clair et qui, non avisé, crédule, accepte et tient pour bon ce qui est imprimé. En outre, des gants, un bouquet, une coupe de cheveux, une orange, une emplette quelconque sont payés plus cher par lui. Beaucoup de restaurants ont deux cartes. Et la différence des prix est parfois considérable. Tandis que le Napolitain arrivant par steamer donnera cinq sous au canotier qui le débarque, l'étranger est taxé à un franc. Tous les canotiers, d'ailleurs, se surveillent. Si l'un d'eux consentait à moins, il serait dénoncé au comité central de la Camorra et son cas serait grave.

Un étranger avise un cocher, et en homme prudent, demande d'avance le prix de la course. Le tarif le fixe par exemple à quatorze sous ; c'est le prix d'une course ordinaire à Naples. On exigera deux francs. — L'anglais se récrie, s'adresse à un autre. — Si vingt cochers stationnent

là, tous, jusqu'au dernier, demanderont deux francs. Le mot a été immédiatement donné, et gare à qui partirait à moins. Aussi le mieux est-il de monter en fiacre sans mot dire, à la moindre contestation exiger le tarif et s'assurer, si l'on doute, avec l'aide d'un garde de police, que c'est bien l'officiel.

La Camorra est donc une vaste exploitation visant les étrangers, mais dont cependant les Italiens ne sont pas absolument affranchis. On met une maison, une terre en vente; la Camorra a ses ramifications, sait quels sont les acheteurs probables; on leur met le marché à la main. Ou elle mettra en campagne ses affiliés pour surenchérir, ou on lui payera tant son désistement.

En somme, cette société est une exploitation entendue et étendue de l'homme par l'homme, le parasitisme social organisé. Car les rapines ainsi grapillées sont réparties, fort inégalement d'ailleurs, entre les affiliés par les soins d'un comité central, sorte d'exécutif qui dirige l'entreprise, et s'attribue sa large part. — Quels sont ses moyens d'action? La tradition, l'habitude, l'esprit de coalition régnant d'ores et déjà dans les corporations napolitaines; et contre ceux qui s'aviseraient de résister, la mise à l'index d'abord, la violence ouverte ensuite. — La force ouverte, dira-t-on, mais cela passe créance! Comment, dans une ville de 400,000 âmes, avec une police régulière, soutenue éventuellement par toutes les forces du pouvoir central! Oyez, lecteur, les détails qui suivent:

je les tiens de source sûre, en partie d'un des chefs de cette même police.

La Camorra est une puissance occulte qui a ses lois, ses tribunaux, ses arrêts et des « bravi » pour les mettre à exécution. — Et ses jugements sont redoutés plus que ceux des tribunaux ordinaires. Ils sont sans appel et rien que la fuite n'en peut mettre à l'abri. Car le poignard des bravi est dangereux et manque rarement son homme.

Que sont ces bravi ? Des déraillés de la vie, des gens sans feu ni lieu, d'anciens lazzaroni, parfois des soldats congédiés, et cette écume de vicieux que fournissent toutes les grandes villes. D'ailleurs gens déterminés, habiles au couteau, et qui avant d'être enrolés dans la bande des exécuteurs de basses œuvres camorristes, ont à justifier de leur courage et à traverser une série d'épreuves, plus sérieuses que celles de la franc-maçonnerie.

Récemment la police reçoit avis que deux postulants nouveaux se présentent pour les subir. L'épreuve se faisait en plein jour et en plein air, à dix heures du matin sur une de ces petites places qui s'ouvrent dans le dédale de ruelles et de cloaques où grouille la plèbe. — Chacun des candidats avait à témoigner de son courage en luttant, le poignard à la main, contre un des anciens, taxé haut en ce genre de duel. — Déjà le sang coulait, quand les policiers en nombre parurent de toutes parts. Ils avaient été mis au fait par une

femme, *l'innamorata* d'un des combattants, désespérée du péril que courait son amant. — Toutes les dispositions pour faire un beau coup de filet avaient été prises; on ne parvint toutefois à se saisir que de trois des bandits, et encore après une lutte où plusieurs de la police furent blessés. Tout le reste de la secte s'échappa par vingt portes aboutissant à des allées mystérieuses ou à des issues secrètes.

Ces chenapans sont d'ailleurs traités en douceur et avec un certain ménagement par la police même; car elle sait que l'association est là, toujours menaçante et qui au besoin les venge. — Je n'en veux pour preuve que le « fait divers » suivant de « l'Italie » du 18 Novembre 1881. (1)

Naples « On se rappelle l'assassinat de Guiseppe
 « Cieri, gardien en chef de la prison de San
 « Lazzaro. Il y a un mois, en sortant de la Vicaria,
 « un registre, sous le bras, il fut assailli par
 « derrière, par un jeune homme qui lui donna
 « un terrible coup de couteau. Le pauvre Cieri
 « tomba en criant « Ils m'ont tué! » — Les gardes
 « de la sureté publique accoururent, mais l'assas-
 « sin avait déjà disparu. — On l'avait cependant
 « vu s'éloigner lentement, pâle, agité et faisant
 « disparaître peu à peu le couteau dans la manche

(1) « L'Italie » est un journal publié à Rome en langue française.

« de son habit. — Le même jour on arrêta sept
« personnes parmi lesquelles on croyait que se
« trouvait le coupable. Toutes nièrent.

« Cependant Guiseppe Cieri succomba au bout
« de vingt jours. La Camorra l'avait menacé, lui
« et le directeur des prisons de Naples, le Cheva-
« lier Ceccherini. Aujourd'hui, ce dernier est
« directeur des prisons de San Gerace en Sicile.

« Tous les gardes et les employés des prisons
« assistèrent aux funérailles de Cieri.

« Avant-hier on a arrêté une femme, la maîtresse
« de l'assassin. Elle s'appelle Carmela Masceotta
« et est « ammonita » (1). Dans une perquisition
« faite à son domicile, on a trouvé des rossignols
« et d'autres outils du métier.

« L'assassin s'appelle Vincenza Riccio. Il a com-
« mis l'assassinat, après avoir obtenu l'approbation
« de ses compagnons de la Camorra. »

On remarquera que le prudent chevalier Cecche-
rini, sachant ce que signifiaient les menaces de la
redoutable association, demanda son prompt dé-
placement. Il est à croire que le régime de la prison
était trop dur aux Camorristes enfermés, que plu-
sieurs se sont plaints au comité central, et que
celui-ci, après avoir vainement invité les hauts
employés à se montrer plus « paternels », les aura
en ses tribunaux secrets, jugés et condamnés.

Voici qui jette encore une vive lumière sur les

(1) « Ammonita », sous la surveillance de la haute police.

mœurs et les agissements de la bande. C'est également un extrait de l' « Italie », 24 Novembre 1881 :

« Luigi Musta, pour une infraction légère aux « règlements de la Camorra, avait été condamné « par ses chefs à une peine étrange : On devait lui « teindre le visage, nous ne savons de quelle couleur. »

« Un beau soir, les exécuteurs de « l'atto di « giustizia » prirent par les bras Musta et le conduisirent dans une maison retirée où ils exécutèrent la sentence en présence de plusieurs « femmes. »

« Soit qu'ignorant la peine, il ne se fût pas préparé à lutter contre ses adversaires, soit que le « nombre de ces derniers rendit toute résistance « inutile, Musta souffrit en paix l'outrage. »

« Avant-hier matin, vers huit heures, un homme « courait dans la rue Armieri. Il était poursuivi « par un garde municipal, tandis que quelques « « popolani » se pressaient autour d'un autre « homme qui avait au visage une large blessure, « d'où s'échappait le sang à flots. »

« Dans sa course, le fugitif brisa une arme qu'il « avait à la main, et la jeta à terre. »

« Cela fait, il se réfugia dans une maison de la « rue Fontanella. »

« Le garde municipal qui le poursuivait, réussit « avec l'aide d'un autre à l'arrêter. On ramassa « aussi l'arme jetée qui était un rasoir. Le prisonnier fut conduit à la questure, où on reconnut

« que c'était Luigi Musta. Il s'était évidemment
« vengé sur un de ses adversaires de l'outrage
« qu'on lui avait fait subir.

« Les gardes allèrent ensuite chercher l'individu
« blessé, pour le conduire à la questure; il avait
« disparu. Ils se rendirent aux hôpitaux des Pel-
« legrini et de Loreta, mais on n'en avait aucune
« nouvelle.

« Il est clair que le blessé dédaigne de se faire
« rendre justice par les tribunaux ordinaires, et
« préfère le pardon ou la vengeance qui sera
« indiquée par la secte à laquelle il est affilié.

« Et nous sommes en l'an de grâce 1881! »

On voit que la Camorra est une organisation complète; qu'elle a ses règlements, ses lois, son code de peines et ses justiciers; et que jusqu'à ce jour, elle a réussi à tenir tête à la puissance de l'Etat. — La complicité tacite de presque toute la plèbe, la terreur qu'elle inspire au reste de la population, le dangereux courage de ses « bravi », l'arme même dont ils se servent, tout contribue à la rendre redoutable et à effrayer jusqu'à ceux qui ont charge de la combattre. — Je dis l'arme même dont ils frappent, car le poignard n'est pas d'une vengeance incertaine comme le revolver; dans la main d'un résolu, c'est la mort sûre et sans rémission.

Aussi, ne m'étonnai-je plus, après toutes ces révélations, du silence prudent que garda mon interlocuteur napolitain, quand je le questionnai.

D'ailleurs, je ne parvins à obtenir presque aucun éclaircissement à Naples. Et même le policier qui me donna les quelques détails que j'ai d'abord rapportés, me pria instamment de n'ajouter rien qui pût faire soupçonner son nom.

LE « DIRITTO » ET LA MORALITÉ DU PEUPLE ITALIEN.
EXAMEN DU REMÈDE QU'IL PROPOSE. — M. DE
LAVELEYE INDIQUE LE SEUL BON.

Un homme que je puis nommer, c'est Raphaëlle Mariano, auteur d'un travail sur la situation morale et intellectuelle de la plèbe italienne et en particulier de la napolitaine. Il est juste d'ajouter que Don Mariano habite Rome, et peut s'y croire à l'abri, le bras de la Camorra ne s'étendant guère au-delà des limites du Napolitain. D'ailleurs il ne s'occupe qu'incidemment de la secte. — Son travail a été publié en Novembre dernier par le *Diritto*, l'un des principaux journaux de la Péninsule. Il jette un jour curieux sur la situation des basses classes, et le caractère spécial que présente la question sociale en Italie, cette fameuse question dont la solution sera le grand-œuvre de nos petits neveux.

Les extraits dont je donne la traduction sont empruntés au *Diritto* du 8 Novembre 1881.

L'auteur développe d'abord cette idée, d'autant plus à noter que c'est une feuille libérale qui l'ac-

cueille, que le relèvement de la plèbe ne peut s'obtenir sans l'aide du clergé; qu'il est donc indispensable de gagner le bas clergé tout au moins, au régime nouveau. — Après cet exorde, il continue, comme suit. Ma traduction est aussi littérale que possible et se soumet scrupuleusement au style un peu embroussaillé de l'original.

« Nous avons ici même dans les limites de nos frontières actuelles, une Italie à régénérer. C'est l'Italie de la plèbe, de la multitude avilie, abrutie sous le poids de misères matérielles et morales sans fin. — Voilà la vraie *Italia Irredenta*, non celle que des cervelles vides et obtuses vont cherchant à l'étranger, Dieu sait où, en Autriche, en France, en Suisse et jusqu'en Angleterre. La régénérer, l'enlever à son ignorance, à son abrutissement, relever dans sa propre conscience le sentiment de son essence morale et divine, ce serait faire non-seulement œuvre pie, mais encore remplir un devoir envers la Patrie. — Avec notre plèbe, telle qu'elle est, inutile de parler de réorganisation et de rénovation. L'Italie reste et restera débile à l'intérieur comme à l'extérieur. L'armée même, recrutée parmi des populations physiquement et moralement affaiblies, flasques, ne pourra pas à l'occasion offrir bravement sa poitrine pour défendre le bon droit, et qui sait les destinées de la Patrie? Et l'œuvre est presque désespérée sans l'appoint du clergé, d'un clergé, s'entend, retrempé dans le feu sacré de la

charité et fortifié de l'idée du bien et de l'amour du Pays.

« Regardez Naples par exemple, nous ne demanderons pas quels sont les hommes, mais quel est le gouvernement qui, avec ses seuls moyens d'action, avec sa seule force s'y essaiera, sans être dès le début obligé de renoncer à l'espoir de réussir; quelle populace innombrable, redoutable de Lazzaroni et de Camoristi.

« Rapaces, audacieux, dépravés, sans aucun sens de rectitude ou de moralité, rompus à tous les vices, prompts à tous les méfaits, ne reculant pas même devant le crime; joignez à cela un fond de rusticité, de naïveté grossière, de crédulité, de poltronnerie et de superstition. — Ils sont sans pudeur, sans conscience même de leur nudité morale, de l'état de bassesse, d'infériorité où ils grouillent et de la capacité qu'ils pourraient avoir de s'élever au rang d'hommes qui sentent, pensent et qui comptent pour quelque chose.

« Et ce qui se peut dire de Naples est à répéter, avec quelques différences de détails locaux, de beaucoup de provinces Italiennes. — Partout de misérables bandes de mendiants émaciés et piteux, de gens dégradés, tombés, crédules et cafards, sans ombre de caractère, de dignité, de décorum dans leur vie, pas plus que dans leur costume. Voilà cependant ce qui est! Mais comment en sortir? Et que faire? »

— Le portrait n'est pas flatteur; admettant même

qu'il soit poussé au noir, il reste plus que je n'eusse osé dire. Et pour en avoir dit bien moins, Lamartine fut provoqué en duel, reçut un bon coup d'épée, et dut quitter l'Italie. — Je reprends l'article. —

« Quant à la rédemption de notre plèbe, c'est un problème singulièrement ardu et périlleux. Chercher à secouer cette léthargie qui l'opprime, lui parler des droits qu'elle a, éveiller en elle cette conscience qu'elle n'a pas, lui parler de son nombre et de sa force, autant vaut mettre la main dans un nid de vipères. Ceux qui préconisent cette voie, et ils sont plusieurs, Villari entr'autres, ne se doutent pas quel volcan ardent ils vont heurter du pied.

« Tentera-t-on au contraire de moraliser les masses, de leur inoculer l'idéal de l'honnêteté et du droit? Mais quelle loi, non humaine mais surhumaine, quelle volonté absolue, divine, indiscutable, mettez-vous à la base de votre moralité et de votre idéal? Prêchez-vous par hasard à cette plèbe, l'impératif catégorique de Kant? Pas n'est besoin de dire à quel point ce serait ridicule.

« Seuls la religion et le clergé peuvent nous venir en aide. S'il y a quelques moyens, non de résoudre absolument le problème, car en ce sens il serait chimérique d'essayer, mais de l'adoucir, le tempérer, lui enlever ses rudesses et ses aspérités, ce sont seulement ceux que possède le clergé. L'enseignement divin, les préceptes d'en

haut, auxquels la volonté humaine ne peut résister, mais doit se soumettre, sont seuls en état de répandre parmi ces hommes la conscience de leur origine, de leurs destinées, de créer en eux le sens de la discipline, de l'ordre, du respect envers la Société, l'Etat et la Loi.

« Jusqu'à présent, sous l'influence du Pape et du Vatican, le clergé persiste obstinément à refuser sa coopération et, qui plus est, il accumule des obstacles de toute nature. — Le Pape cependant, ni le Vatican ne sont pas toute l'Eglise. A côté d'eux sont les laïques et le bas clergé ; et ceux-ci, non le Pape, forment, ou tout au moins devraient former, la véritable communauté catholique. D'où l'ultime espérance qui reste à l'Italie, que les laïques et le clergé en arriveront à une entente et secoueront le joug papal. »

Et l'auteur de l'article continue l'exposition de son chimérique projet en proposant que les laïques et l'Etat unissent leurs efforts pour créer un bas-clergé national.

Je dis chimérique : car c'est ce clergé, qui depuis mille ans mène ce peuple et l'a conduit, ou tout au moins laissé dans l'état qu'il dépeint, c'est ce même clergé dont il prétend obtenir qu'il change sa conduite traditionnelle, sa ligne politique et qu'il rompe avec ses chefs hiérarchiques. Il ne veut point voir que la superstition, le bigotisme et l'ignorance sont l'œuvre de ceux mêmes qu'il convie à la mission patriotique de régénérer l'Italie.

Il espère créer de toutes pièces un clergé national quoique catholique. Autre utopie ! Est-il en Europe aucun clergé qui soit encore et catholique et national ? Partout l'antagonisme n'est-il pas flagrant ? Partout depuis quatre-vingt ans ne voit-on pas l'Etat, entraîné par des principes nouveaux dans des voies nouvelles, vers un but diamétralement opposé à celui qu'a de tous temps poursuivi l'Eglise ? Et chaque jour augmente entre eux les distances. — Vouloir qu'en Italie le clergé, renonçant à ses traditions, remonte un courant séculaire, c'est vouloir ce qui n'est pas dans la nature des choses et faire preuve de peu de sens politique.

Enfin, espérer la scission du bas clergé et de ses chefs hiérarchiques, recommencer en Italie la piteuse campagne des vieux catholiques, c'est encore une chimère et la plus vaine de toutes.

Non, la seule solution est celle que préconise si ardemment et avec de si pressants arguments notre éminent économiste M. de Laveleye, qui voit avec justesse, dans l'inique répartition des biens agraires, la cause du profond affaissement où languit l'Italie. La grande propriété accaparée par quelques-uns y est encore la règle. Morcelez ces « latifundia » qui, aux mains de leurs maîtres actuels, ne produisent pas le quart de ce qu'on en pourrait tirer, parfois sont absolument incultes, comme la campagne romaine ; donnez de la terre au plébéen, vous ferez d'un mendiant, un travailleur ; ses fils deviendront des hommes et en outre, la fortune

publique croîtra avec cette rapidité inespérée que l'on a vue en France.

Car la nouvelle répartition agraire a été en France le grand bienfait de la Révolution. La proclamation des Droits de l'homme... des mots, des mots, comme disait Shakespeare — redondants et vides pour la grande majorité; — mais la répartition parmi le peuple des biens, jusqu'alors accaparés, fut un acte considérable de salut et d'avenir. La France a aujourd'hui vingt-quatre millions de propriétaires. Voilà le plus clair résultat de sa révolution, conquête immense et impérissable, qui fait désormais sa force et son inébranlable appui dans les tourmentes qu'elle a traversées et que peut-être lui réserve l'avenir.

En Italie, un état aussi triste que celui que décrit Mariano, ne se peut également modifier que par une grande réforme économique, non par des prêches chrétiens et des exhortations à la patience et au renoncement. — L'homme est avant tout égoïste, et l'intérêt personnel est le seul moteur capable de l'amener à des modifications profondes. C'est le fort mal connaître que de croire qu'on secouera son inertie par des objurgations. — La parole du clergé, fût-elle de source surhumaine et divine, y échouera, au même titre que l'Impératif catégorique. Les mots n'ont pas ce pouvoir dans le monde. Il faut être journaliste ou théoricien, et n'avoir jamais pétri la pâte humaine, pour avoir encore cette naïveté dans l'illusion.

Une autre et plus juste répartition du sol, voilà le seul levier assez puissant pour faire surgir une nouvelle Italie. — Non que je préconise la dépossession violente ou l'œuvre révolutionnaire. Pas n'en est besoin. Nous avons un bel et récent exemple d'une aussi vaste réforme, plus vaste encore, amenée par les voies légales, — je fais allusion à l'émancipation des serfs en Russie. Non seulement soixante millions d'hommes sont devenus libres, mais on leur a donné à perpétuité des terres rachetées à leurs anciens maîtres. L'Etat s'est interposé comme moyen-terme entre les anciens et les nouveaux possesseurs, aux premiers garantissant les annuités qui les indemnisaient, aux seconds les terres qui en faisaient enfin des hommes et des citoyens. Réforme immense, en comparaison de laquelle celle qu'on demande maintenant à l'Empire russe, la réforme politique, est peu de chose. Et disons en passant, que malgré ses nihilistes, la Russie est peut-être avec la France, le seul état européen où une grande révolution sociale ne soit plus guère à craindre. Elle est plus possible en Allemagne et en Angleterre, et je le démontrerais, si c'était ici le lieu.

Au moment même où j'écris ces pages, les hommes d'Etat Italiens essayent d'une voie tierce. Les journaux rapportent que les chambres ont définitivement voté la loi élevant de six cent mille à deux millions le nombre des électeurs; et l'on marche au suffrage universel. — Dieu me garde

d'être, sans motif, pessimiste ! Mais est-ce bien une solution que de donner à cette plèbe dont Mariano fait une peinture si sombre, des droits nouveaux, tout en la laissant dans les bas-fonds de misère, d'ignorance et de fanatisme où elle se débat ? Et quel redoutable usage fera peut-être cette « multitude avilie, abrutie, aveugle » de la force nouvelle qu'on s'avise de lui mettre aux mains ? Quand elle pourra se reconnaître, peut-être imposera-t-elle, grâce à cette puissance, les réformes agraires qui peuvent la sauver. Mais si, abandonnant sa conduite à des intrigants ou à des utopistes, elle hésite, s'égare, trébuche et va aux abîmes, quelle autre force pourra la retenir ? Quels arguments auront prise sur cette armée d'ignorants et d'aveugles, n'ayant rien à perdre à un changement quel qu'il soit, et qu'une longue misère a profondément aigris. — Le paysan français, le moujick russe sont conservateurs, ayant à conserver ; le paysan, l'ouvrier italiens seront fatalement révolutionnaires.

Et même en admettant qu'ils aillent droit à ces réformes primordiales, peut-on attendre d'eux, premiers intéressés, l'esprit d'équité qui doit présider à de si importants changements ? Ne verra-t-on pas une jacquerie légale ? C'est à se demander si pour mener à bien une aussi redoutable évolution, il n'y faut pas la main et le pouvoir d'un despote bienveillant, comme l'était Alexandre II. A son défaut, un peuple livré à lui-même risque

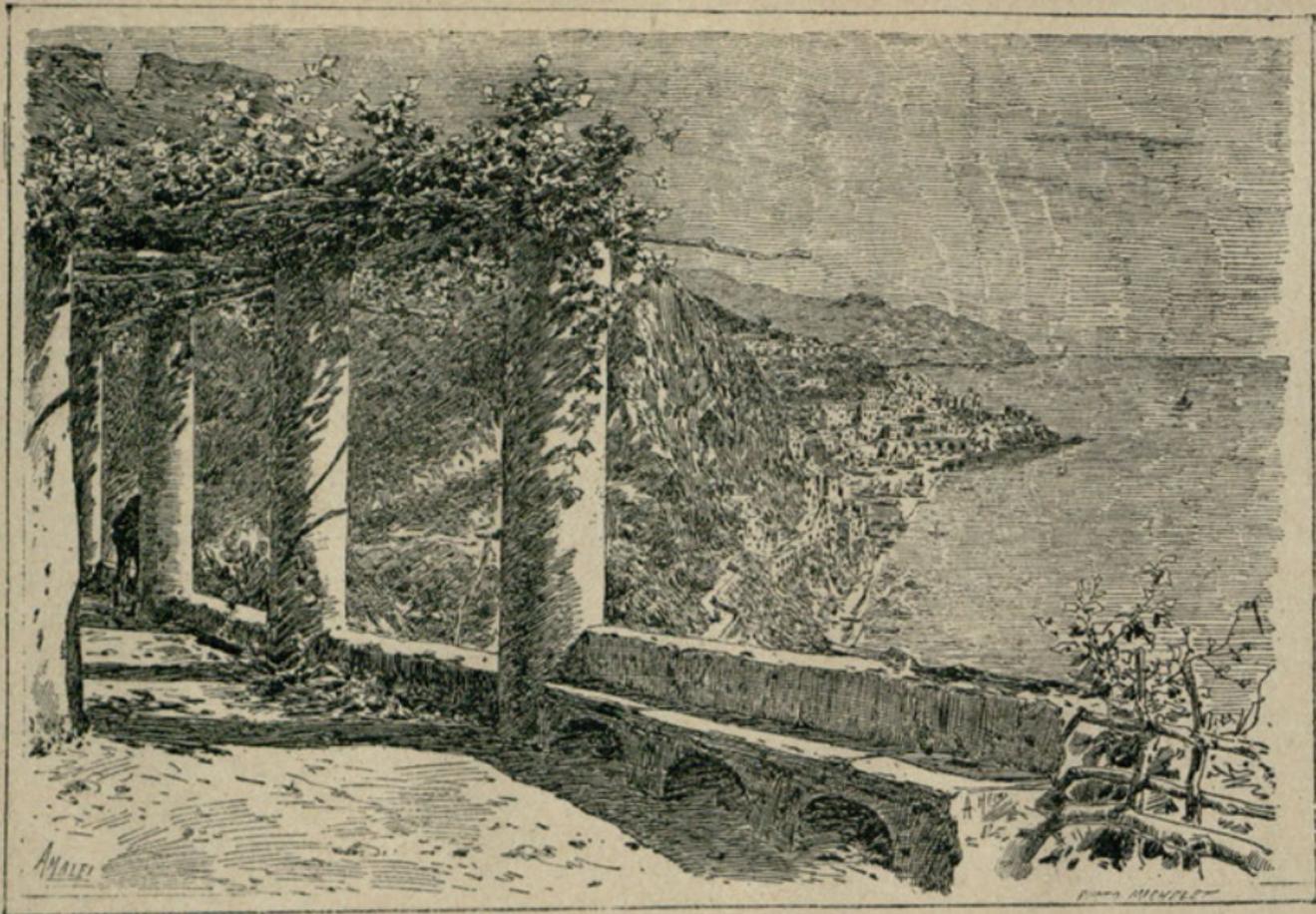
de tournoyer longtemps dans le sanglant vertige de la Révolution française. Et là encore, pour l'en sortir, il fallut un despote.

AMALFI. — SALERNE. — LA PLUS BELLE ROUTE
DU MONDE.

La banlieue de Naples est ce qu'il y a de plus intéressant dans le Napolitain. J'y fis de fréquentes excursions dont je veux narrer encore une, la plus belle d'ailleurs, celle qui eut pour but Amalfi et Salerne.

J'arrivai à Amalfi en partant de Sorrente par Positano et en suivant de là la côte en barque. — Sur toute cette partie du littoral italien, des collines rocheuses, presque à pic, viennent baigner dans la mer qui se découpe en anses innombrables. Amalfi s'est nichée dans une de ces criques et monte et s'accroche aux pentes abruptes de la façon la plus pittoresque. — Partout s'étalent de magnifiques plantations de citronniers et d'orangers, les plus fameuses de l'Italie. Elles sont étagées en terrasses et l'on peut en voir ici jusqu'à quarante superposées et couvrant en échelons toute la pente d'une colline; Amalfi même est une joyeuse petite ville, propre, ce qui est merveilleux dans le Napolitain, et qui s'enrichit rapidement par un commerce actif de ses fruits et de son vin avec l'Amérique et la France.

D'Amalfi à Salerne, chemine dans les roches une



route qui suit toutes les sinuosités de cette côte bizarrement accidentée, zigzagant sur ses promontoires et dans ses criques et toujours dominant la mer à cinquante ou soixante mètres. Baedeker la déclare la plus belle de l'Europe et probablement du monde. Pour mon compte, je la parcourus deux fois et puis dire que jamais je ne vis contrée aussi idéalement belle.

Je n'ai aucun espoir de la peindre comme elle le mériterait. Il est déjà difficile de décrire un point de vue; impossible donc de raconter toute une route, surtout riche comme celle-ci, de beautés si diverses. A ceux que leur bonne étoile mène dans le Napolitain, je dirai : ne manquez pas d'aller de Salerne à Amalfi; et si vous êtes faits à la marche, allez de pied; il y a quinze kilomètres seulement, et sur ce court trajet se déroule une succession étonnante de points de vue merveilleux. — Le piéton les déguste, longuement, à l'aise, s'arrête ou revient, se penche sur les parapets pour plonger l'œil le long des roches à pic, jusqu'à leurs pieds que la mer couvre d'écume. Il suit à loisir tous les détails des criques étroites où le flot bleu entre en se jouant parmi les orangers et les vignes. — La voiture vous emporte trop vite. Avant que vous n'ayez bien vu, une avancée de roches, un brusque détour sur cette route accidentée viennent couper la vue de ces merveilles, ne vous laissant que le regret de ne les pas avoir assez admirées.

Disons brièvement les sites les plus remarquables :

C'est d'abord, en sortant d'Amalfi, le bourg d'Atrani, sa tour sarrasine, ses maisons pittoresquement juchées dans les rochers de la côte et coupées de terrasses fleuries et verdoyantes qui dévalent jusqu'à la mer. D'ici à Majori, c'est un pays de fées. On marche, toujours côtoyant des criques étroites, profondes, aux pentes brusques que remplissent les beaux dômes arrondis de l'oranger, tandis que de l'autre côté de la route montent des collines que la vigne escalade en plants serrés, ou que couvrent en longs bataillons les troncs tordus des oliviers. Toute la campagne est imprégnée d'odeurs douces et pénétrantes, car l'oranger fleurit toujours. — La mer s'étale au loin en une immense nappe d'un bleu intense, profond et qui éclate au soleil en une fanfare de joie et de vie débordantes ; un air pur, léger, apporte sur ses ailes la fraîcheur et les parfums marins, tandis que la monotone caresse du flot emplît l'oreille de son murmure. Tous les sens sont charmés à la fois. C'est une promenade trop courte, dans un paradis idéal et superbe. C'est bien ici cette douce patrie à laquelle Mignon envoyait en se mourant ses chants et ses regrets :

« Connais-tu le pays où fleurit le citronnier,
 « Où l'oranger allume ses pommes d'or dans la ramée sombre
 « Connais-tu ce pays, ce pays fortuné? »

A partir de Majori, le tableau change brusque-

ment. Le pays devient inculte et désert. Ce ne sont plus que rocs nus, dentelés, éboulés dans la mer qu'ils sèment de récifs, où le flot se brise avec un sourd fracas et des rejaillissements d'écume. — Le décor est surtout grandiosement sauvage au cap Tumalo, où les ruines d'un donjon féodal sur un écueil en mer complètent sa couleur romantique et sombre.

Enfin près de Cetara, le paysage de nouveau s'anime jusque Salerne. Dans chaque anse, un ruisseau tombe des collines, et tout le long de sa course bruyante, des maisonnettes attirées par l'eau douce se sont nichées en s'entourant de terrasses cultivées. Sur chaque cime un village à moitié caché dans les figuiers, les vignes et les oliviers. — Je m'assieds sur une avancée près de la route, pour admirer à l'aise cette belle nature. Autour de moi, l'herbe est mouchetée de fleurettes blanches qui ont une pénétrante odeur de miel. Au dessus de ma tête, un arbousier au tronc noueux et bas déploie son feuillage abondant d'un vert sombre. Au dessous de moi, dévale jusqu'à la mer le long des pentes abruptes tout un petit bois d'oliviers. Le flot bleu scintille à travers leurs branchages grêles et tors et leurs feuilles gris-poussière.

Voici à ma gauche, sur les hauteurs, Ratio avec ses maisons blanches aux toits plats, dominées par une église au campanile renaissance. Voilà plus loin Vietri à mi-côte d'un roc qui dresse sa tête granitique. Un pan s'est écroulé et a semé la mer

de gros blocs noirs aux pointes menaçantes. — Dans le fond du golfe, Salerne égrène jusqu'à la côte ses maisons multicolores. Voilà, assis au bord du rivage, son grand théâtre isolé, à façade rousse; et perché sur la colline, dominant la ville de ses donjons gris, un château-fort qui a vu maintes fois les Normands et les Sarrasins assiéger ses murailles.

Plus loin, continuant la côte, s'étend une ligne de collines qui s'abaisse lentement pour finir en une longue plaine. C'est dans ce lointain, sur ces rives plates, qu'il y a vingt-cinq siècles, des colons grecs vinrent fonder Pœstum. Là, perdus dans des landes et des marais, se trouvent ces temples, qui aujourd'hui encore disent leur gloire et leur génie inné du beau. Portés par cette même mer que voilà à mes pieds et qui me fait entendre, comme à eux, son bercement doux et monotone, ils vinrent aborder ici en leurs barques primitives. — Elle est en fête aujourd'hui, cette mer, car jamais, je gage, elle n'a été d'un azur plus souriant et plus moiré. Ses couleurs sont plus variées que devant Naples et je ne la vis oncques aussi belle, si ce n'est sur les côtes bretonnes, le long de cette magnifique plage, qui s'étale en faucille d'Ouessant à Audierne. — Ici c'est la même variété de teintes. Tout le long de la côte, elle est marbrée de plaques d'un vert clair et laiteux, qui sont du plus bel effet dans le bleu sombre de ses flots, tandis que, plus au large, des trainées d'algues et des bancs de récifs s'allongent

sous la vague en longs rubans roux ou noirâtres.

La bonne nature a tout fait pour ce pays et y a jeté à pleines mains ses bénédictions. — Combien enviable est ce sol; et combien aussi a-t-il été envié! Après les colons grecs, les Romains et les Carthaginois se le sont disputé. Puis s'y sont fixés les barbares venus des steppes asiatiques; après eux Normands, Sarrasins, et Espagnols, forbans de Tunis ou d'Alger, rois de France ou empereurs allemands, ont passé ici le fer à la main. — Depuis les châteaux ruinés qui couronnent ces collines, jusqu'aux lourdes tours carrées aux créneaux en ressaut, qui défendent chaque anse, tout porte la trace de luttes incessantes; ces dons si rares qui furent son apanage, ont, en même temps, causé son constant malheur.

Maintenant, ce beau pays est paisible. Si l'étranger y vient encore, ce n'est plus que comme moi, pour admirer ces rives fortunées et y laisser son or et ses regrets. Ses regrets! Car on éprouve vraiment, venant ici, le regret de n'y être point né, de n'être point destiné à y vivre. Mais pourquoi, dira-t-on, ne pas s'y fixer? Ah! pourquoi! C'est que la patrie ne se quitte pas ainsi d'un cœur léger; car la patrie n'est pas seulement la terre natale, c'est la famille, ce sont les amis, les affections, le tissu des mœurs et des coutumes, les souvenirs du passé, les luttes du présent, les espérances de l'avenir, tout un ensemble d'émotions et de pensées qui forment une trame puis-

sante et nous tiennent par des liens presque indestructibles à la terre où nous sommes nés.

Mais au moins, vous tous que le hasard de la naissance a condamnés aux brumes du Nord, à son soleil inconstant, à sa nature revêche et marâtre, venez admirer ce pays et boire à sa coupe de délices. Promenez-vous pendant quelques semaines, à l'ombre de ses oliviers et de ses orangers. Il est possible qu'une vie ultérieure nous réserve un paradis éternel; j'en accepte volontiers l'augure, quoiqu'il m'eût été agréable d'en être davantage assuré. En tous cas, je suis heureux qu'avant de quitter cette terre et de céder la place à une nouvelle poussée d'hommes, j'aie vu de mes yeux ce qu'est un paradis « terrestre » et d'en pouvoir garder dans mon cœur, à jamais, la souriante image.

PÆSTUM. — HISTOIRE DE BRIGANDS.

Le lendemain je m'en fus à Pæstum. — Je pris à Salerne le chemin de fer jusque Batipaglia. La route d'ici à Pæstum est des moins intéressantes. Bordé à l'horizon d'une chaîne de collines, le pays, d'abord bien cultivé, prend rapidement un aspect pauvre, stérile, bientôt dénudé. Plus de cultures, presque partout d'immenses pâturages, où l'on voit des troupeaux de buffles noirs errant au milieu de buissons épineux, ou couchés jusque

mi-corps dans des flaques marécageuses. — La contrée est presque déserte. De ci, de là quelques chétives cabanes en tiges de maïs ou en gros roseaux.

C'est dans un pareil paysage uniformément monotone, que nous voyons, après une heure et demie de voiture, se dessiner enfin au loin la colonnade du premier temple. Nous approchons rapidement, et bientôt les voici tous les trois, d'abord le temple de Cérès et plus loin ceux de Neptune et de la Justice. L'impression que provoquent ces restes vénérables est celle d'une émotion grave mêlée de respect. Ce sont les plus vieux monuments de l'art en Europe. Ils datent du VII^me siècle avant notre ère. Aucun temple en Sicile ni en Grèce ne remonte aussi loin dans le passé. Le paysage sévère qui les encadre, leur antiquité et plus encore leur beauté simple et mâle, tout concourt à cette admiration muette qu'on éprouve devant quelque chose d'auguste et de sacré.

Ainsi, voilà ce qu'il y a vingt cinq siècles, édifiaient déjà une poignée d'hommes venus des côtes grecques, sans grande culture intellectuelle, sans moyens mécaniques développés, mais ayant reçu comme part d'héritage de la mère-patrie la conception, le goût des formes simples, grandes et harmonieuses. Ayant au front l'étoile qui illumine les races d'élite, ils apportèrent l'art à leur nouvelle patrie, en don de joyeuse entrée, et furent les premiers à orner sa tête des lauriers immortels

qui font sa vraie gloire et sa grandeur à travers les siècles.

Ces pensées pressent et agitent confusément celui qui se trouve tout à coup devant ces ruines. Et quand, après un temps, il cherche à analyser ses impressions, le comment, le pourquoi de cette grandeur artistique, ce qui apparaît, c'est l'extrême simplicité des moyens, leur concordance immédiate avec le but. — Aucune recherche, une sobriété austère, l'utile comme seule fin, et pour atteindre à l'imposant, rien que des lignes droites et des proportions justes. Jamais majesté fière et calme ne fut obtenue par des procédés plus directs. Les blocs se superposent, équilibrés par leur seul poids, sans trace de maçonnerie. Et pourtant comme ils ont vaillamment traversé les siècles ! Comme ils défient encore nos constructions savantes compliquées, éphémères. Les fûts des colonnes jaillissent de terre d'emblée, sans piédestal, comme en une forêt une rangée de gros chênes. Et de fait, c'est bien l'arbre qui fut le type pensé par l'architecte antique. Comme chapiteau, un simple disque, dont chaque moitié supporte les blocs énormes de l'architrave qui vont d'une colonne à l'autre, sans que rien non plus les affermisse. Leur seul poids et la parfaite justesse de leur établissement suffisent.

Et ce n'est pas davantage la qualité de la pierre qui contribue à faire durer ces monuments. Ces blocs ne sont ni du granit ni du marbre, mais

simplement du travertin pris aux collines voisines, une pierre poreuse, assez friable, que les siècles ont rongée, trouée. Le côté exposé aux vents de mer est à ce point attaqué, que certains blocs ressemblent à d'immenses éponges.

Ce qui complète la merveilleuse harmonie du tableau, c'est le paysage qui l'encadre. — Où qu'on se trouve, dans ces temples qui n'eurent jamais de murs, on voit s'étendre la campagne aux herbes ondoyantes, les collines allongeant à l'horizon leurs dos roussâtres et là-bas la grande mer qui bruit et étincelle ; à travers la forêt des colonnes sourit le ciel limpide et azuré où planent de beaux nuages changeants. Partout arrive à flots l'air tiède, carressant, chargé d'odeurs marines. — Le fidèle prosterné dans le temple, se sentait constamment en présence des grands dieux, les éléments primitifs ; Jupiter ou l'azur radieux et immense ; Cérès, la terre féconde et nourricière ; Neptune, la mer souriante ou emportée. Toujours le suppliant savait ses dieux dans leurs temples, ouverts toujours. Et l'on conçoit ici l'action puissante et la grandiose poésie de ce culte de la nature, dont le polythéisme n'était que l'ingénieuse traduction. Après vingt-cinq siècles, l'humanité y revient insensiblement. Les fictions sont abandonnées.

Saturne, Jupiter, Vénus n'ont plus de prêtres,
L'homme a donné le nom de tous ses anciens maîtres
A des astres qu'il pèse et qu'il a découverts.

Mais le fond reparait, et la force inconnue,

révélée lentement par ses lois, est le grand problème qui passionne le savant, le philosophe, et tous ceux qu'ont lassés les spéculations de la métaphysique.

Ayant payé aux temples le juste tribut de notre admiration, nous songeâmes sérieusement à déjeuner; ce n'était pas chose facile. Pœstum est désert maintenant qu'il est envahi par les fièvres et nous n'y trouvâmes qu'une misérable auberge où l'on nous servit, je ne dirai pas de quoi déjeuner, mais de quoi tromper notre faim. Ah! certes si l'on est gourmet, il ne faut pas venir ici; des œufs, du pain, et quelques mauvais fruits, ce fut tout ce qu'on put, après une soigneuse battue, nous fournir. Cette terre qui si longtemps nourrit des peuples prospères et des villes florissantes, inculte maintenant et abandonnée, est devenu mortelle à qui l'habite. Il paraît que déjà aux temps des Romains la malaria s'y montra. N'y a-t-il pas eu ici un abaissement lent du sol, et celui ci n'a-t-il pas fini par devenir marécageux? Toujours est-il qu'actuellement c'est un désert qui tue ceux qui y séjournent.

Tandis que nous déjeunions, une troupe d'enfants vint nous assaillir en mendiant. Jaunes, les paupières bouffies, les yeux brillants, le ventre monstrueusement ballonné, ils étaient hideux. Ils implorèrent l'aumône d'une voix languissante en répétant : *sono malata*, et je soupçonne les parents d'envoyer ces petits malheureux au plus fort

des endroits malsains, afin de les rendre plus pitoyables et d'exciter davantage la commisération des voyageurs.

Nous fûmes heureusement distraits de ces impressions par notre hôte, à qui nous avons demandé, si outre la malaria, le brigandage n'infestait plus le pays. A ces mots, nous le vîmes s'émouvoir. Ses yeux noirs s'allumèrent. Manzi, sa bande et ses exploits hantaient encore son esprit, et nous n'eûmes pas de peine à le faire parler abondamment.

Donc, à l'en croire, Manzi était un brave et beau gars, qui, à vingt-six ans, faute de mieux, se fit brigand sous prétexte de servir les Bourbons et le Pape. C'était une couleur, s'il en fut, car ce condottière qui prétendait continuer la race des chefs de bande du XVII^e siècle et se battre pour Dieu et le Roi, n'était à tout prendre qu'un affreux chenapan, arrêtant, rançonnant les voyageurs, pillant les fermiers qui faisaient mine de n'être pas ses partisans, brûlant leurs moissons, enfin, faisant en conscience et dans les règles son métier de bandit. Il faut toutefois lui rendre cette justice, qu'à moins d'avoir une vengeance à exercer, il ne s'attaquait pas aux habitants des campagnes, maigre gibier pour le sire. C'était d'ailleurs d'une politique adroite : il lui fallait des attaches, des espions, des lieux de refuge. Bref, sa conduite prudente lui valut de nombreux partisans, et ce n'est pas sans une sympathie secrète que

notre hôte nous dit que Manzi était bon, doux au pauvre peuple et n'en voulait qu'aux riches. — Manzi pratiquait donc en sécurité son joli métier, en tirait un revenu fort rondelet et serait peut-être à cette heure gros propriétaire à Rome, retiré des affaires et du tracas de la vie, s'il avait toujours eu le discernement de ne choisir sa proie que parmi ses compatriotes. Mais un jour « quelque diable le tentant », il eut la malechance, de s'attaquer à un touriste anglais allant à Pœstum, le mit en lieu secret et sûr, et prétendant faire un grand coup, ne le voulut lâcher que contre une rançon exorbitante. — L'insulaire parvint à payer, mais dès qu'il fut libre, cria sur tous les toits et dans tous les journaux sa mésaventure. La mère-patrie qui couvre partout ses enfants de son aile, fronça le sourcil et s'en fut assez aigrement demander à l'Italie de faire meilleure police de Naples à Pœstum; et entretemps de restituer la somme extorquée par le bandit en l'augmentant de dommages-intérêts pour la terreur qu'avait éprouvée son fils au poil roux. Or l'enfant d'Albion avait eu une très forte peur à ce qu'il jurait.

Bref, l'Italie se vit contrainte, après s'être fait tirer fort l'oreille, de solder l'addition, mais cette aventure lui fit faire la grimace... et de salutaires réflexions. — Manzi lui coûtait trop cher. — Du moment qu'il prétendait figurer au budget, fût-ce au chapitre des dépenses imprévues, autant mettre les carabiniers du Roi en campagne. C'est à ce

parti qu'on en vint. Manzi se battit longuement et bien. Mais ses hommes, que le Bourbon et le Pape n'enthousiasmaient plus, le quittèrent par groupes, voyant comme la partie devenait sérieuse. Manzi enfin, traqué, se défendit comme un tigre; dans une dernière rencontre il ne lui restait plus qu'une douzaine de fidèles qui presque tous périrent sous les balles; leur chef tomba lui aussi, criblé de coups. — Quant à ses anciens partisans, maintenant tous revenus des prisons romaines, la plupart sont de fort honnêtes gens, désormais. Et je soupçonnai fort notre hôte même, aux yeux sombres et brillants, d'avoir été de ceux qui tinrent la campagne pour le Pape, les Bourbons et Manzi, mais qui prudemment lâchèrent pied dès qu'il y eut trop forte odeur de poudre dans l'air.

Voilà l'histoire édifiante du dernier brigand classique. Elle montre qu'il ne faut abuser même pas des meilleures choses, et ne point forcer son talent. Si Manzi fût resté dans la sphère permise de sa petite industrie, ne s'attaquant qu'aux Italiens dont personne n'écoutait les doléances, il n'eût jamais fini sous les balles. Peut-être aujourd'hui, riche, considéré, arrivé enfin, le verrions-nous retiré dans sa province et s'occupant du bien public. — N'écoute jamais ton premier mouvement, dit la sagesse des nations. Manzi pâtit pour avoir dédaigné cette belle maxime. Il vit l'anglais, et son premier avis fut de se jeter dessus.

— Mal lui en advint, comme enseigne ce lamentable et véridique récit.

POMPEÏ. — LES RUINES ENCORE VIVANTES. — LA VOIE SACRÉE. — LE FORUM. — LA VIE PUBLIQUE DE L'ANTIQUITÉ PLUS INTENSE QUE LA NÔTRE.

Comme tout le monde, je m'en allai voir Pompeï. C'est l'une des grandes curiosités des environs de Naples, et j'y fus en curieux. Ne craignez donc pas, ami lecteur, d'étalage scientifique. Je ne suis pas archéologue, et ne me soucie pas de composer mes simples récits de laborieuses coupures faites dans des livres compendieux. Cela vous ennuerait trop et moi aussi. Je préfère raconter mes seules impressions personnelles, restant ainsi dans mon modeste rôle.

Je vins à Pompeï, à l'improviste; voici comment. — En quittant Amalfi, j'avais été passer quelques heures dans ce délicieux nid qui s'appelle la Casa, un cirque de jardins dans un creux de montagnes. Le lendemain dès l'aube, j'avais pris le train pour Castellamare, quand à une station intermédiaire j'entends crier: « Pompeï! » Sans plus hésiter, je saute à bas du wagon, et me voilà aux ruines où je restai tout le jour.

Ma bonne étoile voulut que ce jour fût un dimanche, où il vient peu de visiteurs et où il est

permis de parcourir les ruines sans guide. Je m'y trouvai donc tout seul, à la première heure. Quelle chance unique ! Aucun gardien expliquant quantité de choses futiles avec force détails dont on ne retient rien, aucun cicerone obséquieux et bavard, aucune caravane anglaise, errant dans les allées d'un air ennuyé, le nez au vent et répétant à intervalles mesurés ses « isn't it nice. » et ses « very curious indeed. »

J'étais absolument seul, et l'impression n'en était que plus saisissante ; un vaste tombeau, une ville déserte, incendiée, et qu'il semble qu'on vient d'abandonner après le pillage. Car les traces de la vie sont encore nombreuses, et on les croirait récentes. — Partout des enseignes ou des avis en lettres rouges sur les murs. Dans les rues étroites et pavées en gros blocs de lave, des sillons très visibles de roues en longues rainures parallèles ; à chaque carrefour, des boutiques avec une large devanture ; un comptoir en marbre en occupe toute la longueur du côté de la rue. Et l'on voit encore, creusés dans le comptoir même, de petits fourneaux sur lesquels on tenait chauds les mets offerts au passant. D'autres contiennent de grandes jarres en grès maçonnées jusqu'à mi-corps, au goulot assez étroit. Probablement on les garnissait de glace ou de neige, et l'on y gardait des boissons toujours fraîches. Voici un four de boulanger, prêt à chauffer ; à côté, des meules en granit noir. — Dans presque chaque

rue, un baquet en marbre ou en granit surmonté d'un fronton, montrant un masque à la bouche largement ouverte: ce sont les fontaines publiques. Les sources des montagnes voisines étaient conduites jusqu'ici et l'eau jaillissait constamment entre les lèvres d'un satyre ou d'une gorgone. C'est donc ici que se débitaient les cancans de Pompeï.

Ce qui frappe, c'est que tous les murs, toutes les colonnes sont coupés un peu en dessous de la hauteur d'un premier étage. Nulle part on ne voit trace de plafond. On dirait que la ville a été rasée à trois ou quatre mètres du sol. C'est évidemment à cette hauteur que se sont élevées les scories et les cendres du Vésuve; car Pompeï n'a pas été détruit, mais enseveli; et tout ce qui dépassait le niveau des cendres aura été démoli, enlevé après la catastrophe pour servir ailleurs.

Errant à l'aventure dans la ville déserte, je me trouve à un tournant, engagé dans la voie des tombeaux. C'est une large rue bordée des deux côtés de monuments funéraires en l'honneur de citoyens illustres. L'impression n'est pas funèbre comme dans nos cimetières; rien ne rappelle l'appareil de la mort, crânes et tibias sculptés, flambeaux éteints, inscriptions désolées. Toutes ces images et cette escorte de deuil témoignant que pour nous la mort est un sujet d'effroi, sont évitées de parti pris ou simplement omises, tout naturellement. On n'y songeait pas. Le Romain nourri des lé-

gendes souriantes du polythéisme, et du commerce facile des hommes avec les dieux, n'avait pas à l'endroit de la mort, les terreurs et les hallucinations qu'évoqua plus tard le christianisme. Au lieu de l'entourer d'un cortège lugubre, il la faisait servir à l'enseignement des citoyens et à la grandeur de l'état. Les inscriptions des tombes ne rappellent que les vertus des ancêtres, leurs titres à la reconnaissance publique, leur gloire militaire. La voie des tombeaux est un Panthéon. Loin d'amollir les courages par l'envahissement lent et continu d'images mélancoliques, elle les exalte en ne rappelant que des souvenirs glorieux et la reconnaissance du peuple. — Et comme toutes ces tombes bordaient la grand-route, le citoyen, soit qu'il entrât dans sa ville, ou en sortît, passait devant les aïeux, se fortifiait à leur souvenir et n'éprouvait d'autres sentiments que ceux du respect, de l'admiration pour leur vertu et l'émulation de suivre de virils exemples.

Rentrant en ville, j'arrivai bientôt à une porte triomphale menant à une large place publique. C'est le forum. Le lieu est solennel.

C'est un quadrilatère allongé, d'environ cent cinquante mètres sur trente-cinq, entouré de colonnades. Tout autour un rayonnement de temples, de palais et de grands édifices publics. — Les temples de Jupiter et de Vénus, le sanctuaire de la Justice, le Sénat, les écoles publiques, le palais d'Auguste, les Thermes, tout ce qui faisait la

splendeur et la force de la vie romaine se déploie autour du forum en une chaîne d'édifices superbes et imposants. La ville trouvait ici son centre. Les citoyens s'y réunissaient chaque soir; la cité avait ici une âme, une expression vivante.

On sent bien le contraste. De nos jours, cette intensité de vie publique et commune n'existe plus. A Naples, qui a 400,000 habitants, quel est le centre qui se puisse comparer au Forum de Pompeï, ville de 30,000 âmes? Il n'en est aucun. Pas d'autre lieu de réunion couvert que les églises, qui sont de mesquines bonbonnières plaquées d'or. Dans tout Naples, aucune place publique qui ait cet aspect large et grandiose du Forum de Pompeï et des monuments qui l'entourent. Et cependant Pompeï n'était, remarquez-le, qu'une ville de troisième rang, à la hâte reconstruite après une première catastrophe, un tremblement de terre. — Que devaient être les grandes cités romaines? Et quelle apparition magique que Rome même en sa gloire souveraine!

Les Romains, s'ils étaient témoins de notre civilisation, admireraient certes nos chemins de fer, nos steamers géants, nos ponts, nos tunnels hardis, et tant d'autres témoignages de la nouvelle puissance de l'homme; mais ils déclareraient nos cités mal conçues, mal ordonnées, sans un centre où la vie publique soit à son apogée, où les citoyens assemblés sentent leur cohésion. Nos villes sont des agglomérations de maisons, non

plus un tout pensant et vivant. Tandis que notre vie à chacun de nous est close, renfermée, égoïste, la leur était large et fraternelle ; chacun se sentait partie vivante d'un corps social et vibrait à son unisson. Et non seulement leur activité présente et collective trouvait son centre dans ce lieu, où se rassemblaient quotidiennement les citoyens, mais des arcades du Forum, ils voyaient tout le passé de leur ville en un peuple de statues, les ancêtres glorieux ; tous ceux qui avaient bien mérité du pays avaient leur monument dans cette enceinte ou devant les gradins des temples voisins. Le citoyen vivait en présence de ce peuple de morts illustres. Il avait constamment sous les yeux leurs traits mâles, leurs gestes imposants, leurs grandes figures poétisées encore par l'art et les souvenirs, et sentait ici dans les moments critiques s'exalter son courage. — Elle lui parlait de dévouement, de patriotisme et de sacrifice, cette rangée d'aïeux, qui avaient en leur temps porté haut les destinées de sa ville et de son pays. Un tel spectacle, dès l'enfance sous les yeux, ces souvenirs toujours présents à l'esprit, ne pouvaient manquer d'exciter tout homme bien né à des actions grandes et généreuses.

Nous n'avons rien de pareil dans nos villes. Les statues de nos quelques grands hommes sont éparses. L'impression qui résulterait d'une suite de noms célèbres, d'une rangée de hautes figures au geste solennel, assemblées en un lieu populaire,

est perdue par cet émiettement. En aucun point de nos modernes amas de maisons, nous n'avons une place où chaque homme puisse se dire : Ceci est vraiment le cœur de ma cité. Ici je suis chez moi comme citoyen et chacun de nous est chez soi. Cette communauté populaire qu'a vue encore le moyen âge, de nos jours n'existe plus. Devant nos hôtels de ville s'étalent des places, mais au lieu d'être bordées de monuments, elles sont entourées de maisons particulières. Le trottoir appartient à l'épicier, au marchand de bric-à-brac ou de cages d'oiseaux, et nous le trouvons encombré de tout un déballage de menus objets ou de vieilles friperies. Au lieu des larges colonnades où le citoyen latin venait se promener et discuter, au lieu du Panthéon où les aïeux lui racontaient leurs hauts faits et son histoire, nous avons devant nos monuments communaux des ventes à l'encan de vieux meubles, ou toute une cohue de décrotteurs, de fruitières et de marchands de chiens. — Décidément la vie publique romaine était incomparablement plus haute et mieux entendue. Et je crains bien que nous ne regagnions jamais le terrain perdu.

LES HABITATIONS PRIVÉES. — RETOUR POSSIBLE A
CERTAINS USAGES ANTIQUES.

Où nous sommes également inférieurs à la vie romaine, c'est dans la conception générale de nos demeures.

La maison romaine, telle qu'on la voit à Pompeï, avait dès l'entrée pour recevoir les visiteurs, une cour carrée bordée de colonnes et d'arcades formant promenoir, et entourée de petites pièces. Immédiatement après, venaient les appartements privés du maître, disposés de la même façon : Au milieu, une cour plus large entourée de colonnades, sur laquelle débouchaient une série de chambres à coucher, salons, cabinets, etc. Au centre de la cour, un vaste bassin de marbre où l'on pût se baigner à l'aise. Entre le premier et le second carré, une salle formant couloir : c'est là que le Romain recevait ses clients et traitait les affaires. Dès qu'on la dépassait, on était dans ses appartements privés. Enfin tout au fond, une troisième cour cintrée de colonnades, servait de jardin qu'on ornait de statues et d'œuvres d'art. — Entre la seconde cour et cette dernière, une grande salle à manger, lieu de réunion de la famille. Cette disposition coupait la maison en trois parties : la première affectée aux étrangers, aux affaires et aux gens de service, la seconde à la vie de famille, la troisième à l'agrément et à l'art.

La plupart des chambres étaient petites ; par contre, les cours vastes, bien aérées. Nulle part il n'existe de fenêtres ; le verre était ou inconnu ou d'un usage très restreint. Presque tout le jour le Romain se tenait à l'air libre sous les arcades bordant ses cours particulières. Pas un jour ne passait qu'il ne se baignât. Cette vie constante à

l'air libre, ces bains quotidiens étaient autrement hygiéniques que la vie dans nos maisons closes, et dont les mieux entendues ont un aérage insuffisant. Quant aux bains quotidiens, combien peu d'entre nous les prennent; j'entends les bains froids, les seuls fortifiants.

Mais, me direz-vous, la rigueur de notre climat!...

Oh! d'accord. Toutefois remarquez qu'à Naples et dans toute l'Italie, les maisons modernes sont construites sur le patron des nôtres. Si on les modifie, c'est pour exagérer encore leurs défauts, les faire plus hautes, plus sombres, moins aérées. Quant aux bains, l'Italien a, en général, de l'eau froide une sainte horreur. Dès la fin de Septembre, tous les établissements balnéaires à l'air libre ferment par toute l'Italie. — Depuis le début de mon voyage jusqu'à ce jour, je n'en ai trouvé d'ouvert qu'à Livourne; on allait fermer dans quelques jours et on me considérait comme excentrique de me jeter à cette saison dans la Méditerranée, « *e un inglese*, » disaient les garçons de bains. A Capri, je me suis baigné jusqu'à la fin d'Octobre, et j'affirme que, même à cette date la mer y était aussi agréable que nos bains de la Manche et de la mer du Nord en plein mois d'Août. — Certes, l'Italien pourrait parfaitement en revenir à la demeure et à l'hygiène latines et n'aurait qu'à y gagner. Cela lui rendrait probablement quelque chose de la verdure et de l'énergie de ces anciennes races dont il se dit le descendant et l'héritier, mais dont il n'a pas toutes les vertus viriles.

SUITE DU MÊME SUJET. — CONSIDÉRATIONS ASSEZ FANTAISISTES A PROPOS DES MIGRATIONS FUTURES VERS LES RIVES DE LA MÉDITERRANÉE. — AVEC UN CORROLAIRE VISANT UNE RÉNOVATION DU GRAND ART.

Je reprends mon raisonnement. — Pour ce qui est de nous, j'accorde que notre climat s'oppose à ce que nous adoptions les usages latins ; mais mon avis est qu'à mesure que la civilisation et le goût du bien-être s'étendront, et que la raison gagnera du terrain, les hommes abandonneront le Nord inhospitalier, inclément, pour revenir se grouper en majorité autour de la Méditerranée.

C'est compliquer sa vie que de vivre dans le Nord. C'est la rendre plus difficile, à tous points de vue. — Il y faut davantage lutter pour se vêtir, se loger, se nourrir, se réjouir. La nature y est hargneuse et inclémente. C'est une absurdité que d'habiter S^t Pétersbourg, où dix mois de l'année sont ou désagréables ou affreux. C'est une absurdité que d'habiter l'Ecosse ou la Suède, dans un air opaque chargé d'épais brouillards, exposé qu'on est à des vicissitudes incessantes de température qui rendent la vie maussade et sont une source perpétuelle d'ennuis et de maladies. Pourquoi s'obstiner à vivre sous ces latitudes hostiles, alors que les rives de la Méditerranée si belles, si fortunées, si comblées de tous les dons du Ciel sont

encore faiblement peuplées, et peuvent sans peine recevoir des centaines de millions d'hommes. Toutes les côtes d'Espagne et d'Italie et le Sud de la France sont un séjour délicieux; la Corse, la Sardaigne, la Sicile, pays magnifiques, la Grèce et ses îles heureuses, les côtes de la Turquie, de l'Asie mineure et les longs rivages du Nord de l'Afrique hébergeraient sans peine tous les peuples de l'Europe. Ces contrées heureuses, où la vie est facile et abondante, furent jadis le séjour préféré de races prospères, actives, énergiques, qu'on reconnaît encore aujourd'hui comme les premières du monde. Elles y vinrent, s'y épanouirent et y arrivèrent à un degré de force et de splendeur qu'en bien des points nous n'avons ni dépassé ni atteint. Le climat donc n'y a pas, par le fait, une influence pernicieuse et il n'est pas à craindre d'y voir nos races s'amollir et dégénérer. — Aussi suis-je convaincu que ces parages redeviendront le séjour choisi par nos descendants, mieux avisés que nous. Déjà l'émigration commence par les hautes classes. Le Sud de la France et les côtes italiennes se peuplent d'Anglais et de Russes qui trouvent déraisonnable de vivre dans les brumes et les intempéries du Nord, les brusqueries et les hostilités d'une patrie marâtre, et lui préfèrent, après due réflexion, une nature hospitalière et joyeuse. Une statistique récente établit que depuis dix ans 350,000 Russes, appartenant presque tous aux hautes classes sociales, ont passé leur frontière

sans esprit de retour. Ce mouvement vers le Sud ira s'accéléralant. Paris, Londres, Berlin ne continueront pas indéfiniment à croître, énormes, disproportionnés. Déjà la saison d'hiver à Cannes, Nice, Menton est aussi brillante qu'à Paris, où quantité de grandes familles ne retournent que pendant quelques mois au printemps et à l'automne. — Les plus intelligents les imiteront, n'y revenant qu'à intervalles, et enfin n'y revenant plus dès que se seront créés de grands centres intellectuels dans le Sud. Car c'est là le principal attrait qui retienne encore dans nos villes, où il pleut ou neige deux cents jours par an et où la température varie parfois de 15° d'un jour à l'autre.

Il ne restera dans ces pays septentrionaux que les déshérités du sort qui pourront alors à leur aise s'y tailler de plus larges parts, et ce sera pour le plus grand bien de tous. — Encore un des nombreux aspects d'une solution possible de la question sociale.

Nos descendants, revenus dans le Sud, retourneront probablement, pour l'hygiène et l'ordonnance de leurs demeures, aux anciennes traditions grecques et latines plus salubres que les nôtres, aux vêtements amples et drapés, aux bains froids quotidiens, à la pratique constante des exercices du corps. Les générations actuelles ont à ce point négligé leurs muscles pour n'occuper que leur cerveau, que de toutes part, sauf en Angleterre, on signale leur dégénérescence physique,

la progression constante des maladies nerveuses. Quelle infériorité le type moyen de nos races actuelles ne présente-t-il pas, comparé à celui des anciens Grecs et Romains. L'animal-homme était chez eux incontestablement plus beau, plus grand, plus fort. Question d'hygiène et de gymnastique. Aussi en est-on convaincu de jour en jour davantage, et prône-t-on partout les exercices du corps. Ce mouvement qui se prononce depuis vingt ans ne pourra qu'aller croissant. — Non-seulement nous nous sommes fait un corps débile, mais encore nous le nourrissons à l'excès, croyant par une alimentation stimulante lui donner ces forces que notre irrationnel genre de vie l'empêche d'acquérir. Double erreur ! En voici la preuve.

Je faisais, il y a trois jours, l'ascension du mont Solar à Capri (1), avec deux amis. Comptant déjeuner au sommet, nous avons chargé deux gamins de quatorze à seize ans de porter nos provisions de bouche et nos pardessus. Nous arrivâmes à la cime vers midi, passablement harassés et trempés de sueur, quoique tous les trois dans la force de l'âge. Nos porteurs arrivèrent sans apparence de fatigue et ne transpirant nullement. Ils étaient vêtus d'ailleurs d'une chemise de coton et d'un pantalon de laine, le strict indispensable. Tandis que nous déjeunâmes, bien couverts de

(1) Car, c'est pendant mes loisirs de Capri que j'écris tout ceci.

nos manteaux et abrités dans la casemate d'un ancien fort, de crainte des refroidissemens, eux jouèrent et gambadèrent tout le temps au vent et au soleil. — Nous mangeâmes force viandes et bûmes du vin pur comme réconfortant; eux se contentèrent de fromage, de fruits et coupèrent d'eau le vin que nous leur fîmes passer. Quant à la viande, ils n'en mangeaient jamais et en ignoraient même le goût. Nous revînmes à l'hôtel réellement fatigués; ils s'en retournèrent chez eux toujours jouant et sans trahir de lassitude. Tout ceci me donna à réfléchir. Voilà des gamins pauvrement nourris, mal couverts et cependant capables d'efforts, qui nous eussent complètement abattus, nous, hommes faits. Peut-être bien qu'en nous habillant moins chaudement, d'une façon plus lâche, nous habituerions nos membres à l'air et les endurcirions à la brise, ce qui serait d'une excellente hygiène, et qu'en vivant plus sobrement, nous ne compromettrions en rien nos forces et ménagerions plus que nous ne le faisons généralement nos fonctions digestives. Le mineur se nourrit assez mal et cependant fournit une somme de travail énorme, beaucoup plus considérable que celle à laquelle arriverait le bourgeois joufflu et surnourri. Décidément, nous mangeons trop.

Et je conclus de tous ces longs raisonnemens que nos arrière-petits neveux, mieux avisés que nous, car la raison fait de lents et constants progrès, s'en retourneront d'abord habiter les côtes

de la Méditerranée, et ensuite reviendront pour bonne part à la demeure, au vêtement, à l'hygiène et à la sobriété de l'ancien Romain.

— Ainsi on ressuscitera l'antiquité. Pour le coup le mot de Goethe est vrai : Le progrès marche en spirale. Et peut-être poussera-t-on le goût des exercices du corps jusqu'à renouveler au Colysée les combats de gladiateurs !

Cette boutade m'est lancée par un de mes amis qui depuis tantôt dix minutes suit par dessus mon épaule ce que je viens d'écrire.

— Et l'on ne ressuscitera pas plus les combats du cirque que l'esclavage, railleur, mais on verra l'humanité plus facilement heureuse, la longévité moyenne augmentée, la race plus belle, et en général la somme de félicités croître considérablement.

— Allons ! bon. Après Cabet et le père Enfantin, voici un nouveau prophète. Car, sais-tu bien que tu prêches là une religion nouvelle ; le dogme de l'émigration en masse. Et avec quelle ferveur, grands dieux !

— Il faut toujours mettre quelque passion à ce qu'on fait. Je n'aime pas les lymphatiques.

— Parlons sérieusement. Je t'accorde qu'il y a du vrai dans ton prêche, mais as-tu prévu cette objection ci : Le Nord a toujours été et est encore le séjour des peuples énergiques tandis que le Sud est un climat énervant, du moins à la longue. L'histoire le prouve. Dans le *struggle for life*, le

Nord plus endurant a toujours fini par avoir raison du Sud, même en Amérique. Si les grandes guerres recommencent, le Sud sera vaincu de nouveau.

— Cette prévention contre l'influence des climats du Sud est peu justifiée. L'ancien Romain n'était pas, que je sache, d'une race débile, non plus que le Grec ou le Carthaginois. L'Italien du XV^e et du XVI^e siècle ne le cédait en vaillance à aucun de ses voisins du Nord. S'il a été conquis, il le faut attribuer à ses luttes intestines, et à l'épuisement final qu'elles entraînèrent. Ni l'Espagnol, ni l'Arabe ne manquent d'énergie ou de qualités militaires, et je ne vois pas que ces peuples le cèdent en vaillance aux Suédois, aux Russes ou aux Lapons. D'ailleurs rien n'est plus bête que la guerre, et je compte bien qu'avant ce temps où la raison aura induit nos races à retourner dans le Sud, elle les aura tout au moins persuadées de ne plus se couper la gorge.

Mais voici un tout autre côté de la question, et qui t'intéressera davantage, toi sculpteur. Ce retour aux pays, berceaux des arts, cette rénovation intelligente des us et coutumes antiques aura pour résultat une nouvelle renaissance des arts plastiques, de la sculpture surtout.

— Ah! par exemple! Décidément la folle du logis est maîtresse chez toi, aujourd'hui.

— De quoi se plaignent, et à bon droit, nos peintres et surtout nos sculpteurs, ceux du moins que passionne le grand art? De ne plus voir le nu,

si ce n'est grâce à des modèles de rencontre, pauvres hères, qui n'ont, je n'ai pas besoin de te le dire à toi, ni l'élégance, ni la dignité d'allures et de maintien, que trouvait l'artiste grec dans les beaux corps de citoyens, de guerriers qu'il voyait sans cesse autour de lui. Donc, plus de modèle qui soutienne l'inspiration de l'artiste, mais surtout, et ceci est non moins grave, plus de public qui comprenne le nu. Loin de là; de nos jours, le nu est encore toléré à cause des traditions, mais on le tient à la portion congrue. Nos mœurs, et les conventions actuelles de la pudeur sont telles, que la représentation du corps de l'homme, ce chef-d'œuvre des formes de la nature, est presque proscrite. En tous cas, elle n'est plus goûtée que d'un petit nombre. Aussi, nos artistes abandonnent-ils le grand art et font du genre, tant peintres que sculpteurs.

Mais si nos descendants reviennent aux traditions antiques en fait d'hygiène, ils commenceront par abandonner notre costume étriqué, sombre et qui nous habille si pauvrement, pour reprendre l'ample vêtement aux draperies magistrales. Et l'usage du bain et de la gymnastique à l'air libre les développera et les habituera rapidement à apprécier et à aimer le nu. Les artistes auront retrouvé, non seulement de beaux modèles, mais un public de « dilletanti ». Et l'air ambiant du grand art sera reconstitué.

— Et tu crois que par le fait, il renâtra, d'emblée ?

— J'en ai l'espoir !

— Alors, vive la religion nouvelle de l'émigration vers le Sud ! Mais, pour mon compte, je ne vois là qu'une utopie assez fantasque.

IV.

CAPRI.

16 au 26 octobre 1882.

ASPECT DE CAPRI. — HISTOIRE D'UNE ROUTE.

Voilà huit jours que je suis à Capri; huit jours d'une quiétude absolue, d'un isolement complet, loin du tumulte des villes, sans journaux, n'entendant plus aucun écho des agitations de la vieille Europe, confiné dans un îlot et dans un petit hôtel patriarcal, sans apparat, sans cérémonial vain, sans garçons tout le jour en habit noir, sans sonneries électriques tintant violemment dans les corridors, sans tout ce brouhaha solennel et assommant des grands caravansérails modernes. C'est l'hôte lui-même qui sert à table, et parfois je

vois l'hôtesse dresser le couvert. — Ce qui n'empêche pas le menu d'être copieux, excellent et le vin bon, quoiqu'à discrétion.

Depuis huit jours, ma vie se réduit à de longues promenades, coupées de siestes paresseuses. — Couché dans l'herbe sur un promontoire, je suis longuement des yeux, sur la mer bleuâtre, les paquebots qui, de Suez ou de Constantinople, se dirigent vers Naples et Gênes. C'est un constant va et vient. Tous passent par l'étroit chenal qui sépare Capri de la terre ferme et fendent rapidement le flot qu'ils poussent devant eux avec une légère écume. Ils côtoient un temps la ligne pierreuse des rochers de Sorrente pour disparaître bientôt à l'horizon. C'est l'active et fiévreuse Europe qu'on voit passer du haut de ces rives paisibles. Ah! comme on s'y sent échappé à son vertige.

Parfois j'engage un bout de causerie avec un pêcheur revenant de la côte ou une jolie vendeuse de corail. — Et les soirées s'écoulent rapides et agréables en de longues discussions artistiques avec d'aimables compagnons, deux peintres, l'un hongrois, l'autre allemand, que j'eus l'heureuse chance de rencontrer ici. Ils y viennent, tous les ans, passer une courte vacance, trop courte à leur gré, attirés qu'ils sont par ce ciel si doux et cette nature si généreuse.

Car, c'est un coin du paradis que Capri, et la vie qu'on y mène est d'un nonchaloir absolu. Le corps et l'esprit se détendent et se refont à la fois.

On se sent rentrer lentement dans un heureux équilibre. C'est le calme serein et la félicité des héros de la fable grecque, insoucians et forts au sein de la primitive nature ; une vie facile et ample au milieu de ses dons, de son soleil bienfaisant, son air pur et doux, l'onde claire et fluide de sa mer, car nous nous baignons encore journellement aux ruines des bains romains. En un mot, c'est une vie antique, idéale. Et je conçois que mes deux peintres, l'ayant une fois goûtée, y reviennent annuellement. Après l'agitation de notre vie rapide et artificielle, dans nos capitales brumeuses et enfiévrées, on aspire après le divin repos dans cet Eden paisible.

Mais parlons-en et décrivons-le rapidement.

Capri est cette petite île, que de partout dans le golfe de Naples on voit se dresser haute et raide sur les flots. Elle ferme la baie en faisant face à Sorrente. Deux massifs montagneux qui s'élèvent presque à pic du sein des eaux, une étroite arête de rochers bas qui les relie, voilà toute l'île. De chaque côté de cette arête centrale s'inclinent doucement de riantes vallées en pentes arrondies, qui descendent vers la mer et y forment sur chaque rive une petite plage. Sur l'arête même s'est juchée la ville de Capri. Ses maisons dégringolent de chaque côté dans un amphithéâtre de jardins toujours verts, toujours charmants, aux senteurs douces et pénétrantes.

Et l'art s'est joint à la nature pour idéaliser ce

coin unique et en faire un lieu de délices pour l'œil et les sens. Partout sur les montagnes environnantes, couronnant les saillies dénudées et raides, de nombreuses ruines se dressent encore fières et d'un bel effet décoratif. Ces murs délabrés sur la haute pointe tournée vers Sorrente sont ceux du palais de Tibère. C'est là que le loup vieilli et défiant vint pendant dix ans s'enfermer loin de Rome et des conspirations de cour. Ce fort carré, assis au haut du mont Solar sur la plus haute cime de l'île, c'est le dernier réduit que défendirent les Anglais en 1808, alors que les Français vinrent brusquement leur enlever Capri dont ils avaient fait une menace constante pour l'éphémère royaume de Naples; ces batteries, ces redoutes qui partout s'étalent ruinées, garnissant chaque arête du roc, sont les ouvrages de défense de cette époque, seuls témoins jusqu'à ce jour debout de ces luttes inutiles. Sur cette pointe avancée, voyez ce bâtiment rond avec un appareil compliqué de mâts, de cordages et de poulies. C'est le télégraphe à bras, construit jadis par Murat et servant jusqu'à ce jour de sémaphore. On peut le voir, quand le temps s'assombrit, s'agiter gauchement et faire des signaux compris par les marins du golfe, jusqu'à Sorrente et Castellamare. Ce grand bâtiment carré qui s'est écroulé jusqu'à mi-côte d'une roche grise, c'est le château du sarrasin Barbarossa, corsaire fameux, qui tint longtemps l'île et en fit le centre de ses razzias.

Toutes ces ruines témoignent des nombreuses vicissitudes par où passa Capri. Leur seule fonction actuelle est de garnir pittoresquement ses cimes rocheuses, fonction pacifique qui en vaut bien une autre.

Les creux verdoyants, s'étalant de chaque côté de l'arête centrale, font toute la richesse de l'île. Ils sont coupés d'innombrables terrasses qui grimpent depuis la côte jusqu'à la ville. Mille sentiers étroits et ombragés serpentent entre les cultures, tandis qu'à gros débours les habitants ont construit une route carrossable qui, par de grands zigzags, mène du port jusqu'à leur clocher. Cette route était leur orgueil ; je dis : était, car quoiqu'à peine finie, elle a déjà une histoire tragique. Hélas ! toutes les grandeurs de ce monde ont leur décadence. Oyez donc le récit des vicissitudes de la route de Capri.

Il y a trois semaines, on l'avait enfin achevée, bien remblayée, aplanie pavée de petits cailloux pointus, gratuitement fournis, je suppose, par les cordonniers du pays, et bordée dans toute sa longueur de murs neufs en pisé. Le clergé en grand cérémonial, avec l'étole et les cierges, l'avait bénie, le pays était fier et tout Capri descendait journellement au port, rien que pour parcourir la belle route ; quand arriva, il y a huit jours à peine, une pluie torrentielle. Les eaux descendaient à flots les parois dures et nues des montagnes. Or, trouvant cette belle route toute neuve, le torrent s'avisa

qu'on s'était mis en frais de canalisation pour le recevoir, et sans hésiter s'en accommoda pour ses besoins immédiats, en fit son lit et s'y démena comme un beau diable. Grossissant toujours, il finit par s'y trouver à l'étroit, creusa, ravina, bouscula, fit tant et si bien, qu'en fin de compte il bouleversa les murs en pisé tout frais et se précipita droit à la mer, bondissant en cascades au travers des plantations de vignes, d'orangers, de citronniers, qu'il sema partout de pierres, de graviers et des petits cailloux chers aux bottiers capriotes. Pas n'est besoin de vous dire en quel triste état fut la route après les ébats de son visiteur. Nous la trouvâmes tant piteusement arrangée, que nous jugeâmes prudent de ne pas nous y aventurer et prîmes pour monter à Capri par les anciens chemins étroits et multiples que les vieux avaient construits.

En ce moment la perplexité est grande de savoir quel sera le sort futur de la route. — Le consiglio communale forme deux camps tranchés : l'un prétendant voir le signe de la colère céleste dans la prompte catastrophe et refusant de remettre la route en état, crainte de plus grands désastres ; l'autre, les libéraux du lieu, opinant que c'est la bénédiction du clergé qui a porté malheur. Le doyen, allèguent-ils, a le mauvais œil. Ils prétendent reconstruire la route au plus tôt, mais sans bénédiction, sans étole et sans cierges. A ce prix, affirment-ils, elle tiendra. — Enfin les antago-

nismes sont aux prises, et Capri se demande anxieusement comment cela finira. Pour nous, que cette guerre laisse froid et qui avons pris notre parti des petits sentiers, nous gardons une attitude neutre, et, quand on nous questionne trop passionnément, répondons avec prudence : « Chi lo sa ? »

Malgré ces querelles intestines, Capri est un petit paradis et l'un des coins privilégiés de cette terre d'Italie, heureuse entre toutes. Partout en terrasses, l'olivier, la vigne, le figuier et les beaux taillis de l'oranger et du citronnier qui accrochent leurs fruits d'or dans le vert sombre du feuillage. Le laurier rose s'enlève en jets magnifiques, et ses fleurs rouge-tendre dépassent haut les clôtures, tandis que le néflier d'Afrique, aux longues grappes fleuries, jette au loin son parfum délicieux et doux.

Non moins luxuriante est la végétation sauvage le long des pentes abruptes ou négligées par la culture, ou sur les bords des mille sentiers qui découpent l'île. La Mère Nature, ici seule maîtresse, a voulu déployer autant de magnificence et plus de fantaisie que l'homme. Ce sont toutes les variétés de l'euphorbe qui s'arrondissent en beaux buissons, réguliers comme la coupole d'un dôme. Puis le myrte au feuillage nerveux et gracieux, au fruit d'un mauve sombre, le lentisque aux grappes pourprées. Voici des fougères aux formes élancées et délicates et, à côté, les flèches vertes du narcisse. De tous côtés, accrochés aux anfractuosités des rocs, plantés sur les murs en longues haies, vingt

espèces de cactus et d'aloës, quelques-uns énormes, étendent à la ronde le rayonnement de leurs dards acérés. Plus loin se tordent les bras lourds, déjetés, du figuier d'Inde, aux feuilles plates et épaisses, offrant au promeneur ses fruits rafraichissants.

Mais ce que j'admire surtout, c'est l'arbre à fraises, un bel arbuste puissant, au feuillage luisant et ferme, ressemblant à celui du laurier. Le voici en fleurs et tout chargé de clochettes blanc-crème, massées en grappes ; à côté, en voilà d'autres portant des fruits jaunes d'or, de la grosseur d'un raisin, d'autres encore ont leurs fruits mûrissant, d'un rouge vif, et qui brillent appétissants dans le feuillage sombre. Rien de plus beau que ce superbe arbuste qui s'élève en bosquets serrés de plus de deux mètres de hauteur, et fait songer aux bois sacrés entourant les temples de l'ancienne Grèce. Ici, ils couvrent en masses verdoyantes toutes les pentes non cultivées. A chacune de nos promenades, nous cueillions par centaines ses fruits savoureux et frais.

Aucune description ne donne le sens exact des splendeurs et du charme de cette végétation magnifique. Partout où entre les roches, il reste un coin de terre, ce coin est fertile, partout, la plus luxurieuse abondance. D'ailleurs, Capri est merveilleusement situé. Abritée par ses roches contre les rudesses du vent du Nord et constamment rafraichie par la brise de mer qui tempère les ardeurs dangereuses du Midi, cette île heureuse jouit d'un prin-

temps presque constant. Si ce n'est le Paradis, c'en est du moins la douce image.

LES CAPRIOTES. — LEUR VIE PRÉCAIRE.

Par une rare harmonie, la race qui peuple l'île est belle et à l'unisson de cette nature si charmante. Ses habitants descendent de colons grecs qui vinrent ici de bonne heure, et beaucoup ont conservé le pur type des anciens Hellènes ; d'autres cependant sont de race sarrasine, aux traits fins et nerveux, au nez aquilin, aux yeux d'un noir profond, beau type d'ailleurs, souvenir vivant du ciel d'Afrique, de cette Afrique d'où vinrent leurs aïeux sur des barques corsaires. Et tandis qu'à Naples, il est rare de voir un visage vraiment gracieux, à Capri, au contraire, presque tous sont fins, sympathiques, parfois d'une pureté de traits vraiment remarquable. Il y a de vieilles femmes qui ont l'air et le port de matrones patri-ciennes, à la haute taille, aux traits classiques. Des bambins ont le type des chérubins gracieux de Raphaël. Certains pêcheurs de la côte sont superbes, musclés, bronzés. Et mes deux amis, les peintres, viennent faire des études ici, plutôt qu'à Rome, y trouvant de plus beaux modèles, une grâce plus aisée, une allure plus fière.

Mais cette population, quoique fine et intelligente,

est malheureusement dans des conditions de vie fort précaires. L'île n'a pour ressource que la pêche et les fruits de son sol. La pêche se vend à Naples, mais à un prix tel qu'un homme, en douze à quinze heures de rude travail, peut à peine gagner fr. 1,75 à 2 fr. Le marin qui n'a pas hérité d'un filet — car le filet est coûteux et constitue ici un patrimoine, à telles enseignes que ceux qui ont un filet forment une sorte d'aristocratie, et ceux qui n'en ont pas, la plèbe — ceux-là en sont réduits à s'enroler pour aller chercher le corail sur les côtes de Sicile. Mais quel esclavage ! Ils s'engagent pour six mois au moins, pendant lesquels on leur donne du pain, de l'eau potable et fr. 1,25 par jour. Pour ce maigre salaire, ils sont de corvée jour et nuit, plongeant constamment, toujours mouillés, dormant même dans des habits ou mouillés ou humides, ne venant jamais à terre, et n'ayant pour tout repos que trois heures la nuit, et une heure le jour. Je ne donnerais pas ces détails, auxquels il m'était moi-même difficile d'ajouter d'abord foi, s'ils ne m'avaient été fournis par un pêcheur revenu depuis peu de cet enfer, et que je vis émacié, demi mort, peut-être brisé jusqu'à la fin de sa vie. Une fois par semaine seulement, le dimanche, ils ont un supplément de nourriture, des haricots ! Jamais de viande, pas même de poisson ; chose incroyable, on n'a pas le temps de pêcher. Tout est absorbé par le travail aux bancs de corail.

Ces pauvres gens sont traités bien pis, je ne

pouvais m'empêcher d'y songer, que les bandits qui, après une vie de brigandage, sont enfermés à perpétuité dans les prisons italiennes. C'est à désespérer d'être honnête; cependant le vol est rare à Capri, et l'on n'y connaît d'autres meurtres que ceux que provoquent la jalousie ou la vengeance.

Aux champs, le travail est mieux payé, ou plutôt moins mal. — Un homme reçoit fr. 1,60 à fr. 1,80 pour quatorze heures de travail. Les femmes n'y vont guère. On ne travaille qu'à la houe dans les vignes et les orangers, et il paraît qu'elles ne conviennent pas à cette rude besogne. Mais, ce qui est triste à dire, elles font partout office de bêtes de somme. Un proverbe italien, fort irrévérencieux, dit qu'une femme porte mieux qu'une mule, parce qu'elle est un peu plus intelligente. Je demande pardon de le citer, mais il donne la note. Dès mon arrivée dans Capri, je fus douloureusement impressionné de voir de toutes jeunes filles portant sur la tête, installés sur un mince coussinet, de lourds blocs de pierre; lourds, j'en puis parler en connaissance de cause; l'autre jour, l'une d'elles par mégarde laissa choir son fardeau, et j'aidai à le relever. Ces blocs d'une pierre spéciale, débarqués sur la grève, il leur fallait les porter jusqu'à mi-côte où l'on bâtissait. Toutes avec leur charge montaient jusque-là, pieds nus, sur un chemin de petits cailloux pointus. Et pour ce travail d'esclave ces pauvres femmes reçoivent par jour 80 centimes. Comment elles y résistent, je ne le comprends pas.

Leur nourriture consiste en un peu de pain, parfois des légumes, quelques fruits, et de l'eau. Beaucoup d'eau ! Moi qui me nourris mieux, sans comparaison, je ne sais si je saurais d'emblée faire le dur travail qu'elles font.

Cet état de choses est lamentable et malheureusement ici, comme partout, quand il s'agit de questions sociales, on n'y voit pas de prompt remède. Ce serait tout un ordre de choses à changer et ce ne peut-être là que l'œuvre du temps. Celui qui prolonge son séjour dans Capri et voit cette race si belle encore, ces descendants d'un des plus nobles peuples de l'univers, courbés sous un destin si dur, en souffre véritablement et leur misère sous un ciel si clément et une nature si prodigue est une note douloureuse qui assombrit ses joies.

LES FARIGLIONI.

Derrière la ville de Capri, en descendant le versant tourné vers la côte africaine, on arrive promptement au Cap Tragaro, où quatre monstrueuses croupes de rochers dressent dans la mer leurs masses grises à parois perpendiculaires. Ce sont les Fariglioni. L'un tient encore à la côte par un étroit isthme pierreux presque à niveau des eaux ; les autres surgissent à deux cents pieds de hauteur du sein même des flots qui les entourent d'une

constante écume. Toute la côte, le long de la baie, est d'ailleurs semée d'écueils plats, ressemblant à de monstrueuses molaires, aux mille pointes, aux bords aigus et dentelés. La vague venant du large s'y heurte, se bouscule, se déchire et hurle en écumant et en jaillissant en mille gerbes. Sur toute cette côte, la mer ne forme qu'une ceinture blanche, étincelante, d'où se détachent, retournant au large, de longs rubans d'argent, brillant sur les flots verts et bleus. Le soleil partout miroite et anime cette scène sauvage de mille étincelles fugitives.

Mais le spectacle est surtout imposant et grandiose quand on quitte le rond-point bastionné, construit à cet endroit, et qu'on descend à gauche jusque sur l'étroite bande de rochers joignant à la terre le premier des grands écueils. Là on voit de loin les grandes vagues arrivant du large, rapides, en masses lourdes et menaçantes, se précipiter entre les récifs et s'engouffrer comme un torrent dans l'étroit goulot. Partout elles s'accrochent et se déchirent aux parois tranchantes, ébréchées, et rejaillissent fumeuses, en immenses gerbes d'écume avec une voix tonnante. L'agitation est folle, titanique, incessante. Tout bouillonne et tourbillonne, et se gonfle et se tord en convulsions formidables. La lame s'élançe, colossale, montant à l'assaut le long des flancs du roc, pour s'affaisser en lourdes masses. Toute blanche, la mer balotte furieuse d'un écueil à l'autre, bousculée, frémissante et retombant

toujours le long des parois à pic avec une colère et des hurlements désespérés. Parfois elle s'engouffre sous le roc, en des cavernes que depuis des siècles elle creuse pour le miner, et tout à coup repoussée, jaillit en explosions soudaines, avec le bruit du canon et un immense éventail d'écume. La roche voit impassible, sereine, à ses pieds, cet incessant orage.

Depuis des centaines de siècles dure ce duel que sans doute est venu voir Tibère, à la place où je suis en ce moment, assis devant ce gouffre qui jette parfois jusqu'à moi les dernières gouttes de son écume. Quelles pensées sont venues assaillir le vieux despote, le libertin cruel, devant le déploiement de ces forces qui seules défiaient son impérial pouvoir et lui parlaient de puissances redoutables et souveraines. Ici plus qu'ailleurs, le remords de sa vie de crimes et de débauches a dû le hanter. Ici, il a eu la vision des dieux menaçants et vengeurs, ce tyran mourant dans la pourpre et donnant au monde le spectacle et le défi du mal toujours triomphant.

Pour moi qui, Dieu merci, n'avais, en venant à Capri, qu'une conscience paisible et un cœur léger, mes pensées ne prirent point un tour tragique, mais je songeai assez mélancoliquement au rapide déclin de notre vie, opposé à l'éternité de ces forces immuables... Et je me disais : combien d'hommes sont déjà venus comme moi contempler ici ces puissances sauvages. Et jusque dans un lointain

avenir combien d'autres y viendront, alors que nos agitations, nos œuvres pour nous si grandioses, le travail des générations présentes, leurs villes aujourd'hui superbes, ces empires puissants, ne seront déjà plus qu'un point dans le passé, aussi oubliés, aussi ensevelis que le sont aujourd'hui les agitations et les travaux de ces multitudes qui vivaient au temps des Pharaons. A leur tour, de ces hommes futurs quelques-uns viendront ici, et les mêmes pensées les agiteront et le même coup d'œil sur le passé et l'avenir. Toujours l'homme s'en ira rapide, n'est et ne sera qu'un moment dans le temps, alors qu'éternellement cette mer assaillira de sa vague ce roc éternellement dominateur.

Mais le soleil brille et répand la joie à flots, le vent est frais, le ciel pur. Arrière les pensées mélancoliques; c'est le moment de vivre et de jouir de la vie. Levons-nous, et en avant ! D'ailleurs, la géologie prétend que les rocs eux-mêmes ne sont pas éternels. Un jour, la mer finira par avoir raison de celui-ci; donc, ne le jalousons pas trop.



UNE PROMENADE A CAPRI. — L'ARCA NATURALE. —
JE RENCONTRE LE PLUS HEUREUX DES ITALIENS.

En foi de quoi, je me remis en route et fus boire un verre de vin blanc de Capri dans une « casa » blanche, à mi-côte de la montée en face

des Fariglioni. La casa est tenue bien propre, bien nette par une grande et belle femme, vraie matrone romaine au port droit, à la haute pres-tance. Je causai assez longuement avec elle. Son bavardage naïf et le chaud vin de Capri chassèrent tout reste de philosophie pessimiste. Au moment de sortir j'aperçois un tambour de basque.

— Danse-t-on chez vous, la mère ?

— Comment donc, et aujourd'hui même.

— Aujourd'hui ! Quelle chance !

— Oui, tous les samedis à cinq heures le travail cesse et les jeunes filles des « Case » voisines, parfois quelques-unes de Capri, viennent sur la terrasse danser la Tarentelle.

— La Tarentelle, à cinq heures ! aujourd'hui ! va bene ! j'en serai.

Il était deux heures, je résolus d'aller entre-temps avec un ami qui m'avait rejoint, voir l'Arca Naturale, une des merveilles de Capri. Nous avons, en partant des Fariglioni, à suivre les rochers à mi-côte, en nous faufilant le long de leurs parois plongeant dans l'Océan, vrai chemin de chèvres s'il en fut, mais chemin admirable, car ces roches ont les aspects les plus étranges du monde, des décou-pures bizarres, ici creusées en cavernes, là en voûtes surplombant l'abîme, là dévalant dans la mer en cascades pétrifiées. Mais le chemin est bien mauvais, bien étroit, c'est un vrai casse-cou. Ne regardons pas trop le pittoresque et ayons le pied sûr.

Voilà qu'à un tournant, nous voyons parmi toutes ces formes excentriques, la plus extraordinaire. C'est une roche d'au moins quatre cents pieds de hauteur, percée à jour en forme d'arc immense. L'un de ses piliers plonge dans la mer, l'autre est tout entier sur la terre ferme, tandis que haut dans les airs s'élève sa voûte colossale, arc de triomphe gigantesque bâti par la nature qui semble avoir voulu glorifier ses œuvres dans cette île merveilleuse par une dernière et plus rare merveille. Par l'entrebaillement des piliers apparaît la mer bleue et la côte italienne, depuis le Cap de Campanilla jusqu'au delà de ces îlots épars que le bon Homère affirmait être habités par les Sirènes. Le coup d'œil est inoubliable, aucun décor d'opéra, aucun paysage dantesque, même interprété par la fantaisie de Doré, ne rivalise avec ce tableau grandiose et sauvage.

Après un certain temps consacré à l'admiration et au repos, nous reprîmes le chemin du retour, toujours fort désagréable, le long de parois presque à pic baignées par les eaux. Nous le refîmes toutefois sans encombre. Près de l'arc, sur une terrasse toute semée de myrthes et d'euphorbes en beaux arbustes arrondis, j'avais remarqué quantité de lézards d'un vert bleuâtre, aux ventres d'acier bruni; j'en vis également beaucoup en revenant aux Farigioni. A tous moments, nous les dérangions dans leurs siestes paresseuses, et ils filaient comme des flèches, bondissant sur les pierres, et

se fauflant sous quelqu'herbe ou quelqu'anfractuosité.

Sans conteste, pensai-je, le lézard est le plus heureux habitant de ce pays heureux, et les lazzaroni, j'en suis sûr, doivent se l'être dit bien souvent. Partout le couvert mis, le gîte assuré, pas d'impôts, pas de gouvernement tracassier, pas de conscription, aucune échéance menaçante à jour fixe, pas de contrariétés domestiques, ou d'infortunes conjugales, du moins j'aime à le croire; bref, le lézard vit en une joie et un bonheur parfaits. Tous les maux de la vie lui sont épargnés, et il en a tous les bienfaits, toutes les insouciances et par surcroît ici, un air admirablement fluide et une nature unique en beautés de tous genres. Car je suis d'avis que le lézard apprécie les plaisirs esthétiques : j'ai remarqué ses colonies toujours nichées là, où le point de vue était le plus beau. Ils font d'ailleurs un choix intelligent de leurs gîtes, ont leurs villas d'été en pleine herbe parfumée et leurs maisons d'hiver dans des retraites profondes. Enfin je les dis heureux, leur félicité est à mon sens complète, je la leur envie. Et si la métempsychose n'est pas un vain mythe, ce que je crains bien, je demande à renaître lézard à Capri, Sorrente ou Amalfi. Avis à celui que la chose concerne.

LA TARENTELLE.

Comme j'en étais là de mon raisonnement, nous entendîmes le ron-ron du tambour de basque. Nous arrivions juste à point, la tarentelle commençait.

Cinq jeunes filles et deux jeunes hommes, tous habillés presque exclusivement de blanc, voilà les acteurs. Tous ont les pieds nus. A Capri, le beau monde ne se chausse que le dimanche. Et encore, les souliers gênent les Capriotes, peu habitués à ce luxe de Sybarite. Aussi, quand le dimanche la tarentelle sonne, toutes ces dames se déchaussent. Le vestiaire est rempli de souliers.

Bref, voilà nos acteurs. Ils sont sept qui représentent l'orchestre, le chœur antique et le corps de ballet. L'orchestre, c'est le grand tambour de basque armé de minces lamelles métalliques, au cliquetis sonore. Une des jeunes filles le frappe, les doigts écartés. Le chœur est représenté par une autre, qui chante sur un rythme rapide une mélodie monotone. Trois jeunes filles et les deux jeunes gens dansent, mais toujours en deux couples seulement. L'une des danseuses se repose à tour de rôle, et, pendant ce repos, accompagne en sourdine celle qui chante.

On commence; le tambour fait entendre quelques mesures brusques; les couples s'élancent. C'est un sautillerment rapide, heurté, mais cependant gracieux. Chacun des danseurs semble danser

à part soi et suivant son inspiration personnelle ; ils s'avancent, se cherchent, se dérobent, toujours sautillant du même pas saccadé, parfois s'enlaçant, mais seulement un instant, au vol. Le charme assez étrange de cette chorégraphie naïve consiste d'abord en ce sautellement court et heurté qu'accompagne un mouvement constant des bras, tantôt élevés au-dessus de la tête, tantôt à hauteur des hanches, tandis que les doigts font entendre un claquement sec de castagnettes qui suit le rythme et se presse ou s'alanguit avec lui.

L'intérêt n'est pas moins dans le caractère, représentant d'ordinaire les ruses et les jeux de l'amour, l'amant qui recherche et poursuit sa fiancée, celle-ci se dérobant et pourtant le retenant d'un sourire.

Mais ce qui en fait surtout l'originalité, c'est que les figures, quoiqu'ayant un certain cadre général et convenu, sont pour grande part spontanées, improvisées. On voit tout à coup le quadrille, au lieu de rester en deux couples distincts, se croiser, s'enlacer, s'écarter, revenir, sans que toutefois dans ces figures rapidement conçues, il y ait confusion apparente. Le vif instinct de cette race nerveuse fait qu'un couple saisit ce que veut l'autre, se prête à sa fantaisie, à son impromptu, y plie pour un moment son propre jeu. Puis, par une inversion gracieuse, l'imbroglio se dénoue et la tarentelle par groupes séparés recommence. Le tambour jette sur le tout son bourdonnement monotone,

mais brusqué, tantôt excitant, tantôt assoupi, car les intentions des danseurs sont observées attentivement par l'accompagnatrice. C'est l'orchestre qui se règle sur la danse et non celle-ci qui se laisse servilement mener par lui.

La tarentelle est essentiellement chaste. L'allure générale a quelque chose de fier, de dégagé, chez les femmes surtout qui dansent le corps droit, la tête haute. Cette danse serait même sévère, si les hommes n'y mettaient quelque chose de leur vivacité napolitaine et de leur verve facile. On prétend qu'elle est l'image affaiblie par le temps des anciennes danses sacrées des grecs. Tout contribue, à mon sens, à justifier cette opinion.

Toute la soirée, nos Capriotes burent abondamment du vin qu'offrirent quelques étrangers attirés par la tarentelle et les danseuses en eurent leur bonne part. Ces fortes filles robustes, solides, portant tout le jour des fardeaux, ne craignent pas le vin du pays, et nous n'aperçûmes pas qu'à la fin de la soirée la danse eût en rien perdu de sa retenue.

Pour que la fête fût complète, elle fut terminée par un repas au macaroni. Deux grands plats de la pâte favorite furent posés à terre sur le sol de la terrasse; l'orchestre, le chœur et le corps de ballet s'accroupirent autour, et un embrouillamini de mains fouillèrent activement la pâte fumante et gluante. Pas de cérémonial inutile. L'assiette et la fourchette sont à peu près inconnues. Ces bonnes

gens en sont encore à la simplicité de Diogène. Deux lampes de forme antique éclairaient pittoresquement cette scène amusante, et dans la nuit on entendait constamment les hurlements rauques de la mer harcelant les écueils.

LA GROTTÉ D'AZUR. — UNE NOCE. — COUTUMES
LOCALES. — EFFET DE NUIT.

J'étais à Capri depuis plus de huit jours et n'avais pu voir encore la célèbre grotte d'azur. Il faut un temps fort calme, une mer absolument unie; l'entrée de la grotte est un long et étroit tunnel de rochers n'ayant pas un mètre de hauteur au-dessus des eaux. Il faut, même quand la mer est bien calme, se coucher à plat dans le fond d'un petit canot pour pouvoir entrer. Dès que le flot gonfle, on ne passe plus, le canot risque de se briser ou de rester accroché dans les anfractuosités des roches. Pareil accident est arrivé récemment à deux Allemands qui restèrent ainsi collés avec leur barque contre la voûte de l'étroit passage pendant plusieurs heures. Il fallut que des pêcheurs les vinsent secourir.

Je voyais arriver avec ennui la fin de mon séjour sans avoir eu une mer propice. Aujourd'hui, coûte que coûte, je résolus à tenter l'aventure. Tandis que mon canotier rame, car la grotte est

à deux kilomètres du port, le long de ces hautes parois rocheuses qui plongent verticalement dans la mer, tout en ramant donc, il me dit : Signor, la mer est encore trop forte, nous n'entrerons pas. — Ah ! par exemple, nous verrons cela ! Mais arrivé devant la grotte, il n'y a pas à douter ; pas moyen d'entrer. Il me faut cependant voir la grotte absolument. Donc, il ne reste qu'un parti à prendre, c'est de pénétrer à la nage. On m'avait dit que des anglais l'avaient fait ; j'en ferai bien autant. Je n'hésitai plus ; quelques minutes après, je sautai à la mer et en quelques brassées j'étais à la bouche du tunnel. Le flot en grondant me poussa à travers l'étroit goulot. Enfin j'étais dans la grotte d'azur.

Jamais je n'oublierai le magique spectacle que je vis alors, je nageais dans une mer de turquoises et d'émeraudes. On eût dit une immense nappe d'un bleu cristallin éclairé par la lumière électrique. Vous savez ces bocaux bleus que certains droguistes ont à leur vitrine et qui, éclairés le soir, éblouissent le passant. Voilà exactement la coloration, mais moins aveuglante. A chacun de mes mouvements le flot jaillissait en mille gouttelettes de diamant. L'eau était d'une limpidité et d'une fluidité parfaites et semblait un cristal liquide qui s'égrenait autour de moi en mille étincelles bleuâtres et argentées ; un bain de perles liquéfiées, d'un conte des Mille et une nuits. Mais je multiplie en vain les comparaisons, rien ne peut

donner l'image exacte de ces teintes merveilleuses. Un immense diamant bleu où scintillent mille globules d'argent, voilà à peu près l'impression.

La mer y est profonde. Je plongeai et à travers la clarté cristalline du flot, je vis indéfiniment s'enfoncer la paroi roussâtre des roches. La grotte me parut longue d'environ cinquante mètres et large de moitié. Quant à sa hauteur, elle a au moins dix mètres dès qu'on a dépassé le tunnel d'entrée.

J'eus de la peine à en sortir; le courant et la vague me repoussaient et le vent me fouettait le visage d'une pluie de gouttelettes irritées. Il me fallut nager vigoureusement pour regagner ma barque, et au retour, je ramai moi-même sans désespérer, pour me réchauffer après mon bain prolongé.

En revenant à l'hôtel, je vis une noce, descendant de l'église. Point de costumes originaux. La mariée semblait habillée à Pontoise. Et sa couronne d'orangers était artificielle, alors que les bosquets du voisinage lui eussent fait une si belle et odorante parure. Ces gens-là décidément ne comprennent rien à la vraie poésie.

Le marié en redingote et coiffé d'un chapeau rond, fumait glorieusement un de ces longs et minces cigares Vevey, noirs, forts et empestés que fournit la régie italienne. L'odeur du tabac, au lieu de celle de l'oranger; oh! civilisation, voilà de tes coups!

Je m'en allais, regrettant cette complète absence

de poésie et de couleur locale, lorsqu'on me fit remarquer un détail qui m'avait échappé et qui est fort caractéristique.

Depuis l'église jusqu'à la maison nuptiale on sème des roses effeuillées sur le passage des nouveaux époux, si la médisance n'a pas à gloser sur le compte de la jeune mariée, tandis que ce sont des haricots qu'on jette par poignées, si elle a eu l'imprudence d'effeuiller avant l'heure sa couronne virginale. Pareille mésaventure advint récemment au mariage du fils d'un des principaux hôteliers de Capri. Il en fut furieux et prétendit dénoncer à la justice tous les semeurs de haricots. Ce fut un bel éclat de rire dans l'île. Je dois dire à la louange du couple que je croisai que je vis d'abondantes roses sous ses pas. D'ailleurs, la mariée se nommait Raphaëlle. Avec un nom si angélique, et quand on a pour patron l'Archange vainqueur de Satan, peut-on avoir succombé?

Le soir, on dansait la tarentelle à la casa des jeunes époux et naturellement, j'y fus.

C'est décidément une danse originale. Elle n'a presque pas de règles, chacun se fait une façon personnelle et danse d'instinct suivant son caractère.

Raphaëlle dansa avec un colonel américain, ancien sudiste, qui après la guerre roula longtemps par le monde pour venir s'échouer à Capri, où il s'établit à demeure. La jeune fille dansa gentiment, avec grâce, mais visiblement gênée par sa chaus-

sure. Le colonel, qui a pris du ventre, avait une danse lourde et ventripotente. Il ébranlait le parquet de ses sauts qui n'avaient rien de la verve capriote, mais où l'on trouvait de vagues rappels de la gigue et du Yankee doodle-doodle.

Voici le marié qui danse, nerveux, agité et toujours fûmant. Le cigare est à Capri, l'enseigne des jours solennels. Cela vaut autant que chez nous le champagne traditionnel. Aussi le brave homme fuma tout le temps avec conviction et sans désespérer.

Il n'y eut jamais que quatre danseurs en deux couples, mais se relayant constamment. Tantôt c'étaient toutes femmes. Voilà maintenant trois hommes et une femme. Les deux hommes qui se font vis à vis sont le frère de la mariée et son père, des pêcheurs à filet. Tous les deux sont en camisole blanche, pantalon de coutil et les pieds nus. Ils exécutent un pas furibond. Courbés en deux, souples, agiles, et bondissant soudain avec des gestes presque menaçants, on dirait des fauves s'ébattant en leurs jeux dangereux.

Deux ou trois jeunes filles dansent avec une grâce naïve et des attitudes charmantes. L'une surtout, Philomèle, les cheveux noirs, abondants, et à moitié défaits, un type grec d'une beauté sévère nous ravit tous. Un de nos amis, le peintre hongrois, amant passionné de l'antique, était surtout enthousiasmé et retrouvait dans sa danse les gestes et les attitudes retracés sur les vases grecs et pompéiens.

Eh ! Signor Barbarossa, lui dit tout à coup le vieux pêcheur « perché non ballate » pourquoi ne dansez-vous pas ? Mon ami a une barbe d'un blond assez intense, ce qui lui vaut le nom de « Signor Barbarossa ». Moi-même je fus invité à m'élancer à mon tour. Nous nous récusâmes à regret, et au grand étonnement de ces braves gens, qui s'ébahirent naïvement qu'à notre âge nous ne dansions pas encore la tarentelle.

A ma rentrée, la nuit était venue, nuit douce et superbe. Accoudé à ma fenêtre, je la regardai longuement.

La mer était noire et lourde avec des reflets indécis tremblant par plaques à sa surface. Le ciel était sans nuages et sans lune, tout étoilé, brillant de constellations et de lointains soleils. A l'horizon des masses sombres et irrégulières. Ce sont les rochers de Sorrente et la côte napolitaine qui se détachent en noir sur l'indécise lueur du firmament. Près de moi les montagnes de Capri dressent leurs hautes croupes.

Mais la surface du golfe s'anime et bientôt est mouchetée de petits feux tremblotants. Ce sont les gens de l'île et de Sorrente qui vont pêcher au falot. Leurs barques silencieuses glissent ; les unes par groupes, et je vois les points brillants se déplacer

et décrire entr'eux des zigzags capricieux; d'autres, solitaires, longent les rochers de la côte et semblent s'y accrocher comme des vers luisants piqués dans un buisson sombre.

Voilà le phare de Sorrente, feu tournant rouge, qui tantôt s'efface, puis soudain luit et envoie sur les eaux un long faisceau de clartés. Plus loin, voyez cette flamme courte et large, d'un rouge sombre, qui paraît par intervalles au sommet d'un mont noir. C'est le Vésuve. Son cratère brûlant jette ses lueurs sur la fumée qui s'en échappe constamment.

Voici des feux bizarres, en gerbes irrégulières, tantôt rouges tantôt violettes, près de Portici. Je les regarde longtemps sans en démêler la cause. Mon hôte enfin m'apprend que c'est un feu d'artifice tiré sur la plage en l'honneur de S^t Louis de Gonzague, dont c'est aujourd'hui la fête. J'en aperçois d'ici les fusées lointaines.

Enfin, tout à gauche, l'horizon s'allume de mille petits points scintillants qui courent le long du golfe en une ligne immense. C'est Naples. Ses feux en rangs pressés s'étagent par gradins et se perdent peu à peu en s'éparpillant dans les profondeurs noires des collines qui l'entourent. Au-dessus de la ville, la grande Ourse déploie son char superbe. Partout les étoiles étincellent, plus brillantes dans cet air pur et fluide que dans notre air humide du Nord. Au sommet des collines de Capri, Jupiter flamboie, et ses rayons se réfléchissent dans les

flots calmes avec une large lueur diffuse. De ma fenêtre ouverte j'entends la mer se jouer sur les rochers du rivage avec un chant monotone. Sa frange blanchâtre reluit vaguement à l'indécise clarté du ciel plein d'étoiles.

Le lendemain était le jour que je m'étais fixé pour mon départ. Quelques heures avant de quitter Capri, je revis plusieurs des danseuses de la veille. Elles travaillaient aux terrassements, car, je le constate, l'esprit du siècle l'a emporté. On répare la route tant mise à mal par l'ouragan, et on l'inaugurera laïquement. Ce sont des jeunes filles qu'on emploie aux travaux; elles vont chercher le gravier éboulé sur les plantations, dans une corbeille ronde qu'elles rapportent sur la tête, en des attitudes de cariatide. Cette habitude de porter sur la tête redresse tellement tout le haut du corps, qu'elles ont toujours une démarche droite, ferme, de fière allure; mais le rude travail au soleil les fane, je le crains, rapidement.

Tandis que je les regardais travailler, j'en vis passer d'autres portant, sur la tête toujours, un lourd sac de farine. On ne cultive pas le blé dans l'île. Toute la farine s'importe et ce sont des femmes qui, la prenant au port, montent, pieds nus, la pente raide qui serpente jusque Capri. Il y a une demi-heure d'ascension par une route ravinée et semée de cailloux. Chaque sac pèse de 50 à 60 kilogrammes; pour le porter jusqu'au haut de ce calvaire, car c'en est un vraiment pour ces

pauvres femmes, elles reçoivent trente centimes ! Cela fait réellement mal au cœur ; j'en vis une surtout, une vieille, aux cheveux grisonnants déjà, le visage couvert de sueur, sous le soleil encore ardent, ahanant, respirant lourdement ; sur ses traits se lisait une angoisse muette. Elle avançait à pas lents, inégaux, et s'appuyant aux murs qui bordent la route. Quelle misère, hélas ! Et cela à la face de ce ciel riant, de cette terre si généreuse. Si elle a une âme même vagissante et confuse, cette féconde et puissante Nature, notre Mère impassible, comme elle doit protester et s'indigner devant pareil esclavage des plus nobles de ses enfants !



V.

LA SICILE.

30 octobre. 18 novembre.

EN ROUTE A TRAVERS LA BASILICATE ET LA CALABRE.

Il n'est pas toujours facile de quitter Capri, et j'en fis l'expérience. Les vapeurs qui déservent l'île, font le service irrégulièrement et ne viennent

que s'il se présente à Naples suffisamment de voyageurs pour défrayer le passage. Il faut donc que le temps ne soit ni pluvieux ni menaçant.

Malheureusement, depuis trois jours, le sirocco soufflait. De gros nuages qui nous arrosaient de pluies intermittentes, couraient lourdement dans le ciel. Et le golfe s'agitait, secoué de bourrasques inquiétantes. Aucun navire ne paraissait. Ce contre-temps pouvant durer, je résolus de partir par le petit canot à voile qui fait le service postal journalier de Capri à Sorrente. Je fis donc ce trajet avec quatre rameurs, dans une barque non pontée, ayant au mât la voile latine. J'imagine que ce fut dans le même appareil que les premiers colons grecs passèrent ce bras de mer. S'accroupirent avec moi dans le canot, des indigènes, hommes et femmes de Capri, si bien que nous fûmes seize dans cette coquille de noix ; et par la mer assez grosse et la lame qui fouettait de l'aile, nous embarquions par moments des douches qui nous cinglaient le visage et nous aspergeaient sans merci.

J'arrivai à Sorrente, passablement trempé, mais, le temps pressant, je partis immédiatement pour Castellamare et Naples. D'aucuns prétendent, avec raison, que la route de Sorrente à Castellamare, quoique vantée, ne vaut pas, comme pittoresque, celle de Salerne à Amalfi. Non qu'elle ne soit fort belle. Elle a même, sur celle d'Amalfi, l'avantage d'être ombragée de beaux arbres dans toute sa

longueur. En revanche, l'autre présente une succession de points de vue admirables et surtout une variété de décors que n'a pas celle-ci.

Quelques heures après mon arrivée à Naples, je partais pour la Sicile par le chemin de fer de l'Italie méridionale. Jusqu'à Salerne, le trajet est d'un intérêt constant. On longe la mer, d'abord à travers la banlieue de Naples jusqu'à Torre Annunciata, par un fouillis de petites villes d'une animation pittoresque. Partout, sur le rivage, de larges voiles étalées, couvertes de pâtes et de vermicelle en gros grains, séchant au soleil et que remuent à tour de bras des gamins presque nus, agenouillés dans leur marchandise. Quant au rivage, il n'est ni de sable, ni de galets, mais de cendre fine, couleur gris-noir. C'est qu'on est en plein domaine du Vésuve, qu'on voit constamment à gauche. Toutes ses pentes sont couvertes de cultures touffues d'orangers et de vignes, coupées de nombreuses villas, avec leurs jardins aux plantes tropicales.

On dépasse Salerne, Eboli, et bientôt, le pays change tout-à-fait. D'abord encore boisé, il devient rapidement sauvage, mal cultivé et enfin presque désert. Au delà d'Eboli, l'oranger disparaît, quoi qu'on s'enfonce de plus en plus dans le Sud. Même la vigne se fait rare. Ce ne sont plus que landes rousses, montueuses, où croissent par groupes de courts arbustes ; puis des collines pierreuses, nues, alternant avec des bois où je remarque quelques chênes énormes. Rien n'anime ce pays sans intérêt ;

pas même de costumes locaux. Quelques campagnards aux gares ; les hommes, des figures énergiques, maigres, sombres, portent le feutre mou, et le grand manteau bleu rejeté sur l'épaule, mais au lieu de la guêtre et des sandales, ils ont le pantalon effiloché tombant sur des souliers éculés. Un type classique de brigand, finissant en « Handbursche » allemand. Les femmes sont vêtues de cotonnette, les manches et le tablier blancs, et sur la tête une étoffe carrée, rouge-brique, qui retombe jusqu'au milieu du dos.

Tandis que notre train continue à rouler, le pays devient tout à fait rocheux et accidenté, à telles enseignes que les ingénieurs, pour frayer la voie, n'ont rien trouvé de mieux, que de lui faire suivre le lit du Selé, une rivière au cours torrentueux. Pendant une heure, ce ne sont que tunnels, galeries et viaducs, se succédant bout à bout, au travers des roches ou par dessus le torrent. Chaque fois qu'on revoit le jour, la vue plonge sur le Selé, bondissant et grondant, et à peine a-t-on jeté les yeux sur le pittoresque sauvage du tableau, qu'on s'enfonce dans un nouveau tunnel. Je remarque avec étonnement que tous les travaux d'art sont faits pour une seule voie. C'est au moins de l'imprévoyance.

Cela dure jusque près de Potenza, chef-lieu de la Basilicate. A partir de là jusqu'à Catanzaro en Calabre, je ne vis plus rien, la nuit était venue. Un incident assez caractéristique attira seul mon

attention. A Rocca, le premier arrêt après Metaponta, sur le golfe d'Otrante, deux de nos compagnons de route descendent du train. Ils sont du pays, car à la gare quatre hommes les attendent, l'un porteur d'une torche, les autres armés de carabines. La flamme rouge et sautillante éclaire vivement les visages sombres, barbus, aux traits énergiques, et scintille sur l'acier des armes et les harnais, plaqués de cuivre, des mules, dont on entend dans la nuit le grelot saccadé. Cela fait un tableau pittoresque, mais en même temps donne à réfléchir sur la sécurité de l'endroit. Y aurait-il ici un autre Manzi, qui n'a pas encore attaqué d'anglais et peut tranquillement exercer sa profession. Peut être paye-t-il patente.

Nous arrivons à Catanzaro avec le jour. Toute la nuit, nous avons suivi la côte de la mer et la suivons encore constamment jusqu'à Reggio. La voie ferrée est simplement posée sur la plage, à quinze ou vingt mètres de la vague, sur un remblai de deux mètres à peine. Cette mer, n'ayant pas de marée, permet d'en user ainsi. J'imagine cependant, que par de gros temps la voie doit être facilement coupée.

Le pays est inculte; tout semble gris et d'aspect misérable. Ce ne sont que monticules et mamelons crétacés ou argileux, absolument stériles; par plaques, une herbe maigre, courte. Où le terrain s'améliore, on cultive le maïs et l'olive, et ces cultures s'étendent jusqu'à la mer, sur la mince

bande qui court entre le rail et la frange du flot.

Tous les deux ou trois kilomètres, on passe un lit de torrent, plat, large et rocailleux, ressemblant à une route crevassée et pierreuse, au milieu de laquelle court encore un mince filet d'eau. Et en effet, il paraît qu'il fait office de route. Les pluies sont courtes, mais extrêmement abondantes. L'eau descendant de montagnes argileuses et imperméables, passe à flots, s'écoule rapidement, bientôt il n'en reste aucune trace, et pendant plusieurs semaines, plusieurs mois parfois de sécheresse ininterrompue, le lit du torrent sert de route plus ou moins carrossable.

Ici, l'on voit des costumes locaux ; les hommes en veste, culotte courte, guêtres, gros souliers ferrés, et coiffés du béret qui leur retombe en lourde masse sur le dos ; les femmes, en jupe bleue rayée, avec tablier et manches blanches et portant une coiffe plate de coton blanc. Je vois passer, portés par un seul mulet, deux fermiers, la carabine à deux coups sur l'épaule, en gens prudents. La race n'est nulle part belle. A toutes les petites gares, j'ai occasion d'en voir des échantillons, les traits sont irréguliers, amaigris, le teint jaune, terreux. On comprend que le sol est misérable, et que l'habitant en pâtit.

Pendant presque tout le trajet, le pays garde son aspect gris, stérile, désolé. A partir de Giocosa, on cultive, en plantations régulières, le figuier d'Inde qui partout en Italie ne sert que de

haie, clôturant les champs. Il paraît qu'ici le paysan, en désespoir de voir pousser autre chose sur sa terre que cette plante tenace, en fait la culture régulière. Ses racines très vigoureuses pénètrent profondément, disjoignent le terrain crayeux, et ses grandes feuilles plates et épaisses, ressemblant à des tuiles ovales, servent d'engrais et permettent à la longue une culture plus rémunératrice. Entretiens, son fruit sert de base à la triste nourriture de l'habitant. Il paraît d'ailleurs qu'on les exporte. A Paris, je vis, à mon retour, chez Potel des figes d'Inde et j'eus la curiosité de savoir ce qu'on les vendait : dix sous pièce. A Giocosa on en donnait indéfiniment pour un sou.

Je vois ici les traces de pluies récentes et très fortes, à telles enseignes que trois ponts du chemin de fer ont été balayés. Nous voyons leurs arches renversées et ensablées, tandis que le service se fait provisoirement sur des ponts en bois. Le désastre est récent, et déjà le large lit du torrent est à sec et sert à nouveau de route.

Les quelques villes qu'on dépasse, Gerace, Siderno, sont bien à l'unisson de ce pays misérable. Des masures, d'informes réduits, avec quelques grandes bâtisses grises, lézardées, tristes, pas de pavé, pas d'égouts, des porcs grouillant dans les rues à côté de gamins barbotant dans le ruisseau ; partout la négligence et la misère. Jamais, si ce n'est au fin fond de la Lithuanie, je ne vis rien d'aussi désolé.

On comprend ici quel bienfait pour nos pays du Nord d'avoir un régime des eaux. Car l'eau serait la fertilité pour ces terres pauvres qu'on voit gercées, brulées par le soleil. Si, au lieu de la laisser courir et se perdre à la mer, on la gardait pour la répandre par un système d'écluses et de canaux, la déversant sur les champs avec le limon qu'elle roule, je crois qu'on changerait du tout au tout l'aspect de ces campagnes. Maintenant l'eau et le limon, deux éléments de fécondité, courent ensemble à la mer. Au lieu de fertiliser, ils ravagent.

Près de Reggio, la culture soignée recommence. Je revois avec joie les beaux bosquets de l'oranger et du citronnier. Des oliviers en longues lignes, des vignobles bien entretenus s'étendent le long de la mer, et montent partout en terrasses sur les collines avoisinantes. A gauche se profilent de hautes côtes brunâtres, émergeant du bleu des eaux; c'est la Sicile. Voilà Messine, dont on voit de Reggio les forts et les batteries s'avancant en mer. La ville se déploie en amphithéâtre sur des hauteurs boisées; des villas par groupes s'étagent le long de leurs flancs et couronnent leur faite. Au loin l'Etna s'élève en pente douce, montant et s'allongeant toujours, jusqu'à ce qu'il dépasse et domine tout de sa masse immense.

TAORMINE. — UNE VISITE D'ABD-EL-KADER. — LE
THÉÂTRE GREC. — UN PARAPLUIE PHÉNOMÉNAL.
— LES FLAGELLANTS DE MANJOFFI.

Je ne m'arrête à Messine, ou plutôt on ne m'arrête que pour me faire subir les formalités de la douane. On ne peut, en Italie, passer le moindre bras de mer, sans que la douane vous attende et vous happe. Qu'on se garde donc d'avoir des cigares. Si j'en avais eu, j'en payais dix fois les droits.

Messine n'a rien d'intéressant. C'est une ville commerçante, dont la prospérité gagne, me dit-on, depuis l'unification de l'Italie. Beaucoup de navires grecs dans le port. Elle n'a plus de monuments, ni antiques, ni du moyen-âge. L'homme s'est tant battu sur ce sol, l'a tant dévasté qu'il a ruiné ce qu'avaient laissé debout les tremblements de terre. Beaucoup d'entre nous quittent la vie sans avoir créé, a dit un sage, aucun ne meurt sans avoir détruit. Messine est un bel exemple de notre tempérament démolisseur. D'ailleurs ne voyons-nous pas qu'il s'y rattache une certaine gloire. La Renommée a pour les destructeurs des complaisances et des soins pieux. Elle répète depuis vingtsiècles le nom d'Erostrate, qui brûla le temple d'Ephèse, et n'a jamais su celui de l'architecte qui le construisit. Et quelle auréole ne met-elle pas au front des grands tueurs d'hommes tandis qu'elle

oublie les princes débonnaires et bienfaisants. Décidément on nous nourrit dès l'enfance dans l'admiration des violents.

Rien ne me retenant à Messine, je partis immédiatement pour Taormina, au pied de l'Etna. Malheureusement, ce même fâcheux sirocco qui prétendait me retenir à Capri, rageait toujours, amenant de gros nuages qu'il avait ramassés, le long de la Méditerranée. L'Etna et toute cette côte pittoresque étaient enveloppés d'une épaisse buée grise, et d'heure en heure, se succédaient des rafales impitoyables. Après la pluie vient le beau temps, dit un proverbe fallacieux qui avait tort ici. Toujours le sirocco amenait de nouveaux renforts de nuées lourdes, gonflées de pluie, et pendant trois longs jours, je ne vis et n'entendis que la pluie et « l'aile des vents battant à ma fenêtre. »

Enfin le gros temps passa, et aussitôt j'en profitai. J'avais eu l'heureuse chance de faire rencontre du savant et vieil archéologue, le chevalier Cavallari, directeur des Musées et inspecteur général des antiquités de la Sicile. Je vis avec lui, à Taormine, les monuments de l'époque aragonaise, qui offrent un si ingénieux mélange de style mauresque et de gothique. C'est une charmante architecture, pleine de délicatesse et de goût, et qui sut tirer heureux parti des deux genres de matériaux, la lave noire et le calcaire blanc, que fournit l'île. Leur alternance forme des arabesques

du plus gracieux dessin. Il est regrettable que notre siècle ne songe pas à ressusciter ce style, si élégant et si léger. Le gothique mêlé au capricieux mauresque conviendrait beaucoup mieux à la physionomie de nos villes du Nord, que les pastiches grecs, ou néo-grecs, qu'on prodigue partout.

Mais loin de s'inspirer de ces charmants et délicats spécimens, tout au moins dans ce pays-ci qui les a vu fleurir, les générations, depuis deux siècles, semblent avoir pris à tâche de les détruire. Ces beaux palais maures sont en proie à des industriels, des iconoclastes, qui s'y sont nichés, s'y remuent et s'y retournent, coupant, à leur convenance ou à leur caprice, ici une frise chargée d'arabesques, là une arcade avec ses fines colonnettes, ou encore, trouant la façade, pour y installer la menuiserie d'une informe fenêtre carrée. Ces profanations font mal à voir, et M. Cavallari les déplorait avec toute son âme d'archéologue et d'artiste. Qu'y faire ? Le gouvernement ne peut tout acheter ; d'autant que dès qu'il en est question, on prétend à des prix exorbitants.

Taormina étale, autour de ces beaux débris, ses rues sales, tortueuses, raboteuses, et ses maisons déjetées. De ci, de là, on voit encore des piliers et des chapiteaux arabes dans la cour d'une locanda, où grouillent des porcs dans un pied de boue ; ou un délicieux balcon espagnol en fer forgé, au front d'une maison croûlante, à demi-éboulée, et dont



THÉÂTRE GREC A TAORMINE

l'unique aile encore debout est occupée par une maraîchère. Depuis le XVI^e siècle, l'art recule dans ce pays. Presque rien depuis ne s'est fait avec goût; mais le XIX^e est le plus coupable, et a porté au comble la misère du banal dans le neuf, et de l'insouciance pour le vieux. Non seulement, s'écrie Cavallari avec douleur, notre siècle est sans goût, mais il s'est encore acharné à profaner et à détruire ce qu'avaient au moins respecté les âges antérieurs. Cela est vrai un peu partout, et absolument vrai en Sicile.

Pour remettre le vieil archéologue en bonne humeur, nous allâmes voir le théâtre grec, ou plutôt romain, car ce furent, à son dire, les Romains qui, développant la conception grecque, lui donnèrent ses dimensions actuelles. L'édifice est remarquable. C'est de tous les théâtres antiques un des mieux conservés. La scène a encore une partie de ses murs, ses arcades et ses colonnes. Deux imposants vestibules presque intacts donnent entrée aux gradins, à gauche et à droite. Le théâtre est disposé en fer à cheval dans un creux naturel du roc. Mais ce qui est surtout admirable, c'est sa situation. Isolé sur un haut promontoire, presque à pic, il domine la mer à six cents pieds, et la vue plane sur l'Océan immense et sur la longue bordure d'ilots, de rochers, d'anses et d'écueils que forme ici la côte pittoresquement découpée. Du côté de la terre, un cirque de montagnes, dont la plus voisine, le mont Taurus, élève encore à huit cents pieds au-

dessus du théâtre son sommet couronné de murs en ruines. Ce sont les restes de l'antique Acropole des Sicules, qui date de plus de vingt cinq siècles; elle fut bâtie par les autochtones de la Sicile avant l'invasion des premiers Grecs. Enfin, dominant toute la scène et y ajoutant un caractère de beauté grandiose, l'Etna dresse sa large cime couverte de neige éblouissante; le coup d'œil est splendide et embrasse un immense horizon. Quelle différence entre ce théâtre à ciel ouvert, juché sur un rocher, devant un panorama d'une majesté si imposante, et nos salles modernes, étriquées, trop chaudes, pleines d'un air vicié et sans autre horizon qu'un rampe de gaz et des arbres ou des rochers peints. Comme tout l'appareil d'une représentation grecque était autrement émouvant. Joignez qu'on ne courait aucun risque d'être asphyxié ou grillé dans le désastre d'un incendie.

Tandis que pour nous en retourner, nous passons à mi-côte du roc sur lequel est assis le théâtre, mon savant guide m'arrête devant une longue construction faisant face à l'Océan. On eût dit un mur épais, percé de cellules superposées, un gâteau de miel avec ses alvéoles. J'en comptai trois lignes de trente environ. Chacune de ces cellules était profonde assez, pour y introduire un cercueil. Elles en avaient d'ailleurs la forme. Ceci, me dit M. Cavallari, est un ancien cimetière arabe. Pendant longtemps aucun des archéologues du Continent n'a été fixé sur la nature de ces excavations. On

reconnaissait bien que c'était une nécropole, mais quelle était la race qui enterrait ainsi ses morts ? Le mystère fut éclairci d'une façon assez originale. Quand Abd-el-Kader fut rendu par la France à la liberté, il s'en alla vers l'Asie-mineure, par l'Italie et la Sicile, et passa par Taormine. Arrivé devant ce monument, il donna brusquement ordre à sa voiture d'arrêter, descendit et se prosterna trois fois, le front contre terre, avec une émotion visible. Ensuite se tournant vers l'Orient, du côté de la Mecque, il détacha son chapelet et fit une courte prière. Voici, dit-il en remontant en voiture, les tombes des Arabes, mes ancêtres.

Le costume local à Taormine est le même qu'en Calabre ; j'eus occasion de le voir à l'aise. Nous avons aujourd'hui la Toussaint et de nombreuses familles de campagnards sont en ville. Le béret est peut-être encore plus long et plus lourd que celui des Calabrais ; il paraît que sa dimension fait l'orgueil du Sicilien. Ce que je remarquai, par exemple, ce fut le parapluie de ces braves gens. Ils n'en avaient qu'un par groupe, mais quel monument et quelle architecture ! Pas de baleines, elles sont remplacées par de fortes baguettes en bois ; l'étoffe, au lieu d'être en soie ou en modeste coton, est de grosse toile cirée, jaune. Le manche est épais et long comme celui d'un balai et se termine en massue. Ouvert, cet appareil mesure six mètres au moins de circonférence ; il pèse de cinq à sept kilogrammes et les membres de la famille le

portent à tour de rôle en bandouillère. A cet effet, il est muni d'une solide courroie de cuir. Franchement, cet édifice méritait une mention; la lui voilà accordée !

Les gens du pays sont, d'ailleurs, d'une civilisation bien primitive encore. Ce n'est pas que j'en veuille comme unique preuve leurs parapluies, quelques fantastiques qu'ils puissent être; mais voici des indices plus probants :

Il y a à Manjoffi, petit village aux environs de Taormine, une chapelle, dont la Madone passe pour miraculeuse. On la fête le premier dimanche de Septembre et alors tout Sicilien, à dix lieues à la ronde, qui se croit quelque gros péché sur la conscience, s'y rend pour se laver de sa souillure. Voici comme la coutume veut qu'il procède : Nu jusqu'à la ceinture et armé d'un bâton garni de pointes de fer, il se frappe et se harponne jusqu'à ce qu'il ait la poitrine tout en sang. Pendant cette aimable opération, il vocifère constamment, en chantant les louanges de la Vierge. Ils vont ainsi, deux par deux, dans la chapelle, car elle est étroite, au point de ne pouvoir contenir plus de deux flagellants à la fois. Pendant que ceux-là se battent et s'ensanglantent, en hurlant tout à la fois de zèle religieux et de douleur aussi, tous ceux qui ont déjà passé par la chapelle se tiennent à l'entour, demi-nus, les chairs déchirées, sanguinolentes, sous l'ardent soleil, et joignent leurs hurlements à ceux de leurs compagnons de supplice,

actuellement en fonctions. Souvent on voit des femmes, car elles y sont aussi nombreuses que les hommes, tomber et se tordre, couvertes de plaies, en des convulsions qui rappellent la danse de S^t Gui. Ce délire de fanatiques dure tout le jour. On se croirait dans l'Inde, parmi les sectateurs de Vichnou et de Brahma. Ceux qui se précipitent sous les roues du Jaggernaut, ne sont guère plus arriérés et plus fanatisés que les chrétiens de Manjoffi. Tous ces détails m'ont été donnés par deux Allemands, habitant Taormine depuis plusieurs années, et m'ont été confirmés d'ailleurs par M. Cavallari. Ajoutons que quatre cinquièmes de la population ne savent pas lire. Toute la campagne est absolument illettrée. Bienheureux gouvernement des Bourbons et des prêtres ! Voilà le résultat de deux cents ans de domination incontestée.

LE PAYS DE TAORMINE A CATANE ET SYRACUSE.

Avant comme après Taormine, le pays longeant la côte est pittoresque et de riche culture. Toute la flore méridionale s'y déploie avec puissance. — Mais en approchant de Catane, la végétation cesse brusquement. On a bientôt la clef du mystère ; tout est lave ! Les coulées de l'Etna couvrent au loin la campagne. C'est comme une mer noire, tumultueuse, aux vagues tordues et tout à coup pétrifiées. Seul le figuier d'Inde pousse encore entre

les blocs et ses feuilles acides forment sur le sol un humus qui, mêlé à la cendre du volcan, le rend arable, il remplit ici le rôle du sapin dans nos campines et nos landes. C'est Fernand Cortès qui rapporta du Mexique cette plante, pour l'Italie si précieuse, car seule elle croit où plus rien ne peut croître. Cortès ne se doutait guère qu'il faisait-là à l'Europe un plus riche cadeau que tout l'or qu'il ramenait.

La lave qui entoure Catane est celle provenant de l'irruption de 1669. Un torrent, large de douze kilomètres, s'avança vers la ville, engloutissant tout, mais se divisa près de ses murs et s'alla jeter à la mer en deux bras qui laissèrent la ville entre eux et l'épargnèrent. Les bonnes âmes de Catane prétendent que c'est le voile de S^{te} Agathe, qui, promené devant la terrible marée de lave, fit ce merveilleux sauvetage. — Aussi S^{te} Agathe et son voile sont-ils fêtés ici, au milieu de « nopces et festins » chaque année renaissants.

En approchant de Syracuse, le pays n'est plus qu'une plaine calcaire, alternant avec des champs de lave très anciens, dont beaucoup proviennent, d'après Cavallari, d'éruptions sous-marines. — A mesure que le train avance dans ces plaines, nous apercevons plus nettement l'Etna majestueux, dépassant de toute sa hauteur les modestes collines qui l'entourent. Il est à moitié couvert de neige récente. Vers cinq heures du soir, nous voyons ses champs glacés tout éclatants, dorés par le

soleil à son déclin ; le coup d'œil est superbe, mais ce beau spectacle est de courte durée. Un quart d'heure après, des buées grises déjà grimpaient sur les flancs du mont et rapidement l'enveloppèrent d'un voile opaque. — Peu après, nous arrivions à Syracuse.

SYRACUSE. — LES RUINES DE SYRACUSE SONT DES VIDES. — FORTS REMARQUABLES DATANT DES GRECS. — LE VANDALISME D'UN MEUNIER.

Syracuse ayant été une ville grecque de cinq cent mille habitants, je m'imaginai que j'allais voir un espace considérable de maisons et de temples ruinés, de théâtres, d'aqueducs, détruits, soit, mais encore en partie debout. Jugez de mon étonnement, quand, arrivant sur un immense plateau nu et vide, M. Cavallari me dit : C'est ici l'ancienne Syracuse ! — Quoi, ce désert ?

Nu comme un ver, nu comme un mur d'église,
Nu comme le discours d'un académicien.

Le temps et les hommes n'ont rien laissé debout. A vrai dire, ce sont les hommes qui ont presque tout fait ici, ou plutôt défait. Toujours ce besoin inné de détruire ! Les divers maîtres de cette terre se sont tour à tour acharnés à démolir l'antique cité, et il faut accorder qu'il y ont complètement réussi. Il n'en reste rien, mais rien. Expliquons-nous tou-

tefois, car les ruines de Syracuse ne sont pas absolument un mythe ; il y en a, mais il faut, pour les voir, regarder d'une façon particulière.

Et d'abord deux mots de préambule. Dans la plaine à perte de vue, devant la moderne Syracuse, s'élève un plateau de calcaire blanc. Ce plateau est disposé en une couche unie ayant quinze à vingt mètres d'épaisseur. C'est comme un immense gâteau blanc et plat, déposé dans la plaine brune. Sa forme est celle d'un triangle dont la pointe est tournée vers l'intérieur du pays, tandis que sa large base court le long de la mer en légère courbe. C'est ce plateau de chaux tout entier qui fut l'emplacement de l'ancienne Syracuse. Denys le tyran le cerna d'un mur large de deux mètres, haut de dix, qui fut dressé sur sa crête extrême et avait un développement de trente-quatre kilomètres. C'est donc là le périmètre de l'ancienne ville grecque, presque autant que de nos jours celui de Paris.

A la surface du plateau, il ne reste rien ; aucune ruine n'apparaît ; tout a été pillé, enlevé, rasé. Romains et Barbares, Sarrasins et Normands, Musulmans et Chrétiens ont tour à tour passé ici, maraudant, renversant, détruisant. Les Siciliens, enfin, ont, eux-mêmes, terminé l'œuvre de destruction. Catane, Taormine et Messine sont construites avec les débris de Syracuse, me dit Cavallari. Les seuls restes sont ce qu'on n'a absolument pas pu enlever, c'est-à-dire des trous. Car c'est à quoi se

réduisent les ruines actuelles, ce sont des excavations dans le roc. Le théâtre et l'amphithéâtre ont été creusés à même dans le calcaire ; tous les gradins sont encore apparents dans la roche, les Catacombes ne sont que des cavités souterraines, les Latomies sont les vastes carrières d'où les Syracusains tiraient la pierre pour leurs constructions. Seuls les forts placés à cette pointe tournée vers l'intérieur de l'île, montrent encore quelques entassements de gros blocs. Car la ville était soigneusement fortifiée, et armée, outre son mur d'enceinte, d'ouvrages de défense tout-à-fait remarquables. Parlons en d'abord.

C'est l'angle qui s'enfonce comme un coin dans les terres que les Syracusains avaient le plus soigneusement fortifié. Ils le coupèrent d'abord en camp retranché, par des murs s'appuyant en sinus à l'enceinte de Denys. Au milieu de ce camp une vaste forteresse, et enfin au centre de celle-ci, comme défense suprême, ils dressèrent un haut redan rectangulaire flanqué de six tours, dont quatre aux angles et deux au milieu des plus longs côtés et l'entourèrent de larges fossés, creusés dans la pierre. Tous les sous-sols du redan et du fort sont minés, coupés d'un dédale de galeries, casemates et magasins. L'accès au redan n'était possible que par ces couloirs souterrains. Cet ensemble de fortifications est hautement intéressant, il révèle un art, à ce point déjà avancé, qu'on les croirait tracées par un Vauban. La curiosité est surtout en

ceci que c'est le seul système complet d'ouvrages défensifs qui nous soit conservé de l'antiquité grecque. Le labyrinthe souterrain est parfaitement intact, on y trouve en quantité des inscriptions grecques et des graphiti, surtout dans les réduits qui servaient de cachot. Des six tours colossales il y a encore debout de puissantes assises s'élevant par endroits à dix, douze mètres. Les murs qui délimitaient le fort et le camp retranché sont ruinés, mais on en suit facilement le tracé. Quant à l'enceinte de Denys, il en reste des fondations et de çà de là des pans délabrés ou des éboulements de gros blocs, précipités au bas du talus calcaire.

Le théâtre et l'amphithéâtre ressemblent comme disposition générale à tous ceux que construisirent les Grecs. La scène, où se dressaient des murs, des portiques et une colonnade de marbre, est complètement rasée; on a enlevé tout ce qui avait une valeur quelconque, le reste a été jeté bas. Quant aux gradins, qui ont été coupés en pente dans le calcaire et ne sont donc que des excavations, ils sont naturellement intacts. Et encore, l'homme est à ce point démolisseur, qu'il s'en est fallu de peu que bonne partie des gradins mêmes ne disparût.

Ce tour de force nouveau, en fait de vandalisme, était le fait d'un meunier, qui ayant trouvé à sa convenance la pente du théâtre et les sources vives amenées par les Syracusains, pour les besoins de la scène et le réconfort des spectateurs,

avait pris parti d'utiliser tout cet appareil pour sa petite industrie. Il y avait sans plus se gêner installé son moulin, coupant à même dans les gradins pour lui donner une assise, creusant tout au travers du théâtre une large rigole pour mener l'eau à sa roue; il avait enfin taillé, régenté et démoli en maître. Etait-il propriétaire, avait-il, ou son père, acheté le théâtre? On n'en savait rien, mais toujours est-il que le moulin marchait et ronronnait de temps immémorial, au beau milieu de l'antique monument. Sur les instances répétées de Cavallari, le nouveau gouvernement expropria cet hôte parasite. Il n'était que temps. Le peu qu'avaient respecté les grands ravageurs de l'histoire, un meunier achevait de le détruire. Et l'on voit encore aujourd'hui aux gradins coupés et nivelés quel beau zèle il y mettait.

SYRACUSE, SUITE. — LA CITÉ DES MORTS. — LES LATOMIES. — UNE TRISTE PAGE D'HISTOIRE ROMAINE. — LA SYRACUSE MODERNE ET SON AVENIR. — DEUX CENTS MODÈLES DE COIFFURES GRECQUES POUR DAMES.

Près de l'amphithéâtre, sont les catacombes, œuvre des premiers chrétiens. Ce sont de longues galeries souterraines, menées en tous sens dans le calcaire. Les parois de droite, les parois de gauche et jusqu'au pavement sur lequel on marche, sont

creusés d'une infinité de cavités en forme de bières.

Partout, nous en sommes entourés; nous marchons sur des tombes, ne voyons que des tombes. C'est de tous côtés l'image de la mort. Les creux sont grands ou petits suivant le cercueil à contenir. De distance en distance, les galeries, à l'endroit où elles se croisent, s'élargissent et forment un rond-point. C'est alors là, une chapelle avec voûte en coupole, percée d'une ouverture faisant cheminée, et allant chercher l'air et une demi-lumière au niveau du sol. Toutes les parois y sont également creusées pour recevoir des bières, le dallage n'est que tombes; chacune de ces chapelles porte le nom d'un saint, de même chaque galerie, chaque carrefour a son nom; c'est dans toute la force du terme, la ville des morts. Une particularité que me dit M. Cavallari, c'est que des rues entières étaient affectées aux jeunes filles seulement, d'autres aux hommes et aux femmes mariés, d'autres enfin aux « bachelors », aux célibataires obstinés.

Presque toutes les tombes sont vides. Ici aussi les ravisseurs sont venus. D'aucunes cependant contiennent encore des ossements; M. Cavallari en fit excaver une en ma présence dans une galerie récemment déblayée. Nous y trouvâmes une squelette bruni, celui d'un homme jeune; le crâne avait encore toutes ses dents.

Je m'en allai de là, à l'autel d'Hiéron II, tyran de Syracuse. Ce mot tyran ne doit pas égarer, ni faire croire à un despotisme, nécessairement

violent ou cruel. Les tyrans étaient des chefs militaires, qui pour en finir des longues et dangereuses dissensions du peuple et de l'aristocratie, s'emparèrent du pouvoir, gouvernèrent il est vrai, en maîtres absolus, mais firent de Syracuse la ville la plus puissante et la plus prospère de la grande Grèce. Pour remercier les dieux de ses victoires, Hiéron construisit un autel immense, de près de deux cents mètres de longueur, sur vingt de large, et tous les ans, y faisait immoler en un même jour, quatre hécatombes et demi, soit quatre cent cinquante taureaux. Ce jour là au moins, Syracuse se nourrissait de jeunes taureaux en compensation de la vache enragée que le tyran lui faisait manger à l'ordinaire.

Tout à côté de l'autel est l'entrée aux Latomies. Ce sont de vastes carrières, à ras du sol dont les parois plongent à pic et forment d'immenses cuves. C'est de là que furent tirés les blocs qui firent l'antique Syracuse. Leur surface et leur profondeur sont énormes. Déjà au temps des Grecs, les Latomies servaient à enfermer les prisonniers de guerre. Aujourd'hui on cultive le fond qui n'est plus qu'un jardin touffu et exhubérant. La chaleur y est égale et moite et les vents n'y pénètrent pas. C'est dans les bas-fonds des Latomies que je vis les plus belles acanthes.

On se demande comment, juchée sur un stérile plateau de chaux, Syracuse a pu parvenir au degré de force, de richesse et de splendeur que l'his-

toire relate et nourrir sa population de 500,000 habitants. Voici comme : elle avait de bonne heure étendu sa puissance sur le territoire environnant très fertile, soumis les antiques possesseurs du sol, les Sicules, et sa force croissant, elle finit par commander à la moitié de la Sicile et à un peuple de quatre millions d'âmes. Sa prospérité dura plusieurs siècles malgré la rivalité des colonies grecques voisines et les attaques des Carthaginois. Vinrent les Romains.

Ce furent eux, « ces maudits Romains », me disait M. Cavallari, qui détruisirent tout; ils s'emparèrent du camp retranché par la force, du redan par trahison, emportèrent d'assaut Syracuse, la pillèrent sans merci en loups rapaces qu'ils étaient, et saccagèrent la cité magnifique comme ils détruisirent Corinthe, Jérusalem, Athènes, Carthage, Sagonte, et tant d'autres villes florissantes. — Rendons à César ce qui est à César ! — En Sicile, ils firent, outre cela, tant peser sur l'île leur joug de fer et leur administration de bandits, que cent ans plus tard, il fallait envoyer des colons pour la repeupler. Au temps des Grecs, elle nourrissait huit millions d'âmes; après un siècle de domination romaine, elle devenait déserte et inculte. Pour la relever, ils y répartirent deux millions de prisonniers de guerre, dont le travail refit de l'île le grenier de l'Italie. Mais pour cette abondance et ces trésors que leurs mains envoyaient à Rome, ils ne recevaient en échange que du pain

noir, des ciboules et des coups. Les coups étaient la seule langue qu'on daignât leur parler. Aux jours où le pain et les ciboules manquaient, les coups demeuraient et on prétendait qu'ils eussent à suffire à tout. Aussi les prisonniers, presque tous hommes de guerre, énergiques et habitués aux armes, finirent par se soulever en masse contre ce régime de tortionnaires. Leur révolte est connue dans l'histoire sous le nom de guerre des Esclaves, guerre qui coûta de longs efforts et du sang aux Latins, mais où leurs adversaires devaient succomber, écrasés à la longue par le poids et la puissance de Rome. Les derniers combattants s'enfermèrent dans l'acropole d'Emaï, colonie de Syracuse, y résistèrent pendant deux ans encore et quand la famine eut vaincu leur long courage, ils se précipitèrent tous dans le gouffre que dominaient leurs remparts. Ils préféraient au joug inhumain de Rome, la mort immédiate.

Je n'ai parlé, jusqu'ici, que de l'ancienne ville, parce qu'elle absorbe tout le premier intérêt; la nouvelle occupe une petite partie de son emplacement, la presqu'île, s'avancant en pointe dans la mer et qui aux temps des Grecs était habitée par les prêtres et les nobles; c'était le quartier aristocratique. La nouvelle Syracuse me plaît et je la trouve agréable; elle est souriante, ses rues sont propres, ainsi que ses quartiers pauvres, grand contraste avec Naples. On les balaie, les nettoie, on y blanchit même à la chaux. A Naples on s'estimerait

déshonoré d'en faire autant. Nettoyer, c'est admettre qu'il en était besoin, or c'est là une concession que le Napolitain ne fait pas, elle l'entraînerait trop loin. Ici, il n'y a pas de maisonnette, de si modeste apparence qu'elle soit, qui, par sa porte entr'ouverte, ne laisse apercevoir dans le fond, un grand lit avec ses couvertures et ses rideaux bien blancs. Les femmes du peuple sont convenablement mises, et non comme les Napolitaines vêtues de haillons et de clinquant. Et point cette meute acharnée de marchands et de petits industriels qui là bas vous persécute. Enfin la comparaison est tout en faveur des Siciliens.

La ville a le cachet espagnol. Partout de hautes bâtisses massives, aux grandes portes seigneuriales, surmontées d'un blason aragonais ou castillan ; les balcons en fer forgé bombant leurs ventres et étalant à leurs coins de larges fleurs étoilées aux pétales tordus ; dans les rues des types au nez fortement aquilin, des profils busqués rappelant l'Espagne ou la voisine Afrique, des attelages avec les harnachements, aux broderies étincelantes de couleur, la selle arabe piquée de paillettes et de cuivres et terminée en une proue qui se redresse et se profile comme l'avant d'une gondole vénitienne.

Peu de femmes dans les rues, sauf celles du peuple. La jeune fille est jusqu'à seize ans sévèrement chaperonnée par sa mère. On la marie vers cet âge et c'est l'époux qui dorénavant se charge de la cloîtrer. Les Syracusains ont un renom de

jalousie extrême. Partout aux maisons, de hautes fenêtres grillées. Cela donne un vague parfum de mœurs orientales. Il paraît que les Siciliennes s'accommodent de ce régime cellulaire. Du moins, ont-elles l'adresse d'en faire courir le bruit.

La nouvelle Syracuse n'a gardé des monuments de sa grande aînée, que deux temples, et encore en quel état! Mieux vaut n'en rien dire. L'un, jadis consacré à Vénus, sert de cathédrale; il a été bizarrement accommodé par les chrétiens à leur culte et affublé récemment d'une façade style jésuite! Mais ce que ni le temps ni les hommes n'ont pu enlever à Syracuse, c'est son port, le plus beau de l'Italie et peut-être de l'Europe. Il forme une immense baie naturelle, partout très profonde, qui ne communique avec la pleine mer que par un étroit goulot et contiendrait facilement, prétend-on, les flottes militaires de tous les états européens. M. Cavallari y vit en 1828 ou 1829, trente deux vaisseaux de guerre, anglais, français et russes qui revenaient de Navarin, après la destruction de la flotte turque. « Et le port paraissait vide » ajouta-t-il. Pour ma part, je n'y vis que deux grands cuirassés anglais.

Il est à croire que Syracuse si favorisée de la nature, retrouvera une partie de son antique splendeur, dès que la Méditerranée sera redevenue le grand centre d'activité commerciale de l'Europe. Les progrès politiques de l'Italie et le transit par Suez, sans cesse croissants, hâteront

cet avenir. Dans le même ordre d'idées, M. Cavallari voit avec plaisir la disparition des états barbaresques en Afrique, et chose rare chez un Italien, la conquête française en Tunisie a ses sympathies. Non qu'il ne soit très patriote, mais il voit plus haut et plus loin que les évènements immédiats. La civilisation sur les côtes africaines de la Méditerranée, fera, d'après lui, la future grandeur de la Sicile. A son avis, la France fait là rude et dure besogne, dont tous ses voisins, plus tard profiteront. Aussi est-il enclin, loin de lui jeter la pierre, à l'en remercier. Fait-il pas mieux que de se plaindre ?

Le musée de Syracuse est mal installé, dans une manière de hangar, d'ailleurs trop petit, et absolument encombré ; mais il est intéressant. Au nombre des œuvres qu'il contient est une Vénus qu'on dit aussi belle que celle de Milo. D'aucuns, plus enthousiastes encore, et Siciliens naturellement, la déclarent d'emblée plus belle. Pour ma part je l'ai trouvée superbe, d'un modelé admirable ; elle semble l'œuvre d'une école grecque, penchant au réalisme. Elle est femme, plutôt que déesse.

Mais une collection très curieuse, sans rivale celle là, et que je recommande à l'attention des dames, se compose de petites têtes de femme en terre cuite. Il y en a bien deux cents, d'un beau style, très achevées, mais dont la principale curiosité est qu'elles ont chacune une coiffure de cheveux d'un arrangement différent. Ce doit être

le résultat d'une gageure ou d'un concours public. Toutes ces coiffures sont gracieuses, élégantes, quelques-unes étonnantes de goût et de délicatesse. Jusque dans ces jeux, se retrouvent les dons innés du génie grec, le charme, l'arrangement et une fécondité intarissable. Tous les coiffeurs de l'Europe, ceux du moins qui sont ambitieux de s'élever dans leur « art », devraient faire un stage à Syracuse.

Dans mes promenades, je remarquai non sans étonnement, qu'une partie du plateau calcaire qui formait le sol de l'ancienne ville, est aujourd'hui cultivé. On fait un trou dans la pierre friable, on y met un peu de terre végétale, et sans plus, on plante la vigne qui y prospère à merveille. Les Syracusains prétendent que c'est la chaux qui donne à leur vin sa chaleur et sa force. Partout où les débris de cactus, d'aloës, de petits végétaux, ont amassé quelque terre arable, on laboure, ou plutôt on déchire le sol avec une charrue qui n'est guère qu'un large éperon, et on sème des céréales, des plantes industrielles. J'ai vu un champ de lin nouveau, verdissant entre les blocs du mur de Denys. Du jeune lin, en Novembre, et dans la chaux, c'était pour moi un phénomène particulièrement intéressant.

Me voici arrivé au point extrême, vers le Sud, de mon voyage. A partir de Syracuse, je remonte vers

le Nord, mais lentement, en zigzag, et autant que possible faisant l'école buissonnière. Hélas ! quelque lenteur calculée que j'y aie mise, je suis retourné trop tôt à mon gré à ses horizons brumeux et à son ciel inclément. « La vie entière n'est qu'un voyage vers le Nord » a dit un mélancolique. Chaque jour qui s'écoule nous pousse vers ces temps où tout se ternit et s'étirole en nous, vers cet instant où tout passe et meurt. L'important, c'est de faire de la vie un long et joyeux voyage. Entretemps poursuivons le nôtre. Grâce à Dieu, nous ne sommes encore qu'à mi-chemin.

L'ETNA.

LA ROUTE JUSQUE ZAFFARANNO. — UN TRISTE GÎTE.

— BONS COTÉS DU BOUDDHISME. — UN IMMENSE CRATÈRE EFFONDRE. — FATIGUES DE L'ASCENSION.

— Suivez mon conseil, ne faites pas l'ascension du cratère actuel de l'Etna, l'entreprise est pénible, la montée fatigante, surtout à cette époque de l'année, où la neige couvre déjà une partie de la cime, et, somme toute, elle n'offre pas d'autre satisfaction que celle de monter à 3,300 mètres ; la

vanité de dire, je suis arrivé jusqu'au sommet ; laissez cette gloriole aux Anglais et aux « Clubalpinistes. » On ne juge pas bien du volcan, au cratère même ; on jouit du panorama qui est immense, magnifique, j'en conviens, mais une belle vue se peut obtenir de presque toutes les hautes montagnes. Si l'on monte à l'Etna, c'est pour voir surtout un volcan. A cet effet, allez au Val del Bove par Zaffarano. Vous y trouverez le centre d'éruption le plus grandiose, le plus terrifiant ; un spectacle inoubliable. Et l'ascension est moins fatigante. —

Ainsi me parla Cavallari. Or, le célèbre archéologue est un des trois savants qui, à partir de 1843, dressèrent avec Waltershausen, la carte complète de l'Etna et de tout son domaine d'éruption. Il resta six ans entiers dans le rayon du volcan, fut cinq mois sans sortir du Val del Bove, et passa soixante douze heures dans le cratère même, couchant dans une cavité et secoué constamment par les tressaillements du gouffre. Un conseil d'un homme ayant eu avec l'Etna des relations si intimes et si persévérantes, s'imposait nécessairement. Je le suivis de point en point et partis le 6 Novembre de Catane pour Zaffaranno.

Dès la sortie de la ville, on est déjà en plein dans le domaine du volcan, domaine immense d'ailleurs et qui couvre plus de mille kilomètres carrés. Partout de la lave, tout en est : la route, les murs qui la bordent et, à perte de vue, les

champs qu'on traverse. Cette lave est pulvérisée, mêlée de terre et merveilleusement propre à la culture. Cependant, de ci, de là, on voit des coulées ou récentes, ou qui ont résisté à l'action de l'homme, se dresser en masses bouleversées, noires, monstrueuses, parfois se tordant sur elles-mêmes en larges entonnoirs d'où sortent les bras déjetés d'un cactus ou les branches grêles d'un olivier. A part ces digues d'invasion récentes qui se profilent dans la campagne comme d'immenses « breakwaters », tout est cultivé et d'une étonnante fécondité. Les environs de Catane comptent parmi les contrées les plus riches et les plus fertiles de l'Italie. L'oranger et le citronnier y donnent le plus abondamment les fruits les plus délicieux. Tel arbre produit jusqu'à deux mille citrons par an, et la même branche offre la fleur en bouton et le fruit mûrissant. Jamais le sol ni l'arbre ne reposent et de mois en mois, on fait récolte nouvelle. Le citronnier et l'oranger résolvent ici le problème de la rotation en agriculture. Le soleil, d'ailleurs, leur vient en aide pour sa bonne part. Aujourd'hui 6 Novembre, il leur envoie ses rayons les plus aimables et les plus vivifiants, je constate vingt deux degrés à l'ombre. Les abricotiers et les poiriers sont en fleurs; c'est à se croire en Mai, au renouveau.

Ce pays si favorisé profite de ces dons; il travaille et partout apparaît l'aisance et la richesse. On voit le long du chemin nombre de maisons

solidement bâties, cossues, précédées de jardins d'agrément. Par les larges portes ouvertes, l'œil plonge sur de profondes allées, plantées d'orangers et de grands lauriers-roses ; souvent, au fond, on découvre un pavillon entouré de jets d'eau et de statues. Je croise quantité de riches équipages, et les maisons sont précédées de terrasses fleuries d'où l'œil aperçoit au loin Catane, les longs rivages siciliens, la mer bleue, brillant à l'infini, et de l'autre côté, les flancs noirs de l'Etna couronnés d'un capuchon de neige étincelante. Le planteur, qui nonchalamment assis dans les parterres fleuris de ses terrasses, a ce superbe panorama devant lui, et jette par intervalles un regard satisfait sur sa vigne florissante, les gradins bien alignés de ses orangers, les bois d'oliviers couvrant les collines prochaines, est certes un mortel heureux : Cicéron prétend que le Sicilien a toujours un bon mot sur les lèvres. Il doit sa gaieté facile à ce beau soleil et à cette nature luxuriante et prodigue.

Elle le devient moins à mesure que la route monte. L'oranger et le citronnier disparaissent les premiers. C'est que le climat change et devient inclément pour ces frileux. Quand, vers le soir, j'arrive à Zaffaranno, d'épaisses buées venant des montagnes traînaient déjà lourdement dans l'air ; l'humidité était désagréable, perçante et à l'entrée de la nuit, je sentis le froid assez vivement. Seuls, l'olivier et la vigne résistent encore ; tous les côteaux sont couverts de vignobles en ceps courts et vigoureux.

A Zaffaranno je passai la nuit et fis la première expérience de ce qu'est une locanda, ou auberge italienne. Rien ne se peut imaginer de plus misérable. Le bas de la maison n'est qu'une écurie coupée en deux, par une cloison; là gitent d'un côté les animaux, de l'autre les hommes, les femmes et les enfants, ceux-ci sur de misérables grabas, ceux-là sur de la paille. Il me fallut traverser cet étrange dortoir, pour trouver au bout un escalier boiteux, noir, troué qui me mena à une petite chambre, mal planchée, aux murs nus, et où, sur deux supports, s'étalait un semblant de lit, construit à la hâte, dès qu'on avait su mon arrivée. Je m'aperçus bientôt qu'il n'avait du lit que l'apparence. Il fallait garder une immobilité presque absolue pour lui conserver son vacillant équilibre. Au moindre mouvement brusque, tout l'instable édifice pouvait s'effondrer. Et quelle dure couchette! je ne suis pas sybarite, mais ce triste gîte et l'impossible repas qu'on prétendit me servir, dépassaient un peu la mesure de ce qu'on doit être résolu d'affronter en voyage. Aussi, ne puis-je conseiller qu'aux intrépides l'ascension par Zaffaranno, car il faut de toute nécessité s'y arrêter et il n'y a que cette seule locanda.

Une mauvaise nuit est bientôt passée, d'autant que j'avais déterminé de l'abrégé en partant à trois heures et demie du matin. Heureusement le temps était magnifique et la lune en son plein. Mon guide Ferlitto, un nerveux paysan, brun, sec,

infatigable, m'attendait avec un mulet chargé de provisions de bouche et de couvertures. Nous dépassons rapidement le village, commençons tout de suite à monter et au bout d'une demi heure, sommes déjà en plein dans les laves récentes. Ici, toute route cesse, il faut grimper comme on peut par des sentiers âpres, raboteux. De temps en temps, je m'arrête pour examiner le paysage, dont les grandes masses se distinguent aux rayons bleuâtres de la lune. Rien de plus désolé, d'aspect plus sombre, plus fantastiquement lugubre. Partout se dressent en hauts talus, en promontoires abrupts, des masses noires de lave, tordues, convulsionnées, partout la saisissante impression de forces terribles et destructives. Seule, la lune souriait dans ce tableau funèbre. Brillant d'un éclat inaccoutumé à travers l'air pur et diaphane, elle jetait sur toute la scène ses rayons adoucissants, qui en estompaient les contours d'une pénombre vaporeuse, et enveloppaient d'un voile bleuâtre, les hautes vagues menaçantes de la lave. A côté d'elle, Jupiter étincelait, et plus loin, Vénus au sommet des collines apparaissait radieuse, scintillante dans le ciel cendré.

Nous montons toujours, par le même désert affreux, et des sentiers abrupts et fatigants. Après deux heures de marche environ, j'indiquai à mon guide une saillie d'où je voulais voir le lever du soleil. C'était une colline, de lave également — tout ce qu'on voit en est — mais lave ancienne et les

cendres tombées dans les anfractuosités, avaient permis à quelques arbustes d'y prendre racine. Nous arrivâmes à son sommet à l'aube, quelques instants avant que se montrât le « Père de la Vie ».

Ici, je pourrais placer une description enthousiaste, le soleil envahissant l'immense étendue, illuminant de ses rayons toute cette scène de deuil et de mort; mais la vérité m'oblige à confesser que je fus complètement déçu. Le soleil se leva du côté de la mer qui était enfouie sous un voile épais de nuées s'étendant à l'horizon en une longue bande immobile et uniformément opaque. La mer resta grise et trouble, la côte et les pentes à mes pieds, demeurèrent noyées dans les brumes. Du côté de l'Etna toutefois, le spectacle fut imposant. Dès que le soleil pointa au dessus de la bande des nuées, le sommet du volcan se colora d'une teinte rose-vif qui descendit rapidement le long de ses flancs et sur tout le cirque environnant de croupes neigeuses. Une deuxième enceinte n'était que lave noire; elle se dressait en masses ternes, nues, avec de larges cassures couleur de rouille, traces du fer contenu dans certaines éruptions. Enfin les collines sur lesquelles j'étais, s'éclairèrent à leur tour et parurent couvertes de mousses de lichens et de genêts qui encadrèrent tout le tableau de plaques glauques ou mordorées et de bandes vert-tendre. Cependant le soleil commençait à percer le voile qui recouvrait la mer et les rives siciliennes, et en me remettant en route, je vis ses rayons gagner

et s'étaler lentement en éventail sur la large et paisible étendue.

L'ascension recommença par le même chemin abrupt, infernal et le même paysage affreux. Rien, hormis la cime éclatante de l'Etna, ne réjouissait l'œil. Partout la lave, amoncelée en masses énormes, surgissant en caps abrupts, s'allongeant en murailles, en gigantesques digues ou s'abimant en gouffres vertigineux.

Tandis que je continuais péniblement cette dure montée au milieu de tableaux continuels de violence et de désastre, vingt fois je me demandai si mon excursion m'allait récompenser des fatigues auxquelles elle m'entraînait et si tout compte fait « le jeu valait bien la chandelle ». Les moines bouddhistes prétendent que nos plaisirs ne balancent pas, en somme, la peine qu'ils coûtent à atteindre. Ils en concluent à la contemplation passive, à l'assoupissement spéculatif, à un far niente, étudié, raisonné, et considérablement amplifié. Sans être moine ni bouddhiste, je m'avisai toutefois, tout en grim pant et buttant, que peut-être Bouddha a du bon; qu'il y a dans son enseignement, cette part de vérité et parcelle d'expérience universelle que le Cohelet de l'Ecclésiaste exprime en ces mots assez découragés : Vanité ! Vanité ! tout est Vanité ! Chaque homme qui pense se surprend à les répéter non sans mélancolie, à de certains tournants de la vie. Mais, d'autre part, c'est un tort que de soupeser, analyser et disséquer ses joies.

Trop gratter cuit, trop philosopher nuit; l'insouciance est compagne aimable et parfois de bon conseil, et ce n'est pas être vraiment sage que de s'étudier à l'être toujours. Tout en rêvassant et en devisant ainsi, toujours grim pant d'ailleurs, passant du Bouddhisme à l'Inconscient de Schopenhauer, et du pessimisme théorique à la sagesse pratique de Sancho-Pança, j'arrivai vers les neuf heures au Val del Bove. Il y avait plus de cinq heures que nous montions.

Le val del Bove est une immense cuve dont les parois sont presque de tous côtés, des roches à pic de six cents à mille mètres. Elle a au moins cinq kilomètres de longueur sur trois de largeur. C'est le plus vaste théâtre des convulsions de l'Etna; c'est son cratère primitif, effondré à mesure que les éruptions successives vidaient le volcan. Cet affaissement lent se constate parfaitement à la structure des roches formant les parois actuelles. Le val del Bove est donc un immense gouffre, produit par l'éroulement lent d'un cratère. On n'y arrive que par l'étroite fissure par où j'avais pénétré; toute son étendue est remplie de laves récentes, noires, nues, tordues en convulsions épouvantables, traversées de crevasses, de précipices béants, et au milieu de laquelle quatre petits cratères nouveaux ont surgi, dressant leurs cônes rougebrique dans le désert noir; je ne pense pas qu'il se puisse rien voir de plus terrifiant, de plus infernal. J'imagine qu'avant d'écrire ses visions sinistres,

Dante a pénétré dans ce gouffre et qu'il y a pour la première fois murmuré ses vers : « Vous qui entrez ici, quittez toute espérance. » L'imagination la plus sombre, le cauchemar le plus affreux sont ici dépassés. A qui ne l'a pas vu, aucune description ne donne l'image de cet abîme farouche et chaotique où se tord la lave en vagues menaçantes, échevelées et comme fouettées par un éternel ouragan. On entendrait tout à coup des clameurs désespérées, des appels d'angoisse, des voix chargées de malédictions et de blasphèmes sortir de ces profondeurs, on verrait les plus épouvantables tortures surgir en tableaux terrifiants, que l'on sentirait ces scènes horribles, à l'unisson de ce théâtre. Rien ne pourrait étonner de ce qui évoque à l'esprit des images d'épouvante. Mais un silence de mort, sinistre, accablant, règne seul dans ce chaos.

Après quelque repos et un déjeuner rapide, je prétendis m'y engager plus avant. J'avais indiqué à mon guide l'un des cratères roux que je voyais se dresser en cône régulier et voulais aller jusque là, bien qu'il me le déconseillât vivement. Je n'écoutais ni ses objurgations, ni ses gestes désespérés, jugeant que s'il y mettait tant d'insistance, c'était pour s'en retourner au plus tôt. Enfin, me voyant bien résolu, il m'accompagna, mais nous laissâmes notre mulet, à l'entrée du Val del Bove, mon homme déclarant qu'il était absolument impossible qu'il nous suivît. Je lui cédai sur ce point et nous partîmes.

D'abord tout alla bien. Le terrain n'était pas trop accidenté ; mais bientôt nous arrivâmes aux vagues de lave récente ; il fallait à tous moments monter des pieds et des mains leurs crêtes, se laisser glisser de l'autre côté, pour recommencer aussitôt après, et plus j'avancai, plus j'eus regret de n'avoir pas cédé aux instances de mon guide. Cependant moitié détermination, moitié amour-propre, je tins bon et après deux heures d'une marche, la plus pénible que j'aie jamais faite et que je ferai jamais, j'espère, j'arrivai aux bords du cratère, mais brisé, n'en pouvant plus, anéanti. La dernière demi-heure, l'ascension du cratère même, dans des cendres mouvantes, m'avait surtout exténué. Je fis encore quelques pas sur la crête extrême, et avisant un endroit que la cendre avait uni, je m'y étendis, et presque aussitôt m'endormis profondément.

Je me réveillai, énergiquement secoué par mon guide qui me pressait de partir. Il était plus de deux heures ; toutefois je voulus faire le tour du cratère avant de le quitter ; mais en beaucoup d'endroits la corniche n'a guère que deux à trois pieds de largeur, et les cendres qui la recouvrent s'éboulent sous le poids de la marche ; cependant il fallait arriver à l'autre extrémité pour bien dominer le Val del Bove. Nous y allâmes ; là je vis en son plein ce spectacle grandiose par son excès d'horreur même, et j'en pus à jamais rassasier mes yeux et ma mémoire.

Le petit cratère, sur lequel je me trouvais, est un des nombreux cônes nouveaux qui ont surgi sur les flancs du volcan. Presqu'à chaque éruption, et il y en a eu déjà quatre vingts historiquement constatées, les forces intérieures se frayent de nouveaux passages. Il n'y a pas moins de trois cent quarante cinq cratères grands et petits, jetés en groupes irréguliers sur tout le pourtour de l'Etna. Celui sur lequel j'étais avait extérieurement l'aspect d'un cône tronqué; à l'intérieur, c'était un entonnoir profond de quarante mètres, large d'environ quatre vingts d'un bord extrême à l'autre. Il était formé de laves légères recouvertes de cendre. La couleur des parois internes était généralement rouge-foncé; à l'extérieur, le rouge était plus vif et marbré de jaune. Il n'y avait aucune communication apparente entre le fond de l'entonnoir et l'intérieur du volcan, cependant ces canaux souterrains existent encore, car une fumée légère et sulfureuse s'échappait en plusieurs endroits de la crête et des flancs du cône. Ce cratère, d'après ce que me dit mon guide, avait été surtout une immense cheminée. Lors de l'éruption qui l'avait créé, celle de 1852, il jeta constamment de hautes flammes et des nuages de vapeurs qui s'échappèrent en longs hurlements, mais aucune lave. Celle-ci jaillit par une fissure aux pieds mêmes du cratère, où le guide m'indiqua un énorme bouillonnement de laves amoncelées et enroulées qui de là s'en allaient et s'épandaient au loin.

Il fallait partir, mon guide m'en pressait et moi-même, j'en avais assez de ces tableaux funèbres. La descente fut plus rapide, mais au moins aussi fatigante que l'ascension. Au bout d'une heure et demie, je me retrouvais à l'étroit couloir, qui fait l'unique sortie du Val del Bove. En nous y engageant, nous fûmes brusquement assaillis par d'épais nuages qui le remontaient et roulaient autour de nous en vagues opaques et silencieuses. Pendant deux heures de marche, ces tristes nuées nous enveloppèrent de leur linceul, il fallait descendre avec un redoublement de précaution et ce fut là encore un des moments désagréables de toute cette journée de fatigues inouïes. Quand nous en fûmes sortis, enfin, le soir venait rapidement, et bientôt la nuit, mais une nuit sans lune, sans aucune étoile nous accueillant d'un sourire. Partout de gros nuages couvraient le ciel en rangs épais et la dernière heure de descente, au milieu des laves noires et de la nuit, se peut comparer à une pérégrination dans les galeries d'une mine de houille faiblement éclairée.

Enfin, j'arrivai à Zaffarano. Mais quoique épuisé, rendu, je n'y voulus à aucun prix coucher une seconde fois; je fis atteler immédiatement pour rentrer à Catane, où je fus au point du jour. Je ne sais quel air j'avais en arrivant, mais je gage que ceux qui me virent au retour, ont pu dire, comme ces groupes qui à Vérone se montraient le Dante, passant sombre, oppressé de perpétuelles visions : « Voyez, voyez celui qui revient des enfers ! »

La journée du lendemain, je la passai à Catane que je vis à loisir. La ville paraît riche et digne du pays qui l'entoure. Elle est coupée à angles droits par deux rues principales qui s'en vont à perte de vue et aboutissent en pleine campagne. Ces rues sont larges, brillamment éclairées la nuit, pavées de grandes dalles, et présentent une succession de palais et de bâtisses hautes et imposantes. A leur jonction s'ouvre une place au centre de laquelle se trouve un bizarre éléphant en granit, apporté d'Egypte, on ne sait quand, ni par qui, probablement par les premiers colons grecs.

De même que Messine, Catane n'a presque rien conservé de l'antiquité, mais ici il y a une excuse péremptoire. La ville, en son état actuel, ne date que de deux siècles. En 1693, son terrible voisin, l'Etna, la détruisit de fond en comble par un tremblement de terre. Vingt ans auparavant, il l'avait menacée de sa lave, mais épargnée alors, grâce au voile de la Sainte, déplié à propos. Le torrent de feu arriva près de la ville, s'y divisa en s'engageant en aval et en amont, et s'alla jeter à la mer. On ne pénètre dans Catane qu'en passant sur de la lave, et même son port en est partiellement obstrué. Mieux encore, la ville en s'étendant, a empiété sur la lave et a résolument bâti dessus. Des rues ont été coupées à travers, et les maisons y trouvant leurs assises toutes prêtes à hauteur d'homme, se sont construites sans autres fondations. Le passant voit la lave noire former le rez-

de-chaussée jusqu'à deux mètres de hauteur. Je m'étonne toutefois que, sans souci de son dangereux voisin, Catane se soit rebâtie en constructions si massives. Il faut que son insouciance égale sa richesse. D'ailleurs, si elle doit redouter son volcan, elle a encore plus à s'en louer. L'Etna donne raison au proverbe : Qui aime bien châtie bien ; car toute richesse vient ici de lui et ce sont ses cendres qui donnent à ce territoire l'étonnante fertilité qui fait la splendeur de Catane.

DE CATANE A GIRGENTI PAR CALDARE.

De Catane à Girgenti on traverse la Sicile dans sa plus grande largeur. J'étais curieux de voir l'intérieur du pays et je partis par le premier train pour faire tout le trajet en plein jour. En quittant mon hôtel vers cinq heures, je remarquai non sans étonnement, que quoique la lune brillât en son plein, le gaz était partout allumé dans les rues, et se profilait jusque dans la campagne en longues lignes. Dans nos villes du Nord, on eût veillé à plus d'économie. Catane, ville riche, s'éclaire, à giorno toute la nuit.

Dès que le train eut dépassé l'enceinte de la ville, j'eus de l'Etna une vue admirable. Ses lignes sont longues et imposantes. Elles descendent lentement et d'une même pente majestueuse, l'une

s'abaissant et glissant à la mer, l'autre s'allongeant jusqu'au cœur de la Sicile. Le cratère, vaste cirque aux contours réguliers, est assis d'aplomb sur cette pyramide immense. Chaque matin, le soleil levant vient de ses premiers feux dorer les neiges qui entourent la cime, et descendent le long des flancs du volcan pour se perdre en longs rubans dans les laves noires ; j'imagine qu'à ce premier moment de chaque aurore, ces deux royautés, le Soleil et l'Etna se saluent.

Portant mes yeux sur les campagnes, je remarquai bientôt un changement complet d'aspect. Plus d'orangers, plus de citronniers, ni même d'oliviers ; un pays sans arbre, rien que des labourés, aucune culture autre que les céréales. Pendant trois longues heures, je ne vis qu'une succession monotone de plaines mamelonnées. De temps en temps quelques vignes, de rares oliviers ; enfin le train s'engagea dans une contrée presque déserte et inculte où je reconnus les terrains de la Calabre, argileux, crevassés, rebelles. Jamais je n'aurais imaginé l'intérieur de la Sicile aussi nu, aussi complètement dépourvu d'intérêt. Près de Caltanissetta, le pays s'anime et se boise un peu, mais bientôt les terres pauvres reparaissent et durent avec une continuité désespérante. Enfin, près de Caldare, nous arrivons à une contrée plus stérile encore si possible, mais offrant un aspect très original. Elle est disposée en une infinité de petites collines sur lesquelles poussent, comme d'énormes verrues, des

monticules creux ayant l'air de petits cratères. Leur couleur étrange a tous les tons du violet et passe jusqu'au rose clair. Je reconnais bientôt que ce sont des fours en argile et que nous sommes dans le pays du soufre. A chaque gare on voit le soufre empilé par larges briques en tas énormes.

A Caldare, où nous arrivons avec un long retard, on change de train pour Girgenti, mais nous sommes tout un temps avant de partir et une autre demi-heure se perd. Quoique je sois assez habitué aux petites misères des voyages pour n'en point faire état, je crois cependant devoir signaler l'irrégularité excessive des railways siciliens, dans l'espoir que ma plainte, se joignant à toutes celles qui ont déjà dû se produire, leur concert finira par émouvoir l'oreille d'un officiel. Il est de fait qu'on en prend vraiment trop à l'aise. On peut objecter que toutes les lignes, étant à simple voie, un seul train en retard trouble et retarde tout le service; j'en conviens, mais à part cette cause, il y a des attentes injustifiées, provoquées seulement parce que chacun traîne, employés et voyageurs. Ceux-là lambinent et mettent une sage lenteur à ce qu'ils font; ceux-ci, au moment de partir, ont encore des discours et des embrassades sans fin. Et au lieu de brusquer ces effusions intempestives, les gardes attendent patiemment que le flot ait eu son cours. Enfin tout le service se fait à la grâce de Dieu. Et cela est accepté et passé dans l'usage. Tandis que je finis par me remuer, m'impatienter, et que

j'interpelle les employés en mauvais italien, coupé d'imprécations françaises, mes compagnons de route semblent ne s'étonner de rien que de mon animation. Et quels compagnons ! Le service est à ce point négligé et imprévoyant qu'on n'a pas même le nombre de voitures nécessaires ; au moindre afflux de voyageurs, les quelques voitures de troisième et de deuxième classe sont pleines, et sans plus de façon, on remplit les premières du « tout venant. » J'ai pendant plus d'une heure trois voisins en haillons. Les haillons encore ne seraient rien ; pauvreté n'est pas vice ; mais, hélas ! que de choses désagréables s'en exhalent et s'en échappent. On prétend que propreté est presque vertu. En pareille occurrence, on la met sans restriction parmi les vertus en titre. En somme, le régime des railways siciliens serait à modifier du tout au tout. Toutefois je doute qu'on y mette la main avant longtemps. Une direction même énergique ne changera pas le tempérament nonchalant de l'employé et du voyageur. Et un laisser-aller bonhomme me semble le fond du caractère de ce peuple.

Après avoir inutilement pesté tout mon soûl, j'arrive enfin à Girgenti, ancienne ville grecque de 200,000 âmes réduite à 20,000. La ville n'est pas située sur l'emplacement de l'ancienne. Tandis que celle-ci occupait un plateau de chaux près de la mer, exactement comme Syracuse, la nouvelle s'est bâtie sur des collines, dominant l'emplacement de l'ancienne cité. Une rue principale la coupe

dans toute sa longueur à mi-côte. S'y rattachent quantités de ruelles dégringolant dans le bas par pentes escarpées, tandis que de l'autre côté, elles remontent raides par escaliers et grimpent en zigzagant sur toute la hauteur de la colline. Il y a ici cent sujets et du pittoresque à pleines mains pour un aquarelliste.

La ville a cette animation que j'ai trouvée d'ailleurs dans toute l'Italie méridionale. Tout le monde vit en plein air. Les magasins sont largement ouverts et peu profonds. La plupart des artisans travaillent dans la rue et les métiers s'exercent sur le trottoir, ou le pas des portes. A Syracuse, voici l'installation du principal bottier de la ville : Dans le fond du magasin une armoire-vitrine, aux couleurs criardes, exhibant quelques rares paires de chaussures, des modèles. Dans ce magasin même et jusque sur le seuil, une douzaine d'ouvriers travaillent. Le soir ils sont là en groupe, tirant l'alène devant de grandes lampes suspendues. C'est pittoresque et animé. Et il en est partout ainsi. La rue entière est un atelier. A Catane j'ai vu mieux encore : Dans l'une de ses quatre rues principales, je remarquai la boutique d'un tailleur. Des draps empilés dans le fond et sur les côtés ; et assis dans la rue même, sept ouvriers, chacun ayant son escabeau sur le trottoir ; leurs pièces en mains, le chapeau sur la tête, ils travaillaient vaillamment, en demi cercle sur la voie publique. Et toujours les rues sont pleines de

monde, surtout le soir, jusque tard dans la nuit. Le climat est si doux, sauf trois ou quatre jours de sirocco par mois, qu'il semble un printemps perpétuel, tant l'air est calme et tiède. Assez de cafés et de débits de vins, car il n'y a pas comme à Naples de marchands d'eau. Mais ce qui domine comme industriels, ce sont les coiffeurs; j'en compte jusque huit, dix par rue. Il paraît que le sicilien a de sa chevelure un souci constant. Leur « salone » est très éclairé, brillant, engageant, et quelque nombreux qu'ils soient, j'y vois toujours des barbes qu'on rase et des têtes que le fer enjolive. Chaque « salone » est un lieu de réunion où les oisifs viennent sur les canapés s'étendre, causer, et siroter des verres d'eau sucrée. Je suis assez étonné d'y voir quantité de prêtres, là comme dans les cafés et les clubs. La plupart sont en redingote; ils fument, causent, boivent et plaisantent joyeusement. Leur costume ne les distingue pas des laïques, sauf le tricorne. Au café, un monsieur que vous avez vu boire, fumer, jouer au trictac, ou causer et rire bruyamment, se lève, va prendre à la patère un tricorne, il se trouve que c'est un prêtre. En général ce clergé a l'air fort accommodant et je crois à beaucoup de ses membres une philosophie assez éclectique; la nonchalance sicilienne s'étend probablement à la politique; je vis des prêtres fort à l'aise dans un club où le buste de Garibaldi occupait la place d'honneur. Détail assez typique, les garçons

dans ce club avaient rude besogne à satisfaire la soif des membres, mais on ne leur demandait absolument que de l'eau claire. Les prodigues y faisaient joindre du sucre.

Quoique la Sicile soit un pays riche, la propriété y est mal répartie et par conséquent le peuple assez misérable. A chaque gare où je passais, je voyais des visages hâves, amaigris et une bande de malheureux couverts de haillons se précipitant aux portières, et s'offrant, pour un morceau de pain, à porter le bagage au village prochain. Dans les villes le dénûment n'est guère moindre. Voici un petit incident qui en dit assez.

A Girgenti, un jeune garçon, pieds nus, m'importunait depuis tout un temps avec ses journaux. Il tournait autour de moi, me criant vingt fois le Pungolo, le Giornale de Sicilia; sa voix était cassée d'avoir crié tout le jour et la veille et l'avant-veille et tous les jours depuis longtemps; son œil semblait suppliant; je lui pris un journal, dont coût un sou, car elle ne vaut pas cher la presse italienne, et en même temps je lui demandai ce qu'il vendait par jour :

— Quarante, cinquante journaux; le dimanche plus: quatre-vingt et jusque cent.

— Et tu gagnes ?

— Un centime par journal.

— Peste ! c'est un assez gentil denier pour un petit bonhomme comme toi. Je lui donnais huit à neuf ans.

— Oh ! je rapporte tout à la mère. Il y a encore trois petits frères et une sœur à la maison et je suis l'aîné.

— Ah ! et que fait ton père ?

— Le père est mort, il était cordonnier.

— Le père est mort ! Et la mère, gagne-t-elle quelque argent ; travaille-t-elle ?

— Elle ne peut pas, Monsieur ! La mère doit rester avec les enfants, si elle travaillait, qui les soignerait, que feraient-ils ?

Le pauvre enfant m'avait ému. Quelle précoce gravité donne le malheur ! Je continuai à le questionner.

— Quel âge as-tu ?

— Treize ans !

Treize ans ! Le malheureux, chétif, déprimé, n'avait pas la taille d'un garçon de neuf ans.

— Et que mange-t-on à la maison ?

— Des fèves, des lentilles, parfois du pain.

— Et de la viande ?

— Oh ! Monsieur, de la viande jamais, et il fit de la main un long geste comme pour dire qu'il renonçait même à rêver pareille félicité.

— Qu'as-tu vendu aujourd'hui ?

Il tira ses sous et compta. — Trente-sept journaux.

Ce jour-là j'augmentai sa recette et il s'en alla, le ciel dans l'âme. Mais quelle misère ! Mettant les choses au mieux, il gagne cinq francs par semaine. Avec cinq francs, il faut que pendant sept jours,

une mère et cinq enfants se nourrissent, se vêtissent et se logent.

Car Dieu mit ces degrés aux misères humaines :
Les uns vont tout courbés sous le fardeau des peines ;
Au banquet du bonheur bien peu sont conviés.

Mais, assez de ce triste sujet. Au surplus, qu'y faire. Ce n'est pas encore notre temps qui débrouillera la question sociale. Donner aussi à propos que possible, c'est à peu près tout ce que nous y pouvons.

Venons en aux antiquités de Girgenti. Et d'abord quelques mots de topographie. Le long de la mer s'étale une plage, en un ruban plat d'environ un kilomètre de largeur. A mille mètres du flot, elle est bordée dans toute sa longueur par un plateau calcaire qui s'élève à quarante ou cinquante mètres et court parallèlement au rivage en une bande de trois à quatre kilomètres. Là, il y a un second relèvement du sol, mais de cent à cent cinquante mètres ; c'est un nouveau plateau calcaire s'enfonçant au loin dans l'intérieur des terres. Il y a donc là un système de gradins ; sur celui du milieu s'était bâtie l'antique Agrigente, tandis que la moderne s'est juchée sur le plateau supérieur.

Au rebours de celles de Syracuse, les ruines d'Agrigente sont bien visibles, et déjà de la terrasse de l'hôtel, j'avais, la veille au soir, distingué aux rayons de la lune le profil lointain de deux temples, se découpant sur la clarté incertaine du ciel. Le lendemain je partis à la première heure,

car, quoique nous fussions en Novembre, la journée promettait d'être chaude; j'avais pour guide le gardien des ruines, Toschi, pour qui M. Cavallari m'avait donné une recommandation spéciale.

Il me mena d'abord au temple de Junon, celui que les Grecs élevèrent le premier. Il est d'ailleurs dans un site magnifique, où le plateau est le plus élevé, et faisant un coude, se dresse en un promontoire qui domine toute la plage, depuis le cap de Canatello jusqu'au port actuel d'Empédocle. Ce point était naturellement indiqué; et sans même que l'archéologie vienne avec ses preuves, on comprend que, dès qu'il s'est agi de construire un temple, les Grecs, avec leur vif instinct du beau, aient d'emblée choisi cet emplacement.

Le temple même est bâti tout contre l'arête à pic du plateau calcaire, arête en partie écroulée, car on voit tout en bas un amoncellement de blocs. Il a encore de beaux restes, quoique plus de la moitié de ses colonnes soit abattue. Son style est ce sévère dorien qui frappe par ses lignes austères et sa mâle simplicité. On ne peut qu'admirer comment, avec si peu de recherche, avec le dédain absolu de l'ornement et du « plaisir des yeux », les Grecs aient atteint à cette fière beauté et à un effet aussi puissant.

De ce temple, et suivant la crête du rocher, part en ligne parallèle à la mer le mur de la cité antique. Il est encore presque intact sur un grand développement; son épaisseur, d'environ deux

mètres, est creusée du côté de la ville d'une quantité de cavités longitudinales en forme de tombes. C'est là que les Agrigentins enterraient les morts qu'ils voulaient honorer entre tous. Pensée noble et touchante ! le soldat luttant sur les remparts pour le salut de sa ville, combattait sur les tombes des grands aïeux. Combien leur souvenir devait stimuler son courage. Et s'il mourait pour sa cité, il lui restait comme dernier espoir d'être enterré, lui aussi, parmi ces glorieux. Il faut convenir que tout tendait à soutenir son ardeur. Nos guerres actuelles demandent plus de stoïcisme. La fosse commune, loin des siens, l'oubli complet — car combien peu dont l'histoire conserve le nom — voilà tout ce que peut attendre l'homme de notre temps, mourant sur un champ de bataille. Et tandis que le Grec affirmait l'indiscutable réalité de l'Olympe et de ses Dieux propices au héros, combien parmi les nôtres que le scepticisme a mordus et qui tiennent que, perdant la vie, ils ont à jamais tout perdu.

Certes il faut à nos soldats un courage plus intrépide et plus résigné. Cette différence, toute métaphysique, est un des motifs de la fréquence des guerres dans l'antiquité. On risquait facilement sa vie, tant qu'on avait l'assurance qu'au prix d'une mort héroïque on soupait avec les Dieux. Où beaucoup des nôtres n'ont plus que cette idée pour les soutenir, qu'il faut faire son devoir, mot vague et ondoyant d'ailleurs suivant la race et le temps, Grecs et Romains jouaient à qui perd gagne, ou

du moins se l'imaginaient. Tels courages obscurs de nos jours sont, à les bien considérer, plus méritoires que la mort théâtrale de Léonidas et des trois cents. Mais tandis que tout homme venant en ce monde entend parler et, à son tour, parle des Thermopyles, combien de nos modernes dévouements, ne seront jamais honorés et resteront inconnus de ceux mêmes dont ils préservèrent la vie et les biens. Les lettres classiques font la renommée des héros grecs et romains, bien plus que la rare valeur des actes. A tout prendre, la gloire est capricieuse et fantasque autant que la fortune, et l'on en arrivera à décider que c'est générosité folle que de se faire tuer pour d'autres hommes. Ceux qui profitent de leur sacrifice, ne savent pas même aux victimes assez de gré pour conserver et redire leurs noms.

Revenons à Agrigente. En longeant son mur d'enceinte, nous arrivons au fameux temple de la Concorde, le mieux conservé de tous les temples grecs en Europe. Non seulement ses trente quatre colonnes sont debout, mais encore les murs intérieurs de la cella, l'architrave, la frise, les triglyphes sur toute la longueur de l'édifice et les frontons avec leurs escaliers de pierre jusqu'au faite. Il doit cette faveur unique à ce qu'il a su, en temps opportun, changer de dieux et d'autels. Les chrétiens en firent leur Basilique, et pendant tout le moyen-âge, il fut consacré à Saint Grégoire des Navets. Je prie le lecteur d'être assuré que je n'invente pas ce

saint bizarre, le vocable italien est San Gregorio delle Rape. Il faut croire que les Agrigentins avaient une prédilection pour ce modeste légume. Toujours est-il que, grâce à son patron, que doivent bénir les archéologues présents, passés et à venir, le beau monument nous est conservé dans sa presque intégrité. Il n'a subi d'autre accident que de voir pratiquer dans ses murailles une niche pour saint Grégoire — il lui devait bien cela — et de voir déplacer l'autel. Tandis que les Grecs l'avaient au soleil couchant, les chrétiens le mirent au levant vers Jérusalem. En outre, ils pavèrent le temple de leurs tombes. Mais la mort est aussi une majesté, et ces dalles funéraires qui couvrent le parvis sacré, donnent au vieux sanctuaire dorien un caractère plus vénérable encore.

Ce temple eut d'ailleurs toutes les bonnes fortunes, et son étrange saint lui porta décidément bonheur; même ses vicissitudes lui profitèrent. Quand le rococo envahit l'Europe et que ce style absurde couvrit tout de ses fioritures drolatiques, il se trouva que le culte de Saint Grégoire des Navets était abandonné. Le peuple d'Agrigente avait, on ne sait pourquoi, changé de prédilection et de légume. La figue d'Inde, qu'apportait Fernand Cortès, avait probablement la vogue. Toujours est-il, que ne brûlant plus de cierges pour la récolte du navet, les Agrigentins jugèrent superflu de restaurer son église, qui échappa par cette heureuse désertion au replatrage de l'époque. Le

temple de la Concorde ne subit pas le sort humiliant de celui de Vénus à Syracuse, affublé hélas! d'une façade style jésuite. Il conserva ses nobles frontons grecs.

Resté pur, il est superbe. Le côté sud, faisant front à la mer a quelque peu souffert du sirocco, mais cette haleine d'Afrique, mordant la pierre, lui a donné une teinte rousse que le soleil dore magnifiquement et qui enveloppe l'édifice d'un ton chaud et harmonieux. Toutefois, certaines réparations sont urgentes; mon guide me signale trois colonnes soutenant le fronton de l'orient, la gorge de leurs chapiteaux est presque rongée. Un maladroit et lourd replatrâge a masqué, non atténué le mal. Des rapports pressants envoyés à Rome n'ont eu aucun effet jusqu'ici, et cette incurie pourrait être fatale. Je la signale, avec l'espoir bien faible que mon avis arrivera peut être aux oreilles des puissances officielles. Et cependant il n'y aurait qu'un cri et un blâme dans le monde artistique, si l'on venait à apprendre que par une nuit d'ouragan le beau fronton s'est écroulé.

VICISSITUDES DU TEMPLE D'HERCULE. — COMME QUOI
 S' PAMPHILE MANQUA LE COCHE. — LE TEMPLE DE
 ZEUS, LE PLUS GRAND DU MONDE GREC. — UN PEU
 DE DARWINISME A PROPOS DES COSTUMES LOCAUX.

En reprenant le mur d'enceinte, nous arrivons au temple d'Hercule. Celui-ci hélas ! eut un sort bien différent ; il est abattu, brisé, ruiné, il n'en reste pas pierre sur pierre. Si un tremblement de terre s'était acharné à le détruire, il n'eût pu faire besogne plus triste ; mais ce n'est pas l'inexorable nature, ce sont les hommes qui ont perpétré ce bel exploit. N'accusez pas les Romains, pour cette fois ils ne sont pas les coupables. Au contraire, en s'emparant d'Agrigente, ils restaurèrent les autels d'Hercule ; soin pieux, et de leur part bien naturel, le patron de la force étant avant tout le leur. Non, ce furent des chrétiens qui le jetèrent bas. Alors qu'ils devinrent puissants, ils concertèrent d'en finir avec ce culte qui conservait encore des sectateurs obstinés, et ne trouvèrent pas meilleur expédient que de ruiner de fond en comble son temple. Ils entaillèrent profondément chaque colonne à la base, et ce bel œuvre accompli, ils les firent s'écrouler toutes à la fois au moyen de cordes, jetant bas du même coup tout le superbe édifice. On voit parfaitement l'entaille en forme de spirale au pied de chaque fût, surtout du côté sud. Toutes les colonnes sont là, encore alignées dans l'herbe,

en tronçons brisés. En les regardant avec mélancolie, je me rappelai les paroles d'un petit juif trapu et laid, qui vint en Grèce et, arrivant à Athènes, se répandit en sourdes menaces contre les idoles des gentils et leurs autels. « Son esprit s'aigrit en voyant cette cité entièrement livrée au culte des idoles (Actes XVII). » Ce juif trapu était saint Paul. Comme ses colères aveugles devaient être funestes aux arts ; que de temples superbes, que de nobles statues, que de chefs-d'œuvre tombèrent sous les coups d'iconoclastes surexcités par sa parole.

Mais à quoi bon les lamentations ? Ce qui est fait, est fait et depuis longtemps. A propos du temple d'Hercule, je dirai toutefois un de mes regrets, c'est qu'aucun saint, protégeant lui aussi un légume, la carotte par exemple, ne se soit avisé de prendre le vieux monument sous sa garde. Car, pourquoi la carotte n'a-t-elle pas eu son patron. Tout compte fait, elle y avait autant de droits que le navet ; sa culture fut de tous temps en honneur dans toutes les églises, et l'on ne peut prétendre en bonne justice que la catholique ait fait exception ; elle aussi l'a pratiquée avec un zèle qui ne se repose pas même de nos jours.

Vraiment, c'eût été à tous égards d'une belle conception, et hardie, de transformer le temple d'Hercule en église de saint Pamphile le Carottier par exemple. Je propose Pamphile, saint d'ordre secondaire, quoiqu'à mon sens, on n'eût pu choisir trop

haut dans la hiérarchie, mais Pamphile est un nom de bon augure. Quel culte, mes frères ! et puis quel service aux arts ! Le vieux temple était un spécimen unique, un périptère-hexastyle-hypètre d'après les archéologues. Quelle vraie gloire pour saint Pamphile aux Carottes de le conserver et que de bénédictions se fût attirées le digne homme ! Il eût eu non seulement pour sa spécialité d'innombrables fervents dans l'Église romaine, cela va de soi ; mais encore combien de mécréants l'eussent encensé, les uns par communauté de principes ou de tendances, les autres par reconnaissance archéologique. Et quelle conjonction de rares faveurs ! une gloire universelle, son nom partout béni, son culte entouré d'une faveur croissante alors que tant d'autres périssent, et que de toutes parts les « Dieux s'en vont ». Comment aucun saint du calendrier n'a-t-il été assez avisé pour s'emparer de ce poste inamovible. Comme il eût été plus adroit et plus méritoire de s'illustrer ainsi, que de sécher au soleil sur une colonne comme saint Siméon stylite, ou de mourir comme saint Labre dévoré par des bestioles.

Abandonnons ce sujet, où les réflexions et les regrets sont presque inépuisables, et revenons aux temples d'Agrigente. Ceux qui restent à voir ne sont plus guère que des débris. D'abord celui de Jupiter ; il faisait face à celui d'Hercule ; entre les deux, une faille de la couche calcaire forme un ravin profondément encaissé. On en avait fait la route qui menait d'Agrigente à son port. Les deux

temples se dressaient dans les airs sur la crête de ses parois à pic. Entre les deux, dans le ravin même, une porte colossale formait arc de triomphe. Décidément les Grecs s'entendaient à la décoration de leurs cités.

Le temple de Jupiter est en ruines, mais il est juste de dire que jamais il ne fut achevé. On l'avait conçu de proportions colossales ; c'est le plus grand que jamais entreprirent les Grecs, et il eut le sort de tant d'édifices, écrasants pour l'effort de ceux qui les décident, il resta inachevé. Les Carthaginois, puis les Romains vinrent, avant qu'on eût trouvé le temps, l'argent, les hommes pour le finir. Et l'invasion, c'était le fléau qui menaçait, arrêtait tout. Après ces premiers conquérants, tous les maîtres successifs d'Agrigente s'attaquèrent au temple, le dépouillèrent et, bloc par bloc, le démolirent, mais sa ruine définitive est récente. N'est-il pas triste de devoir apprendre qu'au XV^me siècle, l'édifice immense était encore en grande partie debout et que les Agrigentins s'avisant de vouloir un môle pour leur port ne trouvèrent rien de plus pratique que d'en prendre les matériaux au temple de Jupiter. Il est là, jeté comme balast au fond de la mer !

Malgré tout ce vandalisme, il reste encore les fondations, quantité de matériaux épars, et l'on peut au moins se faire l'idée de la disposition et des gigantesques dimensions de l'édifice. Il était supporté par des colonnes semi-cylindriques dont

la partie convexe était tournée vers l'extérieur, la surface plane vers l'intérieur du temple. Ces colonnes avaient cinq mètres de diamètre, donc douze de tour. A leur paroi intérieure étaient adossées d'immenses statues d'Atlas, soutenant la toiture de leurs bras pliés, sur la nuque. Il y avait vingt quatre de ces géants, dont la hauteur était de quarante pieds. Ils se trouvaient en ligne, dans la grande cella intérieure du temple, douze de chaque côté! L'effet devait être superbe. De ces colosses, il ne reste que quelques débris. M. Cavallari en a pu reconstituer un. On le voit, couché sur le sol en tronçons énormes, placés bout à bout.

Il serait beau de réédifier une de ces grandioses colonnes, avec son Atlas adossé ; le travail est faisable, mais exigerait vingt cinq à trente mille francs. L'échafaudage pour soulever ces blocs gigantesques est coûteux, et le gouvernement italien qui prétend à meilleur usage de ses millions, n'y veut pas entendre. Mais si quelque richissime Anglais tient à laisser un nom, il n'a qu'à envoyer mille livres sterling à Palerme, à M. Cavallari, qui d'abord lui dressera un autel dans son cœur, ensuite, par une pierre commémorative sur les lieux mêmes, dira sa munificence aux âges futurs. Voilà l'occasion belle de s'immortaliser.

Les ruines de deux autres temples de dimensions restreintes terminent cette rangée de constructions magnifiques. L'un, celui de Castor et de Pollux, montre encore quatre colonnes debout avec leur

architrave, la frise et la corniche; ou plutôt réédifiées, car c'est une restauration dûe celle-ci au gouvernement italien. Ce temple, dorien comme les autres, est plus récent et témoigne de plus de recherche. Les colonnes, sans piédestal encore, sont recouvertes d'un stuc dur et brillant, fait de ciment et de poussière de marbre. La corniche est agrémentée de rosaces, et l'on y voit des traces de coloration rouge. Enfin le dernier temple, celui de Vulcain, ne montre qu'une colonne isolée et des débris épars.

Voilà six monuments d'un alignement superbe, se dressant sur le bord d'un plateau en une file parallèle à la mer. Derrière, sur des mamelons en fer à cheval, un théâtre et un hippodrome. Quel coup d'œil unique ! Aucune des villes de notre Europe moderne, même celles dix fois plus peuplées, cent fois plus riches, n'offre un déploiement d'une si belle ordonnance. N'est-il pas remarquable qu'une colonie perdue de ce petit peuple hellène ait pu éclipser à jamais les splendeurs des cités futures. On conçoit quel devait être l'amour de l'Agrigentain pour sa ville. Comme battait son cœur quand au retour de quelque navigation, il apercevait enfin les temples et les murs d'Acragas ⁽¹⁾; quand aux joies du retour s'ajoutait encore cette joie esthétique, si dominante dans l'âme grecque, de contempler cet imposant alignement de nobles édifices. On saisit

(1) Nom grec d'Agrigente.

ici l'amour exclusif de ces hommes pour leur ville. La patrie n'existait pas ; leurs affections, leurs enthousiasmes se concentraient en la cité. L'amour du foyer natal, si puissant encore au cœur de beaucoup d'entre nous, qu'il en est même de nos jours que la nostalgie tue, combien devaient-ils le ressentir avec plus de violence. On s'explique ici, comment naquirent ces guerres fratricides entre Grecs ; comment, au lieu de s'unir contre l'ennemi commun, les partis allèrent parfois jusqu'à l'appeler, plutôt que l'un cédât à la suprématie d'une ville rivale. Ils ne voulaient, ne comprenaient, que la gloire, la magnificence, la domination de leur cité à eux.

Mais en voilà assez au sujet de l'ancienne Agrigente. Revenons à la nouvelle. J'y retournai à pied par une route dans le calcaire, poudreuse, blanche et qui me parut interminable, grâce à la chaleur torride ; notez que nous étions en Novembre. Et à ce propos je suis amené à parler du costume du pays, que je m'étonne de trouver si peu approprié à ce climat ardent. J'accorde qu'il est pittoresque ; veste et culottes de velours noir, hautes bottes ou jambières de grosse laine noire, et, pour coiffure, une petite toque de laine également noire ou une simple calotte à glands. En hiver, les hommes portent en plus un manteau court en gros drap bleu avec capuchon. Rien de remarquable dans la mise des femmes.

Ce costume est certes élégant et viril, mais je le

trouve absolument contraire au sens commun. Par cette chaleur torride, des vêtements de laine et de velours sont inutilement chauds; la toque et la calotte sont les coiffures abritant le moins du soleil; leur couleur noire qui concentre au maximum les rayons solaires doit échauffer horriblement le crâne. Enfin un costume tout noir, outre qu'il est le plus chaud, marque encore constamment la poussière dans un pays où domine le calcaire. Et notez que je ne juge pas d'après quelques cas. C'était jour de marché à Agrigente, j'y vis plus de deux cents paysans, et tous — à l'exception de deux ou trois, vêtus de gris — portaient l'accoutrement que je viens de décrire. Si l'on avait mis les Agrigentins en demeure de s'imposer un supplice continuel, ils n'auraient pu choisir mieux leur costume. Aussi les voit-on brûlés, tannés, d'une couleur de vieux cuir, et le visage encore luisant de sueur en Novembre. Qu'est-ce en Juillet, en Août? A moins qu'ils n'acceptent ce costume en pénitence de leurs péchés, et comme nous porterions un cilice, comment en sont-ils arrivés à des usages aussi irrationnels, aussi peu d'accord avec le milieu ambiant? Car je tiens que nos vêtements sont d'ordinaire, des résultantes, conséquence de l'adaptation au climat. C'est une loi zoologique à laquelle se conforment tout le règne animal et presque partout l'homme. En vertu de quelles circonstances héréditaires, d'habitudes faussées, de déviations accumulées et acquises dans la race, l'Agrigentins

en est-il arrivé à aller directement à l'encontre de cette loi ? Problème à renvoyer aux Darwinistes pour un prochain « Essai sur le pelage, comparé aux conditions climatériques ».

PALERME. — SA SITUATION EXCEPTIONNELLE. —
L'ARCHITECTURE GOTHICO-ARABE. — VANDALISME
D'UN NAPOLITAIN. — L'ART DU XII^e SIÈCLE A
MONREALE.

Rien à dire de la contrée qui mène de Girgenti à Palerme. C'est le même pays que de Catane à Girgenti, nu, déboisé et sans eau. A Termini, près de Palerme nous arrivons à la mer, et tout change; le pays s'anime et se boise, l'oranger, le citronnier, la vigne, l'olivier reparaissent à la fois. Presque toute la côte sicilienne est une ceinture de jardins.

Palerme est encore un de ces coins heureux qui deviendront le séjour favori et disputé des générations futures, quand la Méditerranée sera redevenue le principal foyer d'activité de l'Europe. Sa situation au centre de cette grande mer, son climat, la fécondité intarissable de son territoire, tout la désigne au plus brillant avenir. La ville même est bien construite, d'une grande allure et

à peu de frais deviendrait superbe. Parlons en d'abord.

Sur la côte nord de la Sicile, entre deux promontoires qui l'abritent, s'étend en faucille une vallée d'environ cinquante kilomètres de longueur sur trois à six de largeur, enceinte de hautes collines boisées, aux lignes pittoresques. Aux bords de cette conque est assise Palerme. Sa situation et le paysage qui l'entoure sont parmi les plus beaux du monde entier. Son climat est sans rival; en janvier la moyenne de température est de 11°, en août de 25°. Le maximum de variation en vingt quatre heures est de cinq degrés seulement. Sous nos latitudes, nous pouvons avoir 15 à 20° d'écart d'un jour à l'autre. Le séjour de Palerme est avec celui de Madère le plus doux que l'on connaisse; le seul trouble-fête est le sirocco qui chaque mois, pendant trois ou quatre jours, passe sur toute la Sicile.

Le territoire palermitain produit en abondance les fruits des climats chauds et tempérés; l'olivier, l'oranger, le citronnier, y sont d'une taille et d'une fécondité extraordinaires. On me montre des orangers qui donnent par an jusqu'à deux mille cinq cents fruits. Quant à la flore, c'est celle des rives les plus fortunées de l'Afrique. Dans les jardins publics s'alignent en plein air des rangées entières de palmiers, élevant à quinze mètres leur magnifique panache; je mesure des aloës qui ont douze mètres de tour, trois de hauteur, et dont la

tige fleurie part dans les airs jusqu'à vingt mètres; le bambou, le papyrus en buissons épais, les cactus les plus bizarres et les plus délicats, de superbes spécimens de plantes aquatiques des tropiques, tout fleurit et prospère à souhait dans ce sol et cet air privilégiés.

Quant à la ville, elle date des Normands et des Espagnols; pour son bien les âges subséquents y ont peu touché; car ce qu'ils y ont ajouté n'a tendu qu'à gâter l'œuvre des temps antérieurs; nous le verrons bientôt. Elle est coupée en quatre, par deux larges et longues rues se prenant à angles droits et allant de chaque côté aux extrémités de la ville jusqu'en pleine campagne. A leur intersection quatre façades monumentales avec fontaines, datant des Espagnols. Ces rues, tracées au XVI^e siècle, sont pavées de larges dalles et bordées sur tout leur parcours de massives et hautes constructions d'un effet imposant. Toute la ville d'ailleurs, porte ce même cachet robuste de solidité et d'abondance; elle est partout bien dallée, propre même dans les quartiers populaires, où je vois balayer, nettoyer et blanchir à la chaux, chose qui me satisfait depuis que les sentines de Naples me sont en mémoire. On voit à chaque étage le balcon espagnol, au ventre rebondi, tellement large et proéminent que dans certaines ruelles on peut littéralement passer d'une demeure à celle d'en face en enjambant les balcons. Partout, sauf dans les deux rues principales, le linge est

accroché en travers des rues; c'est toujours un spectacle bizarre pour un homme du Nord que de voir toutes les nippes des familles, jupons, chemises, caleçons, pantalons blancs, enfin toute l'intimité du costume féminin et masculin, exhibée aux balcons, mais je constate avec satisfaction, qu'ici, comme dans presque toute l'île d'ailleurs, ce linge est généralement soigné et en bon état. Ce ne sont plus les misérables guenilles qui choquent la vue à Naples.

Tandis que la plupart des habitations datent des Espagnols, tous les monuments marquants sont de l'époque normande. Les Normands apportaient à la Sicile le style gothique, mais ils se laissèrent tenter par les belles formes arabes qu'ils y trouvèrent et bientôt s'en inspirèrent le plus heureusement du monde. Les monuments nés de cette alliance sont d'une noblesse, d'une élégance et d'une fertilité de détails qu'on ne peut assez admirer. Le palais royal, la cathédrale, la Mortarana, plusieurs églises, vieux palais et couvents sont de ce style mixte où l'ogive et l'arabesque se marient en une féconde floraison. Malheureusement les âges suivants sous prétexte de rénover, ont porté atteinte à la belle harmonie de ces édifices. Je n'en veux pour exemple que la cathédrale.

Elle était magnifique en sa fière architecture gothico-arabe, et ce qui s'en est conservé intact, son portail, sa tour et l'extérieur de l'abside, sont des merveilles d'originalité et de fantaisie

virile. Quand vint au siècle dernier, en plein baroque, un malandrin de Naples nommé Fernand Juga. Ce Juga se disait architecte. Pour notre malheur il installa ses échafaudages dans l'intérieur du vieux temple — qui datait du XII^e siècle — et sous prétexte de l'accommoder aux temps et aux goûts nouveaux, se mit sans vergogne, à recouvrir de stuc depuis les dalles jusqu'au faite, les colonnes, les fins arceaux, les nefs et les voûtes gothiques, tant et si bien qu'il finit par ensevelir tout sous un insipide pastiche de renaissance italienne. Aujourd'hui l'intérieur est complètement méconnaissable. On ne retrouve rien, absolument rien de l'ancienne architecture.

Ce n'est pas tout. Content de son œuvre, il s'avisa de vouloir la compléter à l'extérieur en installant en plein milieu de la toiture une coupole surmontée d'un dôme « à l'instar de S^t Pierre de Rome ». C'est de l'effet le plus prétentieux et le plus gauche au milieu de la fantaisie capricieuse et élégante du gothique normand. Enfin, pour aller jusqu'au bout de l'absurde, il sema sur l'édifice une douzaine de petits dômes verts à raies blanches, un sur chacune des chapelles latérales, où ils ont l'air de verrues, d'immenses champignons, d'excroissances malades. La tour, l'abside extérieure et le grand portail latéral sont les seules parties auxquelles ce triste pasticheur n'ait pas touché. S'il vivait de nos jours, on lui ferait un bon procès pour dégradations de monuments publics.

Cet exemple suffira; tous les autres édifices de Palerme ont été plus ou moins victimes des mêmes profanations. Les siècles de décadence, et le XVIII^e est le plus coupable, les ont accommodés à leurs manies. Heureusement, on en est revenu de ce système de mutilation prémédité. Il y a même des plans pour restituer à la cathédrale son ordonnance primitive; si la ville les met à exécution, je m'inscris de grand cœur en tête des souscripteurs pour la rédemption du vieux temple.

Tandis que la cathédrale est complètement défigurée à l'intérieur, alors que l'extérieur est suffisamment conservé pour qu'on puisse juger de sa magnificence primitive, c'est un sort de tous points contraire qui est échu à la magnifique église de Monreale. — Monreale est un gros bourg à quelques kilomètres de Palerme, admirablement situé à mi-côte des collines qui l'entourent. L'extérieur de son église, abîmé par un incendie et par des architectes imbéciles, non moins destructeurs, n'a plus aucun genre d'attrait; l'intérieur par contre est tout ce qu'il y a de plus extraordinairement beau. C'est un chef-d'œuvre intact de l'époque normande et qui date, notez le bien, du XII^e siècle.

Tout l'intérieur de l'église est une immense mosaïque sur fond or et argent, retraçant en figures colossales les principales scènes de l'ancien et du nouveau Testament. L'architecture est en ogives arabes, lancéolées, à arêtes amorties; toute l'église, à partir de la hauteur des chapiteaux des

colonnes, c'est-à-dire les murs latéraux des nefs à six mètres de hauteur, les voûtes et les niches, le transept et l'abside dans toute leur élévation sont couverts jusqu'au faite de mosaïques superbes. Rien n'est éloquent comme un chiffre, dit-on; il y a là 6340 mètres carrés de mosaïques, et d'un travail magnifique, d'une harmonie de couleur ravissante, se liant admirablement avec l'or et l'argent mats des fonds. Dans les groupes, il y a une ordonnance, une entente de la composition qui étonnent. Je n'aurais jamais cru que le XII^e siècle, si enfoncé dans ce moyen-âge que nous qualifions de barbare, fût capable d'un tel travail. Certes, il y a une raideur byzantine, une ignorance de la perspective et de l'anatomie dans certains de ces groupes souvent naïfs, mais d'autres, et les figures isolées surtout, montrent déjà une remarquable entente de l'art. Les douze apôtres et les douze docteurs symétriquement alignés dans l'abside, sont exécutés d'une manière sobre, sincère et large, les plis des vêtements sont amples et bien compris, mais surtout la figure colossale du Christ, qui occupe tout le haut de l'abside, a une grandeur et une majesté sévère qui frappent de surprise.

Le bas de l'église, c'est à dire le pavement et la partie basse des murs latéraux, a été achevé de nos jours, mais d'après les plans et documents anciens. Ils sont recouverts de larges plaques de marbre blanc, séparées par des encadrements en

mosaïque, d'une fertilité de dessin réjouissante. La charpente des voûtes détruite par un incendie a été restituée telle qu'elle était. C'est une charpente à claire-voie dont les poutres sont historiées et coloriées. Enfin l'église montre en plein l'art du XII^e siècle greffé de réminiscences arabes et ce style est vraiment remarquable de grandeur et de fantaisie.

La chapelle des conquérants normands dans le palais royal de Palerme et quelques unes des anciennes salles du palais sont du même faire, mais à Monréale il est dans toute sa force et son éclat, et c'est là qu'il le faut voir pour le juger. A côté de cette église merveilleuse est un couvent dont le cloître intérieur en arcades est en style ogival. Chaque ogive est supportée par deux colonnettes accouplées, incrustées de mosaïques. Il y a en tout cent et huit couples toutes différentes de forme et d'ornementation. Les chapiteaux diffèrent également. Comme fertilité d'invention et prodigalité de détails, c'est tout-à-fait ravissant. Malheureusement des soldats, bavarois dit-on, logés dans le couvent pendant les guerres du premier Empire, ont enlevé à coups de baïonnette la plupart des incrustations. On voit encore en maint endroit le sillon des coups.

LE CHARNIER DU COUVENT DES CAPUCINS. — LE
SUPPLICE DU JEUNE NOVICE.

Puisque j'en suis aux couvents, parlons de celui des capucins que je visitai en revenant de Monréale. Ses catacombes sont célèbres et j'allai les voir ; seulement, lecteur, si vous êtes impressionnable, si vous êtes trop nerveuse, belle lectrice, sautez ces quelques pages ; sinon, oyez :

Aussitôt que je me présentai, survint un capucin à longue barbe noire, qui, après m'avoir mené par quelques corridors, m'ouvrit une porte basse donnant sur un escalier. Nous descendîmes une soixantaine de marches ; là on m'ouvrit une grille et je me trouvai dans un large couloir faiblement éclairé par des soupiraux. Sur toute la longueur des murailles et depuis les dalles jusqu'aux voûtes, partout des squelettes, debout ou accrochés, tous avec une robe de bure ne laissant à découvert que le crâne, les pieds et les mains. Cette robe, sanglée aux reins par une corde à nœuds, dessinait les maigres os thoraciques et les lourds iliaques ; une pancarte portant le nom du mort et la date du décès était piquée sur la poitrine. Ces cadavres étaient là, serrés en longues files, cloués au mur, grimaçants, contorsionnés, terribles avec leurs orbites creux, leurs mâchoires déjetées et pendantes ; ce n'était pas la mort dans la paix du dernier et long sommeil, mais son appareil repous-

sant, sinistre, frappant l'esprit d'épouvante. L'une après l'autre, les galeries se succédaient, offrant toujours le même affreux spectacle. Dans l'ombre trouble des caveaux, ces squelettes avaient des attitudes étranges ou menaçantes ; d'aucuns, mal accrochés, s'affaissaient sur leurs voisins ou se projetaient en avant, les bras ballants. C'était horrible ! Tout le pavement était également encombré de cercueils empilés, grillés à l'endroit de la tête et par ces grilles on voyait de nouveaux cadavres.

Les galeries étaient interminables. Les femmes ont leurs compartiments spéciaux ; les prêtres et les religieux le leur, ceux-ci avec leurs chasubles, leurs bonnets et les marques de leur rang ou de leur ordre. Depuis deux cents ans, on accroche là des morts. Un cadavre portait à sa bandelette la date de 1680 ; il pendait, noir, informe, ratatiné, la langue desséchée entre ses mâchoires béantes, et le capucin qui me guidait, familier avec cette sombre compagnie, lui saisit la main en me faisant remarquer que sa peau s'était tannée en une espèce de cuir roussi. On ajoute encore de nos jours à cet ossuaire ; je vis un squelette portant la date 1880, qui venait d'être hissé. Mon guide m'expliqua que d'abord on enfouit le mort pendant un an dans une terre mêlée de chaux et quand la décomposition est achevée, qu'il ne reste plus guère que l'ossature, on le suspend dans les caveaux.

Quoique je ne sois guère accessible aux émotions

terrifiantes, je sortis de là oppressé et tout hanté d'une fantasmagorie funèbre ; j'ai vu d'affreux spectacles, Bazeilles encore brûlant et les cadavres carbonisés de ses défenseurs sur ses barricades ; Givonne, Balan encombrés de blessés, et les campagnes autour de Sedan couvertes de corps raidis, affreusement tuméfiés. Mais ce spectacle de la mort reçue sur un champ de bataille, quelque lugubre qu'il soit, n'a pas la funèbre horreur de ces squelettes mornes, ricanants, accrochés en rangs serrés dans un immense charnier.

On conte que les capucins avaient coutume d'enfermer là ceux des novices qui avaient encouru un châtement grave. L'un d'eux, qui avait déjà passé une nuit dans les caveaux et en avait conçu une indicible horreur, fut condamné à y rentrer. Il pria, supplia, tomba devant ses juges, rien n'y fit ; on l'entraîna et il fut enfermé derrière l'épouvantable grille. Plus la peine l'impressionnait, plus, concluait-on, lui serait-elle salutaire. Le lendemain matin, ses bourreaux vinrent et de loin, entendirent des chants rauques, poussés avec effort, des cris brusques auxquels se mêlaient des grondements d'imprécations. Ils accoururent ; le pauvre novice était là, hagard, nu, les ongles sanglants, le corps déchiré ; la terreur l'avait rendu fou. Et, détail affreux, le sol autour de lui était jonché de

squelettes brisés. Quand son horreur s'était, pendant la nuit, changée en démence, il avait pris pour des ennemis les cadavres partout accrochés, et, dans son cauchemar furieux, s'armant d'un tibia, il s'était mis à les assaillir ; les squelettes tombant sur lui, se brisant avec fracas, n'avaient fait qu'accroître sa démence et la pousser au paroxysme ; presque toute la nuit cet affreux combat avait duré. Enfin épuisé, affaissé au milieu de crânes et d'os épars, il tourna contre lui même les derniers efforts de son terrible vertige, se mordant et se couvrant de plaies. Atterrés, les moines l'emportèrent, mais il mourut quelques heures après dans des hurlements d'épouvante et de délire.

Depuis, le caveau ne servit plus de lieu de torture. Le conseil de l'ordre s'était ému ; d'ailleurs les capucins tiennent à l'intégrité de leurs cadavres, qui leur amènent des curieux et qui pour eux, constituent un fonds social qu'ils exploitent. En outre, tous les ans, au jour des Morts une foule de Palermitains viennent défilér devant cet ossuaire. Ce peuple a hérité des Espagnols le goût des émotions violentes. Combien je préfère les traditions grecques qui voulaient la mort accompagnée d'images douces, amies, presque souriantes ; ou même notre coutume de déposer sur les tombes des fleurs et des couronnes. Au lieu d'adoucir et de poétiser cet anxieux passage vers l'inconnu, vers le grand peut-être, le silicien tient

à en étaler précisément le côté lugubre, la défaite de la chair, l'anéantissement des formes. Une jeune fille meurt en sa fleur, chacun conserve le souvenir de sa beauté, de son charme virginal ; il tient, lui, à chasser ces images gracieuses, à montrer ce qu'après un an de putréfaction, l'envieuse et impitoyable nature a fait de ce corps si beau. Certes l'incinération qu'on tâche de remettre en pratique est de beaucoup préférable, je la préfère même à l'enterrement ; elle éloigne à jamais toutes ces images sinistres que nos systèmes actuels d'inhumation imposent fatalement à l'esprit.

LES RUES DE PALERME. — LA BOUTIQUE A FRITURE.

— LE MULET EMPANACHÉ. — LE « STRUGGLE FOR LIFE » DES BEDEAUX.

Lectrice aimable, vous pouvez reprendre à ce feuillet si le lugubre vous a fait fuir, je vais parler des rues de Palerme. Leur aspect est animé et vivant, mais sans cette exhubérance tapageuse qui frappe à Naples et souvent fatigue. Il y a chez le sicilien une réserve qu'on dirait fille de la gravité arabe. Très peu de mendiants, pas de fâcheux ou d'industriels interlopes. Le sicilien a une qualité que ne connaît pas la plèbe napolitaine, une certaine dignité. Si vous refusez les offres d'un marchand ambulancier, il se le tient pour dit,

alors que vingt fois le Napolitain revient à la charge. Ce respect de soi paraît d'ailleurs dans la propreté relative que je constate partout, j'ai déjà dit que les rues sont en bien meilleur état qu'à Naples; ici on ne voit pas non plus les sordides guenilles dont s'habille là bas le peuple.

Aussi peut-on, sans trop de crainte, s'aventurer dans les quartiers populaires qui sont, comme presque partout, les plus pittoresques. Allez par la Via Pannieri jusqu'à la « Piazza Cariacciolo », vous vous trouverez en plein centre des marchés de poissons, de viandes, de légumes, de fruits. C'est un fourmillement joyeux, une animation bruyante, au milieu d'étalages d'une couleur et d'une variété fantasmagoriques; j'ai déjà décrit l'aspect de ces marchés à Naples, ici je ne vous arrêterai que devant la boutique de fritures, le triomphe de Palerme.

Sous de larges auvents adossés à de gros piliers, est installé un comptoir à angles droits occupant l'un des coins du marché. A l'arrière, sous la voûte, règne une suite de fourneaux sur lesquels fument cinq grandes bassines de cuivre; là rissent bruyamment des poissons de tous genres et des légumes coupés. Cinq cuisiniers sont constamment à remuer et à surveiller les fritures. Deux aides coupent les légumes, préparent le poisson, deux vendeurs débitent la friture dans des cornets de papiers gris et ont peine à satisfaire à la foule qui assiège constamment l'échoppe. Il y a donc là, dans un espace de quelques mètres

carrés, neuf hommes, triturant, friturant, allant, venant, s'interpellant, répondant aux appels du public, dont la voix se marie au grésillement des bassines; c'est d'une animation joyeuse et originale. La loge est d'ailleurs propre et brillante; les murs incrustés de carreaux émaillés et vernis, les cuivres partout étincelants. Une vingtaine de petites lampes grecques éclairent vivement l'intérieur, tandis qu'au dehors, pour attester l'esprit progressiste du sicilien, flambent trois becs de gaz. Tout le tableau est d'une vivacité amusante; j'ajoute que la friture est bonne; par acquit de conscience, j'ai tenu à en goûter.

Ce qui provoque également l'attention, c'est le harnachement multicolore et compliqué des mules. Quelle débauche de rubans, de pompons, de cocardes, rouges, vertes, jaunes, de lanières bariolées et toutes scintillantes de paillettes métalliques; sur la selle, un minaret orné de clochettes, de grelots et de grandes spirales de cuivre en tire-bouchon comme en ont les coiffures des Frisonnes; sur le front de la bête un autre carillon ou un grand panache de plumes rouges ondoyantes, et flottant sur les oreilles. Si la mule marche, c'est un bruit aigu de crécelles; un non moindre bruit, si elle s'arrête, car taquinée par les mouches, à tous moments elle s'agite, et fait brusquement résonner tout son arsenal.

La charrette qu'elle traîne, car la plupart sont attelées, est non moins « ornée » de couleurs

voyantes et peinturlurée jusque sur les jantes et les essieux. Ces illustrations représentent ou Fernand Cortès brûlant sa flotte, ou les légendes d'Orlando Furioso (1) ou les exploits de Rugiero, le conquérant normand. Le rouge, le jaune et le vert en font tous les frais ; ce qui se consomme par an de ces couleurs, de rouge surtout, pour la décoration des charrettes en Sicile, doit être phénoménal. Il est vraiment joyeux de voir comme ce peuple aime ce qui parle aux yeux et à l'imagination.

C'est pourquoi ses églises aussi sont ornées de peintures criardes et d'ors en bosse, jusque dans les voûtes, avec moins d'excès cependant qu'à Naples, et il m'a semblé aussi que les fidèles montraient plus de recueillement ; je n'ai pas constaté cette allure dégagée, cet absolu sans gêne du Napolitain dans ses églises. Je dois dire toutefois qu'ici elles sont peu fréquentées, même le dimanche. Cela tient peut être à leur très grand nombre. Il y en a soixante-seize ; c'est beaucoup moins qu'à Naples, mais presque autant, je présume, qu'à Paris. Aussi la concurrence s'exerce-t-elle d'une façon bizarre. En passant ce matin, dimanche, rue Victor-Emmanuel, je vois devant l'église du Sauveur, une manière de bedeau se démenant sur le trottoir avec une sonnette qu'il agitait à tour de bras, en criant aux passants : A missa, à missa ! Une vieille femme, la sienne peut être, circulait aussi, répétant en fausset : A missa !

(1) *Roland Furieux* de l'Arioste.

Il me parut qu'ils visaient à raccoler les passants ; je voulus m'en assurer et accostant le braillard, lui demandai pourquoi sa sonnerie et ce que la femme criait. Il me confirma que c'était une invitation à la messe et recourut à son plus engageant sourire pour m'induire à entrer. Franchement, je fus stupéfait ; je n'ai jamais vu pareilles manœuvres que devant des exhibitions foraines. La foi baisse, décidément !

QUELQUES CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES. — L'AGRICULTURE. — LE BRIGANDAGE. — LES MONASTÈRES.

La Sicile n'est à tout prendre qu'un plateau mamelonné, déboisé et sans eau ; elle n'a pas de fleuve mais des torrents intermittents ; toutefois ce vaste plateau aride est entouré d'une délicieuse ceinture de jardins. Toute la côte est boisée, accidentée et forme une chaîne de sites pittoresques et aimables, où s'étale avec une fécondité merveilleuse toute la flore tropicale. Cependant quoiqu'aride et déboisé, l'intérieur n'est pas stérile. Il paraissait un désert à l'époque où j'y passais, en octobre, novembre, après la moisson, mais en mars, avril, quand les blés partout ondulent, quand les pluies ont gonflé les torrents, l'aspect est tout autre, et la Sicile se présente comme une vaste plaine de froment ; car c'est surtout le froment qu'on cultive sur ce sol dont la fécondité

est proverbiale. Jamais on ne le fume, jamais on ne songe à lui restituer rien de ce qu'il donne. Les mauvais terrains sont ceux qu'il faut laisser en jachère un an sur trois, les bons produisent indéfiniment. Telle terre donne des récoltes depuis vingt ans sans qu'on y mette d'engrais ni qu'elle s'épuise. Restent en dehors de cette description les quelques massifs argileux et les districts du soufre, dont le rendement agricole est nécessairement plus maigre.

Le laboureur qui cultive ce sol généreux et dont le travail aide à de si belles récoltes est toutefois misérable. C'est que cette terre n'appartient pas à qui la soigne et la cultive. Ses maîtres sont de grands personnages habitant Palerme, Rome ou Naples. Celui qui pour eux laboure et récolte, n'est que salarié, et pauvrement; il gagne en moyenne vingt-cinq à trente sous par jour, et se nourrit de pain et d'eau; c'est là son lot depuis de longues générations, et ce le sera longtemps encore. Car ici les grands propriétaires ne sont pas, comme en France, poussés à vendre leurs biens à cause du piètre revenu: la terre en Sicile rapporte dix à douze pour cent en moyenne, et dès qu'une parcelle vient en vente, on est sûr de la voir accaparée par l'un des grands voisins. Où pourraient-ils trouver meilleur emploi de leurs fonds? La grande propriété loin de s'émietter, ce qui serait le bonheur de tous, s'exagère encore. C'est près de Palerme, à Iucca, que le duc d'Aumale a ses biens;

lui aussi, à l'occasion, les augmente. L'hectare de bonne terre vaut de trois à cinq mille francs, et le rapport net est estimé à cinq cents, en moyenne. Les terres à proximité des villes, et celles qui avoisinent les côtes ont une plus value souvent considérable.

On serait tenté de croire que la triste condition du peuple est une des causes du brigandage. Il n'en est rien, et je fus étonné d'apprendre qu'il était inconnu sous les Bourbons. Il est né, fomenté d'abord par les partisans de l'ancien régime, puis nourri par les nouvelles lois de conscription. Tout réfractaire devenait bandit. Maintenant la sécurité publique se rétablit ; les chemins de fer, inaugurés depuis trois ans seulement, y ont largement aidé. Des transports rapides de soldats, des avis télégraphiques ont eu raison des dernières bandes. Cependant on surveille encore le pays ; je vois à presque toutes les petites gares de l'intérieur plusieurs gendarmes et des postes de bersaglieri. Presque tout le monde voyage armé, et dans mes excursions pédestres je croisai souvent des gens de la campagne, la carabine à deux coups en bandouillère.

Ce qu'il faut surtout à ce pays, maintenant que la sécurité y renaît, c'est une rapide diffusion de l'instruction ; mieux encore serait une équitable répartition des terres, mais c'est là une réforme si profonde et si vaste qu'elle ne surgira peut-être que d'une révolution, tandis qu'organiser l'en-

seignement est dans les possibilités immédiates. Et elle s'y prête à merveille cette race fine et intelligente, fille des Grecs et des Arabes. Les quelques écoles ouvertes jusqu'à présent sont encombrées, non d'enfants, mais de jeunes gens et d'hommes. Il est grand temps d'ailleurs; les recensements accusent 90 pour 100 d'illettrés. Les derniers Bourbons professaient ouvertement « qu'il n'était nullement désirable que leur peuple s'instruisît. »

Ce sera un éternel reproche à adresser à ces princes et au clergé, aux couvents qui si longtemps eurent ce pays à discrétion, qu'ils aient maintenu un peuple d'aptitudes si riches, dans une ignorance préméditée, et c'est l'argument majeur qu'invoquent contre eux ceux qui soutiennent la légitimité de l'expulsion des moines et religieux siciliens et l'expropriation de leurs couvents. Je ne puis cependant m'empêcher d'en concevoir quelques regrets, non au point de vue politique, où je m'abstiens, mais à un autre que voici : En voyant à Catane, à Monreale, à Palerme, ces beaux monastères maintenant vides, leurs jardins dévastés et envahis par la ronce, j'éprouvai un sentiment indéfini, mais pressant, de tristesse et de regret. Il me pesa surtout au couvent des frères mineurs bâti sur les collines près de Palerme et d'où l'on a une vue magnifique sur la ville et la vallée. Après l'expulsion des moines, il servit quelque temps de caserne, et il en porte bien la marque; je le trouvai abandonné. Dans les salles, les réfectoires

et les communs, je vis les murs déjà rongés ; le plâtre en est tombé, l'humidité s'étale ; d'autres sont couverts de caricatures et d'entailles, les jardins sont dévastés, les potagers incultes. Au temps des moines ils étaient embellis de longues avenues ombragées de vignes en arcades, soutenues sur des piliers ; beaucoup de piliers sont renversés, les branchages de la vigne sans appuis, s'inclinent et traînent sur le sol comme des voiles de deuil. Au fond du jardin, une grotte abritait une chapelle, montrant derrière une grille une scène de la passion en personnages sculptés de grandeur nature. La voûte de la chapelle s'est effondrée sous des coups de crosse, probablement ; le Christ et ceux qui l'entourent, sont couverts de décombres et de poussière. En m'en revenant, je trouve sur une terrasse en hémicycle huit groupes sculptés racontant des épisodes de la vie d'un saint quelconque ; les figures sont mutilées, les nez enlevés, et on reconnaît facilement que le dégât a été fait à coups de baïonnettes. Partout enfin le désordre et la ruine ; on dirait que le monastère a subi un siège et qu'après l'avoir pris d'assaut, la soldatesque s'est ébaudie à dévaster.

Je ne suis guère suspect, je pense, de partialité pour les moines, mais je ne puis cependant que déplorer cette profanation de demeures qui, outre leur caractère religieux, ont une valeur historique ou pittoresque. Ces ruines, ces maisons vides, ces lieux déserts et maintenant négligés m'ont été

pénibles à voir. Il me semble qu'il y a eu là exécution trop sommaire. J'en causais avec un Italien et, après lui avoir dit à peu près ce qui précède, j'ajoutai :

— D'ailleurs, chasser de chez eux des gens parce qu'ils sont capucins et habitent en commun, c'est peut-être aller trop vite en besogne, et, sous prétexte d'un régime de progrès et de liberté, commencer par l'arbitraire et la violence.

— Que voulez-vous, me répondit-il ; ce qu'il fallait avant tout à ce pays, c'était l'ordre matériel, la sécurité d'abord, donc des soldats et des casernes ; l'instruction ensuite, donc des écoles ; et comme on n'improvise ni casernes, ni écoles, on a pris les couvents superflus, peuplés de parasites et d'esprits hostiles. Faisant d'une pierre deux coups, on a, à la fois chassé les moines et transformé leurs demeures en écoles et en casernes. C'était dans la logique des choses.

— Logique soit, mais légitime ?

— Ce qui est logique est bien près d'être légitime.

— Peste, comme vous y allez ! Le mot est séduisant mais dangereux ; c'est à peu près la maxime de la nouvelle école anglaise : la justice est ce qui correspond au plus grand bien du plus grand nombre. Au fait, dans l'effondrement des anciennes doctrines et le tohu-bohu des nouvelles, on ne sait plus où l'on en est, quel est le critérium du juste, ni même s'il en est un. Cependant en disant : ce qui est logique est « bien près » d'être légitime,

vous admettez qu'il y a encore une faille, un hiatus, pour légers qu'ils soient. Permettez que j'y glisse cette question : Maintenant que vous en avez les loisirs, que ne bâtissez vous écoles et casernes et que ne rendez vous les couvents aux capucins et autres frocards.

— Nous avons meilleur emploi de notre argent. D'ailleurs à la guerre comme à la guerre.

— Veuillez remarquer que c'est là invoquer simplement le droit du plus fort.

— Mais considérez l'origine de ces biens : le dol, la captation, la fraude ; considérez leur emploi : combattre le nouvel ordre établi, entretenir dans le pays la superstition et la haine. Les moines étaient ennemis irréconciliables, il fallait les abattre. D'ailleurs, dans un moment de transition décisif pour ses destinées il est impossible à l'Italie de s'en tenir strictement aux règles du droit abstrait et individuel. Il faut que les grands intérêts publics passent, fussent ils écraser quelques intérêts privés. Le salut du peuple est la loi suprême. —

La discussion en resta là. Mon interlocuteur demeura de son avis, moi du mien ; c'est d'ailleurs le plus clair résultat de la plupart des discussions. Mais je ne pus m'empêcher de songer, à part moi, que si, parmi ces intérêts privés, si allègrement sacrifiés, se fût trouvé le sien, il eût probablement fait profession d'une logique moins sommaire. Je m'abstins toutefois de jeter cette pierre dans son jardin ; à quoi bon !



VI.

ROME.

18 novembre. — 14 décembre.

LE DÉPART DE PALERME. — UN BEAU SPECTACLE.
— ROME. — PREMIÈRES IMPRESSIONS.

Il me fallait quitter Palerme « la Superbe » comme on la nomme à juste titre. C'est le constant regret du voyageur de ne pouvoir jamais boire à

longs traits aux enchantements que lui offrent ses courses rapides. A peine y a-t-il mis les lèvres que le temps, cet inflexible, lui frappe sur l'épaule et le pousse en avant. Et qui sait ! peut-être est-ce le charme secret du voyage que d'être obligé à ne jamais épuiser ses plaisirs. On les respire en leur prime-fleur sans que viennent l'ennui, la satiété, ces épines de toutes nos joies.

Un vapeur partait pour Naples, j'y pris passage ; au soir nous levions l'ancre. Palerme paresseusement couchée aux bords de son beau golfe, savourait la brise tiède et le parfum de ses orangers, qui nous arrivait par bouffées comme un dernier salut. Des feux brillèrent dans le ciel ; la ville alluma tous ses feux le long de la côte, nous les vîmes lentement décroître, se resserrer, et disparaître tout à coup derrière un des promontoires qui dessinent la courbe de son golfe.

Le lendemain matin, j'étais à Naples dans le bruit, le mouvement, les interjections et les cris, et, il faut l'ajouter, dans le fouillis épais de ses quartiers misérables. Quoique je ne voulusse pas m'y engager, je voyais leurs ruelles débouchant furtivement par de sombres couloirs sur les grandes artères, je les pressentais, j'avais la vision de leurs écœurements ; l'impression fut telle que je sortis de la ville et m'en allai, me promenant, jusqu'à la pointe du Pausilippe, où je restai tout le jour. Je ne m'en revins qu'au soleil couchant et pendant plus d'une heure que dura le retour, je vis la mer,

le ciel et la terre en une splendeur de coloration inoubliable.

J'avais déjà, à maintes reprises, vu des tableaux ou plutôt des enluminures de peintres napolitains, représentant leur baie en des teintes que j'estimais fantastiques, le Vésuve d'un violet sombre, les collines qui s'en détachent d'un rose pourpré, baignant leurs pieds dans une mer chatoyante d'émeraudes, tandis que l'azur du ciel était d'un bleu argenté et brillant. Je croyais que leur imagination, trop fantaisiste, leur montrait le pays sous des couleurs si merveilleuses. Il n'en est rien. Loin d'avoir le droit de les accuser d'exagération, j'en suis réduit à les trouver pauvres et impuissants. Pendant une heure, jusqu'au moment où le soleil disparut tout enflammé dans les flots, je vis la baie de Naples se nuer de teintes d'une variété, d'une richesse et d'une harmonie à désespérer le pinceau des plus grands maîtres; un décor magique d'un rêve des Mille et une Nuits; j'étais sous le charme, absolument vaincu, absorbé par la beauté idéale du spectacle. Je n'essaierai pas d'en rien décrire; là où le peintre même doit désespérer, à plus forte raison celui qui ne tient qu'une plume se récuse et ne peut donner qu'une indication vague et sommaire.

Le lendemain, de grand matin, je partais pour Rome. Le froid était assez vif, la tramontane soufflait et je remarquai avec surprise que le grésil couvrait les campagnes. Le climat de Naples

a des inconstances dangereuses pour ceux qu'affectent les variations de température. Seules la Sicile et surtout Palerme ont cette égalité admirable qui fait de leur hiver un printemps frais et doux.

De Naples à Rome, le pays est assez pittoresque, mais le tableau de la veille était encore vibrant devant mes yeux et me rendait indifférent à ces beautés secondaires qui n'allaient pas au-delà du « déjà vu ». Je remarquai seulement avec plaisir que partout le pays est florissant, riche de maïs, de vignes, d'oliviers ; l'oranger et le citronnier en cultures régulières ne dépassèrent pas la banlieue de Naples. C'est là que je leur envoyai mes adieux, jusqu'à un autre voyage, prochain si Dieu m'exauce.

Après plusieurs heures de route, au cours desquelles je vis le pays successivement s'appauvrir et se dénuder, nous arrivâmes à Velletri, où la culture cesse presque entièrement. Nous roulons désormais dans des plaines, se déployant à perte de vue en ondulations légères, sans arbres, stériles et presque inhabitées. Parfois, au sommet d'une pente douce, une tour demi ruinée ou un gros bâtiment, moitié ferme, moitié château fort. On comprend qu'en temps de troubles, des partisans s'y réfugiaient, y bravant à l'abri d'épaisses murailles le canon d'alors. Ces quelques lourds corps de logis se découpent durement en noir, sur un ciel d'une clarté douce, baignant dans la lumière opaline et légèrement voilée de Novembre. A l'horizon, il s'épaissit en une buée vaporeuse d'un

bleu grisâtre qui se confond enfin avec la ligne vacillante des collines basses et ternes.

La plaine s'allongeait et ondulait toujours, ne présentant à l'œil que la monotonie de ses courbes lentes, sous l'immense coupole du ciel. Rien n'arrêtait le regard, rien n'occupait la vaste étendue : rien qu'une herbe courte, roussie par les premiers froids, et de longs rubans de chardons en rangs serrés, dressant leurs bras raides et amaigris. Mais voilà à l'horizon une ligne blanche, intermittente que dépassent de ci de là quelques petits points grisâtres; à l'extrémité de la bande lointaine, un point plus gros, une coupole domine tous les autres. C'est le dôme de Saint Pierre, et voilà Rome! Quel tressaillement soudain, quel monde confus de sensations rapides ce grand nom d'abord évoque. Quand on sait enfin là, à l'horizon « la ville » on est dans la situation d'esprit, où semble que doive être un homme au seuil immédiat de grands évènements. Ce nom se dresse de toute sa hauteur, et l'on entrevoit, en un éclair rapide, comme un long cortège de grandeurs, de puissance et de désastres uniques.

Et puis je me prends à songer combien dans cette plaine immense et sous ce ciel étincelant, est modeste et bas, cet amas de pierres qui porte nom Rome ; à peine un étroit et court ruban, rampant dans un coin de la vaste étendue, une bande imperceptible, une ligne flottante de traits blancs surmontés de points noirâtres. C'est donc là toute

la place que tient sur la terre cette ville hautaine, qui eut si longtemps dans ses mains, à ses pieds, le destin du monde. C'est donc Rome, ces points noyés dans les buées lointaines, cet infiniment petit, écrasé sous le ciel superbe et souverain, perdu sur le sein de la terre ondoyant en larges vagues. C'est de là que partirent, pendant six siècles, les ordres et les impulsions qui mettaient en branle les empires et des centaines de millions d'hommes, depuis l'Espagne jusqu'à l'Euphrate, depuis les mers du Nord jusqu'aux montagnes de la Nubie. D'un bout à l'autre de ces frontières immenses, tout avait les yeux tournés vers ce coin du globe, tout se courbait au nom altier de Rome, et la cabane du pâtre, et le palais du satrape, et les forêts gauloises, et la tente du nomade entendaient ce nom prononcé avec une vénération mêlée d'effroi.

Et quand, après cent ans d'invasions, l'empire enfin tomba sous mille coups, mille fois répétés, Rome cependant, devenue chrétienne, resta debout dans la chute universelle. Plus heureuse que Tyr, Babylone, Ninive, Carthage et tant de cités royales qu'elle avait détruites, elle allait à de nouveaux destins; un autre culte lui donnait une vie nouvelle. La voix des papes y devait retentir pendant quinze siècles et porter plus loin encore que le glaive des Césars. Quelle fortune unique est échue à cette ville, et comme on sent qu'ici bat le cœur du monde. Malgré des désastres qui semblaient sans remède, après les assauts vengeurs des barbares

et les incessantes luttes du moyen-âge, où Rome même déchira ses entrailles en des guerres intestines, à tel point ruinée et dépeuplée que l'on crut ses destins arrivés à leur terme et que même les papes l'abandonnèrent, malgré tant et de si longues catastrophes, toujours Rome s'est relevée, et il a suffi qu'elle se redressât pour que la terre reconnût sa primauté et son droit d'aînesse. Je ne sais quel sort l'histoire lui réserve encore, mais il semble que l'étoile qui couronne son front, brille d'un nouvel éclat et que dans l'avenir, non plus que dans le passé, aucune ville ne pourra disputer à celle-ci d'être la reine et la nourricière de toutes les nôtres.

Mais tandis que ces réflexions se pressent dans mon esprit, nous approchons rapidement. Voici des aqueducs, profilant dans la campagne leurs arcades géantes et leurs fronts ébréchés ; ils s'allongent en tronçons alignés et s'en vont rampant vers la ville comme de gigantesques serpents. Voilà des tours, des murs antiques demi ruinés, des forts récents, greffés sur d'anciens bastions, puis nous roulons entre deux rangées de maisons grises et tristes. Le train ralentit, ralentit encore et s'arrête. A toutes les portières on crie et on répète : Roma ! Roma ! Enfin nous y voici !

ROME.

LE CARACTÈRE SPÉCIAL DE SES RUES. — LEUR
TOHU-BOHU ARCHITECTURAL.

J'ai vu d'un œil d'amour la belle antiquité,
Rome en toute sa pompe et sa grandeur payenne.

Depuis huit jours que je suis ici, ces vers d'Auguste Barbier me sont revenus en mémoire, et depuis huit jours, je me surprends à les répéter. Ce n'est pas qu'il n'en faille rabattre, à première impression surtout; car Rome apparaît d'abord comme un caravansérail, un immense bazar de bric à brac, où, à côté d'objets précieux et de bijoux sans prix, sont jetés des tessons, des ferrailles, des débris sans valeur, où l'on découvre des brillants et des émeraudes, enfouis sous les hardes et les loques. Depuis plus de deux mille ans, chaque génération a laissé ici des traces de son passage, de sa force créatrice ou destructive, et tout se mêle et se brouille en un pittoresque presque toujours intéressant, imprévu toujours.

Dans la Rome antique et ses ruines, ses temples, ses palais, ses thermes, ses colonnades, ses arcs de triomphe, la chrétienne a bâti des églises des couvents et des collèges. Le temple de Jupiter et celui de Romulus ont reçu un saint pour patron nouveau, ils se sont adjoint un campanile roman et plus tard furent affublés d'une façade renaissance.

Le Moyen-âge, l'ère des dissensions intestines,

des guerres de famille, des combats journaliers dans les rues, apparaît dans ces lourdes tours à créneaux, dans ces palais massifs, qui ont l'aspect de forteresses avec leur façade tout en murs pleins, où de hautes fenêtres grillées, ne pratiquent que d'étroites ouvertures. Puis voici la Renaissance, le XVI^e siècle avec ses constructions monumentales, et son faste et sa belle ordonnance, l'œuvre des Michel-Ange et des Bramante. — A côté le XVIII^e siècle, étale son goût tourmenté, son dramatique conventionnel. Il s'avise que ses prédécesseurs sont froids, prétend régenter, corriger leurs œuvres, les déforme par ses ajoutés emphatiques, gâte ce qu'il touche, et malheureusement touche presque à tout. Et au travers de tant de souvenirs disparates, se faufile, s'incrute la Rome plébéienne et populacière, avec ses masures grises, lézardées, boiteuses, masquant le Panthéon, tout le quartier de St. Pierre, accollant ses bicoques enfumées au théâtre de Marcellus, promenant ses taudis, ses guenilles et sa misère au hasard, en désordre ; presque aucune rue n'a évité cette invasion, presque aucune d'ailleurs n'est régulière, tout s'est bâti à l'aventure, en lignes courbes ou brisées, avec des angles brusques, rentrants et sortants, des bosses, des verrues et des encoignures. Cependant, même au cœur des quartiers populaires, on rencontre soudain de hautes et seigneuriales demeures, aux portails imposants, montrant des cours avec colonnades et portant cinq étages sur leur

rez de chaussée, bâti en lourds blocs de travertin à peine dégrossi. Joignez que tout ce fouillis de palais, de taudis, de ruines, de temples, d'églises, de couvents, si divers de styles, d'invention et de tournure, se dissémine sur sept collines, dégringole de leurs pentes, se dresse sur leurs hauteurs, s'encaisse dans les bas-fonds, que partout des aqueducs souterrains ou apparents, apportent l'eau en abondance, alimentent d'innombrables fontaines, dont quantité sont monumentales, et vous aurez une idée approximative de l'imprévu, du mouvement et du salmigondis architectural des rues de Rome.

Un exemple topique de ces bizarreries et de cet enchevêtrement, m'est fourni par l'hôtel même où je loge. Il a une cour intérieure carrée, mais dont l'un des angles est envahi par l'abside ronde d'une église, S^{te} Marie de Constantinople ; la sacristie et le clocheton sont encastrés dans cette cour et s'appuient au bâtiment de l'hôtel qu'ils écornent. A dix mètres du balcon de ma chambre, se balance une cloche qui, tous les matins à six heures, nous sonne bruyamment l'angelus, et met en émoi les voyageurs peu habitués à pareille compagnie. Pour moi, je fus sur le point de quitter l'hôtel, mais je me ravisai et sus m'accommoder de mon bruyant voisinage. Maintenant je me lève et écris de grand matin, au lieu de prolonger mes veilles fort avant dans la nuit.

Ce qui achève de caractériser Rome, c'est qu'elle

n'a ni industrie ni commerce. A part ce qu'il faut pour le vivre et le vêtement d'une grande cité, on ne voit qu'étalages artistiques et de luxe, mosaïques, bijouteries, gravures, photographies, reproductions en bronze et en marbre de monuments et de statues; ajoutez des marchands de tableaux, des restaurants et de nombreux hôtels, cela fait toute sa vie active. Ici pas de camions, de fourgons chargés, sonnant lourdement par les rues; les seuls gros attelages sont ceux des hôtels. Tout cela donne un cachet spécial d'indolence aristocratique. Rome ne vit guère du travail de ses mains, mais surtout des étrangers, qui d'ailleurs abondent, et des artistes qui y viennent passer quelques mois, les heureux quelques années. Somme toute, il est incontestable qu'aucune autre ville n'a une physionomie aussi originale, aussi pleine de contrastes. Il n'en est aucune qui charme et satisfasse autant la curiosité, qui puisse plaire plus longtemps à ceux qui y séjournent, quoique son premier aspect soit si peu plaisant, si peu à l'unisson de l'attente qu'excite son grand nom.

PREMIÈRE VISITE A LA ROME ANTIQUE. — LE COLYSÉE LIVRÉ AUX TOURISTES. — L'ARC DE TRIOMPHE ET LA BASILIQUE DE CONSTANTIN.

On arrive ici, plein des leçons de l'histoire, l'esprit obsédé par les grands souvenirs qu'évo-

quent le Capitole, le Colysée, le Forum romain, le Forum de Trajan, le Palais d'Auguste, et l'on est tout d'abord désenchanté. On ne trouve au Forum de Trajan que trois rues fort démocratiques enserrant un grand baquet (*) où sont disposés en alignements symétriques, des fûts de colonnes tronçonnées ; au Capitole, une place de dimensions assez mesquines, entourée de palais modernes ; le Forum Romanum, presque vide, rien que des tracés de fondation, le pavement des anciens temples et des colonnes brisées ; quelques unes seulement sont encore debout avec leur architrave. On est surtout déçu quand on vient de Pœstum et de Girgenti, où s'élèvent encore, majestueux et imposants, les temples de l'ancienne Grèce.

La seule ruine romaine qui dès l'abord ne trompe pas, et ne reste pas au dessous de l'impression qu'on s'en est promise, c'est le Colysée. Quoique une moitié de l'enceinte extérieure soit abattue, il frappe soudain par sa masse puissante et dominatrice. J'y allai dès mon arrivée, en plein jour, mais n'y restai guère ; après la première émotion et le premier saisissement, je me sentis trop distrait. Des promeneurs bruyants et bavards circulaient partout ; partout des caravanes anglaises ou allemandes, leurs livres rouges à la main, élevaient la voix et les bras et poussaient leur éternel « Wunderschön », ou leur agaçant « is n't

(*) Pardon du mot, mais je n'en trouve pas qui donne mieux l'impression.

it nice ». Des guides me poursuivaient de leurs obséquiosités, les gardiens causaient bruyamment et faisaient résonner sous les galeries leurs sabres, leurs bottes et leurs trousseaux de clefs. Le Colysée paraissait descendu au rôle d'une exhibition foraine, d'un monstre antédiluvien, dont on montre en détail le squelette, à grand renfort de coups de baguettes sur ses vertèbres. Il me semblait que j'allais, à tous moments, entendre les discordances rauques d'un orchestre d'ambulants, et la voix cassée du pitre faisant la parade devant le monument humilié.

Je partis, ennuyé et m'en allai voir l'Arc de triomphe de Constantin qui dresse tout près de là ses piliers massifs, ses lourdes arcades et sa frise monumentale. L'ensemble est puissant, orgueilleux, dédaignant l'élégance ; l'esprit est frappé par la force souveraine qui s'en dégage. Cette porte altière est bâtie pour braver les siècles, et triompher du temps, aussi bien que des hommes. Et de fait, elle leur a résisté victorieusement et justifie l'audace des fortes mains qui l'ont élevée. Elle est debout entière, alors qu'autour d'elle presque tout est tombé.

D'une aussi mâle architecture et peut être plus imposante encore est la Basilique de Constantin, qui dresse, non loin de là, ses arceaux immenses. Vus de la voie sacrée, ils frappent déjà par leurs proportions, mais quand on entre dans les ruines mêmes, on est stupéfait. A trente mètres de hauteur,

sur des murs d'une épaisseur énorme, sont jetées des voûtes en plein-cintre qui ont plus de vingt mètres d'envergure. Bramante et Michel-Ange les prirent pour modèles en construisant S^t Pierre. Ainsi la Rome antique, au soir de sa grandeur — car l'édifice est du IV^e siècle — bâtissait encore de sa main vieillie ces voûtes colossales qui ont excité l'émulation des plus grands d'entre les nôtres. Bramante et Michel-Ange n'ont osé se proposer rien de plus, que d'imiter ce que faisait encore Rome en sa décadence. L'art de bâtir est le seul qui lui soit vraiment propre, mais elle y excelle, et y manifeste si puissamment son esprit, nourri d'idées grandioses et dominatrices, qu'elle peut défier longtemps encore la rivalité des siècles futurs.

C'est la même impression qui se dégage des Thermes de Caracalla ; les murs sont dépouillés, partout la brique à nu, les revêtements de marbre enlevés ; des colonnes il ne reste plus que le bâtis ; la mosaïque des pavements est brisée ; tout ce qui faisait la richesse et le décor a disparu ; mais si l'œil n'a plus rien qui le flatte, l'esprit reste frappé des proportions colossales de ces murs, confondu devant les enjambées audacieuses de ces arceaux et l'on murmure une fois de plus :

J'ai vu d'un œil d'amour la belle antiquité,
Rome en toute sa pompe et sa grandeur payenne.

LE COLYSÉE.

J'y retournai le lendemain à la tombée du jour. L'immense cirque était désert et silencieux. Rien que le chant du grillon dans les herbes et la rumeur lointaine et assourdie de Rome. Le soir étendait sur les murs délabrés ses ombres bienveillantes, voilant les taches, les raccords modernes, les trous béants, les plaies sans nombre qu'a reçus, sous le coup des siècles et des hommes, le vieux colosse. Alors je le pus contempler longuement dans sa masse superbe, alors je me sentis saisi, empoigné par l'envergure de cette ellipse immense, par l'escalade audacieuse des gradins, montant par cinq séries à plus de cent cinquante pieds. Ils s'enroulent en orbes majestueux qui vont s'étageant, s'élargissant toujours, pour atteindre aux rangs supérieurs à plus de cinq cents mètres de circonférence. C'est une construction titanique et l'une des plus formidables qu'ait jamais rêvées et édifiées le génie humain. Sur le ciel encore faiblement éclairé par les dernières lueurs crépusculaires, son profil déchiqueté se découpait en pans gigantesques, et je me sentais invinciblement subjugué par l'attrait souverain de cette grandeur et de cette mélancolie.

Mieux qu'aucun autre de ses monuments, celui-ci conte l'histoire de Rome antique, sa longue et néfaste puissance et les convulsions de son agonie.

Ces murs l'ont vue, au temps de ses triomphes, célébrer ici ses victoires sur l'Univers en des fêtes tragiques. Ici elle traînait ses prisonniers, les armait les uns contre les autres, leur infligeant de s'entretuer sous les yeux et pour la joie d'un peuple, avide de voir le sang. Ici, elle lâcha des lions envoyés d'Afrique, des tigres pris dans les jungles, et leur livra les chrétiens enchainés. Sur ce sol que je foule, près de ces piliers que je touche, sont tombés sous la griffe des fauves, des femmes, des jeunes filles, en groupes affolés, se serrant les unes contre les autres, des enfants étonnés, pleurant, et ne comprenant même pas le supplice. Et personne ne se levait au milieu de ce peuple féroce, plus féroce que les bêtes de l'arène, pour protester contre ces lâchetés et ces massacres. Il s'émut cependant, non du supplice infligé aux chrétiens, mais frappé de leur inflexible courage. Leur mort stoïque, leur foi invaincue, ces appels suprêmes à leur Dieu et à ses promesses, ces hymnes d'espérance chantés dans l'agonie et s'envolant dans Rome avec les clameurs rauques du cirque et le rugissement des fauves, frappèrent de stupeur une ville, habituée cependant à tous les genres du tragique. La constance des chrétiens conduits à la mort, fit le triomphe des croyances nazaréennes, et c'est en ce lieu-ci, en ce Colysée, que la foi nouvelle gagna ses batailles décisives et assura sa victoire par l'immolation de ses enfants.

Et plus tard, quand Rome depuis longtemps chancelante, croula enfin et dans sa chute ébranla la terre, vinrent en foule ici les barbares. Il me semble les voir, leurs clans et leurs hordes escadant ces gradins, se montrant, ébahis, avec de grands appels, ce cirque immense et magnifique et s'exclamant à la pensée qu'ils avaient pu vaincre et jeter bas un peuple capable de telles merveilles. Ils épargnèrent d'ailleurs le Colysée, et ce ne sont pas les hommes du Nord mais Rome même qui le ruina. Au XII^e siècle, il était encore tout entier debout, mais au milieu des luttes incessantes de quartier à quartier, de rue à rue, il servit de forteresse aux partis, puis échappé à leurs mains, ébréché déjà, il fut en proie aux démolisseurs qui enlevèrent ses colonnes, ses gradins, ses murailles, pierre par pierre. Le palais Farnèse est construit presque en entier de matériaux pris au Colysée. Comment est-il possible que le XVI^e siècle, ce grand siècle qui mettait sa gloire à ressusciter l'antique, ait pu se prêter à pareil crime de lèse-majesté. Enfin sa ruine parut consommée quand Clément IX décida d'y fabriquer du salpêtre. Depuis cent ans seulement, on s'est avisé que le Colysée est un des édifices les plus remarquables de Rome et du monde, et nous sommes assurés désormais que ce qui en reste échappera aux profanateurs. Comme le voilà, malgré ses gradins ruinés et quoique plus de moitié de la grande enceinte soit tombée, il produit encore une impression

d'étonnement, d'admiration et de grandeur telle, que n'en provoque au même degré aucun autre reste du monde antique.

Mais qu'il me soit permis ici de regretter qu'on ait enlevé la croix précédemment dressée au milieu du cirque. Pourquoi proscrire de ces lieux les emblèmes du christianisme? Cette religion a rendu à l'humanité assez de services et inscrit dans son histoire une page assez belle pour qu'on lui permette du moins de s'affirmer dans ce Colysée où coula le sang des plus nobles de ses fils. On respecte même en pays ennemi, les monuments érigés à des morts illustres. Ceux de Hoche et de Marceau s'élèvent en paix, aux bords du Rhin, parmi le peuple qu'ils étaient venus combattre. Pourquoi cet ostracisme puéril à l'endroit de la croix? Prétend-on effacer le christianisme des annales de l'humanité? Si c'eût été un signe payen, on l'eût religieusement respecté; il est chrétien, on l'abat. Ceux qui sont morts ici, appartiennent au genre humain tout entier et comptent parmi son élite. Sont-ils donc si nombreux les hommes capables de donner leur vie pour le triomphe d'une idée? C'est une persécution étroite et mesquine que d'enlever le symbole pour lequel ils se sont fait tuer, et qui perpétuait le souvenir de leur héroïsme.

L'ÉGLISE S^t. PIERRE.

ELLE PARAÎT MOINS GRANDE QU'ELLE N'EST. —
 COMMENT UN NAPOLITAIN RÉUSSIT A LA DÉPARER.
 — LA SARABANDE DU PONT S^t ANGE.

Quittons la Rome antique, sauf à y revenir plus tard, et voyons aujourd'hui quelque'une des merveilles de la moderne. La plus merveilleuse, c'est l'église S^t Pierre.

Tout le monde connaît, par la gravure ou la photographie, l'aspect de la place S^t Pierre qui ouvre devant l'église ses deux hémicycles immenses de colonnades. Au centre, l'obélisque de Caligula, flanqué de deux fontaines monumentales ; au fond, la haute façade de la Basilique que surmonte la formidable masse de la coupole centrale. Cette place, la plus grandiose qui soit en Europe, ne trompe pas l'attente de qui la voit enfin, là réellement devant soi, après l'avoir vue cent fois en gravure. C'est d'une magnificence calme et imposante qui provoque un saisissement d'admiration et de respect. L'ami qui m'y mène me demande : « N'est-ce pas que c'est superbe ? » et je ne lui répons pas. De fait ici le silence s'impose ; on ne trouve pas d'expression qui soit à la hauteur de la sensation éprouvée ; et même en ce moment où je la cherche et tâche de donner un corps à mes impressions, je ne trouve rien, si ce n'est que c'est beau, souverainement beau !

Cette place, je la traverse lentement, longuement, je gravis le perron dont les larges dalles montent en rampes douces jusqu'au péristyle, je soulève les lourds rideaux de cuir qui masquent l'entrée et me voici dans l'église.

C'est d'abord un long éblouissement. On reste immobile, écrasé, anéanti par tant de grandeur. L'immense déploiement de l'édifice, les formidables piliers, les hautes voûtes, leur revêtement de marbres rares, l'or et la pourpre roulant partout à flots, un peuple de statues aux gestes dramatiques, tout frappe, émeut à la fois et produit une de ces impressions que l'on compte dans la vie. C'est un respect solennel comme celui qu'on éprouve, alors qu'on voit pour la première fois les grands spectacles de la nature, l'Océan, les Alpes.

Puisque rien ne supplée l'éloquence pratique des chiffres, donnons en quelques uns. Tandis que Notre-Dame de Paris a 5,950 mètres carrés de superficie, le dôme de Cologne en a 7,350; S^t Paul de Londres 10,870, et S^t Pierre de Rome 21,190. La construction dura cent vingt ans et coûta 235 millions. Vous avez bien lu: Deux cent et trente cinq millions, ce qui équivaut à plus de sept cent millions de nos jours.

Toutefois je dois à la vérité de dire que l'impression, quelque solennelle qu'elle soit au premier moment, n'est pas telle que ces nombres pourraient le faire supposer. S^t Pierre ne paraît certes pas trois fois plus vaste que le dôme de Cologne.

Quiconque les a vus l'un et l'autre en convient. Et c'est d'autant plus remarquable que les architectes de S^t Pierre sont grands entre les grands : Bramante et Michel Ange. Comment sont-ils restés comparativement inférieurs aux gothiques ? Le problème vaut certes qu'on s'y arrête. Cependant sa discussion est peut-être fastidieuse pour le lecteur, qui ne veut être que distrait et amusé. Que celui-là saute deux ou trois pages, il en sera quitte à meilleur marché que moi.

L'infériorité des maîtres italiens tient à un vice fondamental. Tandis que le Gothique est une création originale, se développant avec logique et unité suivant l'idée-mère qui l'a conçue, l'architecture de la Renaissance est une imitation des formes romaines qui déjà imitaient les formes grecques. Dans le trajet de cette double transmission, l'idée initiale des Grecs s'est perdue et l'architecte du xvi^e siècle n'a reproduit que des masses et des proportions dont il ne pénétrait plus le sens intime. Venons en à la moëlle de notre démonstration.

L'architecte gothique voulait un édifice qui contint un vaste nombre de fidèles et donnât l'émotion du grandiose, du surhumain, par ses dimensions et l'élévation de ses lignes verticales. Et comme toute grandeur veut un point fixe et connu de comparaison, le gothique prit pour mesure initiale « *l'homme* ». Les portes, les soubassements des piliers, les balustrades, les statues à quelqu'éloignement qu'elles soient placées, tout

est à la taille humaine ou peu s'en faut. Dans les hauts vitraux mêmes, les figures sont de grandeur nature. Il y a donc partout des points de repère qui rendent saisissants la vertigineuse élévation des piliers, des voûtes et le long déploiement des nefs. C'est l'exiguité même des accessoires qui rend plus sensible la grandeur des masses. Ainsi une colonne, formée de colonnettes fines, élancées, paraît plus haute que si elle était à surface lisse.

L'idée initiale du Grec, au contraire, fut de construire une demeure pour le dieu seul ; loin qu'elle servît de lieu de réunion pour un grand nombre, personne n'y pénétrait. L'autel était à l'air libre devant le temple, et les fidèles ne dépassaient pas les parvis. Dans le sanctuaire même se trouvait le dieu représenté par une figure colossale. C'est ce « *colosse* » qui fut ici la commune mesure et tout fut à sa taille, tous les détails architecturaux, les portes, les piédestaux, les colonnes, et jusqu'aux degrés qui montaient au temple. Ces degrés atteignaient parfois la hauteur d'un homme. Seulement le temple étant compris comme ne devant loger que le dieu seul, il resta, somme toute, un édifice restreint en ses dimensions totales. Et les proportions colossales du détail parurent plus saisissantes par ce fait même, d'autant que l'œil pouvait atteindre aisément partout et les mesurer avec justesse, le développement du monument étant horizontal plutôt que vertical.

L'erreur de la Renaissance fut de prendre mesure

dans ces temples faits pour « un dieu » et d'appliquer leurs proportions à des églises destinées à contenir « une multitude d'hommes ». Et ces édifices, ils prétendirent les pousser en hauteur, afin de lutter avec l'effet des constructions gothiques. En s'essayant à combiner et à réunir les impressions de l'une et l'autre architecture, ils perdirent à la fois la majesté calme du Grec et la mystique grandeur du Gothique. Car ces mêmes détails dont les proportions colossales frappaient en Grèce parce que l'œil y atteignait aisément, maintenant qu'ils sont placés à cinquante mètres de hauteur ou à cent cinquante mètres de distance horizontale comme à S' Pierre, ne font plus du tout le même effet; loin de là, ils nuisent, et tendent à faire paraître tout l'édifice plus petit. Un exemple rendra ceci évident :

La coupole centrale qui a 42 mètres d'envergure, est assise sur de formidables piliers à 46 mètres d'élévation, mais à sa base se déroule une frise qui représente les quatre Evangélistes, en figures de six mètres de hauteur. Ils paraissent encore grands quoiqu'on les voie à cent quarante pieds du sol mais cependant on est loin de leur attribuer six mètres. Et comme l'œil et l'imagination sont trompés en moins par ces figures qu'ils prennent instinctivement comme points de repère, les proportions de ce qui les environne s'atténuent du même coup. Au lieu de voir grand, on voit positivement plus petit. La même illusion d'optique se

reproduit partout dans l'église et partout aboutit au même résultat. Tous les accessoires sont immenses, placés trop loin pour que l'œil les mesure sainement et tous contribuent à l'induire en erreur. Voilà comment Michel-Ange et Bramante, qui certes, se sont proposés de « faire grand » ont échoué du tout au tout et n'ont, en fait, abouti qu'à faire paraître leur édifice plus petit qu'il n'est réellement. Étrange exemple qui prouve combien l'esprit d'imitation est pernicieux en fait d'art. Même les plus grands artistes manquent le but, lorsqu'ils vont chercher chez autrui leurs inspirations premières.

Cependant S^t Pierre est tellement vaste que l'effet d'ensemble est encore colossal, écrasant. Et il est juste d'ajouter que si Bramante ou Michel-Ange eussent présidé eux mêmes à la décoration intérieure, ils auraient certainement atténué le défaut capital que je viens de signaler. Le malheur a voulu qu'il fût encore exagéré par ceux qui continuèrent leur œuvre. Ainsi, tandis qu'à Cologne le regard plonge dès l'abord jusqu'au fond du chœur, et embrasse en tout son déploiement l'immense nef principale, à S^t Pierre la vue est coupée ; l'œil est arrêté au milieu de sa course par un grand autel, entouré de colonnes qui soutiennent un baldaquin. Cet encombrant édifice est planté juste au centre de l'église, à l'endroit où le transept et la grande nef se coupent, et c'est le Bernin qui a érigé là, au pire endroit, ce monument malencon-

treux. Ce fut encore lui qui, s'attaquant directement au plan de Bramante, en déranger la symétrie et la mâle simplicité : Bramante avait voulu une croix grecque, aux quatre bras de longueur égale, avec une coupole bien apparente au centre de croisement. Bernin alongea l'un des bras, le précéda d'un large péristyle, et y accolla une façade tellement haute qu'elle masque la coupole. Il faut reculer jusqu'à l'extrême bout de la place de S^t Pierre pour bien apercevoir le dôme et avoir la vue complète du monument.

Non content de déranger l'allure générale, le Bernin s'attacha encore à nuire à l'aspect intérieur. Cela nous ramène à son autel central. D'aucuns le trouvent beau, à ne le considérer qu'en lui-même, je le trouve ridicule et voici pourquoi :

Il est surmonté d'un baldaquin en bronze porté par quatre colonnes, également en bronze. Or tandis que des colonnes comportent l'idée de solidité, de résistance et doivent présenter des lignes droites et fermes, le Bernin a fait les siennes, torses ; ce sont de lourdes vrilles cannelées qui s'en vont dans les airs soutenir un ensemble de draperies tordues et ondoyantes aux quatre coins desquelles, se trémoussent en des attitudes théâtrales des anges sautillants, une jambe levée, les ailes au vent, la bouche en cœur, tandis que leurs tuniques se déploient et se tortillent avec fracas. Tout cela tournoie, s'agite, se démène, et produit, malgré sa masse, exactement le même effet à l'esprit

qu'une jolie pièce montée en sucreries, avec colonnettes, tourelles, clochetons, et petits amours aux ailes déployées et aux jambes en l'air, soutenus par un fil d'archal.

Où qu'on se trouve dans l'église, ce baroque assemblage de tire-bouchons et de pans volants nuit à l'effet général; il offusque la vue par ses spirales agaçantes et jure par sa manière folichonne avec la majestueuse ordonnance de l'édifice. C'est un style de boudoir, ou de petit maître qui n'est nullement à sa place dans un temple chrétien. Un napolitain a gâté la cathédrale normande de Palerme; c'en est un autre, car le Bernin est napolitain aussi, qui a pris sur lui de gâter S' Pierre. Décidément Naples qui n'a jamais eu de vie artistique propre et ne possède aucun beau monument chez elle, ne nourrit pas ses enfants dans les traditions du grand art. Son climat, son soleil et son bruyant tumulte disposent à la gaité facile, sensuelle, à l'amour du clinquant et du tapage. Et c'est malheureusement à des hommes de ce tempérament qu'est échue la mission de terminer les œuvres d'artistes austères. Ce qu'ils y ont mis du leur, porte bien la marque de la faconde originale. Notez qu'au baldaquin, le Bernin s'est surpassé et a poussé le dégât à son comble, car pour faire cette belle œuvre, il dépouilla sans vergogne, de son bronze antique le Panthéon, le fit fondre — 63,000 kilogrammes — et nous le rendit sous la forme du tortueux fouillis que je viens de

décrire. Cela s'appelle, faire d'une pierre deux mauvais coups.

Mais ce méfait n'est pas le seul. Ce fut encore lui qui, creusant à S^t Pierre les massifs piliers de Bramante et de Michel-Ange, y pratiqua des niches et les orna de saints et de saintes que confectionnèrent ses élèves et lui. Quand je dis « orna » j'emploie l'expression courante; elle n'est pas à sa place ici. Car, s'il est vrai qu'au premier regard d'ensemble, ces statues ne choquent pas et paraissent cadrer avec la pompe et le décor de l'édifice, il faut ajouter qu'à ne les considérer qu'en elles-mêmes, elles n'ont d'autre caractère que l'emphase et la pose théâtrales. Ce sont de grands corps à l'allure déclamatoire, mais qui n'expriment aucun sentiment sincère. Ces gens se mettent en quatre pour arriver au pathétique, aux grandes émotions et n'aboutissent qu'à une rhétorique redondante. Ce sont, non des héros ou des penseurs enthousiasmés d'une foi ardente, et dont les traits, les gestes disent sobrement l'idée qui les exalte, mais des comédiens étalant un dramatique de convention et un emportement calculé. Ils ont des vêtements flottant avec fougue, des barbes tourmentées, contractent consciencieusement leurs muscles, remuent bras et jambes avec de grands écarts, mais toute cette surexcitation est voulue, factice et ne marque que l'impuissance d'un artiste réduit à tant de tapage pour masquer les défaillances de sa pensée. Il croit

faire du tragique et n'aboutit qu'au mélodrame banal.

Je quitte S^t Pierre, où je me promets de revenir d'ailleurs et rentre dans Rome par le pont St. Ange; ici encore je me heurte au Bernin. La balustrade du pont est décorée d'une série de figures qui sont bien ce que le mauvais goût a produit de plus complet. Ce sont des anges ailés et drapés, dont chacun tient entre les mains un des attributs de la Passion. Ils les contemplant avec des airs penchés et un œil doucereusement triste. Leur geste est efféminé, leur allure languissante, ils succombent à ce point sous leur douleur de parade qu'ils plient des genoux et perdent l'équilibre; il vous prend l'envie de les étayer. C'est le puéril et le fade en son plein. Ces anges ne sont pas des envoyés célestes, des figures idéales et surhumaines, mais des éphèbes émasculés qui, la bouche en cœur, la jambe arrondie et galamment tendue, étalent leurs grâces de sigisbés à travers des larmes de convention. C'est écœurant et tout au plus digne d'être de la sculpture d'alcôve.

Mais laissons le Bernin. Le malheur, c'est que partout on se heurte à lui dans Rome, d'où son faux goût et ses fadeurs s'épandirent sur l'Italie et pervertirent toute l'Europe. Il semble qu'après les longues guerres et les terribles haines des xvi^e et xvii^e siècles, l'homme ait aspiré à se détendre, à se reposer, à s'entourer d'images douces,

Le Bernin répondait à ce désir général, mais forçant la note, il fit glisser le doux et le tendre dans le doucereux et l'efféminé. Le goût public y consentit et pendant sa longue carrière, car le Bernin vécut quatre-vingt-onze ans, il resta le chef admiré, adulé, partout imité, de l'école du fade et du langoureux. Fort peu d'églises dans Rome ont eu la chance d'échapper à sa main. L'une de ces privilégiées, c'est Ste Marie Majeure; j'y allai sans tarder par amour du contraste, et pour équilibrer mes impressions.

SAINTE MARIE MAJEURE. — UNE APPARITION TRAGIQUE DANS UN TEMPLE GREC. — L'ÉGLISE-MÈRE DES JÉSUITES.

Si mon œil ne fut pas dès l'entrée ébloui, mon esprit au moins fut satisfait au point de trouver cette église à l'examen plus belle que St. Pierre même. Elle n'a pas de St. Pierre l'ampleur et la superbe, mais elle déploie devant le regard charmé, toute la majesté simple et les lignes sereines d'un temple antique. Et de fait, c'est un temple du v^e siècle, conservé jusqu'à nous en sa presque-intégrité. Les ajoutes ultérieures se sont heureusement bornées à quelques chapelles latérales, accommodées au goût du jour.

L'édifice repose sur quarante-deux colonnes

ioniennes de marbre blanc supportant sur leur architrave une colonnade corinthienne emmurée. La nef centrale d'une largeur de vingt mètres, court donc entre une double rangée de colonnes allant jusqu'à l'abside. Les nefs latérales sont basses et sans importance, la grande avec son plafond horizontal, sa décoration simple et fière a l'aspect solennel d'un temple hellénique. Et comme ce n'est pas une ruine, on peut se croire reculé de deux mille ans et s'attendre, l'imagination aidant, à voir apparaître soudain un cortège de prêtres de Zeus entonnant le péan sacré en l'honneur du Père de tous les dieux, ou une procession de vestales en longs vêtements blancs chantant un hymne à Diane chasseresse.

Mais en y regardant bien, on aperçoit, au dessus de l'architrave, une frise byzantine aux couleurs ternies, une mosaïque retraçant des scènes de meurtres et de martyres chrétiens. Les figures raidies, leurs traits anguleux, leurs membres grêles, émaciés, chassent bien vite les images riantes de l'Elysée grec. Nous sommes bien dans le sanctuaire d'un culte pessimiste, qui tient cette vie pour une expiation, une épreuve où il faut vaincre au prix de n'importe quels sacrifices, et qui y dresse l'esprit de ses fidèles en leur montrant des scènes de tortures, de crimes et de sang. Que d'existences elle a inutilement assombries par ses pratiques et ses dogmes. Les hallucinations de démons, de peines éternelles, dont elle emplit les

imagnations, son mépris à l'endroit des joies terrestres auxquelles elle oppose la paix morne des couvents avec leur régime d'ascètes, tout ce tissu de doctrines et de coutumes déprimantes dont elle attrista la vie et les pensées de tant de millions d'hommes pendant quinze siècles, m'apparut soudain dans cette frise déroulant des scènes de supplice et de barbarie au milieu de l'harmonie et de la pompe joyeuse d'un temple grec.

Ce contraste violent me remit en mémoire les pages où Henri Heine décrit un banquet des dieux d'Athènes festoyant avec les hommes en une douce et cordiale communion. Tout à coup, un Sémite, un fils d'Israël, envahit la salle du festin, en chasse les convives, l'emplit de mutilés et de martyrs et y fait régner désormais les pensers d'épouvante et les images de deuil. « Frère, souviens-toi qu'il faut mourir » voilà le nouveau mot d'ordre pour de longs siècles à venir.

— Si tu veux dans ce même christianisme une impression toute contraire, me dit un ami qui connaît Rome pour avoir habité depuis longtemps, viens voir l'église du Gesù au monte Citorio.

— Qu'est-ce que l'église du Gesù ?

— C'est l'église-mère des Jésuites ; ces bons religieux ont compris qu'après le xvi^e siècle et la renaissance des lettres et des traditions antiques, l'humanité s'allait détacher d'une religion qui ne parlait que de renonciation et d'échéances redoutables. Et tandis que la morale devenue, grâce à

eux, plus indulgente et plus souple, aplanissait le chemin du salut, ils s'attachaient d'autre part à charmer les yeux par la pompe, le décor de leurs temples et les images gracieuses qu'ils offrent partout à l'esprit.

— Allons-y de ce pas. J'imagine que c'est le genre des églises pomponnées et chamarrées de Naples.

— Avec moins de mauvais goût cependant. Les jésuites sont gens entendus et bien conseillés.

Nous y fûmes bientôt. De l'or aux voûtes, de l'or aux chapiteaux, aux frises, des autels tout dorés, surmontés de saints en argent grandeur nature, partout un scintillement, un faste stupéfiants. Les temples des Incas qui éblouirent tant Cortès et ses hommes, devaient avoir ce ruissellement de richesses. Où l'on n'a pas plaqué l'or, sont prodigués les marbres précieux, éclatants. Tout invite à la joie; au lieu d'épisodes tragiques, la frise porte ici une lourde guirlande de fleurs et de fruits d'or. Les quelques tableaux représentent des ascensions, des joies extatiques, des cérémonies pompeuses.

— Mais c'est une salle d'opéra, m'exclamai-je.

— Précisément, d'autant que les jours de solennités, s'y joignent des chants à grand orchestre et un éclairage à giorno. Quant à la comédie, des méchants prétendent qu'elle y fut jouée de tous temps. Oh! ces méchants, ce ne sont pas des profanes, remarque bien, mais d'autres ordres, jaloux du rapide succès des jésuites.

— Ce sont là querelles de moines. N'y inter-

venons pas, c'est pour nous lettre close. Mais quel luxe, quel scintillement et quel décor mondain ! Vois dans les voûtes ces séraphins de marbre, aux beaux corps bien nourris, s'élançant dans les nuages comme vers un Eden de délices. Et dans les encadrements, ces petits anges frétilants, véritables amours payens, avec leur air guilleret et engageant.

— Tu as dit le mot. Les bons pères retournaient tout doucement au paganisme. Leur morale facile et élastique était à l'avenant de ce beau cadre. Elle fût devenue tout-à-fait accommodante si Pascal et autres trouble-fête ne se fussent exclamés.

— Et les jésuites ont donné le ton ; malgré Port-Royal, toute l'église s'est mise plus ou moins à l'unisson. Leur influence fut immense, si l'on considère quelle évolution le catholicisme accomplit entre le XII^e et le XVII^e siècle. D'une religion ascétique ils firent un culte aimable. Ce sont les antipodes que S^{te} Marie Majeure et le Gesù. Ainsi vont le flux et le reflux des choses humaines. Après le paganisme aux dogmes sensuels, à la morale flottante, vint une longue période de resserrement et d'austérité, à son tour détrônée par un enseignement plus épanoui et plus affable.

— Et les Jésuites furent à l'avant-garde de ce revirement. L'Ordre a contribué ainsi à augmenter la somme de joies départies à notre pauvre espèce.

— Tiens ! ce point de vue est assez neuf, et les apologistes de la célèbre compagnie ne l'ont peut-

être pas assez fait valoir. Il est à leur signaler. Je n'y manquerai pas.

PROMENADE DANS ROME. — LE CAPITOLE. — POURQUOI LES BUSTES ANTIQUES SONT PLUS EXPRESSIFS QUE LES MODERNES. — LA ROCHE TARPÉIENNE. — LE FORUM ROMAIN. — LES RUINES DU PALATIN.

Derrière le Gesù monte une rue, aboutissant à une forte rampe, qu'on gravit entre une double balustrade de marbre. De beaux sphynx antiques, des trophées en granit la décorent, et tout en haut, deux cavaliers gigantesques tenant leurs chevaux par la bride. La place qui s'ouvre au sommet de la rampe, est de dimensions fort modestes : trente mètres de côté au plus. C'est cependant là le Capitole. A ce grand nom, on a rêvé quelque chose d'imposant. « Comment ce n'est que cela ! » Telle est la première impression. Il faut s'y faire, y revenir, jeter bas ce que notre imagination a édifié « in petto ». Il en est ainsi de bien des choses dans Rome. La réalité paraît d'abord mesquine et sans prestige. Ceux qui disent : « J'aime autant ne pas voyager, je me fais une idée de tout cela, dans mon fauteuil avec un bonne description et des estampes, » ont peut-être, à un certain point, raison. Ils voient dans de belles couleurs et à travers le prisme de la fantaisie et des grands souvenirs

ce que nous allons chercher avec ses tares, ses rouilles, ses revers de médailles et tout le rabatojoie de la réalité, sans compter les ennuis et les petites misères du voyage. Ils conservent intactes, d'aimables illusions, ce qui est peut-être le plus clair des bonheurs de la vie. Cependant pour ce qui me concerne je préfère voir ; si j'ai le revers, j'ai aussi la médaille. Les casaniers, tout compte fait, n'ont ni l'un ni l'autre.

Quand on s'est fait à l'exiguité du Capitole, on admire cependant la parfaite distribution de la place et le bel équilibre des trois palais qui l'entourent. Michel Ange en fit les plans et l'on y voit la main du maître. A droite et à gauche de la grande rampe, sont deux musées ; au fond de la place, le palais du Sénat précédé d'un majestueux perron et auquel s'adosse une fontaine monumentale. Au milieu du Capitole, la statue antique de Marc Aurèle. L'empereur est à cheval et semble haranguer ses troupes. Le monument est en bronze et fut d'abord doré, la dorure persiste encore par places. Cette statue de l'empereur philosophe n'a pas subi les outrages des hommes, grâce à ce que les chrétiens ont longtemps cru qu'elle représentait Constantin, le premier César qui eût accepté la foi nouvelle. A ce titre ils l'honorèrent comme celle d'un saint. Si le XII^e siècle se fût douté que c'était l'effigie d'un payen et d'un stoïque, il y a beau temps qu'elle eût repassé au feu comme les bronzes du Panthéon.

Je m'en allai voir les musées du Capitole. Ils appartiennent à l'Etat qui fait payer pour y entrer; c'est assez mesquin. Les grandes familles romaines, les Torlonia, les Borghèse, les Ludovisi, accordent l'entrée gratuite des leurs; autant en fait le Vatican, mais le budget italien fait flèche de tout bois.

Sans avoir l'importance, la richesse du musée des marbres du Vatican, ceux du Capitole sont fort beaux. Dans la première salle, je vois le gladiateur mourant dont parle Byron. — Prisonnier amené des confins de l'Empire et poussé dans l'arène, il est représenté, tombé sur son bouclier et le flanc ouvert. Il vient de s'affaïsser, blessé à mort; son sang coule à jets pressés sur le sable qui le boit avidement. Il soulève faiblement la tête et semble écouter des voix. Mais ce qu'il entend ce n'est pas la sauvage clameur du cirque, applaudissant à sa défaite et à son agonie; son œil qui déjà se voile n'aperçoit plus cette arène immense, ni cette ville entière massée sur les gradins. Sa pensée est loin, et ce que son regard voit à travers les ombres de la mort, c'est sa hutte rustique, adossée à un rocher du Danube, ses deux enfants jouant près du fleuve, et leur mère qui les surveille en filant et en chantant d'une voix douce ces anciennes légendes, que lui même entendit à son berceau. A cette vision, à ces échos lointains, une larme gonfle sa paupière, quelques mots entrecoupés lui échappent, et il meurt en envoyant aux siens un adieu suprême et un cri de vengeance. — Et ils le vengèrent, ces

Huns, ces Goths, ces Germains, que si longtemps Rome tint sous son talon. Pendant un siècle entier, ils firent à leur tour tomber sur elle tout le poids des maux qu'ils avaient soufferts. Mais revenons au Capitole.

Dans une autre salle, une magnifique collection de bustes grecs et romains, empereurs, poètes, hommes d'état, de lettres et d'épée attire l'attention. La plupart de ces têtes ont un caractère et une force d'expression qui frappent d'abord.

Nos sculpteurs et nos portraitistes se plaignent de ne plus trouver que des têtes banales. Comment disent-ils, faire du grand art avec les types modernes. On exige la ressemblance et comme la plupart de nos contemporains sont insipides, l'artiste reste nécessairement vulgaire et petit. Il y a du fondement dans ces plaintes.

Notre vie est devenue trop régulière, trop facile et n'a plus le hasard, l'imprévu qui, à tous moments assaillaient celle des anciens. Au sénat, à la cour, sur terre et sur mer et jusque dans leurs demeures, leur existence pouvait brusquement être menacée. La foudre, l'incendie, la grêle pouvaient à tous coups les ruiner. Un caprice impérial, une intrigue de cour mettaient en question leur vie ou celle de leurs proches. Il leur fallait être constamment prêts à tout événement, et cette nécessité leur façonnait une âme capable de répondre au premier appel, à toutes les menaces, à tous les aléas du destin. Cette vie agitée, hasardeuse, véhémence,

se peint en lignes fortes et caractéristiques sur leur visage; en les voyant on est frappé par quelque chose d'énergique, de vigoureusement trempé.

Notre existence, aisée, uniforme, sans dangers, grâce aux garanties sociales et à notre police, sans fatigue, grâce aux chemins de fer, bien régulière, bien empâtée même en voyage, grâce aux buffets et aux hôtels, pleine de quiétude, car les compagnies d'assurances prennent à leur compte nos risques de tous genres, tout cet ensemble de précautions et de confort dont nous sommes douillettement emmitoufflés, fait que la plupart de nous respirent en leur visage le même calme, la même placidité béate. Les occasions de montrer inopinément de l'énergie et du sang froid, ayant presque disparu de la vie, du moins en ce qui concerne les événements matériels, il s'en suit que ces qualités n'apparaissent plus dans nos traits, et que les têtes de caractère deviennent de jour en jour plus rares. Et je parle ici de ceux d'entre nous qui ressemblent encore à des hommes. Quant à ces jolis jeunes gens qui s'habillent d'après le dernier caprice de la mode, se font coiffer à la Capoul, portent le monocle conventionnel et le parfum de la femme aimée, que voulez-vous qu'en fasse le statuaire ou le peintre? Ce sont poupées à mettre à l'étalage d'un parfumeur.

Avant d'abandonner ce sujet, je veux consigner ici une observation qui me fut faite par des artistes que je vis à Rome, et qui tend à marquer combien

rapidement notre manière de vivre affecte nos traits et notre allure. Ils parlaient de modèles; beaucoup sont superbes en arrivant de leurs villages. Au bout de deux ou trois ans de la vie fainéante et traînante, à l'atelier, dans les tavernes, et les taudis, ils perdent leur belle prestance, l'équilibre fort et altier qu'on sentait d'abord en eux. Tout se déforme et s'affaisse et l'artiste cherche vainement chez eux de quoi soutenir son inspiration.

Mais revenons à notre récit. Près du Capitole est la Roche tarpéienne; nos classiques l'ont cent fois répété. Et depuis cet âge où nous avons quitté les bancs, la vie pratique nous a fréquemment tancés d'importance, en nous en faisant souvenir. On a donc la légitime curiosité, venant à Rome, de voir la roche tant mentionnée. Un large escalier à droite du Capitole y mène; arrivé au haut, on enfile une ruelle où se trouve une maisonnette portant comme écriteau: « Roche tarpéienne », comme qui dirait: débit de vins et de liqueurs. Un portier est là qui vous attend dans sa loge. Vous lui faites connaître poliment votre désir; il prend un trousseau de clefs et vous conduit une vingtaine de mètres plus loin, à une grille; car la roche est sous clef, on l'exploite, et elle est devenue une mine à pourboire. Oh! décadence! — Cette grille ouvre sur une terrasse arrangée en jardin, d'où le regard plonge dans un fouillis de toits, d'une vétusté respectable et de cours encombrées de vieux matériaux, de

détritus, de fumiers et d'enfants qui se jouent dans ce dédale. Ce joli paysage, c'est le gouffre classique, et le parterre fleuri où l'on vous a mené est le sommet de la roche tant redoutée. Du moins, le portier l'affirme avec conviction, et comme il n'y en a pas d'autre à la ronde, on est bien réduit à accepter son dire. Les victorieux qui ont pillé Rome n'ont évidemment pas emporté sa Roche tarpéienne. Leur avidité n'a pu aller jusque là. Et voilà encore un grand souvenir et une grande image qui finit en queue de morue. Le sommet fameux est un jardinet proprement entretenu, qui domine un enclos de maisons ouvrières. Le bonhomme qui me mène, confus peut-être d'avoir si peu à me montrer pour mon argent, s'excuse en se rabattant sur ce que le sol de Rome s'est considérablement exhaussé. Fort bien; lecteur, vous voilà averti! L'ancien gouffre est presque comblé et transformé en sentine. Que mon expérience au moins vous serve; mais elle ne vous servira pas et je suis sûr qu'allant à Rome vous vous ferez aussi ouvrir la petite grille.

Je redescends au Capitole, d'où un second escalier, au côté du sénat, mène au Forum Romanum; c'est une vaste place longitudinale, coupée par deux remblais de huit à dix mètres de haut. Ces remblais sont des passages modernes qu'on a laissés subsister. Ils représentent l'épaisseur de terre et de débris de toute sorte qu'il a fallu enlever pour retrouver l'ancien niveau. On ne sait comment, ni quand,

s'est accumulée cette masse de détritns et de terreau qui couvrait toute la Rome antique. Au Forum romain le déblai est tout récent, la majeure partie est enlevée depuis une dizaine d'années seulement. Les gravures antérieures ne montrent que des colonnades et l'arc de Septime Sévère; le Forum servait alors de marché au bétail et le peuple l'appelle encore « Campo Vaccino » (de vacca, vache). Le gouvernement italien l'a fait excaver et a remis au jour les anciens dallages, les fondations des temples, et quantité de colonnes tronçonnées qu'on a religieusement alignées, en la place qu'elles occupaient au temps de leur splendeur. Cet alignement de fûts tronqués frappe l'œil d'abord et donne au Forum un air de cimetière.

Reste le bel arc de Septime Sévère qui paraît maintenant dans un bas fond, le haut talus du premier remblai passant juste à côté, à mi-hauteur de ses piliers. Reste encore la colonnade du temple de Saturne: huit colonnes ioniennes avec leur architrave bien conservée et partie du fronton; enfin les trois colonnes de Vespasien et celle du Portique.

Il est certes fort bien qu'on ait déblayé le Forum, et l'on se propose de compléter l'exhumation, en enlevant les remblais qui le coupent encore à ce jour. Si l'on n'avait pas jusqu'à présent mis la main à l'œuvre, que d'exclamations on entendrait sur l'incurie des gouvernants qui laissent là ensevelis des trésors artistiques. Et cependant, voyez comme

il est difficile de satisfaire tout le monde. Un de mes amis soutient que la poésie du lieu y a perdu. Ces colonnes, me dit-il, cet arc, alors qu'ils étaient à demi-enfouis, et que le paysan de la campagne romaine venait s'y adosser, ou y mener ses buffles et ses taureaux aux longues cornes, étaient bien de vraies ruines et gardaient leur cachet de mélancolie et de grandeur. Maintenant tout est déblayé, parqué, numéroté et clos; on n'y circule plus, et l'ensemble a plutôt l'air d'un vaste plan cadastral, bien net, bien en ordre, quelque chose de sec et d'administratif. Je me hasardai à demander si, pour le satisfaire, il fallait combler à nouveau le Forum. Cette question malencontreuse faillit nous brouiller.

La voie sacrée traverse le Forum en diagonale dans le sens de sa plus grande longueur, passe sous l'arc de Titus et va déboucher au Colysée près de l'arc de Constantin. Celui de Titus fut érigé en souvenir du massacre et de l'écrasement définitif du peuple juif. Les bas reliefs racontent la rentrée triomphale de Titus dans Rome, les hébreux enchaînés, les objets sacrés du temple: le chandelier à sept branches et la table des pains, portés devant le vainqueur. On dit que jusqu'à ce jour les juifs de Rome se refusent à passer sous cette porte qui célèbre les défaites finales de leur race. — Au moyen-âge, elle servit de forteresse, faillit être détruite et elle porte encore aujourd'hui la trace de nombreuses blessures bien mal cicatrisées.

Près de l'arc de Titus est une colline, le Palatin, couverte de ruines considérables. C'est ce qui reste des nombreuses demeures qu'y bâtirent les Césars. Naturellement j'y allai, et y fus promené pendant plusieurs heures, par un des agents officiels attachés aux fouilles, car le déblai continue de nos jours. Cette visite, dont on se promet beaucoup, n'a de réel intérêt que pour l'archéologue. Le commun des mortels, dont je suis, ne s'enthousiasme guère pour des amas informes de maçonnerie, privés de revêtement et de décor ; on ne s'oriente pas, on ne se fait aucune idée nette de l'ensemble ; car non seulement ce sont des ruines très incohérentes, mais elles représentent quatre ou cinq systèmes de constructions successives et enchevêtrées, chaque empereur ayant voulu bâtir à son tour, suivant sa fantaisie, et pour ce faire, ayant jeté bas partie des édifices de ses prédécesseurs et enté ses constructions sur les leurs. La ruine, la vraie ruine, rongée par le temps, roussie au soleil, chargée de plantes sauvages, de mousses séculaires, a une poésie, une couleur, un pittoresque qui intéressent. Ce ne sont ici que des documents d'étude. Les murs nus sont toujours fraîchement grattés, on enlève soigneusement tous les matins chaque plante folle qui ose s'y montrer, et il ne reste de la ruine que le squelette scientifique. Mieux encore ; le guide à plusieurs reprises, m'arrête et dit : Voici des colonnes formant une immense galerie couverte ; au milieu, voilà des fontaines, des bains de marbre. Je regarde et ne

vois rien, mais rien, que des restes informes de soubassements ou de vagues tracés de fondation. C'est la place qu'on montre ; l'imagination doit reconstruire. Je pensai involontairement à Syracuse.

Ce qui intéresse davantage, c'est le grand cirque. Car il y avait, au milieu de cet entassement de palais, un hippodrome, long d'un stade (185 mètres). On voit encore une série d'arches colossales qui suffisent à indiquer combien étaient grandioses ces constructions. Curieux encore les restes de la « Roma quadrata. » C'est le premier mur d'enceinte de la ville primitive ; on prétend qu'il fut édifié par Romulus. En plusieurs endroits apparaissent ses épaisses assises de gros blocs frustes et trapus.

Un vestige intéressant aussi, c'est, à côté de la salle de banquet des Césars, le Vomitorium, suffisamment conservé en ses détails pour qu'on puisse encore fort bien se rendre compte de ce qui s'y passait et du comment. De tout le vaste système des palais impériaux c'est peut-être l'endroit le mieux conservé. Les conduits et les égouts sont encore nettement visibles. Serait-ce une ironie, une petite vengeance de l'histoire ? On dirait le commentaire d'une satire de Juvénal.

Enfin tout à l'extrémité du vaste enclos de palais, du côté du Tibre, on arrive à des arcades, bâties sur une longue rangée de voûtes gigantesques. C'est tout ce qui reste du palais de Septime Sévère. Cet empereur, pour justifier son nom, avait

construit ici un palais à sept étages, édifice splendide et sans rival comme originalité. Le rez-de-chaussée et quelques arceaux béants du premier étage sont seuls debout. Jusqu'au xvi^e siècle, tout était intact, mais Sixte Quint, prétendant que le peuple avait conservé quelque respect inconscient pour cette construction payenne, la fit jeter bas. Et l'on dit que ce sont les Goths et les Huns qui ont saccagé Rome. Une fresque du Vatican montre le pape Léon II, allant au devant d'Attila et le suppliant d'épargner la « ville. » Les papes prétendaient sans doute être seuls à y mettre la main ou plutôt la pioche.

APRÈS PLUSIEURS VISITES A ST. PIERRE. — LE
BAISEMENT DE L'ORTEIL. — LE MONUMENT DE LA
CHAIRE. — CANOVA ET MICHEL-ANGE.

Il en est de St. Pierre comme de toutes les grandes œuvres. Plus on les voit, plus on les admire. Aujourd'hui encore j'y suis entré et suis allé à mon ordinaire, m'asseoir au milieu du transept sur le piédestal de marbre à côté de la statue de saint Longin. Car il n'y a aucun siège dans l'immense édifice ; quelques rares bancs seulement dans les chapelles latérales ; les fidèles s'agenouillent sur les dalles de marbre.

De ma place, partout où l'œil se porte, il ne rencontre que richesses, grandeurs et magnificences; partout le colossal l'éblouit et l'écrase; les dorures des plafonds, les tons chauds des marbres, l'émail des mosaïques au fond d'or mat; au-dessus de ma tête, l'immense coupole centrale avec ses apparitions célestes et son firmament étoilé, d'où la lumière tombe à flots; les longs roulements de l'orgue sous les voûtes, accompagnés de chants indécis, tout parle aux yeux et à l'imagination, d'une religion puissante et d'un Dieu glorieux et souverain. Les papes qui construisirent St Pierre voulurent un palais superbe, dédié au Maître de l'Univers, et qui frappât les peuples de respect et de tressaillement. C'étaient avant tout des princes aimant le luxe et les arts, et qui s'ingénièrent à réunir pour ce temple unique tout ce qui se pouvait trouver de plus riche et de plus fastueux. Ils ont réussi. Quelles que soient les critiques qu'on puisse faire, l'admiration pour leur œuvre s'impose. Il n'est personne qui y résiste, pas même le protestant le plus acharné contre le papisme et qui, rentré chez lui, prouve net à quelques fanatiques idiots, que la bête à dix cornes de l'Apocalypse est positivement l'Eglise catholique et que le pape n'est autre que l'Antechrist.

Pendant le premier quart-d'heure, ce besoin d'admiration muette et ébahie est toujours le seul qu'on éprouve; après, comme tout lasse et passe, on se prend à observer le petit remue-ménage des

fidèles dans l'église. Justement voici à côté de mon St Longin, la statue en bronze de l'apôtre Pierre. Elle est antique, et un mien ami, sceptique s'il en fut, prétend qu'elle fut d'abord un Jupiter. Puisque beaucoup de rites égyptiens ou romains légèrement modifiés, sont devenus cérémonies chrétiennes, que trouves-tu d'étonnant, me dit-il, à ce qu'on ait démarqué le dieu de l'Olympe. A la déconfiture des anciens cultes, il devait d'ailleurs tâcher de se trouver une situation autre. On lui a mis les clefs à la main, une gloire sur la tête, et ce baptême reçu, il s'est lancé dans sa nouvelle carrière. Et on voit qu'il s'en est arrangé ; il accueille avec tout le sérieux nécessaire les genuflexions de la cohue humaine qui se bouscule devant lui. Je suis sûr que parfois, en rappelant ses souvenirs de dieu grec, il doit se dire : « Plus cela change, plus c'est la même chose. »

Quoi qu'il en soit de ce commentaire irrévérencieux, auquel je ne crois guère, car la statue est manifestement l'œuvre de la dernière décadence romaine, ou d'une école byzantine, St. Pierre est très entouré et très populaire. Il est assis sur un siège ayant l'apparence d'une chaise curule, et avance un pied de bronze qui dépasse le rebord du piédestal de marbre. De longues files de dévots viennent baiser l'orteil, tout brillant, tout usé par tant de millions de lèvres qui l'ont effleuré. Après cet acte d'humilité, vient celui d'obédience. Chaque fidèle incline la tête, met la nuque sous ce pied

d'airain et reste un moment en prière. Tous les rangs de la société sont là confondus et payent le même hommage, le paysan des Apennins et le soldat d'Humbert, la fille du Transtévère et la patriecienne romaine. Je n'ai jamais vu cérémonie plus caractéristique, ni qui marquât mieux le pouvoir sans contrôle et la soumission sans conteste.

Beaucoup de fidèles, après avoir baisé l'orteil et fléchi la nuque, traversent le transept et se dirigent vers un confessionnal, au fond duquel se tient un prêtre. De ma place, je n'aperçois que sa main, armée d'une longue gaule blanche. Le dévot va s'agenouiller à quelques pas de la petite guérite, la gaule s'abaisse, le touche au front, se relève prestement, le dévot aussi, et le voilà déchargé paraît-il, de ses péchés véniels. Tout cela se fait très sérieusement.

Après l'exaltation de l'apôtre Pierre sur le lieu de supplice duquel l'église est, assure-t-on, bâtie, voici la glorification du siège papal. C'est un immense monument de bronze qui occupe tout le maître-autel. Quatre géants mîtrés soutiennent du bout des doigts, d'une façon assez maniérée, des supports qui élèvent dans les airs une lourde chaise de bronze. Il paraît que cette chaise est creuse et renferme le fauteuil où s'asseyait S'Pierre. Au dessus, une immense gloire dorée où s'ébattent, au milieu de rayons, toute une légion d'anges et de séraphins. C'est encore le Bernin qui est l'auteur de ce monument, où son style tapageur et empha-

tique s'étale avec tous ses travers. Les quatre géants ont des airs tragiques et des attitudes larmoyantes, leurs vêtements épiscopaux s'envolent avec des plis désordonnés, leurs barbes se tordent comme en proie à un vent d'orage, les bras et les jambes s'élancent pathétiquement de tous côtés. Avec tout cela, ces figures manquent de caractère. Leur émotion n'est pas sentie ; ce sont, non pas des inspirés, mais des comédiens qui affectent la surexcitation. Si vous rencontriez, ami lecteur, dans la vie réelle, un personnage aussi agité, vous le croiriez ou dangereusement fou, ou pris de coliques mortelles, et suivant l'un ou l'autre pronostic, vous crieriez à la garde, ou manderiez à l'instant un médecin.

Joignez qu'ici le Bernin manque d'invention. Les quatre prélats de bronze semblent les quatre fils Aymon ; tous ont même coupe de visage, de nez, même regard, même barbe voltigeante, même larme à l'œil. L'expression des traits est d'ailleurs pour le Bernin un accessoire qui peut aisément être négligé. Il demande tous ses effets au geste violent et aux draperies clapotantes.

Tout le reste du monument est du même style pompeux et boursoufflé. Un détail montre bien l'aversion qu'on avait en ce temps de décadence pour ce qui est simple, la ligne droite par exemple. On n'y voit que des lignes courbes ou torsées ou serpentantes. Dans ce maître-autel très élevé, puisqu'il atteint la hauteur de l'abside, il n'y a

pas vingt centimètres en ligne continue. Le Bernin va jusqu'à courber les piédestaux de ses colonnes et de ses statues ; ils ont des horizontales concaves ou convexes.

Enfin quand j'aurai ajouté que ce prétentieux trophée est fait comme le baldaquin, du bronze antique enlevé au Panthéon et qu'il ne pèse pas moins de 74000 kilogrammes ! — j'aurai suffisamment indiqué quels regrets il doit inspirer à chaque homme de goût et de sens. C'est le vandalisme au profit d'un art ridicule.

Heureusement que voici, à côté, le beau groupe qui décore le tombeau de Paul III. Il est de G. Delaporte, qui l'exécuta sous la direction de Michel-Ange. C'est d'un style mâle et fier et où l'on sent toute la virilité des grandes écoles. L'ensemble est d'une beau groupement, et respire ce calme serein et fort des œuvres grecques. Dans le détail, ce qui frappe surtout, c'est la figure de la Justice, couchée aux pieds du Pape. C'est une patricienne du xvi^e siècle, une grande dame romaine aux traits impérieux ; ce qu'on voit du corps est admirable ; c'est la vigueur dans la grâce. Malheureusement on en voit peu. On l'a récemment drapé ou plutôt enveloppé de lourdes tôles cuivrées. Nos papes sont beaucoup plus prudes que ceux du grand siècle.

A aller voir ensuite, comme contraste, le monument de Clément XIII par Canova. Stendhal connut ce sculpteur qu'il vit à Rome vers 1820, et il se

monte pour lui au point d'appeler son Clément XIII, « un monument incomparable ». Il affecte cependant en toutes circonstances de ne s'émouvoir guère et surtout de fuir l'emphase, et va dans cette voie jusqu'à n'accorder à Michel-Ange que des éloges discrets. Mais il semble que, malgré sa prétention à un sentiment élevé de l'art, prétention qui perce à travers les froideurs calculées de son style, et ses ironies contre le XIX^e siècle « bourgeois et parlementaire, » contre « les steam-engines et les clubs, » Stendhal n'avait pourtant que des engouements, et sacrifiait à ses préjugés, ou à la mode, quoiqu'il s'en défendît. Michel-Ange n'était pas à ce moment à la mode, il ne l'a guère aperçu. Il ne se soucie même pas qu'on l'aille voir ; dans le long récit qu'il fait de son séjour à Rome, il mentionne à peine la Chapelle sixtine. Qui mieux est, il l'oublie complètement dans son « Itinéraire dans Rome au voyageur pressé », alors qu'il trouve le temps de lui recommander une visite à l'atelier de Canova !

Ce que j'en dis n'est que pour indiquer, par un exemple assez curieux, comme un homme d'esprit et de goût cède facilement à l'engouement en fait d'art, et combien il est difficile de toiser exactement ses contemporains. Canova que Stendhal exaltait, est bien déchu de ce haut rang dans l'estime de la postérité. On lui accorde un talent aimable, gracieux, et c'est tout. Cette appréciation est justifiée par son monument de Clément

XIII, que Stendhal trouvait non-seulement « un chef-d'œuvre incomparable », mais à l'endroit duquel il s'enthousiasmait jusqu'à dire : « Presque tout est sublime dans le tombeau de Clément XIII ». Le monument représente le pape agenouillé, et priant au milieu de deux figures ; d'un côté la Religion, de l'autre le Génie de la mort, et sur le devant deux lions, l'un rugissant, l'autre blessé. Celui-ci, je le trouve vraiment beau, l'autre manque d'énergie en sa colère : sa face ronde, ses sourcils à peine froncés ne disent rien de bien terrifiant, et malgré sa crinière et ses dents menaçantes, il manque de caractère. Il y a au musée du Vatican, Pio Clementino, un sarcophage antique, décoré de deux têtes de lion en haut relief. Sans leur donner ni crocs ni crinière, rien que par leur gueule béante, leur front fuyant, les contractions des muscles, l'expression haineuse des yeux et la savante proportion des masses, l'artiste grec a produit des têtes de fauve d'une férocité extraordinaire. On est indécis si ce sont des lions ou des tigres, mais à regarder fixement ces masques terrifiants, on recule, on éprouve positivement le sentiment de l'effroi. Voilà ce que j'appelle donner au plus haut degré du caractère à une œuvre. Il faut qu'elle saisisse jusqu'à inspirer l'émotion du réel. Quant au procédé, c'est affaire à l'artiste. Faut-il qu'il s'en tienne à l'imitation exacte de la nature. Il semble que non ; on doute, je le répète, devant le sarcophage grec, si ce sont des têtes de

lions ou de tigres. Mais ce qui n'est pas douteux, ce qui s'impose, c'est l'épouvante qu'ils inspirent.

Si le doux Canova a échoué dans l'expression de la colère, qui était antipathique à son génie, il n'a guère mieux réussi à caractériser la Religion. Une grande femme aux traits réguliers et impassibles, aux draperies raides et tombant droit de la gorge aux pieds, en lignes verticales; elle a autour de la tête une gloire; d'un bras elle tient une croix, l'autre retombe le long du corps. Comme impression, c'est neutre et banal. La figure a d'ailleurs le tort d'être emmaillotée, la sculpture n'est pas l'art de la draperie. Peut être, ce costume collet-monté a-t-il été imposé à l'artiste.

Quant à l'Ange de la mort, il est tout le contraire de ce qu'on en attendrait. Au lieu d'une apparition sombre et menaçante, vous voyez un bel Ephèbe qui retourne un flambeau d'un bras languissant. Sa tête efféminée, langoureuse, est coiffée de bandeaux et de boucles comme l'Apollon du Belvédère. Il dégage et arrondit complaisamment une belle jambe. On le quitte en se disant : « Ah ! que cette jambe est faite au tour, et quel aimable adolescent ! un peu mou cependant ; ce bel Adonis doit plaire aux petites pensionnaires. » Si ce sont là les impressions que doit faire naître le Génie de la mort, Canova a réussi.

Où son talent gracieux et fin paraît avec ses avantages, c'est dans le haut relief des deux anges pleurant au tombeau des Stuarts. Ils sont d'une

grâce, d'une harmonie de lignes et de mouvement vraiment adorables. C'est du Raphaël en sculpture. Un souffle de beauté grecque vole autour de ces ravissants enfants.

A signaler aussi le monument élevé à la mémoire de Pie VII par Thorwaldsen. Le pape, assis sur la chaire et bénissant les fidèles est remarquable. C'est une grande et noble figure qui a ce caractère sérieux et imposant, ce front austère et préoccupé que l'imagination prête à celui dont la voix se fait entendre à deux cents millions de croyants.

Mais l'œuvre la plus remarquable de S^t Pierre est la « Pietà de Michel-Ange. » Elle est malheureusement enfoncée dans une chapelle latérale et mal éclairée. Les Italiens appellent « Pietà » les statues qui représentent la Mère du Christ tenant le cadavre de son fils sur les genoux.

L'attente est d'abord déconcertée. A ce nom de Michel-Ange, on rêve à quelque chose de dramatique, tandis que la première impression est celle d'une douleur froide, muette. La Mère a la bouche close, les yeux clos, ses traits sont immobiles, sans contractions et pourtant empreints de douleur. Tout ce visage s'ensevelit sous un voile de résignation morne. D'un bras, Marie soutient le cadavre du fils bien aimé qui tombe lourdement sur ses genoux ; l'autre se soulève d'un geste lent qui semble dire : Maintenant tout s'est écroulé en moi. Cet anéantissement sans larmes et pourtant si poignant, exprimait-il l'âme même de l'artiste?

J'incline à le croire. Il fit la Pietà à vingt-quatre ans. Le pape Alexandre VI, Borgia, venait de faire brûler Savonarole, son pauvre et unique ami. Désespéré, il avait vu son supplice, qu'il était réduit à pleurer en secret, ne pouvant même montrer des larmes qui eussent paru coupables et rebelles. Et c'est alors qu'on lui demanda de figurer dans le marbre, une mère supportant le cadavre de son fils unique, de représenter la plus violente douleur qui puisse assaillir le cœur humain. Il la fit morne, presque sans expression, concentrée, mais d'autant plus profonde et comme saignant intérieurement. Forcé de taire son propre désespoir, il confia à son génie d'en témoigner à jamais devant l'avenir, et c'est son âme à lui qui s'exprime dans ces lèvres closes, ces yeux clos, ce visage impassible et pourtant si tragique.

AUTRE PROMENADE DANS ROME.

LE GHETTO. — LE THEATRE DE MARCELLUS. — UNE ÉGLISE BIZARRE. — LE TEMPLE DE VESTA ET CELUI DE LA FORTUNE. — A PROPOS D'UNE PIÈCE DE DIX SOUS.

Rien ne me plaît tant que d'aller au hasard dans une ville étrangère. Quand cette ville est Rome, le hasard est fécond en imprévu et en surprises heureuses.

J'étais parti dès le matin, et passant près du palais Borghèse, j'y allai voir la galerie de tableaux, galerie célèbre et la plus belle de Rome. Oh ! ne craignez pas que j'en parle par le menu. Ce serait besogne très difficile, ingrate pour moi ; pour vous, fastidieuse. Une œuvre d'art ne se décrit guère et sa critique n'intéresse que celui qui l'a vue. Si je m'y suis laissé entraîner à propos des sculptures de S^t Pierre, je m'en accuse humblement. A tout péché, miséricorde, mais c'est à condition de ne pas récidiver, je le sens et me tiens sur mes gardes.

En quittant les galeries Borghèse, je me mis à suivre le Tibre, et arrivai, toujours flânant, au « Ghetto ». Chacun sait que c'est le quartier juif. Quoique les fils d'Israël soient libres maintenant d'habiter où il leur plait et qu'on les trouve un peu partout dans Rome, ils sont cependant concentrés au Ghetto, où l'on ne rencontre qu'eux. Aucun Italien n'a pu se résoudre, paraît-il, à les y suivre. Le Ghetto est une ville dans une ville, ce n'est plus Rome en aucune façon. Les maisons, les mœurs, les costumes, la langue, les physionomies, tout diffère. On pénètre dans un dédale de ruelles aux bâtisses boiteuses, croülantes, invraisemblablement jetées, déjetées et étagées. De ces ruelles, les plus larges sont malpropres, gluantes, noires ; les pires, absolument repoussantes. Tout pullule, court, va, vient, crie, piaille et se vautre dans ce cloaque, mais tout ce monde travaille, s'occupe et brocante. Partout s'étaient de vieux habits, de la ferraille,

des loques, des nippes et surtout des chaussures dépenaillées, amoncelées en grands tas; tous les vieux souliers de l'Italie viennent ici, je crois, s'assembler avant de mourir. Dans les plus larges de ces ruelles, nombre d'échoppes à étoffes voyantes ajoutent à l'animation. Sur le pas de chaque porte un cercle de femmes, presque toutes vieilles, laides, crépues et entourées d'une marmaille qui grouille, s'ébat et se débat dans le ruisseau. Mais toutes ces femmes cousent et rapiècent de vieilles défroques, font du vieux neuf. La Romaine, elle, passe bonne partie du jour à regarder le ciel bleu à son balcon, ou dans la rue, le passant qui l'intéresse.

D'ailleurs ce peuple est en tout un autre peuple. Les Juifs parlent l'italien, mais avec cet accent nasillard et traînant qui les distingue dans tous les pays du monde. D'ailleurs ils le coupent, parlant entre eux, de mots hébreux inintelligibles aux non-initiés.

Que les Juifs parlent du nez, je ne leur en veux pas; leur gloussement nasal finit même par avoir quelque chose d'insinuant, pour qui s'y est habitué. Mais ce que je leur pardonne moins, c'est que par toute la terre, ils soient à ce point mal-propres qu'ils semblent vraiment se complaire dans la crasse et s'y trouver comme en leur élément. Il est entendu que je parle ici du commun de leur peuple. Ils grouillent à l'aise dans leurs cloaques et y prospèrent comme grenouilles en un marais.

Tandis que je ne m'imagine pas pouvoir vivre en bonne santé pendant trois jours, dans l'infection du Ghetto, leurs enfants en guenilles, sordides, souillés de boue, y croissent, s'y trouvent bien, ne manquent pas de devenir aussi solides et bons Juifs que père et mère, et à leur tour font rapidement souche dans le borbier natal. Il semble que ce soit un des signes caractéristiques de ce peuple de s'être habitué à la malpropreté. Partout où je les ai observés en groupes, à Amsterdam, à Varsovie, à Dunabourg, à Wilna, et maintenant à Rome, j'ai toujours constaté que le quartier juif est invariablement le plus dégoutant. Cependant, en y songeant bien.... Naples... je crois que certaines sentines à Naples pourraient sérieusement leur disputer la palme. Laissons le débat indécis, et quittons la matière.

Les papes ont mis aux entrées du Ghetto des églises afin de faciliter les conversions. Jacob ou Moïse n'ont qu'un pas à faire pour trouver le baptême. Il y a même au-dessus du portail des temples chrétiens quelques inscriptions hébraïques, très engageantes, mais je doute qu'elles aient jamais eu grand effet. La religion du Juif le tient par trop de liens, c'est non-seulement sa philosophie et sa foi, l'écho lointain, la plainte séculaire de la patrie perdue, mais elle symbolise encore pour lui, la race, la famille..... la cuisine et l'hygiène. Et bien des gens qui s'accommoderaient assez allègrement de changer de religion, se refuseront

avec énergie à adopter du même coup une fricassée et un potage étrangers. Demandez à un Français, qui peut-être acceptera le calvinisme, si par surcroît, il admettra les légumes bouillis à l'eau de l'anglais, ou la cuisine allemande et les viandes aux confitures.

En quittant le Ghetto, on trouve dans le voisinage plusieurs restes fort intéressants de la Rome antique.

D'abord un côté du théâtre de Marcellus; on dirait un pan du Colysée. Il est enterré assez profondément. Ses arcades du rez-de-chaussée, primitivement hautes de huit à dix mètres, sont maintenant à moitié enfouies. Il est certain que c'est le sol de Rome qui s'est exhaussé. Tant ici qu'au Colysée, au Forum romanum, au Forum de Trajan, au Panthéon et en vingt autres endroits, il a fallu enlever une couche de plusieurs mètres de terreau pour atteindre aux anciens niveaux. Tel qu'il est, avec ses arcades à moitié enterrées, le théâtre de Marcellus est une des ruines les plus pittoresques. Il abrite sous ses voûtes toute espèce de petites industries. Sous la colonne dorienne et le plein-cintre romain, s'étalent des piles de fromages, de légumes, de fruits, des tonneaux de harengs ou des baquets de morue. Dans un réduit voûté, un forgeron s'est établi. La fumée de sa forge ne trouvant pas meilleure issue s'échappe simplement par le haut en lèchant les vieux murs et en noircissant les restes de l'architrave antique et ses

triglyphes ébréchés. On a ici la physionomie exacte de la plupart des ruines romaines, avant que les gouvernants aient songé à les revendiquer et à les débarrasser de tout le parasitisme qui s'y était accroché dans le cours des siècles. Aussi, tout en admettant volontiers que le mieux est de placer les ruines sous la surveillance et l'égide publiques, je regretterais peut-être qu'on en fit autant pour le théâtre de Marcellus. C'est incontestablement l'un des coins les plus curieux de Rome.

Dans ces quartiers-ci, on rencontre également le plus de costumes locaux : mariniers du Tibre au béret rouge, paysans en guêtres et en veste venant au Ghetto acheter des étoffes rouge-sang ou vert-pomme, paysannes aux formes plantureuses et au large corsage serré par dessus la robe. Beaucoup d'animation et de bruit d'ailleurs dans ces rues, car c'est en même temps le quartier aux fabriques de macaroni.

En continuant à marcher vers le Tibre, j'arrivai à une place assez large, régulière, non pavée et qui doit ne pas avoir changé non plus depuis des siècles. Je la reconnus tout de suite pour l'avoir vue en de vieilles estampes. Au milieu, est une jolie fontaine du Bernin ; à droite, le temple antique des Vestales, petit sanctuaire rond, fort coquet, ma foi, et à gauche une église. A tout seigneur tout honneur ; j'entre d'abord dans l'église. Elle est tout ce qu'il y a de plus bizarre et un type du

tohu-bohu architectural de beaucoup d'églises à Rome, surtout parmi les primitives.

Ses nefs intérieures et son portail sont appuyés sur des colonnes enlevées à des édifices antiques, mais colonnes de toutes provenances et de toutes formes, les unes cannelées, d'autres lisses, celles-ci blanches, celles-là marbrées ou en granit rouge. Joignez qu'elles sont d'épaisseurs diverses et de hauteurs inégales. Pour remédier à ce dernier inconvénient, on leur a ajusté des chapiteaux aplatis ou allongés, sans s'inquiéter d'ailleurs qu'ils fussent doriens, corinthiens ou romans; malgré ce reboutage, les hauteurs totales ne correspondent encore que très imparfaitement. Peu importe, on a bâti là dessus et étagé les arcades quand même, allongeant leur cintre ou le raccourcissant selon qu'il en était besoin. Et si cette architecture est bizarre à l'œil, sa solidité n'en est pas compromise, car les nefs ont tenu jusqu'à ce jour et paraissent encore vaillantes. C'est probablement tout ce à quoi aspirait le naïf maçon qui les a édifiées.

Le pavement est une belle mosaïque que d'aucuns disent antique. J'en doute et la crois du XII^me siècle, ainsi que les ambons; mais somme toute, ceci est sans importance.

Quant à la façade, elle est moderne et du XVIII^me siècle. Les fanatiques du baroque ont échantillonné là leur savoir-faire. Pour la tour, elle est carrée et d'un joli style roman, elle date probablement du XII^e siècle. Jamais je n'ai vu monument

aussi rapiécé, ni composé d'autant de morceaux rapportés et de styles divers. C'est vraiment le comble du salmigondis en architecture. Malgré cela, il ne laisse pas que d'être intéressant. L'église est sous le vocable de S^{te} Marie in Cosmedin; elle est bâtie sur l'ancien Forum Boarium, au pied de l'Aventin, et fut construite dans les ruines d'un temple antique dont plusieurs colonnes sont encore apparentes, quoiqu'emmurées.

Le temple rond de Vesta lui fait face. Il est bien conservé et fort gentil en son élégance un peu affinée; c'est bien un temple de jeunes filles et de vierges. Seulement on l'a abrité sous une affreuse toiture en tuiles qui a les formes gracieuses d'un vieux parapluie. Je vous laisse à penser quelle profanation! Les vestales en pleureraient si elles revoyaient leur aimable petit temple, aux délicates colonnes corinthiennes, sous cet affreux chapeau chinois.

C'est ici vraiment tout un quartier de la ville antique. Voilà encore près du sanctuaire de Vesta le temple de la Fortune virile, bien conservé; car en fait de fortune, il a eu celle de devenir chrétien et de servir d'église. Il a toutes ses colonnes, son architrave, son entablement et ses frontons intacts, mais quoiqu'il soit consacré au culte, l'indolence romaine a permis à d'indignes bicoques de s'y adosser et d'en masquer au moins un bon tiers. A tous moments, on voit des exemples de ce laisser aller; on s'indigne d'abord et puis, s'y habituant,

on finit par trouver cela original et couleur locale. Il n'y a guère qu'une centaine d'années, d'ailleurs, qu'on professe généralement le respect des monuments antiques. Jusqu'alors on les considérait comme carrières de vieux matériaux; il fut un temps, où on les pillait sans merci et sans jugement, du dixième au douzième siècle surtout. Chaque grande famille se bâtissait une maison de morceaux pris au hasard et rejoints à la diable. L'église S^{te} Marie in Cosmedin est le type de cette architecture qui s'en retournait à la barbarie; il en reste un autre échantillon tout près du temple de la Fortune. C'est la maison de Rienzi. Elle a une colonnade emmurée au dessus de laquelle règne une frise de différents blocs avec dessins en relief d'animaux ou de feuillages, n'ayant aucune suite. Cette maison est tombée à n'être plus qu'un grenier à fourrage.

Au centre de tous ces monuments, sur une haute terrasse dominant le Tibre, j'avisai une « bevanda » sorte d'auberge démocratique, avec une grande cour, où j'allai m'asseoir au milieu d'ouvriers jouant aux boules. Il y a à Rome de ces surprises, la guinguette populaire, installée au milieu de ruines antiques; cette ville est désordonnée, mais jamais banale. De mon banc je voyais la svelte colonnade et la cella ronde du pavillon des Vestales, le haut fronton du temple de la Fortune, et ma vue plongeait sur le Tibre, l'île du Ghetto et au loin jusqu'à la coupole de S^t Pierre. Ces hauteurs,

à ma droite, sont le Palatin ; de l'autre côté du fleuve, voilà le quartier renommé du Transtévère. Le lieu est des mieux situés et mériterait certes plus que d'être occupé par un modeste débit de vins.

Pour payer les quelques sous que je devais, je donnai au garçon une pièce d'argent de cinquante centimes. Il eut d'abord une assez longue consultation avec le patron, après quoi je les vis s'adjoindre deux commères et tous quatre examinèrent ma pièce en comité. La question semblait grave, à ce moment la monnaie d'argent étant encore inusitée ; à tour de rôle, ils se passèrent le « Napoleone » en le retournant entre les doigts. Il faut croire que l'arrêt du concile ne me fut pas favorable, car après mûre délibération, le garçon me rapporta ma pièce en me priant de bien vouloir payer en papier. C'est assez caractéristique.

En m'en retournant vers le centre de Rome, une nouvelle surprise m'est réservée. Au milieu d'un dédale de petites rues populacières, je me trouve soudain devant un arc imposant, de belles colonnades, des arcades hardies, enfin un ensemble de ruines antiques. Mais le tout encasté de bicoques, souillé, encanaillé et s'enfonçant de plusieurs mètres au dessous du niveau des rues actuelles. Ce sont les restes des temples de Jupiter et de Junon et du portique d'Octavie. Rien ne montre mieux comment la Rome du moyen-âge s'était nichée et blotie dans l'ancienne. Quant à la

moderne, elle en a pris jusqu'à ce jour son parti et le temple de Jupiter sert de bureau de poste. Avant l'entrée des Italiens, c'était une église, une de celles situées aux confins du Ghetto. Suivant une bulle de 1584, on y faisait à chaque jour de sabbat un prêche que les Juifs étaient contraints d'aller entendre. C'était comme on voit : employer à la fois la persuasion et la force. Mais ni force ni persuasion n'eurent d'effet sur cette race opiniâtre, qui s'obstina à rester elle et à garder son culte, avec un entêtement souvent admirable. Tandis que la plupart des sectes chrétiennes, les albigeois, les puritains, les hussites, les protestants flamands, les huguenots, les anabaptistes, ont plié sous les persécutions, les juifs ont partout montré une singulière résistance, et cette rare vertu a enfin fatigué leurs oppresseurs. Alors que dans Rome même, on défendait tout prêche protestant, on finit par tolérer le culte mosaïque. Tant de constance dans une race depuis si longtemps vaincue commande le respect.

LA CANONISATION DE SAINT LABRE.

8 Décembre 1881.

Je viens d'assister à une des grandes solennités de l'église. Le Saint Père, quarante cardinaux, deux cents archevêques et évêques ont, d'un accord

unanime et en grande pompe, fait monter en grade quatre Bienheureux et les ont installés sur le siège inamovible des saints. Parmi ces nouveaux élus, le plus célèbre à divers titres, c'est Benoit Labre. Les autres, de Rossi, Laurent et la bienheureuse Claire-Marie, sont des notoriétés cisalpines, fort peu connues en dehors du cercle étroit où rayonna leur vertu. Mais Labre s'est fait un renom dans toute l'Europe. Il aura la fortune assez rare de représenter une spécialité « sui generis » dans la phalange sacrée. J'estime que la Compagnie céleste où il entre, sait à quoi elle s'expose en l'admettant ; mais peut-être les délicats et les raffinés parmi ses membres, ne sauront pas gré à Léon XIII, de cette carte forcée, et le lui reprocheront-ils plus tard. — Que voulez-vous, pourra-t-il leur répondre, la démocratie coule à pleins bords et s'infiltré partout. On n'a pas toujours des rois et des princes à vous envoyer, des Saint Louis et des Saint Charles Borromée. D'ailleurs vous en serez quitte pour insinuer à Labre d'aller s'asseoir du côté de Saint Antoine. — Mais n'insistons pas, ce n'est pas affaire à moi d'anticiper sur ces discussions supraterrrestres.

Je dus à des relations artistiques qui heureusement ne connaissent ni secte ni parti, la faveur d'être invité, moi mécréant, à la cérémonie, alors que je sais de bons catholiques, venus tout exprès de Paris à Rome, qui offrirent en vain cinq cents francs pour un billet d'entrée. Je garantis le fait

et le cite parce qu'il est à l'honneur du parfait désintéressement des Maîtres de cérémonies. Toutes les places étaient données depuis plusieurs jours, et l'espace relativement étroit où se célébrait la Canonisation, allait déjà être fort encombré. Car elle n'eut lieu ni à S^t Pierre, où le Pape ne descend plus que toutes portes closes, ni à la Chapelle Sixtine où l'espace eût été par trop insuffisant, mais dans une grande galerie régnant au-dessus du portique de S^t Pierre, et qu'on a emménagée et décorée pour la solennité. Au fond, le trône papal tout en brocart blanc. Au milieu, un autel sous un baldâquin doré; des deux côtés de cet autel et s'avancant jusque près du trône, des fauteuils pour le sacré collège et des bancs pour les archevêques et évêques. Sur tout le pourtour, des loges occupées par le corps diplomatique près le Saint Siège et les grandes familles romaines. Enfin, occupant le reste jusqu'à la porte, le menu fretin des invités, parmi lesquels je me compte. Nous étions parqués par sexe. A droite les hommes, en habit noir, cravatte blanche et sans gants, suivant l'étiquette du Vatican; à gauche les dames en toilette noire et voilées de noir. Nous étions séparés par la garde palatine rangée, épaule contre épaule, en deux files, laissant entr'elles un large couloir pour le passage du cortège.

La carte d'invitation portait huit heures du matin. Dès six heures, la porte de bronze du Vatican était assiégée. Après une heure et demie de

patience et de poussée, on entre, on se bouscule, on se précipite le long d'interminables corridors; j'ai la chance d'arriver des premiers, et je vais pouvoir assister à toute la cérémonie, debout, derrière un garde palatin au lourd et encombrant panache. Ajoutez que je suis pressé et serré comme dans un étau. Car si les dames sont assises en une sorte de stalle, tous les hommes sont debout; on se pousse, on s'entasse, et toujours de nouveaux arrivants augmentent la pression et diminuent les quelques décimètres carrés, assignés à chacun de nous. Jamais je ne fus aussi hermétiquement collé dans un espace aussi restreint. Et l'on se confie autour de moi que la cérémonie va durer six heures; mais c'est plus que du dévouement; presque du martyre. La seule pensée qui me soutienne, c'est que Saint Labre a fait plus et mieux; il est vrai qu'il a le gros lot. Mais cet héroïsme que je montre pour assister à son exaltation, me vaudra peut-être de sa part une bonne parole, au jour où ma propre destinée sera en balance.

En attendant le cortège, j'ai tout le loisir d'examiner la galerie qui est richement décorée, tapissée d'étoffes d'or et étincelante de lumières; des initiés affirment qu'il y a deux mille cinq cents cierges. Transmettons le chiffre à la postérité.

A neuf heures et demie seulement, on annonce le cortège. Entrent d'abord les gardes suisses; ils ont, jusqu'à ce jour, le costume dessiné par Michel-Ange : justaucorps rayé jaune, noir et rouge,

avec large ceinture de cuir, haut de chausses aux mêmes couleurs et bas noir et jaune. Leur coiffure ressemble au casque prussien agrémenté d'un panache en crinière. La moitié d'entre eux porte la carabine, les autres la hallebarde. Suit une longue procession de moines de toutes couleurs, tenant des cierges. Puis les postulateurs : ce sont les ayocats des Bienheureux ; ils vont plaider leur cause et établir le bien-fondé des miracles, accomplis à leur intercession. Ces détails que j'ignore, moi profane, et certains de ceux qui vont suivre me sont donnés par deux prêtres du diocèse de Dunkerque, que j'ai fort heureusement comme voisins immédiats.

Derrière les postulateurs, quelques capucins et frocards encore, puis s'avance d'un air sombre et préoccupé, un petit homme trapu et barbu ; c'est l'avocat du diable. Il attaquera les faits et gestes desdits Bienheureux et doit s'évertuer à jeter des pierres dans leur jardin. Osera-t-il entrer dans le vif de la question et prétendre que leurs miracles sont racontars pieux, fantasmagorie, ou qu'ils relèvent simplement de la pathologie nerveuse ? Malgré son allure dramatique et sa mine hérissée, je pressens que le réquisitoire sera édulcoré et ne trahira en rien la pernicieuse influence de nos temps de malheur et de sceptiscisme. Cependant en bonne justice, on aurait dû confier ce rôle à un incrédule. Ah ! si messire Satan avait pu choisir lui-même !

Derrière le porte-voix des enfers viennent quatre porte-mîtres,

“ Marchant à pas comptés, ”

“ Comme un recteur suivi des quatre facultés. ”

puis des massiers, des auditeurs de rote, des pénitenciers de S^t Pierre, des évêques du rite grec, tous en des costumes qui eussent ravi nos peintres. Puis une longue procession d'évêques coiffés de mitres de toile et d'archevêques mitrés de soie blanche, puis des patriarches orientaux, magnifiquement vêtus ; enfin des vieillards, branlants, chancelants, mais superbement couverts de pourpre. Ce sont les cardinaux ; ils défilent avec l'imposante lenteur qu'exigent leur âge et leur dignité.

Voilà qu'au loin ondule un haut baldaquin blanc, flanqué de deux immenses éventails en plume. Il abrite une chaire pourpre qui s'avance sur les épaules de porteurs géants, vêtus de soie cramoisie. Dans la chaire, une longue forme blanche, fluette, et un éblouissement d'or et d'étincelles. C'est le pape ; son trône avance lentement ; il passe, et j'aperçois un mince vieillard au visage amaigri, pâle et sillonné de veines violettes. Sa tête paraît plus petite encore sous la large tiare, splendide, aux trois couronnes scintillantes de diamants. Les lumières, les dorures y éclatent en mille feux, il semble que ce vieillard porte un diadème d'éclairs. Entouré de tant d'apparat et d'une pompe si solennelle, tout étincelant en son costume, le

pape devient vraiment une apparition surhumaine. Il bénit lentement de gauche et de droite, et ce geste auguste ondoie sur l'assemblée qui se courbe et tombe à genoux. Toute la garde palatine s'agenouille en faisant résonner la crosse de ses armes. L'impression est solennelle; beaucoup de mes voisins sont violemment émus. J'ai à mes pieds, car je restai debout, un pèlerin français qui sanglote par hoquets, tandis qu'il regarde avec extase le trône papal s'éloigner.

La garde noble et les princes romains en vêtements du xvi^e siècle d'une richesse mâle et sobre ferment la marche. Porté jusqu'au fond de la salle, le pape va s'asseoir sur le trône qui y est disposé. Il semble s'y enfouir; on ne voit rien que des blancs sur blancs, une forme vague sous l'éblouissement de la tiare qui écrase le vieillard qui la porte. L'homme disparaît, s'annihile; sa fonction auguste, représentée par cette coiffure altière, au triple diadème, attire seule les yeux. C'est d'un effet étrange et émouvant.

Commence alors un long défilé, tous les dignitaires, cardinaux, archevêques, évêques et le menu peuple des moines, viennent un à un faire obédience au pape. Les cardinaux s'inclinent et lui baisent la main, les archevêques s'agenouillent et baisent le genou, quant aux évêques, en s'agenouillant il ne leur est permis de baiser que la mule. — Comme il est petit garçon ici, notre évêque, dit avec un plaisir secret l'un des prêtres dunkerquois

à son confrère; chez nous il n'y a jamais de place assez grande, ni assez de monde pour le recevoir; ici personne ne daigne faire attention à lui. —

L'interminable cérémonie de l'obédience est enfin terminée; les préliminaires de la canonisation commencent. Les procureurs des saints plaident en latin les mérites de leurs clients; l'avocat du diable leur répond: tout cela se passe, là bas, tout au fond, devant le pape; on ne comprend rien, on n'entend rien qu'un murmure confus. Après un long temps les plaidoiries cessent, et le pape par l'organe du cardinal Maître des Brefs, fait savoir que, bien qu'édifié personnellement sur les vertus et la réalité des miracles opérés par les Bienheureux, il a des scrupules comme pape et hésite à aller jusqu'à la canonisation. Il convie donc les assistants et la musique à invoquer le Saint Esprit.

La musique commence, les assistants suivent et l'on invoque le Saint Esprit avec plus de foi que d'ensemble. En vérité, j'ai été surpris de constater comme la Chapelle papale est mal composée; des voix criardes et mal fondues. Léon XIII est fort économe et a congédié les premiers sujets, trop coûteux à son gré. C'est à telles enseignes, que mon voisin, le curé, ne peut s'empêcher de murmurer: Euh! pas fameux, on aurait aussi bien à Dunkerque!

La litanie avec chant dure un quart d'heure, après quoi les procureurs renouvellent leur requête avec plus de force. Le représentant de Satan

essaye bien encore de courtes ripostes, mais il est visiblement démonté et bat en retraite. Ce n'était d'ailleurs que de la petite guerre, « a sham fight » et son rôle étant d'être battu, il y met la bonne grâce désirable. Après ce second assaut, beaucoup plus court que le premier d'ailleurs, le pape invoque lui-même l'Esprit Saint et demande de nouvelles prières à l'assemblée. Elle y consent avec empressement; les chanteurs de la chapelle s'y mettent de leur côté.

Enfin, une troisième fois, les procureurs firent valoir leur requête. Leur adversaire, maté et confus, ne souffla plus mot. Il se fit un silence. Le Saint Esprit descendait, paraît-il!..... Je ne vis ni colombe, ni langue de feu, ni même un suffisant recueillement dans l'assemblée, du moins de mon côté, où beaucoup déjà se plaignaient de fatigue; tandis que d'autres tiraient de leurs poches du chocolat ou des sandwiches; jusqu'à mes Dunkerquois qui avaient un saucisson, en gens avisés. Mais peu importe, l'opération réussit quant même, et la descente se fit sans encombre, car au bout de quelques minutes, toute la foule des cardinaux, archevêques et évêques se leva et le pape debout, d'une voix assez forte, annonça que l'Esprit Saint avait approuvé et que d'accord avec lui, l'Eglise catholique prononçait la canonisation des quatre Bienheureux, en bloc. Immédiatement après, il entonna le « Te Deum », toute l'assemblée le chanta après lui, les cloches de S^t Pierre se

mirent en branle, toutes celles de Rome leur répondirent, et ce concert annonça au monde chrétien que le Paradis comptait quatre saints de plus.

LE VATICAN. — LA CHAPELLE SIXTINE.

Le Vatican est un immense palais qu'on ne voit pas. C'est le plus grand du monde, il a onze mille chambres, vingt cours intérieures et pas de façade. Toute la masse des bâtiments est cachée d'un côté derrière l'église S^t Pierre ; de tous les autres, elle est enceinte de hauts murs. Il faut, pour voir le Vatican, sortir de Rome par la Porte Angelica, s'en aller assez loin dans la campagne, et alors seulement on a un coup-d'œil du déploiement de ce vaste ensemble de constructions irrégulières. On arrive au Vatican par une sorte d'entrée dérobée sous la colonnade de droite de la place S^t Pierre. Une haute porte de bronze, gardée par un poste de soldats suisses en costume du xvi^me siècle, donne accès à un long corridor, lequel mène, à droite et à gauche, dans l'interminable enfilade d'appartements, de chapelles, de chambres, de galeries, de cours et de jardins qui constituent le palais. J'y allai plusieurs fois ; mais n'en décrirai rien ; aucune besogne n'est plus vaine, je vous mènerai

de suite à la chapelle Sixtine, qui n'est qu'une des chambres de ce palais colossal. Elle a quarante mètres de long sur quatorze de large et vingt-cinq de haut. Trois des murs latéraux sont décorés de fresques par des artistes de la Renaissance. Le quatrième et la voûte sont de Michel-Ange. C'est lui qu'on vient voir ici. Grâce à son génie, la Sixtine est à jamais célèbre ; c'est pour nous, modernes, le summum de l'art, ce qu'étaient pour les Grecs, le Parthénon, ou la statue de Minerve-Athénée, ou le Jupiter de Phidias.

Mais ce chef-d'œuvre unique qui a soulevé l'admiration enthousiaste des contemporains, est presque une déception pour qui le va voir sans préparation suffisante et veut être sincère dans ses impressions. Il trouve des fresques enfumées, craquelées, qui semblent presque effacées et où l'œil ne perçoit d'abord rien que des formes vagues et des groupements confus ; tout paraît en grisaille ; il faut s'habituer à la lumière de la chapelle, aux tons froids et fanés, y revenir et alors on pénètre pas à pas dans l'intimité de cette œuvre altière et du génie du maître. Il en est ainsi, du reste, de toutes les grandes créations de l'art ; on éprouve un ravissement plus intense à la troisième lecture du *Romeo et du Jules César* de Shakespeare, ou à la dixième audition des *Huguenots*, qu'à la première.

D'ailleurs Michel-Ange était sculpteur plutôt que peintre. Ce génie, le plus puissant qui fut jamais,

était cependant incomplet, en ce sens qu'il ne ressentait pas au même degré qu'un Rubens ou un Véronèse, l'attrait esthétique du jeu brillant et harmonieux des couleurs. Il tenait même la peinture en médiocre estime, la déclarant « bonne au plus pour les femmes » et l'on sait qu'il ne peignit à fresque la Sixtine que contraint à le faire par Jules II. Cette résistance était instinctive. Michel-Ange avait conscience qu'il n'était pas là sur son vrai terrain; il se savait avant tout sculpteur, et c'est par le marbre qu'il prétendait immortaliser ses pensées et son nom.

Il n'en a pas moins fait à la Sixtine une œuvre merveilleuse. Son coloris n'a pas la variété et la puissance de celui des maîtres flamands et vénitiens, mais, plus qu'aucun autre, Michel-Ange possède la forme et le dessin; il dépasse tous ses rivaux par la grandeur des lignes, par la puissance des masses, l'éloquence des attitudes et des gestes, comme il égale les plus grands par sa science du clair obscur et l'intensité de ses reliefs. Ce dernier côté de son génie était d'autant plus difficile à marquer à la Sixtine, que l'artiste n'y avait à sa disposition qu'un plafond insuffisamment éclairé par une lumière indirecte et inégale.

Mais tandis que le vulgaire est sensible aux joies et aux fanfares de la couleur, il n'entend guère cette langue savante et profonde des lignes et des masses qui demande une certaine éducation esthétique; aussi la plupart des visiteurs venant

à la Sixtine lèvent au plafond leurs yeux étonnés, sont étonnés avant tout de n'y rien trouver qui fasse comprendre d'emblée le pourquoi de cette renommée unique, rien qui leur parle vivement au cœur. Ils y renoncent bientôt, admirent de confiance et s'en vont assez rapidement, au demeurant assez confus de n'y avoir rien entendu. Les sincères l'avouent ingénument, les autres et c'est le nombre, masquent leur ignorance sous les grands mots conventionnels.

Il en est ainsi d'ailleurs de toute œuvre appartenant aux hautes sphères de l'art émotionnel. Il faut avoir pénétré déjà assez avant dans les sanctuaires mystérieux pour comprendre et goûter Michel-Ange, Rembrandt et Shakespeare, tandis que l'art joyeux et décoratif de Véronèse, de Rubens, de Raphaël, plaît immédiatement et plaît à tous ceux qui ont l'œil sain et qui savourent la couleur.

Cela dit, abordons ce difficile sujet.

MICHEL-ANGE.

Michel-Ange avait trente-trois ans quand il commença la voûte de la Sixtine ; il y consacra quatre années, celles qui, dans la vie, sont les plus viriles, et cette œuvre est la fleur de son mâle génie.

Il s'y inspira surtout de Moïse dont la grandeur le séduisait et en qui il sentait une âme sœur de

son âme. Aussi s'est-il attaché à rendre les plus fières conceptions du chef hébreu, les plus métaphysiques, et précisément les plus difficiles à représenter par un art qui parle aux yeux. Mais la difficulté l'aiguillonna au point que, dans son œuvre, ce sont ces parties qui frappent et étonnent le plus. Le chaos primitif et l'Esprit planant sur les eaux ; la Création des mondes ; l'Esprit peuplant les mers, ce sont là des sujets qu'un Michel-Ange seul pouvait aborder et qu'il a rendus avec une grandeur vraiment surhumaine.

Tous les premiers chapitres de la Genèse jusqu'au déluge se déroulent sur cette voûte merveilleuse. Les seuls sujets qui ne soient pas empruntés au récit mosaïque sont : le meurtre d'Holopherne, le combat de David et le supplice d'Amman. Chacun occupe un champ séparé qui s'encadre dans un système architectonique de colonnes, de corniches et de piliers peints, imitant le marbre et le bronze. Sur les avancées de cette armature sont assis vingt génies nus, dont la fière élégance, la diversité d'allures et la grandeur héroïque font l'admiration et l'envie des artistes de tous les temps.

Enfin les pendentifs de la voûte sont occupés par les prophètes hébreux et les Sybilles antiques, douze figures colossales qui sont bien ce que le génie humain a créé jusqu'à ce jour de plus imposant.

Venant après tant d'autres, mieux qualifiés que

moi, je n'ai pas l'espoir de rendre l'impression qui se dégage de cette œuvre, mais je veux à mon tour payer mon hommage, quelque faible et insuffisant et mal exprimé qu'il soit, à l'un des grands génies de l'humanité. Sa vie fut sombre et solitaire; aucun amour même n'illumina sa jeunesse et le destin n'eut pour lui que de rares sourires. Il vécut d'ailleurs à l'époque la plus tragique qu'ait traversée Rome depuis Néron; et au déclin de ses jours il lui fallut encore voir sa Florence chérie, sa patrie tant aimée, en proie à tous les maux de la conquête étrangère et de la guerre civile. Pour la défendre, Michel-Ange se fit ingénieur, entoura de nouveaux forts sa ville natale, combattit sur ses bastions. Mais Florence fut emportée d'assaut, saccagée par les armées impériales, puis toute sanglante encore, prise à la gorge par les Médicis; suprêmes angoisses dont les figures du monument de Laurent et de Julien disent à jamais la véhémence. On y entend comme le désespoir et les sanglots de ce mâle courage. Car il mit dans ses œuvres le drame de sa vie et n'apaisa, n'endormit ses douleurs, qu'en les immortalisant dans le marbre et le bronze. Le travail, son seul consolateur, fut en même temps son seul amour et sa grande espérance. Il attendait de l'avenir la revanche de cette vie si âpre, si vide de joie. Et ce légitime orgueil n'a pas été déçu. Son nom brille aux sommets de l'art à côté des plus grands : à côté d'Homère, Phidias, Shakespeare, Rembrandt, Dante Alie-

ghieri. Et moi, qui suis un des infiniments petits dont la multitude forme cet avenir réparateur, j'estime de mon devoir de déposer à mon tour mon humble hommage et mon laurier aux pieds de sa gloire. Ce faisant, j'aide à racheter les injustices du destin envers ce génie et ce noble cœur, et je m'incline devant ce qu'il y a de plus haut en ce monde, un grand artiste.

Que si d'aucuns accueillent avec ironie cet enthousiasme et me reprochent de faire « de la phrase », je leur accorderai que je n'ai pas la froideur blasée de bon ton, ni cet air indifférent qu'affectent ceux qui se taxent supérieurs parce que plus rien ne leur parle haut, ni ne les subjugué. Leur cœur, abaissé par le sensualisme et les plaisirs faciles ne s'élève plus aux grandes admirations. Ils se mettent de plein gré au rang de ces badauds que vingt fois je vis à la Sixtine, y vaguer un quart d'heure, promenant partout un œil ahuri, écoutant le sot débit de leur guide, et s'en allant ; ils avaient vu la Sixtine. De cette race, je n'en suis pas. Cela dit, voici ma gerbe et mon tribut à Michel-Ange.

La création. — Jehovah, sous les traits d'un vieillard ceint d'une robe violette aux larges plis flottants, s'élance d'un essor impétueux. Il vient de créer les mondes et, les bras étendus, il les met en

branle pour leur course sans fin. Toute l'apparition exprime au suprême degré l'énergie et l'impulsion souveraines. Les traits et le geste du Dieu créateur donnent le type le plus frappant de la volonté impérieuse et toute puissante. Une ample draperie vole autour de ses reins et enveloppe des génies célestes qui assistent, pleins d'une admiration mêlée de gravité, au prodige de la création.

Et pour bien indiquer la rapidité de sa course, l'apparition est double ; le même panneau nous montre encore Jehovah, mais vu de dos en raccourci, plongeant dans le vide d'un élan prodigieux ; il divise l'espace et d'un geste circulaire le sème d'astres et de soleils.

A côté du Dieu formidable, voici le Dieu bon, éveillant Eve à la vie avec une expression de bienveillance auguste. Debout devant elle, la tête inclinée sur la poitrine, il soulève lentement le bras jusqu'à hauteur du front et sa clémence appelle la femme du néant à la vie. Tandis qu'il la contemple, Eve se courbe anxieuse, à demi agenouillée et joint, pour le remercier, ses mains suppliantes. Adam dort, pesamment affaissé, à mi-corps, contre un rocher. Ses membres, où la force se trahit à chaque muscle, retombent lourdement ; jamais sommeil léthargique d'un géant primitif ne fut plus fortement rendu.

Revoyant hier au Vatican le Jupiter de Phidias je me suis pris à le comparer au Jehovah de la Sixtine. Certes Michel-Ange s'inspira des Grecs ; leurs œuvres qu'on venait de retrouver dans la poussière de Rome ont nourri ses études et stimulé son génie. Mais il a dépassé ces modèles, là du moins où il fallait rendre l'éclair de la pensée et l'impétuosité de l'action.

Jupiter Olympien respire une bienveillance sereine. Son regard sourit à l'homme avec la bonté d'un père et d'une providence attentive. Il est puissant aussi ; l'intelligence souveraine se marque dans le beau développement du front, dans la magnifique chevelure, retombant lourdement sur ses épaules, dans la barbe ample et bouclée. Mais cette force est au repos, l'expression qui domine est celle d'une mansuétude large et quelque peu hautaine.

Si les Grecs firent le Zeus impassible et doux, ils conçurent aussi le Jupiter tonnant, le Dieu redoutable et vengeur ; mais la conception plus haute de l'Esprit créateur, ils ne l'eurent pas, ou du moins n'en réalisèrent pas l'image. En cet audacieux projet de figurer par des lignes et des couleurs la majesté d'un Dieu déployant son énergie créatrice, de représenter par des formes sensibles cette pensée, la plus haute que conçoit l'humanité, l'impulsion initiale donnée à l'Univers, Michel-Ange est allé aussi loin que pouvait porter le génie d'un mortel, plus loin que nul jusqu'à ce jour.

On conte que plusieurs fois par des soirs d'hiver, alors que la neige couvrait Rome, on le trouva, seul, au Colysée, assis dans le froid, sur les plus hauts gradins; il venait s'inspirer, monter son âme au ton de cette mélancolie solennelle. Et se laissant absorber par l'aspect de ces ruines, par les souvenirs qu'elles évoquent, par la longue suite des événements et des générations qu'impassibles elles ont vue passer, il stimulait et exaltait sa pensée jusqu'à voir enfin errer autour de lui les grandes figures que son génie devait traduire. Extases sublimes dont la Sixtine nous garde les visions.

Il semble que Michel-Ange ait été obsédé à son tour par le sentiment de cette force mystérieuse qui remplissait la conscience du monde antique, qui traverse toute sa poésie et ses religions, la fatalité. Cette seule pensée l'a fait sortir du cadre hébraïque et chrétien; il a mis les sibylles au rang des prophètes et presque en même nombre; et leurs douze figures sont les plus colossales de la Sixtine. Ces voyants dont les regards perçaient l'avenir, ces illuminés choisis pour annoncer les destins des nations, hantaient la pensée de ce grand artiste, le plus dramatique qui fut jamais. Son génie altier se plaisait à les retracer, à les faire revivre, aussi les a-t-il exprimés avec une intensité et une ampleur tragiques qui vont au sublime. Il a créé là

une assemblée de figures grandioses qui dépassent la vulgaire humanité de toute la hauteur de son génie personnel. En chacune de ces puissantes apparitions, c'est l'âme même de l'artiste qui vibre, il les a vraiment créées à son image et marquées de son sceau; aucun homme n'est allé plus haut, ni peut être aussi haut, dans la réalisation d'un idéal dramatique.

Voici Jérémie parmi les prophètes de la Sixtine, sa pose est méditative; le regard baissé, il se concentre en lui-même et semble plonger avec tristesse dans l'avenir. Il écoute le grondement lointain des orages qui menacent son peuple. Tandis qu'une de ses mains soutient sa tête qui penche sous le poids des visions, l'autre retombe lourdement avec un geste désolé. A côté de lui, un génie drapé incline son front encadré de cheveux qui pendent par larges tresses comme les plis d'un drap mortuaire; il porte le deuil des destins d'Israël. Je me représente Michel-Ange lisant dans la vieille Bible ces appels désolés, ces prophéties sombres, ces stances haletantes, plongeant en lui-même pour former l'image de cette tragique figure, traçant, févreux du feu intérieur, vingt croquis rapides, et trouvant enfin l'attitude, le geste, la ligne.

Et quel est le « comment » de cette grandeur unique? Quels procédés Michel-Ange a-t-il mis en œuvre? Il a demandé ses effets d'abord aux masses et aux lignes. C'est chose admirable de voir, de quelle façon il s'est aidé des draperies pour obtenir

de grandes masses, arriver à l'imposant par leur entassement, ou leur brusque chute; au grandiose, en les faisant ondoyer en un tourbillon comme dans l'apparition du Dieu Créateur (1). Il est non moins grand, par la science des attitudes. Personne n'a trouvé au même degré le geste simple, éloquent, majestueux. Voyez le Dieu créant Eve; quel mouvement touchant et grandiose! combien supérieur à Raphaël qui traite le même sujet aux Stances.

Ses lignes aussi sont étonnantes. Personne n'a réussi à les avoir aussi prolongées et aussi fières. La plus remarquable est celle du Jehovah créant Adam. Son corps flottant trace une seule horizontale depuis les pieds jusqu'au bout du bras étendu et cette ligne va se continuant encore par le bras et le modelé du buste d'Adam.

Enfin à ces moyens d'expression s'ajoutent l'intensité du relief, la vigueur du clair-obscur. Pour y aider d'ailleurs, Michel-Ange a savamment assis ses personnages sur un ensemble architectonique à fond blanc, dont les gradins et les soubassements prêtent à l'échelonnement et à la perspective.

Et partout une remarquable simplicité de moyens. Des masses, largement traitées, les accessoires

(1) Les dessins montrent qu'il avait d'abord entouré Jehovah de flammes.

négligés à dessin, une anatomie qui paraît aisée tant elle est savante et vraie, et comme coloris, quelques grandes règles fournies par le bon sens. Il n'est pas besoin de relever la science anatomique de Michel-Ange. Personne n'a connu comme lui le nu. Dans ses fresques, une des règles dont il ne se départit jamais, c'est que les contours de ses figures sont toujours tranchés et nets, et leur modelé souple et fondu.

Quant à la couleur, si elle n'est pas d'un peintre amoureux du beau ton, elle est étudiée, adroite, dans sa sobriété voulue.

Comme il s'agissait ici de peindre une voûte, placée loin de l'œil du spectateur et mal éclairée, Michel-Ange a choisi comme ton général celui qui lui donnait le plus de clartés, de valeurs. Il a peint ses ombres en couleur, tandis que ses clairs sont incolores ; ainsi une draperie rouge est rouge dans les ombres et blanchâtre dans les clairs ; même procédé pour les bleus, les violets et les verts ; aux jaunes au contraire, il donne le plus de couleur dans les clairs et les demi-tons, tandis que les ombres se foncent presque sans couleur.

Quant aux chairs, les ombres sont vibrantes et fortement colorées dans les carnations chaudes ; les clairs, froids et d'un gris-violet. Les carnations plus tendres sont dans la même gradation ; les chairs d'Eve sont d'une coloration sobre et fine dans les clairs, tandis que les ombres sont chaudes.

Le Jehovah devant Eve est enveloppé d'une

draperie violette, pourpre dans les ombres, presque incolore dans les clairs; cela peut bien s'observer quand une lumière plus vive donne dans la chapelle d'ordinaire assez obscure. Les anges qui s'abritent dans les plis du vêtement sont de carnation chaude. Le Jehovah se détache en tons froids et clairs, ce qui lui donne un relief intense.

Jamais les ombres ne sont poussées jusqu'au noir; quelque sourdes qu'elles paraissent, elles restent vibrantes et ne dépassent pas les limites du clair obscur; grâce à ces ménagements, le peintre est arrivé à produire sur une surface mal éclairée des reliefs très marqués, tout en évitant avec soin les contrastes et les moyens extrêmes.

Par l'observance stricte de ces règles simples, Michel-Ange est supérieur, même comme coloriste, aux peintres qui ont décoré les murs latéraux dont l'éclairage est cependant beaucoup plus favorable. Ces fresques sont de Signorelli, Boticelli, Ghirlandajo, etc. qui y ont prodigué les colorations violentes et les noirs, s'ingéniant à tout faire ressortir, multipliant les contrastes jusqu'aux arrière-plans, et n'aboutissant qu'à produire un kaleidoscope de tons criards. Cela papillote, et l'on n'y voit pas. Il n'y a pas de masses; rien que des pans coupés qui font tapage chacun à part soi. Le seul Pérugin échappe à ce défaut, non-seulement en ménageant son coloris, mais surtout parce qu'il recourut à l'artifice de disposer ses personnages sur une vaste place pavée de marbre blanc. Ce fond harmonise

et noie toutes ses valeurs. Toutefois, dans le détail de ses groupes il y a encore des juxtapositions tapageuses et des draperies d'une tonalité trop dure. Plusieurs de ses personnages ont l'air d'être coupés en morceaux par leurs vêtements.

Chez Michel-Ange, tout est harmonieux, les détails subordonnés à l'ensemble ; rien ne choque et tout paraît facile, tellement tout est simple, mais cette simplicité est le comble de l'art ou plutôt du métier. Car il est deux éléments dans l'œuvre, ce qui est du métier et ce que l'artiste y ajoute de son être, de sa flamme. A trente ans, Michel-Ange savait tout ce qui s'enseigne, anatomie, modelé, clair-obscur, groupement des masses, judicieux emploi de sa palette ; il se servit de cette science qui s'apprend, pour montrer qu'il allait au-delà et qu'il était artiste, ce qui ne s'apprend pas, ce qui est le « don » et fait le ressort de l'œuvre. Précisément parce qu'il plaçait l'art au-dessus des habilités de la main, il fut simple, dédaignant de montrer qu'il était habile. Sa largeur d'exécution tient à ce qu'il n'attachait qu'un médiocre prix à ces mérites secondaires du procédé. Il ne trouvait aucune gloire à être bon ouvrier ; ce qu'il ambitionnait, c'était d'être artiste, de penser par sa toile. Bien différent en cela de tant de peintres, surtout parmi les modernes, qui bénévolement se croient et sont d'ailleurs proclamés artistes, dès qu'ils connaissent leur technique. Ils font consister presque tout l'art en cette technique même. Pour-

tant, que dirait-on de celui qui sachant l'orthographe, la syntaxe et les règles du style, serait arrivé à rédiger quelques phrases banales et se croirait à ce prix homme de lettres? Tout beau; maintenant que vous savez comme il faut écrire, prouvez que vous pensez. Là est l'essentiel. Que me font ces « études et ces morceaux » qui n'ont d'autre objet que d'affirmer que vous savez peindre? Que me font l'anatomie sans défaut, l'harmonie des couleurs, la finesse des tons, le modelé sans dureté? Mais à défaut de cet outillage élémentaire, un peintre ne sait pas même le métier, c'est à partir de là que l'art commence. Qu'il parle maintenant, celui qui se croit artiste; qu'il dise ce qu'il sent devant la nature, devant les grands événements de l'histoire; que dans un portrait, il fasse vibrer et ressortir le caractère, l'âme de celui qu'il peint, si tant est que cette âme ait de quoi l'inspirer, ce qui n'est pas fréquemment le cas.

La reproduction exacte n'est que du métier; il n'y faut que ces qualités secondaires de main, qu'acquerront tous ceux, qui normalement doués, ont un œil sain et de la persévérance; l'artiste est celui là seul qui sur la toile ou dans l'argile montre l'étendue de sa pensée, son caractère, sa valeur comme homme. C'est un cerveau qu'il y faut voir, non une main plus ou moins habile. L'avantage qu'avaient sur la plupart des nôtres les grands peintres de la Renaissance, c'est d'avoir été plus originaux, plus personnels, plus « self

made men » et d'avoir acquis cette virilité d'âme qui se développe par une vie rude, traversée d'obstacles, dans un milieu moins policé et moins équilibré que celui de nos jours. Cette forte marque du caractère personnel arrive à son maximum d'énergie dans les artistes de la Renaissance, vivant à une époque houleuse, tumultueuse, et en même temps débordante d'ardeurs et d'aspirations nouvelles. Elle s'imprima dans leurs œuvres et c'est ce que fait leur originalité et leur vie. Ils voulurent en outre penser par eux-mêmes, pour eux-mêmes, et furent avides de savoir tout ce que savait leur temps. Beaucoup d'entre eux eurent des connaissances presque encyclopédiques. Eux surtout s'appliquaient l'adage : « Nihil humani a me alienum puto. » Avec ce caractère ferme et stylé, avec cet esprit meublé d'idées larges et générales, ils furent vraiment des esprits d'élite ayant quelque chose à dire et d'une façon personnelle. Ils le dirent à leur manière, soit ! Jehovah n'a probablement pas créé les mondes comme nous le figure Michel-Ange. L'apparition n'en reste pas moins superbe parce qu'elle figure un Dieu à l'image de son âme à lui et que c'était l'âme d'un poète et d'un penseur soutenue par un grand caractère.

Dans le même temps que Michel-Ange peignait à la Sixtine, Raphaël travaillait aux Stances du Vatican. Je ne puis parler ici comme il convient de ce gracieux et fier génie et préfère n'en rien dire plutôt que d'accoler à son nom les banalités courantes. Tout ce que j'en marquerai, c'est qu'à mon sens il tient rang à côté de Michel-Ange et presque sur le même degré que lui. Ces deux hommes sont les rameaux principaux de cette merveilleuse floraison artistique du xvi^e siècle qui est et restera la plus pure et la plus noble gloire de l'Italie. Ils ont couronné leur patrie d'un laurier immortel.

DERNIÈRES PROMENADES.

LE PANTHÉON. — S^{te} MARIE DE LA MINERVE. —
 LA VOIE APPIENNE. — S^t PAUL HORS DES MURS.
 — L'ADIEU.

Un beau fronton s'élevant dans les airs sur seize colonnes monolithes, qui forment péristyle ; au fond, une haute porte de bronze donnant accès dans une immense rotonde, voilà le Panthéon. Il n'y a dans cette rotonde ni divisions ni colonnades ; rien que des murs circulaires, s'élevant à cent trente pieds et que couvre une voûte sphérique de cent trente pieds de diamètre. C'est d'une belle hardiesse et l'on est émerveillé de voir avec quel

art les Romains ont jeté cette tente colossale. Tout est de dimensions grandioses d'ailleurs dans cet édifice; un détail en dira assez: Les murs extérieurs ont partout sept mètres d'épaisseur.

Le centre de la voûte est percé d'une large ouverture circulaire; il y a là un vide de neuf mètres de diamètre et c'est le seul jour que reçoive l'édifice. Il n'a aucune fenêtre latérale. La lumière tombe à flots par ce cratère et l'effet est original et surprenant. L'eau du ciel y passe également, car il n'est pas vitré. Aussi a-t-on pratiqué au milieu du dallage des bouches d'égout qui emportent les pluies au Tibre, et parfois les rapportent avec usure, le Panthéon étant, comme toute la vieille Rome, à plusieurs mètres au dessous du niveau actuel. A chaque grande crue, l'eau du fleuve jaillit à gros bouillons par les égouts et inonde le temple, quelquefois jusqu'à une hauteur surprenante. En 1870 elle a monté à cinq mètres; un trait rouge sur le mur d'une des chapelles latérales montre l'étiage de l'inondation, et une inscription en perpétue le souvenir.

Le Panthéon a été transformé en église au VII^e siècle, mais les autels chrétiens, disposés sur tout son pourtour circulaire n'offrent pas d'intérêt; ils ne datent que du siècle dernier. Ce qui ajoute plus à sa gloire ce sont les tombes qu'il contient. C'est ici qu'est enterré Raphaël. On ne pouvait choisir plus digne dépositaire de sa dépouille que le vieux temple romain. C'est ici

encore que repose, dans l'épaisseur des murs, le premier roi de l'Italie nouvelle, Victor-Emmanuel. Sur toute la largeur de la paroi qui contient ses cendres, depuis les dalles jusqu'au faite, sont suspendues des couronnes et des guirlandes funèbres.

A côté du Panthéon est l'église de la Minerve. Cette déesse de la sagesse payenne avait un temple qui fut détruit au vi^e siècle; depuis bien longtemps, je présume, il manquait de fervents et on le jeta bas comme désormais inutile. Mais l'église qui le remplace perpétue son nom; ce nom a toutefois été christianisé, et est devenu : S^{te} Marie de la Minerve. Elle est des meilleurs temps du gothique, et c'est, je crois, la seule de ce style qui soit ici; je n'en jurerais pourtant pas, il n'y a pas moins de trois cent et soixante cinq églises à Rome, et tout mon dévouement n'a pu aller à en voir plus d'une vingtaine. Le style de la Minerve, un gothique trapu et solide du xii^e siècle, n'a pas été respecté en son intégrité, cela va sans dire; on l'a coupé de Renaissance, mais contre toute attente l'alliance est assez bien venue. Rien ne choque; gothique, il est resté dans les grandes lignes, et le menu décor Renaissance s'y est enté avec une remarquable habileté. On a peint l'église à fresque du haut en bas dans des tons chauds et sombres, ce qui complète l'unité d'effet. C'est, à tous égards, une des plus intéressantes églises de Rome, d'autant plus que presque toutes les sculptures qu'elle renferme sont de la meilleure époque; il est même

quelques beaux médaillons modernes parmi ceux qui ornent les tombes récentes. Au premier rang de ces œuvres figure le « Christ de Michel-Ange », un marbre plus grand que nature, magnifique d'expression dans sa mélancolie hautaine. On l'a habillé d'une draperie de cuivre; l'artiste l'avait fait nu, un beau corps athlétique et ferme, corps de victorieux et de héros; les bonnes gens d'ici lui ont mis une large ceinture. On a garni également son pied d'une sandale de bronze; les fidèles usaient le marbre à force de baiser ce pied royal. Je comprends cet hommage apporté par les uns à leur Dieu, par les autres, à l'œuvre superbe d'un grand homme.

De l'église, je me fis conduire à la Via Appia, grande route militaire de l'ancienne Rome, bordée de tombeaux. C'est une excursion qui perd de son intérêt quand on la fait après avoir vu la voie sacrée de Pompeï, dont les monuments funèbres sont beaucoup moins espacés et presque intacts. Ici la plupart des tombeaux se réduisent à d'informes amas de maçonnerie, dépouillés de tout revêtement, et dont le moindre morceau de marbre a été enlevé. Le tombeau de Metella est le seul qui frappe et cela par ses dimensions; c'est un monument rond, tellement considérable, qu'il servit longtemps de forteresse; il porte encore les créneaux dont on le couronna au moyen-âge. Reste, il est vrai, le tableau de l'austère campagne romaine qui ondule lentement en courbes amples

et solennelles et que coupe la silhouette des aqueducs courant par longues lignes tronçonnées jusqu'aux collines bleuâtres assises en cercle à l'horizon.

Je m'en revins par S^t Paul hors des murs ; c'est une église magnifique par la richesse des matériaux qu'on y a employés et dont la construction est très originale. Elle a cinq nefs entre quatre rangées de colonnes superbes, des monolithes de granit ; ces nefs viennent aboutir à un large transept sans abside. A l'endroit où vient le rejoindre celle du milieu, qui est de beaucoup la plus large et la plus haute, s'élève un baldaquin, d'un beau style, sous lequel descend une crypte ; c'est là qu'est le tombeau de l'apôtre des gentils, S^t Paul, et l'on prétend que c'est en ces lieux mêmes qu'il fut décapité.

Le granit, le porphyre, les marbres les plus précieux y ont été prodigués. Sa construction est récente ou plutôt sa reconstruction. En 1823 un incendie détruisit de fond en comble l'ancienne église qui avait la même ordonnance et qu'on prétend avoir été plus belle encore. C'était un temple construit au iv^e siècle en marbre de Paros. Quoi qu'il en soit, la nouvelle est d'un effet imposant, et sa vue récompense de la longue course qu'il faut faire, hors des murs de Rome, pour y arriver.

Cette excursion offre d'ailleurs de l'intérêt par elle-même. On passe devant le tombeau de Cestius, immense monument en pyramide, qui a près de

quarante mètres de hauteur. Le moyen-âge le fit entrer dans le système de fortifications dont il entourait la ville. Et c'est également de ce côté de Rome qu'on a la plus belle vue du long déploiement de tours, de murs crénelés et de bastions qui formaient son enceinte. Peu de forteresses, datant de cette époque, sont aussi bien conservées sur un aussi long développement. Décidément cette ville présente tous les genres d'attrait, et l'on y trouve, rassemblé en un point, tout ce qu'on va chercher de curieux, de rare et de grandiose, en cent endroits divers. Plus on reste à Rome, plus on s'intéresse et se passionne pour cette ville unique. On sait qu'Ampère y vint pour y passer vingt-cinq jours de vacances que lui octroyait le Collège de France, et que, de délais en délais, retardant toujours son départ, il finit par s'y fixer. Au lieu de vingt-cinq jours, il y fut trente ans.

Je fis mes adieux à Rome du haut du Pincio. C'est une colline qu'on a nivelée, plantée en parc, avec terrasses, balustrades de marbre, statues, vasques, fontaines, bosquets de plantes tropicales, et d'où l'on a sur la ville une vue magnifique, surtout vers le soir. On y donne des concerts et c'est la promenade de prédilection de la haute société.

Appuyé au piédestal d'une statue, je contemplai une dernière fois — car je partais dans la nuit

même pour le Nord — cette ville dont l'action et la puissance ont été uniques dans l'histoire du monde. Je la dominais à cent cinquante pieds de hauteur et ma vue l'enserrait et portait jusqu'à ces collines qui se déploient autour d'elle en vaste hémicycle. La ligne doucement sinueuse de leurs croupes se couronne de villas et de jardins, où paraissent surtout des cyprès et des pins-parasol dont les silhouettes heurtées se détachent nettement sur l'azur opalin du soir. Au pied de ces hauteurs s'étend Rome tout entière. Maisons, églises, temples et palais, ondulant sur sept collines, semblent un fleuve, roulant vers le Sud en hautes et larges vagues. Déjà la masse de ses toits, enveloppés des premières brumes du soir, se noie en formes vagues dans l'ombre grisâtre ; mais les colonnes, les obélisques et cent tours et cent coupoles émergent encore au-dessus des longues traînées opaques qui pénètrent dans la ville.

Et je me pris à songer : Chaque pierre de ces édifices, a vu des événements, ou tragiques, ou grandioses. Il n'est aucun autre point de l'Univers où l'humanité ait laissé autant de témoins de ses luttes, de ses vicissitudes, de ses désastres et de ses gloires. Ici les pages les plus remplies de ses annales sont écrites dans le bronze et le marbre, dans les ruines antiques et dans le faste des palais modernes. Ici s'est accumulé ce que les plus grands artistes ont produit de plus grand. C'est ici cette ville dont le nom a retenti de génération en

génération. Tout mortel, quelqu'infime et basse qu'ait été sa destinée, a entendu et répété ce nom, et ses lèvres l'ont murmuré avec un respect hérité à travers les siècles. Les vœux et les aspirations des uns, la haine et les malédictions des autres ont volé vers elle ; mais aucun homme venant sur cette terre n'a ignoré Rome ; oui ! c'est bien ici le cœur du monde. —

Mais les buées du soir montent et lentement, clochers, campaniles, temples payens et coupoles chrétiennes, s'éteignent dans leurs masses grises. Le soleil, qui est descendu embrasé derrière l'horizon, a laissé un large éventail de lueurs rougeâtres sur lesquelles se détache encore la silhouette de S' Pierre et de son dôme immense, alors que tout Rome est déjà ensevelie dans l'ombre.... Tout un temps encore, je reste immobile, comme retenu par ce tableau, par l'émotion des souvenirs, par la solennité de l'adieu.... je suis seul au Pincio.... je ne vois plus rien que des formes indécises, des feux vacillants, irrégulièrement semés, et qui gagnent et s'éparpillent enfin dans la campagne. Un jour de plus a passé sur cette ville. Et bien des années après que nous ne serons plus, ni moi qui écris ces lignes, ni vous qui les lisez, les jours continueront à passer tandis que Rome, impassible, ne les comptera même pas ; car elle est la Ville Eternelle.

VII.

FLORENCE.

15-23 décembre.

SON DÉCLIN ACTUEL. — SON AVENIR.

De toutes les villes de la Péninsule, Florence est la plus italienne. Rome est restée antique et n'a jamais arboré les couleurs de ce peuple nouveau, jeune, élégant, nerveux, qui s'éveilla au XIII^e siècle et, pendant quatre cents ans remplit le monde d'un bruit de luttes et de fêtes, d'ardeurs, d'audaces et de catastrophes retentissantes, envoyant sur les mers lointaines ses navigateurs et ses commerçants, fouillant tous les champs de la science et des arts, y traçant de hardis sillons, y cueillant toutes les palmes, enfin s'élançant en tête de l'Europe dans tous les domaines de l'intelligence

en sonnant l'éclatante fanfare des temps nouveaux.

Rome fut toujours à l'écart de ce jeune et magnifique élan. Elle resta l'aïeule latine, la ville des traditions et des grandeurs éteintes ; il semble que le long cortège de souvenirs historiques qu'elle traîne après elle, ait alourdi son pas, et que sa pensée se soit toujours retournée vers ces temps glorieux de sa jeunesse, où la République et les premiers Césars assuraient son règne sur l'Univers. Et cette religion grave et puissante, à laquelle elle servait de trône et de pavois semble avoir ajouté encore à son caractère immuable. Pendant la fin du moyen-âge et toute la Renaissance, Rome a vu passer le fiévreux tumulte des événements et des hommes, n'y prenant que la moindre part, comme un vieux guerrier, fatigué de la lutte et qui s'en détourne, tandis que s'engage témérairement l'impétueuse jeunesse.

Florence, elle, fut à l'avant-garde de toutes ces généreuses batailles, de cette activité turbulente et de cette effervescence si féconde. Nulle autre ville ne porte autant qu'elle la marque de ces temps, uniques dans l'histoire, où nos nations en leur adolescence, respirant un nouvel air, découvrant de magiques horizons, eurent tous les enthousiasmes, toutes les fiertés et tous les bonheurs, car elles atteignirent dans ce premier élan à des cimes où peut-être nous ne remonterons plus jamais. Et nulle autre cité n'est autant que celle-ci marquée au sceau de cette grande époque dont elle

fut d'ailleurs le plus vaillant champion. Tous ses monuments en gardent l'empreinte ; si les Florentins du xvi^e siècle pouvaient rentrer dans leur ville, ils la reconnaîtraient d'emblée. Les palais, les églises, les couvents et jusqu'aux statues qui ornent les places publiques sont tels qu'ils les ont vus, ou eux-mêmes édifiés. D'ailleurs, quand une ville a eu un aussi éminent passé de gloire, elle se complait à y reporter ses regards et s'y éternise par la puissante attache des souvenirs. Dans mille ans, Florence sera encore la cité-reine de la Renaissance comme de nos jours Rome est encore la « Ville des Césars. »

Son unité d'aspect est remarquable. Tandis que la plupart de nos villes ont des monuments d'époques diverses, où le roman et le gothique purs, les styles du xvi^e au xviii^e siècle et les pastiches grecs font une symphonie souvent discordante, Florence semble s'être bâtie d'un jet et d'après une inspiration suivie. Elle n'a aucune ruine antique. On la dirait née au xv^e siècle et elle s'est aussitôt épanouie et ornée de tout ce que cet âge merveilleux produisit de charmant. Les monuments que les précédents avaient laissés, le dôme, l'église Santa Croce, entr'autres, semble prévoir déjà et préparer la Renaissance. Ils n'ont pas le caractère tranché de nos cathédrales gothiques, les murs évidés, les

flèches ajourées, les béquilles énormes des contreforts. Ici les murs sont pleins, l'ogive paraît à peine et se marie heureusement au cintre et à l'arcade classiques. Et ce que les âges suivants ajoutèrent, quelques constructions moins importantes d'ailleurs, ne porte pas la marque de leur extravagance. Tout a gardé quelque chose de l'élégance et du bon goût ambiants. Tous ces monuments semblent ne former qu'une famille dont les membres seraient d'âge différent. Et comme ces époux qui en vieillissant ensemble finissent par se pénétrer si bien qu'ils prennent les mêmes habitudes, les mêmes manies, les mêmes défauts, et que leurs gestes mêmes et leurs inflexions de voix, en viennent à s'identifier, ainsi les monuments de Florence paraissent avoir pris à la longue une même expression et un même accent.

Telle qu'elle est de nos jours, cette ville est un musée; telles devaient être en leur splendeur Corinthe et Athènes. Mais non un musée de choses mortes, arrachées à leur milieu natif, pour être alignées, accrochées, étiquetées dans de longues salles froides, véritables cimetières des arts du passé, mais un musée vivant, où tout est en sa place et dans son décor naturel, où chaque pierre, chaque statue s'anime et parle, parce qu'on les voit, là où elles sont nées dans l'histoire. Le bronze équestre de Cosme I^r de Médicis sur la « piazza della Signoria » est un monument mis dans l'espace et la lumière qui lui conviennent et donnent cette

joie esthétique de voir « la vraie chose en sa vraie place. » Mettez-le dans la cour d'un musée, ce n'est plus qu'une pièce de conviction. Elle y plaira encore à l'érudit et au sculpteur qui l'analyseront; elle ne dira plus rien à l'âme populaire et parlera à peine à cette masse d'esprits cultivés et dilettanti qui ne s'arrêtent pas devant une statue pour étudier le jeu des muscles ou reconnaître la tendance d'une école. Mais ils se délectent à voir l'effigie d'un grand homme sur les lieux mêmes où il parut de son vivant, revenant, aux acclamations de sa ville d'une expédition heureuse. Le musée est à comparer à l'herbier, ce qu'il y a de vivant dans la fleur, ce qu'il y a de palpitant dans l'œuvre d'art s'y affaïsse et s'y éteint.

Et puisque j'en suis à parler de statues équestres, je remarque que celle-ci, à Florence comme celle de Marc Aurèle au Capitole a un piédestal très bas, de façon que le spectateur voie aisément et le cheval et le cavalier. Non-seulement c'est pratique, mais les anciens et ceux de la Renaissance partent d'une idée juste. Ils prétendent ne pouvoir mieux honorer un citoyen qu'en perpétuant sa personne au milieu d'eux. Son effigie continue à le faire vivre au sein même du mouvement populaire. Le cavalier pourrait sans peine descendre de son piédestal pour se mêler de nouveau à la foule et agir; cela contribue à le rendre aussi vivant que possible. Nous avons changé tout cela, et nous juchons nos grands hommes sur des émi-

nences où ils sont absolument isolés. Est-ce afin d'ajouter à leur apothéose? Je doute que ce but soit atteint. Mais certes nous faisons paraître nos héros plus inertes, plus « décédés », plus enfoncés dans le passé, sans compter que nous aboutissons à cet heureux résultat de ne plus guère laisser apercevoir dans le monument que le ventre du cheval et la botte de l'homme.

Revenons à Florence. Cette ville n'est pas seulement illustre par les monuments qui ont proclamé jusqu'à ce jour sa grandeur, elle vit naître les deux plus grands Italiens, Michel-Ange et Dante Alighieri et nourrit leur génie. C'est l'esprit de la fière et ardente République qui vit en eux; ils ont adoré cette mère jusqu'à leur mort, alors même qu'elle fut marâtre. Et quelle pléiade d'hommes les entoure, dont les moindres seraient grands en notre siècle et honorerait leur race et leur pays : Giotto, Masaccio, les della Robia, Angelico da Fiesole, Donatello, Ghirlandajo, Fra Bartolommeo, Andrea del Sarto, Machiavel. Aucune de nos grandes villes européennes, fussent-elles dix fois plus peuplées, n'a inscrit autant de noms illustres au livre d'or des arts. Quelle race étonnante ! Quel coin de terre privilégié que celui où surgit avec une prodigalité si généreuse, cette floraison d'artistes de premier rang.

Eh bien, cette ville qui fut la nourricière d'un peuple d'élite et qui porte encore mille marques du travail et de la grandeur de ses fils, cette ville

qui dispute la palme à Athènes, aujourd'hui s'étiole et lentement dépérit. D'année en année la vie se retire d'elle davantage. Tandis que l'Italie entière renaît, Florence semble avoir hérité seule de la langueur dont souffrait depuis des siècles la mère commune. L'unité s'est faite à ses dépens; elle y a ardemment aidé et c'est son dévouement qui la tue; car elle était heureuse, prospère, enviée sous le sceptre débonnaire de ses grands-ducs; on la vantait alors comme une oasis dans la désolation générale. Mais quand l'Italie s'éveilla enfin de son long sommeil, Florence n'hésita pas à risquer son bonheur et sa douce quiétude et à les jeter dans la balance des nouveaux destins promis à la patrie. Elle porta quelque temps le sceptre et la couronne, mais il lui fallut bientôt céder à l'ascendant de Rome et abdiquer entre ses mains. Depuis lors, elle défaille et tombe. D'industrie elle n'en a pas; son commerce, Livourne, mieux située, le lui a enlevé; les artistes vont séjourner à Rome, ils y trouvent l'antiquité et les grands Florentins. La cour qu'elle avait aux temps de ses grands-ducs, ses ambassades, leur luxe, leur joyeux tumulte, elle en est dépouillée. Et pour comble de disgrâce, la colonie étrangère qui lui était restée fidèle, attirée par son beau ciel et ses trésors artistiques, la délaisse à son tour. Les Russes, les Anglais, les Américains vont désormais à Nice, Cannes, Menton, Monaco, appelés par l'activité mondaine, la bruyante gaieté et la modernité aimable de toute cette côte

méditerranéenne. Ces oisifs courent au plaisir facile comme le papillon vole à la lumière. Et Florence, d'année en année, est plus vide. Ses hôtels se dépeuplent, ses beaux jardins publics sont déserts, les cascines, tristement abandonnées; les fêtes qu'elle donne avortent dans l'indifférence, ses rues ont perdu leur animation, et la ville entière a pris un aspect de lassitude et d'anémie. Mais plus belle peut-être en cet alanguissement qu'aux temps d'effervescence, elle ressemble à une jeune fille expirant en sa fleur d'un mal que rien ne peut vaincre, plus douce, plus sereine, plus angéliquement belle à mesure que se retire la vie, et qui meurt avec un sourire et un rêve d'espoir sur les lèvres. De même la pauvre ville, dans son déclin, prend cet air doux et touchant des choses qui passent et vont tomber; elle exhale un parfum plus pénétrant, son passé apparaît mieux maintenant que le présent se dérobe. Et ses palais, ses églises, ses statues, ses marbres et tout ce grand xvi^e siècle parlent d'autant plus distinctement que ses rues et ses places sont désertes et que la vie actuelle n'y fait plus entendre qu'une rumeur assoupie. Florence est aujourd'hui la ville de Michel-Ange et de Dante, plus qu'aux temps où remuante, active, elle se paraît et s'agrandissait et s'emplissait de bâtiments nouveaux pour atteindre à être la capitale du jeune royaume.

Sa détresse est-elle irrémédiable? Je ne puis le croire; cette ville et les campagnes qui l'entourent

sont trop belles. Jamais plus ravissant séjour ne s'offrit à l'homme. Il n'en est aucun où la nature et l'art aient accumulé autant d'enchantements, aucun qui puisse plaire aussi longtemps à ceux qu'attachent les émotions profondes et puissantes provoquées par l'œuvre des grands maîtres et qui rêvent une vie calme, pondérée, doucement joyeuse sous un beau ciel et dans un pays délicieux. D'autant plus que, Florence étant abandonnée maintenant, les conditions matérielles de la vie y sont devenues beaucoup moins onéreuses que dans aucune ville de son rang. Aussi suis-je persuadé qu'elle deviendra le séjour préféré d'une élite intelligente, de ceux qui, avec des ressources restreintes, veulent vivre selon la sagesse antique, cultivant leur jardin, jouissant en paix de la nature et d'un beau climat, reposant leur esprit ou stimulant leur âme à la vue des chefs-d'œuvres du passé, enfin coulant le court temps qui nous est dévolu à chacun, dans ce bonheur pénétrant que donnent les arts, les lettres, une douce activité, au milieu d'une aisance modeste et du calme de leur foyer. Comme une telle vie est mieux entendue, plus pleine de vraies joies que celle que beaucoup d'entre nous mènent, constamment éperonnés par de nouveaux besoins de luxe, de vanité, l'ardeur de briller, entraînés par la course sans trêve après de nouvelles richesses, enfiévrés par les inquiétudes des spéculations, rongés par les soucis qu'elles donnent avec les pertes, les chutes auxquelles

elles exposent. Ils courent sans relâche après le bonheur; tous leurs efforts vont, disent-ils, à l'atteindre. Ils n'en tiennent pas même l'ombre, et dans leur perpétuelle agitation, ils arrivent à la fin de leurs jours sans l'avoir vu s'asseoir à leur foyer. Avec bien moins d'efforts, ils eussent trouvé à Florence cet hôte tant désiré. Et je m'estimerais heureux, si ma description engageante pouvait décider quelqu'un de mes lecteurs plus sages, à aller l'y chercher.

En vérité, c'est pour moi un constant sujet d'étonnement qu'on puisse s'obstiner à habiter Glasgow ou Christiania ou Moscou, alors qu'il y a Florence et Palerme, où, avec bien moins de frais et d'efforts, on mènerait une vie infiniment plus douce, mieux équilibrée, plus remplie de jouissances de tous genres. Faut-il que certains préjugés, certaines habitudes soient tenaces pour amener cette anomalie : l'être-homme, geignant et luttant âprement pour végéter et peiner sous des latitudes hostiles sans l'art puissant et consolateur, sans la nature souriante, alors qu'il en trouverait toutes les délices avec moins de peines sous un ciel ami et dans un pays admirable. Aussi suis-je convaincu qu'à mesure que nos neveux deviendront raisonnables et « pratiques, » ils descendront du Nord inclément vers le Sud hospitalier. C'est pourquoi je conclus, avec une satisfaction sincère d'ailleurs, que des villes comme Florence sont

assurées d'un nouvel et brillant avenir. Cette conclusion me ramène à mon sujet.

Florence entière est un musée. C'est une ville, où tout est disposé pour la joie des yeux. Rien ne choque, rien n'est déplaisant; ses monuments sont bien dégagés et non, comme trop souvent dans nos villes, masqués de masures, ou ébréchés, ou à moitié inachevés (*).

Tout y est à point, en son complet épanouissement et en sa vraie lumière. Florence se pique même de faire paraître ses monuments d'emblée en leur éclat; leur principal décor est disposé extérieurement. Le chatolement des marbres, les bronzes précieux dont nous ormons les autels de nos temples, ici sont aux façades. Une église dont l'intérieur est sombre, austère, au dehors est couverte de marbres aux tons joyeux, et l'heureux mouvement de leurs couleurs illumine et égaye toutes les rues avoisinantes. On approche et l'on voit, ornant ses frontons, ses porches et ses murs, des statues de la main des plus grands maîtres. De magnifiques bronzes de Donatello, Sansovino, Pisano, des deux Ghiberti sont là à l'air libre. C'est l'azur du ciel qu'ils montrent de leurs gestes pathétiques, non une voûte de pierre, et ce sont les pluies et les vents qui leur ont donné la merveilleuse patine qu'on leur voit.

(*) Le dôme qui faisait exception n'a que son grand portail qui soit incomplet et on travaille à le terminer.

Et partout quelle entente du décor. La place de la Signoria, quoique beaucoup moins vaste, est certes plus belle que celle de la Concorde à Paris ; d'une harmonie plus juste bien que moins calculée ; moins mathématiquement régulière, mais plus élégante en son désordre habile. Les édifices qui la bordent ont la hauteur relative qu'il faut pour l'enserrer. Ceux qui entourent la place de la Concorde, quoique plus élevés, sont à ce point réduits par leur éloignement qu'ils ne paraissent plus qu'une clôture basse. Et puis leur ligne est continue, monotone, l'œil la suit sans que rien le sollicite et le distraie, tandis qu'à Florence la haute masse abrupte, imposante, du Palais vieux, coupe les horizontales et que s'élève dans les airs sa tour hautaine aux créneaux en ressaut, d'où le XIV^e siècle semble regarder notre âge en fronçant le sourcil et en grondant de la voix.

Et à côté, ce gracieux portique, la « Loggia dei lanzi » avec l'élégante colonnade et les grands arceaux florentins, heureuse modification qu'apporta le goût de ses architectes au style trapu du cintre et du pilier romains. Cette promenade couverte occupe un des coins de la place, c'est une galerie publique, ornée de statues, de lions antiques, de beaux groupes en bronze et en marbre par Donatello, Cellini et Jean de Bologne.

Tout l'aspect de cette place est heureux, d'une ordonnance noble, bien équilibrée, et elle est vraiment faite pour l'homme ; les yeux atteignent à tout le détail et portent partout. La place de la

Concorde ne convient qu'aux grandes foules. Elle est « la vraie chose » deux ou trois fois par an ; mais en tout autre temps, l'individu s'y perd ; sa vue s'y égare ; c'est à peine si du trottoir des ministères on aperçoit dans un vague lointain le Corps législatif et les palais de la rive gauche. Ce n'est pas une place faite pour l'homme, mais plutôt un champ de course. C'est grand, mais ceux là se trompent qui croient que le grand signifie toujours le beau. A ce compte le plus bel animal serait l'éléphant ; je lui préfère le cheval.

UNE PAGE D'HISTOIRE DE LA RÉPUBLIQUE FLORENTINE.

— LES PALAIS STROZZI ET PITTI.

Tandis que les églises ont des façades joyeuses, recouvertes de beaux marbres aux couleurs tranchées, ornées de statues dont beaucoup sont remarquables, les palais de Florence ont une mine austère et sombre ; aucun décor, aucune statue ; de la pierre et du fer, un air de forteresse féodale avec des murs pleins, en gros blocs noirs et frustes, aucune ouverture jusqu'à quinze ou vingt pieds du sol. Là de hautes fenêtres étroites aux lourds et solides barreaux. L'ensemble a un aspect de défense et de défi. On comprend que ces demeures sont d'un temps où les guerres de rue étaient fréquentes ; où le noble s'enfermait chez lui avec ses vassaux et ses

hommes d'armes, bravant l'hostilité populaire, l'attaque d'une famille rivale; où des haines toujours inassouvies et toujours renaissantes mettaient à l'improviste la ville à feu et à sang. Car si le xv^e et le xvi^e siècle furent en Italie l'âge du grand art, ils furent non moins l'âge des passions furieuses et des guerres civiles enragées. Et quelles longues et redoutables rancunes! L'une des mémorables à Florence fut celle des Uberti et des Buondelmonti, les premiers à la tête de vingt deux familles, les seconds, de quarante deux. A tous moments les rues étaient barricadées, la ville en émoi; le sang coulait sur les places et dans les carrefours; c'étaient des guets-apens, des embuscades en plein milieu de Florence; les chefs de chaque parti ne sortaient qu'avec vingt hommes armés autour d'eux, toujours sur le qui-vive, traqués comme des bêtes fauves et traquant à leur tour. Et à peine une trêve était-elle péniblement conclue, que le plus futile incident, quelque valet de l'un et de l'autre parti s'insultant, un coup de tête d'un page, rallumait l'incendie et remettait le fer dans toutes les mains. Trente-deux ans durant, ce duel insensé alarma et troubla Florence. Enfin les Buondelmonti furent vaincus, trente-cinq de leurs palais rasés, leurs tenants écharpés et la vie des chefs mise à prix sur tout le territoire de la République. Ce qui resta d'eux s'exila et grossit à l'étranger la foule de ses ennemis.

Ceci est un fragment de l'histoire de Florence et

cette histoire est celle de presque toutes les villes italiennes. Dans ces cités libres qui se développèrent si rapidement en richesse et en force, nulle puissance supérieure ne s'éleva qui fût capable de tenir en échec les appétits des grands ou les rivalités de caste. Il eût fallu un Richelieu à l'Italie; elle n'eut qu'un Borgia, et la guerre civile fut la règle. Et quand toutes ces cités rivales se furent bien déchirées et meurtries dans ce tempestueux déchainement de convoitises et de haines, et que pendant deux cents ans, leur sang eut coulé dans des vendettas fratricides, quand l'Italie eut bien prodigué et enfin épuisé les trésors d'énergie qui étaient en elle, il advint ce qui devait fatalement s'en suivre. Elle tomba exténuée, aux pieds de l'étranger qu'elle avait appelé au milieu de ses luttes criminelles et paya son aveuglement de trois siècles d'avilissement et de servitude.

Malgré le grand nombre de palais qu'on a détruits, il n'est pourtant presque aucune rue de Florence qui n'en ait conservé. Le plus beau est celui des Strozzi, le plus célèbre, le palais Pitti.

Je dis le plus beau, car bien que d'une architecture sobre, ces édifices sont beaux à la façon d'un temple dorien, par l'ordonnance des masses, l'harmonie des lignes, le dessin élégant et les proportions justes de tous les détails. Le palais Strozzi a cette prestance nerveuse et mâle qui donne bien l'impression de la fierté aristocratique et guerrière. Et les quelques appliques qui paraissent aux noirs

massifs des façades, les anneaux de fer auxquels les chevaux s'attachaient, les torchères, les lanternaux et l'imposante corniche du toit sont d'une perfection de forme où se marque l'originalité virile et heureuse des bonnes époques.

Quant au palais Pitti, il est célèbre en Europe, non-seulement pour les tableaux qu'il contient, qui sont des plus remarquables et des mieux choisis, mais encore pour sa masse austère, imposante et ses proportions babyloniennes. Sa façade noire et rugueuse, les immenses blocs à peine dégrossis, empilés pour la construire, les contreforts qui la précèdent et qui semblent des terrasses élevées par des Titans, l'absence préméditée d'ornements: rien que des têtes de lion et des barreaux de fer aux fenêtres, tout cet ensemble dégage une brutalité grandiose, quelque chose comme la verve d'un Gargantua se bâtissant un repaire de ses mains formidables. La grande cour intérieure toute noire, avec ses dalles noires, son triple étage de colonnes noires et trapues que couronne une lourde corniche noire, est vraiment farouche en sa grandeur sauvage.

On entre, et l'on est promené dans une succession de salles splendidement décorées, d'une richesse sévère mais abondante, sans clinquant, sans faux goût. Et les hôtes du lieu sont dignes de ce luxe royal, car ce sont les rois de l'art: Raphaël, Rembrandt, Rubens, Titien avec leur cortège princier. Andreo del Sarto, le Corrège, Van Dyck,

Bartolommeo, Veronese, Perugin, Velasquez et tant d'autres.

Le palais Pitti est un vaisseau cuirassé, à la lourde carène, au front sourcilleux et menaçant, mais qui porte, comme équipage, l'élite du genre humain. Ses flancs recèlent les trésors les plus rares et les plus précieux que possèdent les hommes, et le pavillon qui flotte à sa hampe, c'est le noble étendard du beau, signe universel de joie, de concorde et de ralliement.

LE BAPTISTÈRE. — LE DÔME. — DOUBLE ASPECT
DU CATHOLICISME.

Le Baptistère est un petit édifice octogone formé par huit pans de murs sur lesquels pose une coupole unique ; il a une vingtaine de mètres en longueur et en largeur ; d'étroites lucarnes l'éclairent faiblement, et il n'a pour décoration qu'une colonnade grecque emmurée et le tombeau d'un pape dépossédé par le concile de Constance. L'extérieur est richement orné et plaqué de marbres multicolores. C'est là que sont les fameuses portes de bronze, d'un si merveilleux travail, surmontées de groupes en bronze plus grands que nature par Rustici, par Sansovino et d'autres sculpteurs de la belle époque.

J'entrai dans l'église, il pouvait être neuf heures.

J'y étais seul, absolument seul ; un prêtre, petit vieillard, boitant d'une façon marquée, disait la messe au maître autel, lentement, avec une ferveur et une gravité qui me frappèrent d'autant plus, qu'il était sans auditoire. Son murmure monotone et doux résonnait, renvoyé par le vaisseau de la coupole, et les murs derrière moi répétaient sa prière. Comme un vague encens, elle remplissait tout l'étroit édifice, dont elle semblait le parfum et l'âme intime. Par intervalles, les répons de l'enfant de chœur la coupaient d'un clair et vif filet de voix ; puis la voix grave reprenait comme un chant ému, comme une plainte éternelle.

Eternelle en effet ! Chaque jour depuis bien des années et depuis bien des siècles, ce temple entend et répète ce murmure suppliant, qui monte vers les cieux, pour y porter le cri de nos misères et de notre grand espoir. Et partout dans Florence, et dans toute l'Italie, et dans l'Europe entière, et aux quatre coins de ce pauvre globe, des milliers, des centaines de mille voix disent la même prière, la renouvellent incessamment et l'envoient vers cet Infini qui jamais ne daigna répondre à tant et de si ardents appels. Il reste impassible et muet. Cette universelle invocation de l'humanité souffrante et inquiète n'a jamais éveillé aucun écho, aucune pitié dans l'azur insondable ; elle n'a détourné de nos têtes ni un désastre public, ni une douleur privée. Rien ne fléchit, rien ne déconcerte les destins implacables !

Mais quoique ce grand Infini ait jusqu'à ce jour déçu nos espérances, l'Eglise n'en persiste pas moins à élever vers Lui nos mains suppliantes et nos cœurs affamés de consolation et de certitude. Et la vue de ce prêtre, priant avec ferveur dans un temple vide, me frappa comme le symbole de cette constance invincible. Cet humble vieillard, sa voix émue et tremblante résonnant dans une solitude m'impressionna plus que le Pape sur sa chaise gestatoriale, étincelant de richesses et entouré de tout l'apparat de la pompe romaine.

La messe finit ; le prêtre se retourna, montrant sa face grave et sereine, encadrée de cheveux blancs. Les yeux levés vers la voûte, il étendit la main et bénit lentement comme si l'église eût été pleine de fidèles. Instinctivement, je m'agenouillai sous sa bénédiction, et à mon tour j'essayai d'élever ma pensée et mon cœur vers l'Eternel Inaccessible.

Quelques heures après je visitai le Dôme. Il est plaqué de la base au faite de marbres blancs et noirs dont l'alternance dessine des arabesques agréables à l'œil. Beaucoup d'églises ont ce revêtement qui était au moyen-âge un symbole politique. Les Blancs et les Noirs étaient les deux grands partis italiens, et la religion arborait l'une et l'autre couleur sur ses temples en signe de ralliement et de paix. Mais si l'aspect extérieur du

dôme est brillant, dès qu'on y entre, l'impression est toute contraire ; l'intérieur est sombre, morose, mal éclairé par un jour douteux et froid, et par places l'obscurité est presque complète. Il faut un assez long temps pour se faire à ce crépuscule étrange, et même quand l'œil s'est accommodé, on n'aperçoit l'église que par masses architecturales ; les fidèles paraissent des corps noirâtres qui circulent dans un vague clair obscur.

Le défaut de l'édifice, c'est que, dans sa construction, ses architectes ont voulu être gothiques sans pouvoir se résoudre à l'être complètement.

Nos cathédrales ont un échafaudage permanent de contreforts et d'arcs-boutants qui soutiennent les hautes voûtes et équilibrent leurs poussées. C'est sur ces gigantesques échasses qu'elles posent et s'appuyent, non sur les murs qui pourraient à la rigueur disparaître sans que le squelette de l'édifice fût ébranlé. Ce qui resterait alors ressemblerait à l'immense carapace d'un crustacé, haut sur pattes. Cela étant, nos architectes ont pu évider et trouser les murs tant qu'il leur a plu, et projeter à l'intérieur de l'édifice une abondante lumière. Il a même fallu combattre ce qu'elle avait de trop cru ; on a coloré les grands vitraux, obtenant ainsi cette clarté douce, tamisée, diffuse, qui n'est ni le jour ni le crépuscule, qui est autre que toute lumière terrestre et qui par le fait prend quelque chose d'étrange, de surnaturel, s'harmonisant admirablement avec le caractère religieux du

monument. Tant il est vrai qu'une conception logique en son idée initiale, a de ces rencontres heureuses dans ses développements ultérieurs.

Seulement tout cet étançonnage de nos cathédrales gothiques est assez disgracieux, et l'art de nos architectes s'est évertué à le masquer, à distraire l'œil par la prodigalité d'ornementation dont ils l'ont recouvert.

Les architectes florentins ont prétendu faire mieux que les gens du Nord, et supprimer du moins le double arc-boutant qui dévoile tout l'artifice de nos contreforts. Mais, cela étant, il leur a fallu poser leurs voûtes en partie sur les murs, dans lesquels ils n'ont pu pratiquer par conséquent que d'étroites fenêtres. Et au lieu de cette lumière chaude et doucement colorée qui pénètre abondamment nos cathédrales, ils n'ont plus qu'un jour douteux, inégal, rayant confusément de grandes masses d'ombres. L'impression est triste et l'effet déplorable; l'église est pleine de monuments, bas reliefs, mausolées, bustes, presque toutes œuvres des meilleures époques, mais il est inutile de chercher à les examiner, l'œil les distingue à peine.

A côté du corps principal, est une tour carrée, le campanile de Giotto, une merveille d'élégance, dont les étages successifs ont des fenêtres et des niches d'un dessin charmant et ont été décorés de statues par tous les grands Florentins, précurseurs de la Renaissance. L'église même est couronnée d'une splendide coupole aux dimensions hardies,

et aux lignes heureuses. Sous cette coupole est le chœur, placé presque au centre de l'église; c'est une vaste tribune octogone isolée, s'élevant de quelques pieds au-dessus du sol. C'est dans ce chœur qu'en 1478, pendant la messe, fut poignardé Julien de Medicis par la faction des Pazzi.

Derrière le chœur, s'étend une large abside. Tandis que j'y entrais, on prêchait. L'assistance était nombreuse et composée d'hommes, plutôt que de femmes. La chaire était une tribune basse, le long de laquelle allait et venait le prêtre, homme de belle prestance et qui devait être un personnage assez important, car tout le chapitre était assis autour de lui. Il parlait ce pur toscan, harmonieux et plein, qui est bien le langage le plus sonore et le plus doux qu'on puisse entendre encore à la surface du globe, et sa voix claire et forte vibrait étonnamment dans l'immense vaisseau de l'abside. Il parlait d'ailleurs avec une passion et une espèce d'emportement dont j'eus la clef dès que je l'écoutai. Son prêche était politique et revendiquait avec véhémence les droits temporels de l'église, la possession exclusive de Rome et de son territoire. Il affirmait que l'indépendance, la dignité, l'existence même du corps catholique étaient à ce prix, et il parlait de spoliation, d'iniquité et de catastrophes vengeresses. La foule écoutait immobile, attentive et paraissait impressionnée.

J'avais ici le spectacle de l'église, violente, âpre, tournée vers les choses et les biens de la terre,

les disputant avec passion, rêvant peut-être de remettre les armes aux mains des hommes pour en contraindre d'autres à rentrer sous son joug, prête à maudire et à appeler le glaive en aide à ses convoitises. Combien je l'avais vue, plus grande, plus noble, le matin, dans son vrai rôle au baptistère.

LA CHAPELLE DES MÉDICIS.

Herbert Spencer et nos philosophes optimistes prétendent que le genre humain est constamment en marche vers le mieux ; que malgré ses chutes, ses reculs passagers, le résultat final de chacune de ses évolutions est un pas en avant vers un but idéal. Et qu'ainsi, l'homme croissant en science, en force, découvrant peu à peu le mystère de son propre développement corporel et intellectuel, améliorant son espèce par des sélections logiques, s'armant avec sagacité des lois de son être de façon à provoquer enfin son complet épanouissement, il viendra un jour, où nos descendants seront aussi supérieurs à nos races actuelles, que nous le sommes déjà à nos ancêtres de l'âge de pierre, au débile et misérable idiot qui habitait les cavernes préhistoriques.

Eh bien ! aux temps heureux où ces races privilégiées salueront à leur tour les cieux étincelants

et l'immortelle jeunesse de la nature, elles retrouveront leurs prototypes, leurs modèles devinés par le génie de Michel-Ange dans les superbes figures qui ornent la chapelle des Médicis à Florence.

Peut-être, les hommes d'alors découvriront-ils ces marbres « altiers et souverains » sous des ruines accumulées, enfouies dans la poussière, après des catastrophes et des bouleversements comme ceux qui ont détruit Delphes, Corinthe, Ninive. Et ils s'écrieront étonnés : Comment un artiste en ces temps primitifs a-t-il pu deviner les humanités à naître ? Quelle divine étincelle portait-il donc au front cet inspiré qui a vu si avant dans l'avenir, pour atteindre déjà alors dans le marbre à notre force et à notre grandeur présentes ?

Mais, d'autres ajouteront, pourquoi ces attitudes douloureuses, ces fronts presque farouches. Ce sont des héros, et on les dirait vaincus et enchaînés. Celui-ci semble encore frémissant ; il se retourne à demi d'un mouvement brusque ; les muscles gonflés de l'épaule et du bras se contractent, redoutables ; sa tête fruste se redresse avec colère. Comme Samson, entendant retentir à son oreille une dernière insulte du Philistin, il est encore menaçant quoique captif.

L'autre est las de la lutte ; ses formidables muscles semblent affaissés, engourdis ; sa tête s'incline. Il n'espère plus rien de l'heure présente et sa pensée, assombrie de n'apercevoir que

trahisons, iniquités, défaites de la Justice et du Droit, s'efforce d'oublier et s'enfonce dans le rêve, dans l'avenir, cherchant à y entrevoir la lointaine aurore des jours meilleurs.

Et ces deux femmes, ces héroïnes ! Celle-ci semble l'image d'une cité en deuil, écrasée après de longs combats. Elle est plongée dans une sorte de torpeur, oppressée de visions pénibles. D'un bras, elle s'appuie sur un masque tragique ; à ses pieds est le hibou de Pallas-Athénée. Ce doit être l'emblème de cette héritière d'Athènes, de cette Florence, tombée sous le poignard des derniers Médicis.

L'autre, plus grandiose encore, symbolise l'humanité entière, vaincue de toutes parts, en ces temps là, dans le combat pour son affranchissement, pour la liberté de penser. Son front se plisse douloureusement, ses lèvres s'entrouvrent et gémissent comme si les meilleurs de ses enfants gisaient autour d'elle, morts pour sa cause, et qu'elle sentit sur sa tête, l'épée des despotes encore chaude du sang de ses fils. —

Ainsi ces marbres, en découvrant à nos descendants le type d'une noblesse idéale, enfin réalisée par eux, leur apporteront en même temps le sanglot de ces siècles de fer qui ont lutté, pâti, et dont la longue misère a préparé leur sécurité et leur grandeur. Et ils érigeront quelque temple où ils conserveront ces restes avec un pieux respect, non-seulement parce qu'ils sont les plus nobles trophées de l'art, mais encore la figure

de ces âges martyrs, où les destins préparaient sourdement à travers le sacrifice de cinquante générations, la future apothéose du genre humain.

Une légende qui n'a pour elle aucune apparence de raison veut que ces quatre statues symbolisent le Jour et la Nuit, l'Aurore et le Crépuscule, et certains critiques de notre temps, adversaires aveugles, prévenus contre tout ce qui est idéal dans une œuvre d'art, prétendent, de propos délibéré, ne voir aucune pensée plus haute, qu'une allégorie banale dans ces figures immortelles. Toute leur histoire plaide le contraire.

Quand Michel-Ange exécuta enfin ce monument, dont il avait longtemps poursuivi l'idée, les indignes héritiers du nom des Médicis s'étaient retournés contre Florence et l'avaient, grâce à l'aide de Charles-Quint, prise d'assaut après un siège désastreux. C'est alors qu'ils prétendirent imposer à l'artiste — qui avait été l'âme de la résistance — d'exalter la grandeur de leur race, insultant du même coup à la défaite de tout ce qui lui était cher. Michel-Ange vieilli, car il avait cinquante quatre ans déjà, assombri, ulcéré par ce qu'il avait souffert, par le naufrage de toutes ses espérances, s'exécuta; mais il mit dans le marbre toute l'amertume et l'exaspération dont son cœur

était plein. Et c'est pourquoi, à un poète contemporain, qui le premier s'avisa de voir « la Nuit » ou plutôt le « Sommeil » dans la figure représentant à mon sens Florence vaincue, Michel-Ange répondit par ces quatre vers :

Le sommeil m'est bien venu ; et mieux vaut encore être de marbre,
Tant que dureront la misère et la honte
Et n'en rien voir, n'en rien entendre,
Aussi ne m'éveille pas, de grâce parle à voix basse !

Peut-on mieux dire quelle âme le sculpteur mettait dans la pierre, quelle protestation elle devait faire entendre ? Si le patriote avait été vaincu, l'artiste prenait sa revanche. Et au lieu d'exalter la gloire des Médicis, ces marbres porteront jusqu'aux siècles reculés où leur nom sera depuis longtemps éteint, la hautaine imprécation dont Michel-Ange les a chargés.

Cela n'empêchera pas vingt générations de ciceroni, et cent éditions futures de « Guides en Italie » de répéter la niaiserie accréditée et consacrée, rien n'étant plus inamovible qu'une ineptie qui a pour elle la tradition.

LE BELVÈDÈRE DEI COLLI. — L'ÉGLISE ET LE CIMETIÈRE DE SAN MINIATO. — A LA FRONTIÈRE.

Tandis que Florence s'étend dans une plaine, sur la rive droite de l'Arno aux flots bourbeux et rapides, une chaîne de collines s'arrondit en demi-

cercle sur la gauche du fleuve, en face de la ville. Une église en marbre blanc couronne la plus haute de leurs cimes. C'est l'église de San Miniato, et la belle route qui y conduit est la célèbre « Viale dei Colli », cadeau royal que fit l'Italie à Florence, lorsqu'elle lui enleva son rang de capitale.

C'est une large et magnifique chaussée, aux contreforts de granit, qui a près de six mille mètres de développement. Elle part du Palais Pitti, monte lentement en arc de cercle derrière ses parcs, entre une double haie de lauriers-roses et de rosiers, longe des villas, des châteaux, délicieuses retraites des heureux de ce monde, traverse des vignobles, et à mesure qu'elle s'élève, découvre un panorama grandissant sur Florence et sur toute la belle Toscane. Enfin elle aboutit, près de l'église à un plateau qu'on a nivelé en terrasse, et dont les pentes brusques dévalent jusqu'à l'Arno en jardins coupés de larges escaliers de granit. La terrasse même est entourée de balustrades de marbre et ornée de bronzes, reproduisant en grandeur des originaux, quelques unes des principales œuvres de Michel-Ange.

La vue qu'on a de ce « Belvédère » est vraiment délicieuse : on aperçoit Florence tout entière avec ses tours, ses flèches, ses églises, ses palais, enchassés dans un ovale de collines comme un bijou en haut relief dans son écrin de velours vert. Par les échancrures de la première enceinte, on voit d'autres chaînes et d'autres encore, dont

les teintes s'adoucissent à mesure que leurs rangs s'éloignent, et enfin, à l'extrême horizon, les pointes argentées des Apennins, couvertes de neige récente, qui étincellent au soleil. Et partout sur les côtes, dans les vallons, le long des pentes sinueuses, surgissent de blanches villas, entourées de jardins, comme des pâquerettes piquées dans l'herbe aux premiers beaux jours d'avril.

L'impression qu'on éprouve n'est pas celle d'une émotion grandiose et écrasante comme la donnent les Alpes où l'homme sent trop son infinie petitesse et son anéantissement. Dans leurs immenses masses granitiques, dans leurs rocs tordus, ou amoncelés, ou dressés en pyramides formidables, plus rien n'est à sa taille, ni à la mesure de sa force. Rien, dans ce chaos de déchainement et de violence, n'est un cadre pour ses joies ni même pour ses douleurs. On n'y veut que des Titans avec leurs haines audacieuses; à eux d'escalader encore ces cimes, et d'ébranler ces rocs en bravant les colères et la foudre des dieux.

Mais le beau val où s'est assise Florence, dans son cirque de collines et de jardins, c'est le cadre que désirerait l'homme pour cette existence idéale qu'il ne trouve qu'au pays des rêves. C'est celui qu'il voudrait surtout pour cette époque rapide de la vie où l'émotion est la plus douce et la plus pénétrante; c'est ici qu'on aspirerait à abriter un bonheur intime, ou à achever en un heureux équilibre de l'être tout entier, un travail absorbant

et aimé, ou même à bercer et à endormir lentement une de ces douleurs que la paix de la nature a seule pouvoir de guérir. Parmi tous les tableaux que nous offre notre Terre, riche en beautés de tous genres, celui-ci est certainement l'un des plus gracieux et des plus attachants. La puissante Mère semble avoir ici pour l'homme le sourire d'une providence tendre, l'accueil d'un ami bienveillant.

Sur une éminence dominant le Belvédère s'élève l'église de San Miniato. Elle a les formes heureuses et le charmant décor de ce style toscan, dont on peut dire qu'il est en harmonie avec ce pays et ce ciel et comme le produit du milieu environnant. Elle est entourée de tombes, pavée de tombes; il y en a le long de ses parois, dans sa crypte, sur tout le pourtour de ses parvis, et le plateau sur lequel elle est bâtie n'offre que de longs alignements de tombes. Et partout, ce sont de grandes dalles en marbre poli d'un blanc pur. Le sol en est couvert en rangs tellement serrés qu'il semble que la colline entière soit un immense linceul.

Je me promenai sur ces tombes, seul, à pas lents, parfois me retournant pour voir et revoir encore Florence. Dans le cimetière, personne; dans l'église, personne; des enfants seulement jouaient sur les marches du temple, et derrière, dans les bosquets, pétillaient de petits cris d'oiseaux regagnant au soir la branche accoutumée. Quoique le jour tombât, l'impression n'était pas

funèbre ; cette nécropole n'a rien qui obsède ou assombrisse. Ce n'est pas la mort telle qu'elle paraît dans nos cimetières, gris, lugubres, souvent bas et marécageux, où l'on voit des fosses fraîchement creusées, béantes et déjà envahies par des infiltrations d'une eau boueuse et froide. Les morts, ici, dorment sur une colline, dans un site de beauté unique, sous un suaire de marbre brillant au soleil. Il semble qu'ils aient leur part du calme et du sourire de cette nature qui entoure et protège leur éternel repos.

A un moment, je me trouvai près d'un tombeau surmonté d'une colonne tronquée. C'était celui d'un volontaire de dix-neuf ans, tué à l'ennemi en 1866 pour l'indépendance de l'Italie. Le glaive et le laurier des héros étaient sculptés sur le marbre funéraire. Ce jeune homme, enfant de Florence, me parut le touchant symbole de sa ville natale, elle aussi sacrifiée pour une cause sainte, la grandeur de la patrie commune..... De légères buées s'élevaient de l'Arno, et s'étalaient au-dessus de la ville en longs rubans circulaires que le retrait du jour épaissit rapidement. Ils semblaient la couronner d'une auréole de deuil. Et je songeais à ces jeunes vierges, chrétiennes et martyres flottant mortes, au courant du fleuve, avec le nimbe angélique plânant sur leur front..... Une dernière fois, je saluai du haut du tertre de San Miniato la noble cité, si belle en sa décadence et à laquelle je souhaite de tout cœur un meilleur et plus digne destin.

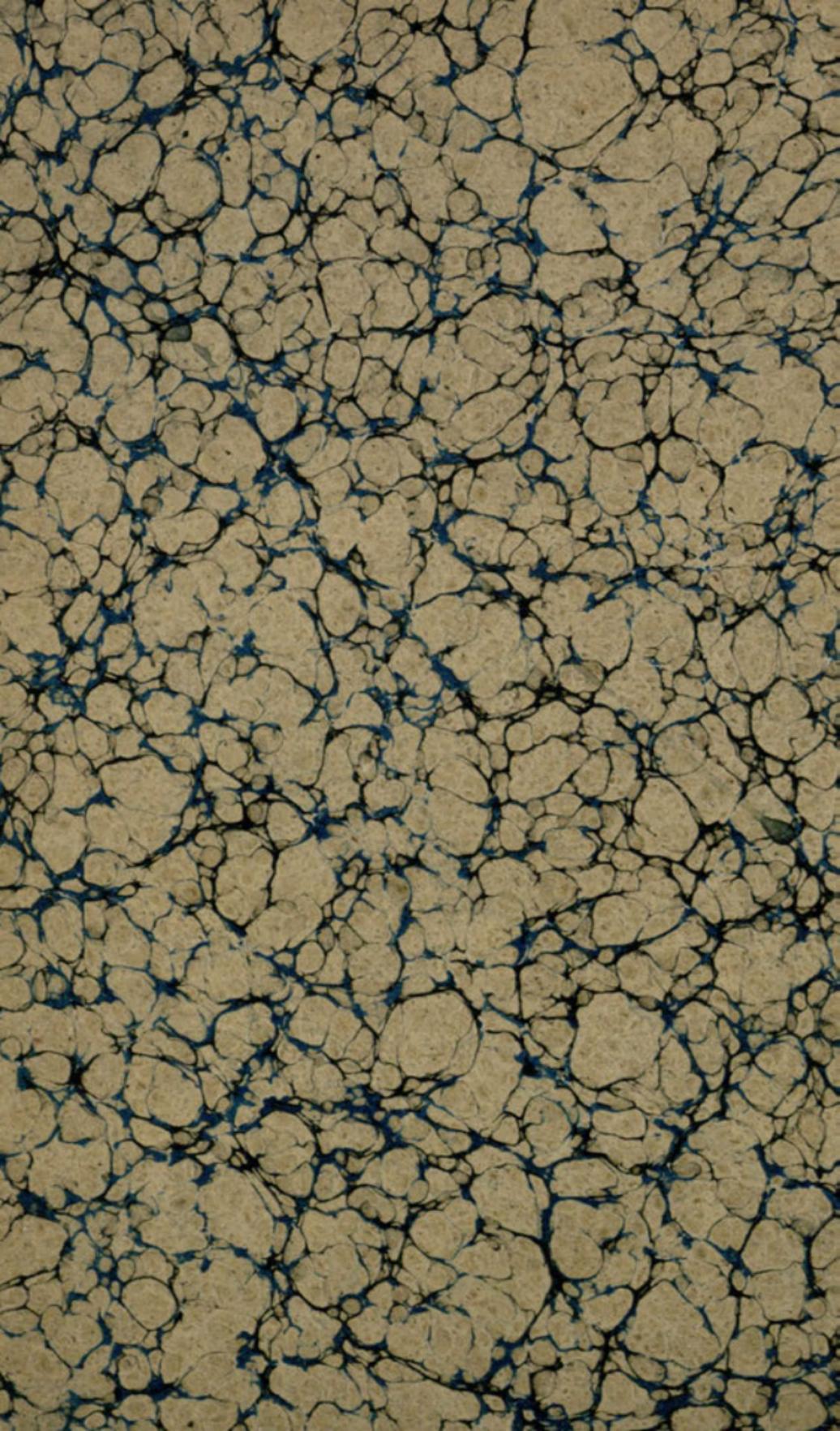
Le lendemain, 24 Décembre, vers la même heure, par un froid vif, je passai la frontière française à Modane. La neige tombait et ses énormes amas couvraient déjà toute la Savoie, ses plateaux et les contreforts des Alpes. Quel triste contraste..... D'ici j'envoyai mes adieux à la terre italienne et, le cœur oppressé, je murmurai les beaux vers qu'elle inspira au poète des iambes et d'il Pianto :

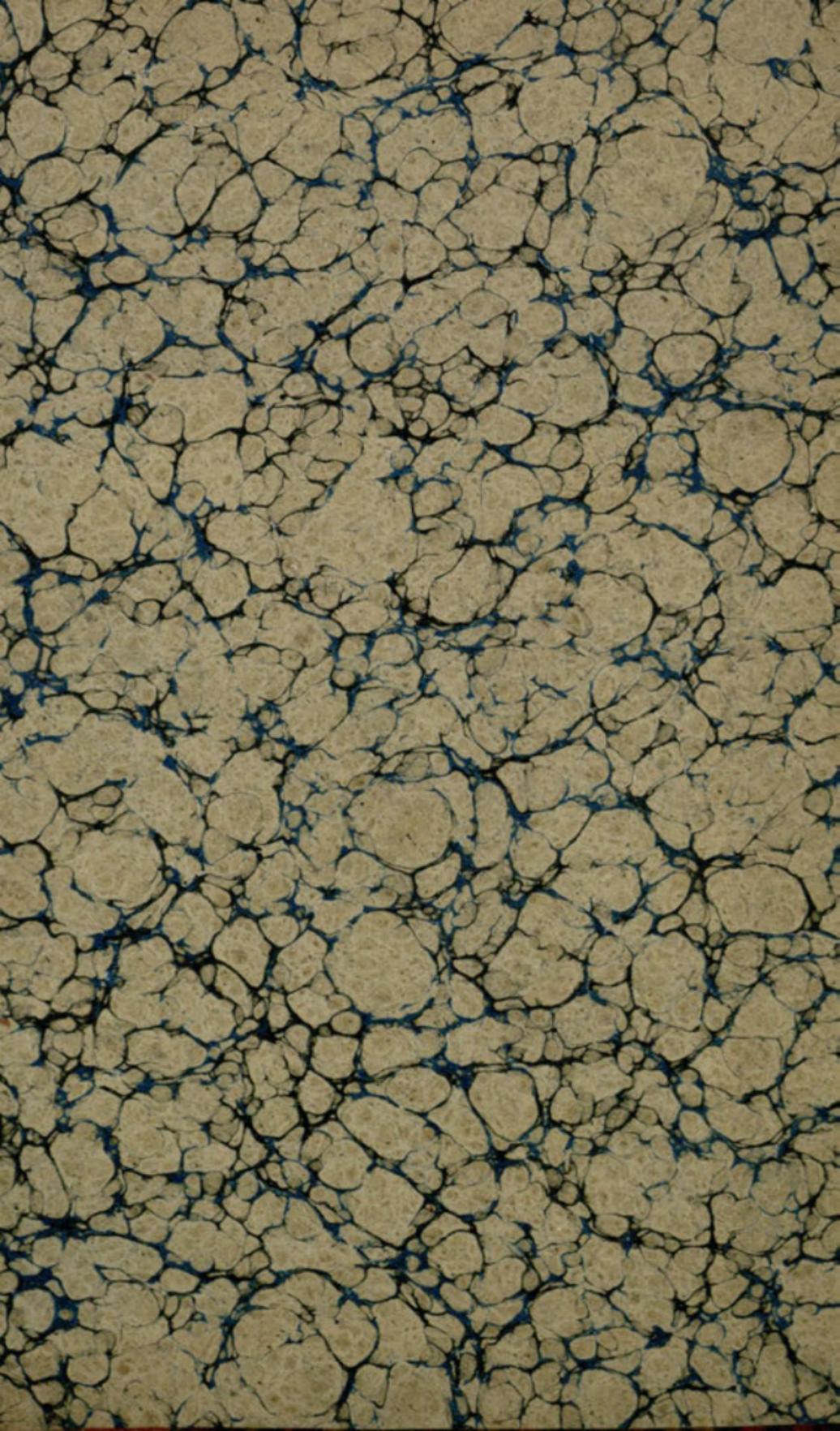
Ainsi, près de sortir du céleste jardin,
Je me retourne encore sur les cimes hautaines
Pour contempler de là son horizon divin
Et longtemps m'enivrer de ses grâces lointaines.

Et puis le froid me prend, et me glace les veines,
Et tout mon cœur soupire, oh ! comme si j'avais
Aux champs de l'Italie et dans ses larges plaines
De ma vie, effeuillé le rameau le plus frais.

FIN.







27735